JEANNE D'ARC[1]

II[2]

LA MISSION

I

Voici donc cette fille de dix-sept ans, à cheval, en habit d'homme, l'épée au côté, qui traverse la France pour aller à Chinon, trouver le Roi, celui qu'elle appellera « son gentil Dauphin, » tant qu'elle ne l'aura pas fait sacrer à Reims. Ainsi commence cette carrière qui, en moins de deux ans, par Orléans, Reims, Paris, Compiègne, la conduira au bûcher de Rouen : alternatives surprenantes qui l'élèvent si haut pour la précipiter au martyre.

Cette vie, elle l'avait devinée, annoncée, acceptée; elle allait disant : « Je suis née pour cela ! »

Sur ce point, elle n'hésite jamais : elle est toute abnégation. Une volonté supérieure la pousse : « elle est envoyée de par Dieu pour sauver la France. » Elle-même, de la première heure jusqu'à la dernière, sans jamais varier, ni désemparer, affirme le miracle. Elle l'affirme de toute sa croyance, de toute sa sincérité, de toute sa modestie. Car, en ce haut rôle qu'elle s'attribue, pas l'ombre de vanité personnelle : rien de convenu, ni de choquant : elle est naturellement surnaturelle.

(1) *Copyright by* Gabriel Hanotaux.
(2) Voyez la *Revue* du 15 mai.

Elle sait où elle va, et elle sait pourquoi elle va; elle n'ignore pas ce qui lui manque et la disproportion de sa personne à la tâche imposée. Mais qu'est-ce que cela, puisque Dieu le veut? Est-ce que Dieu ne peut pas tout ce qu'il veut?

Donc, le récit de cette vie entre, d'abord, dans le miracle, le double miracle, miracle de la mission, miracle de l'accomplissement. Elle déclarait que sa preuve serait le fait lui-même. Aux clercs de Poitiers qui lui demandaient « un signe, » elle disait: « En nom Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des signes; mais conduisez-moi à Orléans, et je vous montrerai signe pourquoi je suis venue. » (*Procès*, III, 205.)

Le moins est d'accepter d'elle, sur elle-même, son témoignage. Elle ne ment jamais; elle ne s'exagère rien; en toute circonstance, elle ramène à la modération et au bon sens ceux que l'enthousiasme exaltait autour d'elle. Ce qu'elle dit, elle le pense; quand elle ne sait pas ou qu'elle ne veut pas dire, elle se tait : il faut la croire.

Et, d'ailleurs, dans quelles circonstances n'a-t-elle pas dicté son autobiographie? Devant ces juges qui, après avoir tout fouillé, tout scruté, l'avoir examinée jusqu'à l'outrage, ont écrit, d'une plume passionnée, ce qu'ils pouvaient arracher à sa candeur sans défense! Comment être incrédule à un tel récit, garanti d'un si poignant contrôle et authentiqué d'un tel sceau?

Donc, sur le point principal, elle ne varia jamais : « elle est envoyée de par Dieu. » Elle l'affirme, dès la première entrevue avec Robert de Baudricourt, elle le dit à Charles VII, elle l'écrit dans sa lettre aux Anglais, et dans sa lettre au Duc de Bourgogne; elle le répète constamment devant ses juges. (*Procès*, I, 101, 240, 394, etc.) « Roy d'Angleterre et vous, duc de Bedford..., rendez à la Pucelle *qui est cy envoiée de par Dieu, le Roy du Ciel*, les clefs de toutes les bonnes villes, etc. » « Interrogée si ceux de son parti croient fermement qu'elle soit envoyée de par Dieu, répond : « Ne sais s'ils le croient et m'en attends à leur courage, mais, si ne le croient, si suis-je envoyée de par Dieu. » Et, enfin, dans la dernière phase, quand elle sait le péril d'une telle affirmation, joignant, en une seule parole, la résolution qui la perd au réconfort qui la soutient : « Du surplus qui lui fut exposé d'avoir pris habit d'homme sans nécessité et en espécial qu'elle est en prison, répond : « Quand j'aurai fait *ce pourquoi je suis envoyée de par Dieu*, je prendrai habit de femme. »

Ce point importe par-dessus tout : l'ordre à elle donné directement, sans intermédiaire, ecclésiastique ou autre, la met hors rang et l'isole en dehors et au-dessus de l'humanité. Par là, elle s'imposera et de cela elle mourra. Il est merveilleux qu'elle ait si bien, du premier coup, déterminé le champ sur lequel elle doit se produire et duquel elle ne pourra être expulsée que par la mort.

Femme, elle agit par un mouvement du cœur. Elle a une passion véhémente, c'est l'amour de Dieu. De quel élan elle se jette dans ce refuge et de quel ton elle relève ceux qui doutent de sa foi! Au procès, un archevêque veut l'admonester et « l'advise d'être bonne chrétienne; » mais elle : « Lisez votre livre (il s'agit de la sentence qu'il avait entre les mains); lisez votre livre, et puis je vous répondrai. Je me confie de tout à Dieu, mon créateur. Je l'aime de tout mon cœur. » Elle n'était pas portée vers les gens qui lisent dans les livres, et les gens qui lisent dans les livres le lui ont bien rendu. Ils l'ont condamnée et la condamnent, parce que grandeur sans science les surprend et les détrône : « Lisez votre livre... » Elle disait, encore, aux clercs de Poitiers : « Dieu a un livre où il y en a plus que dans tous les vôtres. »

Quelle saveur dans sa prière à Dieu, telle qu'elle la récite elle-même devant le tribunal qui la presse : « Interrogée par quelles paroles elle requiert Dieu, répond : Qu'elle requiert Dieu par cette manière : « Mon très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte Passion, je vous requiers si vous me aimez que vous me révélez que je dois répondre à ces gens d'église. » (I, 279.) « Ces gens d'église! » Elle, au bas du tribunal à leurs pieds, sous leur main!... Et comme elle met chacun à sa place sans que l'appareil lui impose!

Une autre fois, en ce langage prompt et pénétrant qui est toujours le sien, elle établit les rangs et prend le dessus : l'évêque de Beauvais la pousse pour savoir ce que sont ses voix, tâchant de la trouver en défaut. Mais elle, tout à coup, s'adressant à l'évêque : « Vous dites que vous êtes mon juge; faites attention; car, je suis, en vérité, envoyée de par Dieu et vous vous mettez en grand dangier... » Alors, c'est lui que la peur saisit sur son siège épiscopal; il s'inquiète, il tremble; il emporte cette flèche. Quinze jours après, la blessure saigne encore : « L'autre jour, quand vous m'avez dit que je me met-

tais en « grand dangier, » étant votre juge, dites-moi, qu'est-ce que vous entendez par là et en quel péril et dangier serions-nous, moi et les nôtres? » — « Je vous ai dit, répond-elle, que vous vous dites mon juge, que je ne sais si vous l'êtes; mais, prenez garde à ne pas rendre un mauvais jugement, car vous vous mettriez en grand péril; je vous préviens. Si Dieu vous punit, du moins j'aurai fait ce que je dois faire en vous avertissant. » (*Procès*, I, 62, 154.)

« Fille Dieu, fille Dé, » c'est ainsi qu'elle s'appelait elle-même. Dieu, « le sauveur des hommes » était son souverain seigneur, « messire » comme elle disait encore, son chef et son conseil constant. A Novellompont, qui lui demande quel est son seigneur : « C'est le Roi du Ciel. » Dans la lettre aux Anglais : « Jésus, mon droiturier et souverain Seigneur. » Et au fort de la mêlée : « En avant, gentil duc, à l'assaut; l'heure est venue, désignée par Dieu; œuvrez et Dieu œuvrera. » (III, 96.) C'est Dieu qui commande, décide et agit : « Tout ce que je fais, je le fais par ordre de Dieu et, s'il me disait de faire, je ferais, parce que c'est son ordre. » (I, 74.) Tout se rapporte à Dieu : la France est « le royaume de Dieu, » le Dauphin, son Dauphin, le Duc d'Orléans, « son duc cher; » elle dit qu' « elle sait bien que Dieu aime le duc d'Orléans. » (I, 55, 254, 257.) Elle demande à Charles VII qu'il lui remette le royaume pour qu'elle le rende à Dieu, dont lui, à son tour, le tiendra « en commande. »

Tel est le sens intime et profond de sa vocation. Tout le reste est accessoire et secondaire. L'expression dont elle se sert, le plus souvent, pour qualifier l'ordre qui lui vient d'en haut, c'est « mon conseil, » ou « la voix. » Il est remarquable que, des anges et saintes qui lui furent envoyés, il n'est pas fait mention une seule fois avant le procès. Jusqu'à ce qu'elle eût été poussée par les arguties captieuses des juges, sur ce secret, elle s'était tue. Elle est, pour tous, « l'envoyée de Dieu, » ou « l'ange de Dieu, » rien autre chose.

Dans la fameuse scène, dont Dunois fut témoin à Loches, le Roi voulut savoir ce que c'était que le « conseil » de Jeanne et, en réponse à l'interrogation royale, elle s'expliqua : « Quand je suis en peine et qu'on ne me croit pas, je me tire à part et prie Dieu et lui demande pourquoi on ne me croit pas. Aussitôt la prière achevée, j'entends une voix qui me dit: *Fille Dé, va, va, va, je serais à ton aide, va;* et quand j'entends cette voix,

je suis bien heureuse. Je voudrais bien rester toujours ainsi. » « Ce qui étoit admirable, ajoute Dunois, dans sa déposition au procès de réhabilitation, c'est que, quand elle répétoit ces paroles de ses voix, elle étoit encore en grande liesse, levant les yeux vers le ciel. » (III, 12.)

Sur le sujet de son « Conseil, » voici tout ce que savait la personne qui a vécu, auprès d'elle, dans la plus constante intimité, son écuyer, Jean d'Aulon : « Il dit que, quand la Pucelle avoit aucune chose à faire pour le fait de la guerre, elle disoit que son Conseil lui avait dit ce qu'elle devoit faire. Je l'interrogeois pour savoir qui étoit son dit Conseil, laquelle me répondit qu'ils étoient trois ses conseillers, desquels l'un étoit toujours résidamment avec elle, l'autre alloit et venoit souventes fois vers elle et la visitoit; et le tiers étoit celui avec lequel les deux autres délibéroient. Et advint que, une fois entre les autres, je demandai à la Pucelle qu'elle me voulût, une fois, montrer celui Conseil, laquelle me répondit que je n'étois pas assez digne ni vertueux pour icelui voir. » (III, 219.)

C'est pour répondre à l'insistance des juges, qu'elle dévoila plus tard, à Rouen, toute la belle histoire précise et sensible, l'archange saint Michel « vêtu comme un vrai preudhomme, » sainte Catherine, la sainte des Vierges, dépositaire de son vœu de chasteté et sainte Marguerite dont l'image était sur l'autel de l'église de Domremy; ces deux saintes, toutes deux chères et comme familières, qui viennent vers elle couronnées de fleurs, sentant bon et qui la baisent, la consolent, échangent avec elle des révérences, « des voix qui lui parlent dans une lumière » (I, 52), souvent dans les jardins, dans les bois, quand sonnent les cloches et tinte l'*Ave Maria* (I, 62), qui la réveillent, parfois, en sursaut et qu'elle entend, soudain, là tout près, qui n'ont, pour elle, qu'un seul conseil, toujours le même : « de l'audace, de l'audace, » *audacter!* ces voix qui la dirigent dans l'action, l'assistent dans le péril, la réconfortent dans la peine, lui tiennent compagnie en prison, qui la conseillent encore quand elle lutte pied à pied contre ses juges et l'exhortent jusqu'aux marches du bûcher.

Elle ne les désavouera jamais, quoi qu'on en ait dit (1); elles resteront son suprême recours, sa foi obstinée et pour laquelle

(1) Voyez la discussion dans la remarquable étude de l'abbé U. Chevallier, *l'Abjuration de Jeanne d'Arc*. A. Picard, 1902.

elle mourra : « Interrogée si, depuis jeudi, elle n'a point ouï ses voix, répond que oui. Interrogée sur ce qu'elles lui ont dit, répond qu'elles lui ont dit... que si elle disoit que Dieu ne l'avoit envoyée, elle se damneroit, que vrai est que Dieu l'a envoyée. Interrogée si elle croit que ses voix soient sainte Marguerite et sainte Catherine, répond que oui, et de Dieu...; dit qu'elle n'a point dit ou entendu révoquer ses apparitions...; dit qu'elle aime mieux faire sa pénitence en une fois, c'est assavoir mourir. » (I, 457.)

Autre prodige, les prophéties : elle est annoncée et elle prédit l'avenir.

Qu'elle ait été annoncée, elle ne l'affirme ni le nie, mais elle ne l'ignore pas: « Interrogée... dit qu'il y avoit un bois qu'on voit de la maison de son père et qu'on appelle *le bois chesnu;* elle a entendu dire que son frère, dans son pays, avoit dit qu'elle avoit pris son fait auprès de l'arbre des fées; mais elle dit qu'il n'en est rien et qu'elle déclare le contraire. Quand elle vint en France, il y en avoit qui lui demandoient s'il n'y avoit pas, dans son pays, un bois qui s'appeloit *le bois chesnu,* parce que, d'après certaines prophéties, des environs de ce bois devait venir une certaine pucelle qui feroit merveilles. Mais elle dit que, pour elle, elle n'y apportoit aucune créance. » (I, 68.)

Donc, sans croire à ces prophéties qui couraient le monde, elle les connaissait; elle s'en était même servie pour convaincre son hôte Le Royer et son oncle Durand Lassoit. Elle disait qu'elle voulait aller en France vers le Dauphin pour le faire couronner, ajoutant: « Est-ce qu'il n'a pas été dit que la France seroit perdue par une femme et, ensuite, sauvée par une Vierge? » (II, 247; III, 344.)

Ces prophéties, notamment celle du Bois Chesnu, on les connaissait, non seulement aux marches de Lorraine, mais parmi les Anglais; Sculfort lui-même les raconte à Dunois quand il est son prisonnier (III, 15); on les répétait à la Cour du Roi, parmi les gens graves et les ecclésiastiques (III, 75; 83). Les juges et les assesseurs les invoquaient à Rouen, trop heureux d'y chercher quelque trace de sorcellerie (133); et, plus tard, en sens contraire, on en fit grand état au procès de réhabilitation. On les attribuait à Merlin, à Bède le Vénérable, à Marie

d'Avignon, aux divers thaumaturges renommés; elles étaient dans l'air, pour ainsi dire, et elles étaient admises par la crédulité populaire. On les appliqua à Jeanne dès qu'elle parut, et rien n'empêche de les lui appliquer encore (1).

Pour les prédictions émanant d'elle, elles sont nombreuses et contrôlées ; elles portent, presque uniquement, sur le sort de la France et sur le sort de Jeanne elle-même; mais elles sont précises, et, en général, elles se sont réalisées. D'abord, les grandes prophéties, celles qui se confondent, en quelque sorte, avec la mission ; elles sont résumées énergiquement dans le premier réquisitoire : « Répond, qu'elle confesse qu'elle porta des nouvelles de par Dieu à son Roi, que Notre Sire lui rendroit son royaume, le feroit couronner à Reims et mettre bas ses adversaires ; et, de ce, en fut messager de par Dieu, et qu'il la mit hardiment en œuvre, et qu'elle lèveroit le siège d'Orléans, *item* que si Mgr le duc de Bourgogne et les autres sujets du royaume ne venoient en obéissance, que le Roi les y feroit venir par force. » (I, 232.)

Puis, la prophétie des Anglais : « Interrogée, sait bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront et que Dieu enverra victoire aux François contre les Anglois. » (I, 178.) « Avant qu'il soit sept ans, les Anglois céderont le pas plus vite qu'ils ne l'ont fait à Orléans; ils perdront tout en France et auront une perte plus grande qu'ils ne l'ont jamais eue en France. » Elle prédit les faits particuliers, la levée du siège d'Orléans, la victoire de Patay, celle de Formigny. (I, 174.) Elle dit, le 17 mars, dans sa prison: « et verrez que François gagneront, maintenant, une grande besoigne que Dieu enverra aux François, et tant qu'il branlera presque tout le royaume de France, » et elle ajoute qu'elle le dit, afin que « quand ce sera advenu, on ait mémoire qu'elle l'a dit. »

Cycle de prédictions que les contemporains ont vu se réaliser

(1) Morosini (III, p. 39). Voyez surtout la note de M. G. Lefèvre-Pontalis, en appendice, t. IV, *in fine*. — Ces prophéties, relatives à l'intervention de la femme pour réparer la faute de la femme, sont de tradition dans l'Église. Bossuet, dans un de ses sermons sur l'*Annonciation*, cite trois passages des Pères : *Saint Irénée :* « Il fallait que le genre humain, condamné à la mort par une Vierge (Ève), fût aussi délivré par une Vierge (Marie). » (*Contr. Hæres.* V, cap. XIX). — *Tertullien :* « Il était nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené au salut par le même sexe. » *De Carne Christi*, n° 17. — *Saint Augustin :* « Par une femme la mort et par une femme la vie. » *De symb. ad Catech.*, III, 4. Dans les *Œuvres de Bossuet*, t. IV, p. 184.

et qui motive la déposition si nette de frère Séguin, au procès de réhabilitation : « Jeanne m'a dit, à moi qui parle, et devant d'autres, quatre choses devant arriver et qui sont arrivées, en effet : *Primo* que les Anglais seraient ruinés, que le siège d'Orléans serait levé, *secundo* que le Roi serait sacré à Reims; troisièmement que Paris serait rendu en l'obéissance du Roi et, enfin, que le Duc d'Orléans reviendrait d'Angleterre; et ces quatre choses, moi qui parle, je les ai vues s'accomplir. » (III, 205.)

Elle a prédit aussi d'autres choses, moins importantes, mais avec non moins de précision et qui se sont également réalisées : elle a annoncé, à Robert de Baudricourt, la journée des Harengs (IV, 125-128); elle a annoncé la mort prochaine d'un homme qui s'était ri d'elle (III, 102); elle a désigné l'endroit où se trouvait cachée l'épée de Fierbois; elle a prédit sa blessure à Orléans et qu'elle n'en mourrait pas (III, 109, 127); elle a prédit qu'elle serait trahie (IV, 272); elle a prédit sa fin, son supplice (IV, 520, 527). Et si, parmi les prophéties qui lui sont attribuées, il en est qui ne paraissent pas s'être réalisées, comme celles qui concernaient son entrée à Paris, sa rencontre avec le roi des Anglais, sa délivrance, etc., c'est qu'elle n'a pu « durer » le temps nécessaire, ou qu'on a mal compris, ou qu'elle a mal compris elle-même ce que ses voix lui annonçaient.

Jeanne d'Arc fit-elle des miracles? Le fait le plus précis et le plus pertinent, qu'elle n'a, d'ailleurs, ni confirmé, ni nié, en tant que miraculeux, c'est celui de Lagny : « Interrogée quel âge avait l'enfant à Lagny qu'elle alla visiter, répond : l'enfant avoit trois jours; et fut apporté à Lagny, à Notre-Dame, et lui fut dit que les pucelles de la ville étoient devant Notre-Dame et qu'elle y voulut aller prier Dieu et Notre-Dame qu'ils lui voulussent donner la vie et elle y alla et pria avec les autres. Et finalement, il apparut vie et bâilla trois fois, et puis fut baptisé et tantôt mourut et fut enterré en terre sainte. Et, il y avoit trois jours, comme l'on disoit, que en l'enfant, il n'étoit apparu vie et étoit noir comme sa cotte; mais quand il bâilla, la couleur lui commença à revenir. Elle étoit avec les pucelles à genoux devant Notre-Dame à faire sa prière. Interrogée s'il ne fut point dit par la ville que ce avoit elle fait faire et que ce étoit à sa prière, répond : « Je ne m'en enquérois point. » (I, 106.)

L'insistance des juges pour la faire s'expliquer au sujet des

autres faits miraculeux que lui attribuait la croyance populaire, des gants retrouvés, des anneaux touchés par elle pour porter bonheur, le tonnerre qu'elle eût pu déchaîner à son gré, la puissance qu'elle aurait eue de s'élever dans les airs, n'obtint d'elle que des réponses négatives, simples et claires, sans aucun faux-fuyant ni aucune prétention. Elle nie ou elle ignore.

Souvent, elle en riait la première. Est-il une scène plus jolie que son entrevue avec le fameux frère Richard? C'était devant Troyes, l'armée du Roi demandant la reddition. Frère Richard était dans la ville. Son éloquence et sa réputation de sainteté lui donnaient une grande autorité sur le peuple. On l'envoya devant pour savoir, apparemment, ce qu'était cette Jeanne. Il vint donc au camp français, la chercha, à ce qu'il semble dans l'intention de l'exorciser. Le bruit avait couru que Jeanne faisait des miracles et, notamment, pouvait s'enlever dans les airs. Dès qu'il la vit et d'assez loin, il s'agenouilla devant elle. Mais, quand Jeanne le vit à genoux, elle s'agenouilla à son tour devant lui et, ainsi, dit le vieux chroniqueur, « s'entrefaisoient grande chière et révérence. » Mais le bon frère Richard (et ici, nous suivons le récit de Jeanne), doutant encore que ce fût chose de par Dieu, tout en approchant, faisait le signe de la croix et jetait eau bénite. Si bien, qu'elle lui cria à la fin : « Approchez hardiment; je ne m'envolerai pas (1) ! »

Reste la question du « signe » ou des « signes. » Comment Jeanne s'est-elle fait reconnaître comme « envoyée de Dieu? » Comment a-t-elle inspiré confiance en ce qu'elle affirmait de sa mission? Elle répondait aux clercs de Poitiers que son « signe » serait l'accomplissement. Encore fallait-il déterminer un premier mouvement d'adhésion chez ceux de qui tout dépendait, c'est-à-dire, au début, Robert de Baudricourt et, ensuite, Charles VII. Elle prit, sur tous deux, l'avantage en les reconnaissant, d'abord, parmi leur entourage, alors qu'elle ne les avait jamais vus; elle dit que ses voix les lui désignèrent. Mais, pour que Charles VII fût gagné, il fallut une révélation plus intime, une confidence plus haute et plus convaincante.

Sur le moyen dont elle se servit, il y a une sorte d'hésitation entre les témoignages ; il s'agit, tantôt d'un « secret, » tantôt d'un « signe; » mais les contemporains ont plutôt insisté sur le « secret. »

(1) *Revue Historique* (IV, 342), et *Procès* (I, 100).

La question du « signe » fut, après celle de la communication directe avec le Ciel, la grande bataille du procès de Rouen. Si Jeanne a réellement apporté au Roi un « signe, » la légitimité de la dynastie de Valois est consacrée, en même temps que l'authenticité de la mission divine. A tout prix, il fallait embarrasser Jeanne, la pousser à des aveux ou, du moins, à des précisions dont on pût tirer parti contre elle et contre le Roi. Elle avait compris ce dessein et, dès l'abord, elle refusa de s'expliquer. Le silence fut sa première défense. A la fin seulement, enlacée par l'argumentation de l'évêque, lasse, navrée, malade, elle crut qu'elle ne pouvait plus s'en tenir à une simple négation; elle entra dans la voie qu'on ouvrait perfidement devant elle, probablement en abusant d'une légende qui s'était déjà répandue, et elle indiqua, en paroles d'ailleurs obscures, ce qu'on appelait « le signe. »

Cet épisode dramatique peint l'époque; il met en scène tous les personnages, dévoile les roueries de l'attaque, la candeur de la défense et jusqu'aux perfidies patelines du procès-verbal de la procédure.

Dès le début de l'interrogatoire, quand Jeanne est invitée à prêter serment, elle déclare qu'elle dira, sous la foi de ce serment, tout ce qu'elle a fait, mais qu'elle se taira sur ses révélations et sur ce qu'elle n'a dit à personne sauf au roi Charles, lui couperait-on la tête; ses voix le lui interdisent (I, 45). Le 27 février, le juge s'y prend plus habilement : « Les voix lui ont-elles interdit de parler de ses révélations sans leur autorisation? » Elle : « Je répondrai si j'ai licence; sinon, non. »

Mais, déjà, elle a raconté les apparitions de sainte Catherine et de sainte Marguerite. On part de là : « Quel signe apporte-t-elle de sa mission divine et des entretiens avec sainte Catherine et sainte Marguerite? » — « Je vous en ai dit assez, répond-elle; croyez-moi, si vous voulez. » Le juge ne perd pas de vue son objectif : « Quand les voix se font entendre, il y a, dites-vous, une lumière?... Il est venu un ange sur la tête du Roi; quand vous l'avez vu la première fois (1)... » Elle interrompt : « Par

(1) L'origine de cette légende de l'*ange* portant une *couronne* s'explique aisément par la symbolique du temps : Aux fêtes données à l'entrée de Richard II dans Londres, en l'année 1377, « au marché de Cheapside, on avait érigé un bâtiment ayant la forme d'un château... Pour terminer la représentation, un *ange* descendit du haut du château et offrit au roi une *couronne* d'or. » J. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II (p. 274).

Notre-Dame, s'il y en avait un, je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu. — Y avait-il une lumière ? » Et elle : « Il y avait là plus de trois cents soldats et cinquante torches, sans compter la lumière spirituelle. Rarement, j'ai des révélations sans lumière. — Mais, enfin, votre Roi, comme eut-il confiance en ce que vous lui disiez ? — Parce qu'il y eut des signes communs (*intersignia*) et qu'il s'en rapporta à ses clercs... — Mais eut-il des révélations à Chinon ou à Poitiers ? — Il eut un signe se rapportant à ses (ou *à mes*) faits, et cela, avec l'opinion des clercs qu'il n'y avait rien que de bon, fit sa croyance. » (I, 75.) Elle se débat; mais, en somme, elle avance dans le sens où on l'entraîne.

Le juge y revient, le 1er mars : « Et le signe par lequel vous avez prouvé au Roi que vous étiez envoyée de Dieu, pouvez-vous nous en parler ? — Puisque je vous ai dit que vous ne tirerie rien de moi. Allez le lui demander à lui-même. J'ai promis à mes saintes de ne rien dire. — Mais, quand vous l'avez montré au Roi, étiez-vous seule à part avec lui ? — Il n'y avait pas d'autres témoins, quoiqu'il y eût là beaucoup de monde. » Le juge fait un pas de plus : « Est-ce que vous avez vu la couronne qui était sur la tête du Roi quand vous lui avez montré le signe ? » Elle, essayant de se reprendre : « Puisque je ne puis rien vous dire sans me parjurer !... — Mais, à Reims, le Roi avait une couronne ? — Oui, mais on prit celle qu'on trouva là pour ne pas perdre de temps; sans cela, il en eût reçu une bien plus belle et bien plus riche. — Mais la connaissez-vous, cette couronne plus belle et plus riche ? — Je ne puis rien dire sans me parjurer. »

Elle s'engage peu à peu; remarquez avec quel art sont introduites ces deux indications précises : un ange, une couronne. C'est sur ces premières données que l'ensemble va se dessiner.

Le 10 mars, le juge lui demande de nouveau : « Reparlons du signe qui fut produit par vous à votre Roi quand vous vîntes vers lui. — C'est un signe bon, honorable, croyable, le meilleur et le plus riche qui soit... Il fut montré devant notables gens d'église et autres évêques dont je ne sais plus les noms (et même y étaient Charles de Bourbon, le sire de la Trémoïlle, le Duc d'Alençon et plusieurs autres chevaliers qui le virent et ouïrent aussi bien comme je vois ceux qui me parlent ici aujourd'hui). — Et, est-ce que ce signe dure encore ? — Il durera jusques à mille ans; il est au trésor du Roi. — Mais, est-ce or, argent,

pierre précieuse? »(On voit que l'idée d'une couronne a fait son chemin.) Elle, fâchée : « Je ne vous dirai rien autre chose; le signe qu'il vous faudrait, à vous, c'est que Dieu me délivre de vos mains et ce serait le plus certain qu'il pourrait vous envoyer. Mais, soyez sûrs que, quand je vins près du Roi, mes voix m'avaient dit : Va hardiment quand tu seras devers le Roi et il aura bon signe de te recevoir et croire. » (I, 120.) Le juge profite : « Quand le signe vint au Roi, ne fîtes-vous pas une révérence? » Elle, alors, irritée tout à fait, avec son esprit si mordant et si plaisant à la fois : « Répond, qu'elle remercia Notre Seigneur de ce qu'il la délivra de l'insistance des clercs de là-bas qui argumentaient contre elle et qu'elle s'en agenouilla plusieurs fois... Eh bien! oui, un ange (voici l'ange, maintenant), un ange vint de par Dieu, et non d'autre part, et bailla le signe au Roi. Ce fut seulement alors que les clercs cessèrent de m'argumenter, quand ils eurent vu ce signe. » D'un seul trait, elle développe alors l'apparition d'un ange apportant le signe (c'est-à-dire une couronne au Roi); le Roi remercia et dit qu'il était content. Pour elle, « elle se retira en une petite chambre et elle a entendu dire que plus de trois cents personnes ont vu le signe. »

Ce résultat obtenu, le juge la tient. Le 12 mars : « L'ange parla-t-il? Était-ce le même qui vous apparaissait à vous-même? » Elle donne des adhésions de lassitude et mêle à tout cela les noms de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Elle dit : « Que son Roi et plusieurs autres ont entendu et vu les voix venant vers elle, Jeanne; notamment Charles de Bourbon était là et deux ou trois autres. » (I, 57.)

Cela suffit au juge; il a de quoi bâtir son système. C'est le second article du réquisitoire : « Cette femme dit qu'un ange a apporté à son prince une couronne très précieuse et de l'or le plus pur, que l'ange s'est incliné devant le prince en grande révérence; ce prince était seul en recevant ce signe, quoiqu'il y eût grande foule dans la salle, et qu'un archevêque reçut cette couronne et la remit au prince en présence de nombreux seigneurs, etc. »

Cependant, on affecte la bienveillance jusqu'à lui demander si elle désire qu'on en réfère à l'archevêque de Reims, au sire de Boussac, à Charles de Bourbon, à La Trémoïlle, à La Hire et aux autres seigneurs qui, d'après elle, auraient assisté à la scène et vu l'ange apporter la couronne. Mais elle, très finement :

« — Je veux bien qu'on leur envoie un messager; mais c'est moi qui leur écrirai ce que c'est que ce procès; autrement, inutile. »

Le juge n'a plus qu'à échafauder, sur ce point capital, l'article II de la sentence : « Jeanne, tu as dit qu'un ange, accompagné d'une multitude d'autres et de saint Michel, des saintes Catherine et Marguerite, est venu à Chinon, qu'il s'est incliné devant le Roi, qu'il lui a apporté une couronne, etc. Tous les clercs sont d'avis que c'est un mensonge présomptueux, illusoire, pernicieux, un office humiliant et dérogeant à la dignité des anges... etc. » (I, 431.)

Sentit-elle le péril de ces récits où elle s'était laissé entraîner, ou bien, comme il est possible, a-t-on voulu faire croire qu'on aurait obtenu d'elle un désaveu sur ce point comme sur les voix : quoi qu'il en soit, dans les « actes postérieurs, » que les greffiers ont, d'ailleurs, refusé de valider et, par conséquent, suspects de fraude, il est dit qu'il fut déclaré par elle que son récit était une fiction, *fictio quædam* (I, 481), qu'aucun ange du ciel n'était venu vers le Roi, que c'était elle, Jeanne, qui était l'ange (c'est-à-dire la messagère) ayant promis au Roi qu'elle lui apporterait une couronne et le ferait couronner à Reims; qu'en fait, il n'y eut ni signe, ni couronne de la part de Dieu. Et, à maître Loiseleur, elle aurait déclaré et répété, le mercredi, veille de la fête de l'Eucharistie, « qu'il n'y avait ni ange, ni couronne, et qu'il s'agissait simplement de la promesse du couronnement qu'elle avait apportée au Roi, ajoutant qu'elle-même le ferait couronner à Reims. » (I, 479-484.)

Elle aurait donc expliqué le plus adroitement qu'elle put les aveux tournés contre elle et elle aurait présenté le récit qui lui avait été arraché comme une sorte de symbole de sa propre mission. Ne pouvant s'opposer tout à fait au système de ses adversaires et ne voulant rien révéler de ce qu'elle considérait comme le plus intime du secret entre elle et le Roi, elle se serait tirée d'embarras en apportant uniquement comme signe l'affirmation du succès. Elle est la messagère « de par Dieu » et elle apporte la couronne de Reims. Voilà tout.

Elle en revenait, ainsi, à sa réponse aux clercs de Poitiers : Mon signe, ce sera l'accomplissement. Elle avait fait comme elle avait annoncé. La couronne était, maintenant, « dans le trésor royal » et « pour plus de mille ans! »

Ainsi elle se déroba à la révélation du « secret » lui-même. Tout au plus peut-on reconnaître quelque allusion dans ces mots du procès-verbal : *intersignia*, des signes communs, et *signum de factis suis* (un signe concernant ses actions, c'est-à-dire les actions du Roi, à moins que cela ne veuille dire « mes actions, » les actions de Jeanne, car les deux sens sont plausibles).

Mais d'autres témoins ont affirmé l'existence d'un secret ou d'une révélation et en ont déposé au procès de réhabilitation, ou en ont témoigné dans leurs récits.

Ce qu'il y a de plus précis, c'est la déposition de Jean Pasquerel, le confesseur de Jeanne : « Quand elle s'avança vers lui, le Roi lui demanda son nom. Elle répondit : « *Gentil Dauphin, j'ai nom Jehanne la Pucelle et vous mande le roi des cieux*, par moi, que vous serez sacré et couronné à Reims et vous serez le lieutenant du roi des cieux, qui est roi de France. » Après de nombreuses questions du Roi, Jeanne dit de nouveau : « Je vous dis de la part *de Messire, que tu es vray héritier de France et fils du roy;* et il m'a envoyé vers toi pour te conduire à Reims pour que tu y reçoives la couronne et le sacre, si tu le veux. » Le Roi ayant entendu cela, dit aux assistans que Jeanne lui avait dit des secrets que nul ne savait ou ne pouvait savoir, et c'est pourquoi il eut grande confiance en elle. Et toutes ces choses me furent racontées par Jeanne elle-même, ajoute Jean Pasquerel, car je n'y assistai pas (1). »

On retrouve, en somme, dans ce récit, le schéma de la scène du « signe, » telle que Jeanne l'évoqua plus tard devant ses juges : l'ange (qui est elle-même), la promesse du couronnement, la présence de Regnault de Chartres et de toute la Cour. Mais on trouve aussi la mention du « secret » et le schéma de l'autre récit qu'ont fait les historiens, à savoir que Jeanne aurait révélé au Roi une prière que lui-même aurait adressée au ciel, dans le for de sa conscience, pour demander s'il était vraiment fils de France et héritier légitime du royaume. Jeanne d'Arc aurait connu ce doute et cette imploration dont le Roi n'avait parlé à personne et elle y aurait répondu : « Je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils de Roi... »

Les autres témoignages, au sujet de ce secret, sont plus tardifs, moins sûrs et ne sont probablement que l'écho répercuté

(1) *Procès*, III (p. 103). — Les mots soulignés sont en français dans le texte comme ayant été recueillis de la bouche de Jeanne.

des bruits qui circulèrent à la Cour (1); mais on n'en connut jamais rien de bien précis, puisque Jean d'Aulon lui-même, écuyer, placé par le Roi près de Jeanne d'Arc, déclare, qu'à ce sujet, il ignore. (IV, 209.)

Quoi qu'il en soit, le Roi fut convaincu par ce que lui dit Jeanne. « Secret » ou « signe, » il s'agit toujours, en somme, de ce qui fait le nœud de tout le drame : la promesse formelle de la couronne par l'hérédité et par le sacre. Le vrai miracle de la vie de Jeanne d'Arc est toujours le même : la promesse d'accomplir et l'accomplissement.

II

Dès le début de sa carrière jusqu'à son succès qui fut le sacre de Reims, elle s'éleva, pour ainsi dire, d'échelon en échelon, soutenant le présent par l'avenir, mais aussi gagnant du présent à l'avenir, à l'aide de réalisations progressives et *annoncées*. C'est le procédé de tous les grands esprits : ils indiquent et ils font. Ils ébranlent les esprits et les jettent dans l'action par la foi. On dit qu'elle parlait très bien, « *multum bene loquebatur,* » et qu'elle exerçait une grande séduction. (II, 450; III, 31.) Surtout, elle avait l'autorité, c'est-à-dire le don de commandement naturel aux personnalités fortes et désintéressées. Par une impulsion, à l'origine de laquelle il y avait toujours un parti pris vigoureux, elle entraînait les convictions, « et Dieu faisait le reste. »

C'est ainsi, qu'ayant à persuader Robert de Baudricourt, elle gagna, d'abord, son oncle Lassoit et les gens de Vaucouleurs, Henri Le Royer, Jean de Novellompont, tous deux grâce à la prophétie, « que la France, perdue par une femme, sera sauvée par une vierge venue des marches de Lorraine. » (II, 447.)

Après avoir ainsi frappé les imaginations, elle les saisit par son ton de confiance et d'assurance. Novellompont, comme Baudricourt, a commencé par se moquer d'elle : « Eh! l'amie, qu'est-ce que vous faites ici? Faut-il que le Roi soit chassé de

(1) On a fait grand état du récit de Pierre Sala, écrit en 1516, c'est-à-dire près de cent ans plus tard, dans les *Hardiesses des grands Rois et Empereurs*, et où il répète ce qui lui aurait été dit, à lui-même, par Guillaume Gouffier seigneur de Boissy, confident du roi Charles VII. Mais, à regarder les choses de près, le récit de Boissy ne diffère pas sensiblement de celui de Jean Pasquerel qui avait déjà passé, plus ou moins altéré, dans le *Journal du Siège d'Orléans* (IV, 128) et dans le *Miroir des femmes vertueuses* (IV, 267).

son royaume *et que nous devenions Anglais?* » Mais elle s'explique si droitement et si chaleureusement, qu'à la fin, il est convaincu, il lui touche la main et lui jure qu'il la conduira vers le Roi... — « Mais quand partira-t-on? — Le plus tôt possible, plutôt aujourd'hui que demain et plutôt demain qu'après-demain. » Et tout est mis en mouvement. (II, 436.) Robert de Baudricourt suit le courant. Il est entraîné par la confiance qu'elle répand autour d'elle et qui gagne de proche en proche.

Les choses s'enchaînent : voici qu'une autre preuve, un acte nouveau, sert de point d'appui à la persuasion graduelle qu'il faut imposer à la Cour : c'est le voyage. Jeanne, avec sa petite troupe, traverse à cheval toute la France, sans courir le moindre risque, malgré le grand nombre des partisans et des brigands tenant les chemins; on cria au miracle. Sa conduite, sa discrétion, sa piété, sa charité, sa chasteté fière persuadèrent d'abord ses compagnons de voyage, les premiers témoins de cette Hégire, ceux qui affirment, d'abord, qu'elle est réellement envoyée de Dieu (1).

Ils propagent la conviction dans les villes où ils passent, chez ceux qui les questionnent à la Cour. Ils préparent le terrain par leurs dires sincères. Sa réputation d'honnêteté, de candeur, la précède. Il y a, en elle, des choses qui tiennent du prodige. La Cour et le roi Charles sont ébranlés avant d'être touchés. Elle arrive. Elle se déclare « envoyée de Dieu; » elle affirme la légitimité de l'héritier des lys; elle promet la délivrance d'Orléans, le couronnement; en un mot, elle désigne l'acte et le rend possible en l'affirmant. Elle paraît bien avoir, la première, l'idée du sacre à Reims. La simplicité et la force de cet avis ne peuvent que frapper. Et puis, les clercs de Poitiers « ne trouvent que du bien en elle. » A tout le monde, elle parle résolument, gaiement, familièrement, comme elle fait au Duc d'Alençon. Il était à la chasse aux cailles; le Roi le fait venir pour qu'il rencontre la Pucelle. Elle va vers lui, lui demande son nom; le Roi lui-même dit : « C'est le Duc d'Alençon; » et, aussitôt : « Vous, soyez le bienvenu, plus il y aura ici du sang de France, mieux cela vaudra. » (III, 91.) Non moins vivement au frère Séguin qui veut savoir si ses voix parlent français : « Mieux que vous, assurément, » répond-elle au docteur limousin.

(1) Voyez la déposition de ses compagnons de route, Novellompont et Poulengy. (II, 437 et 457.)

De l'un à l'autre, elle gagne; sans cesse, elle se porte en avant et met sa preuve à la pointe d'une promesse, et dans la désignation d'un acte : « Donnez-moi des hommes d'armes, et nous délivrerons Orléans : ce sera cela, mon signe ! »

Il y avait, en elle, des qualités très fortes et très apparentes. On la trouvait active, intelligente, judicieuse au delà de ce qu'on pouvait attendre d'une simple paysanne : « Hors des faits de guerre, dit le Duc d'Alençon, elle était simple et jeunette ; mais, à la guerre, elle se montrait entendue tant au port de la lance qu'à l'ordre d'une armée et à la préparation d'une bataille et surtout de l'artillerie. Un vieux capitaine de vingt ou trente ans de guerres, surtout pour l'artillerie, n'eût pas mieux fait. » (III, 100.) L'artillerie, l'arme moderne par excellence, celle qui demande le plus de réflexion et de jugement !

Le tribunal et les témoins à Rouen pensaient aussi qu'elle répondait mieux qu'un docteur; et de cela il nous est facile de nous rendre compte. Elle faisait excellemment ce qu'elle avait à faire. On voit bien qu'elle était personne de grand entendement et de féconde méditation. Ses interrogatoires révèlent une spontanéité prodigieuse, mais aussi une réflexion soutenue dans l'intervalle des audiences (1).

En plus, elle avait l'art inconscient de tenir les imaginations en éveil. Tout en déjeunant en tête à tête avec le Duc d'Alençon, qui l'écoutait émerveillé, elle lui disait « qu'elle en savait encore plus et pouvait encore plus qu'elle n'avait dit à ceux qui l'interrogeaient. » (III, 92.) N'oublions pas le prestige indicible des quatre grandes promesses sans cesse répétées : qu'elle dégagerait Orléans, ferait sacrer le Roi à Reims, libérerait le Duc d'Orléans, chasserait les Anglais hors de France. Comment mettre en doute une confiance au succès qui, par elle seule, est une force ?

On organise le secours d'Orléans. Dès la rencontre avec Dunois, elle le prend sur le même ton d'assurance et de familiarité cordiale : « N'êtes-vous pas le bâtard d'Orléans? — Oui, et je

(1) Napoléon dit à Rœderer : « Moi, je travaille toujours; je médite beaucoup. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité, *j'ai prévu tout ce qui devait arriver*. Ce n'est pas un génie qui me révèle, tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire, *dans une circonstance inattendue pour les autres. C'est la méditation...* » Il dit encore : « Militaire, je le suis parce que *c'est le don particulier que j'ai reçu en naissant;* c'est mon existence, c'est mon habitude. *Partout où j'ai été, j'ai commandé...* » Dans Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, VIII (p. 309). Les grandes âmes s'expliquent ainsi l'une l'autre.

suis heureux de vous voir. » Aussitôt, sans autre compliment: « Est-ce vous qui avez donné le conseil de me faire venir du côté de la Sologne? — C'était le conseil des plus sages. — En nom Dieu, mon conseil est meilleur que le vôtre. Vous avez voulu tromper et vous vous êtes trompés, etc., etc. » (III, p. 5.) En fait, elle a raison; on l'écoute et on réussit.

Alors, les « miracles » se succèdent: le vent qui était contraire tourne et les bateaux chargés de vivres peuvent accéder à la ville. Dunois affirme que, dès lors, il fut ébranlé. Mais, quand il la vit s'avancer, près de lui, l'étendard à la main, traverser la Loire et entrer dans Orléans, il n'eut plus de doute et voyant qu'elle accomplissait ce qu'elle avait promis mieux que ne l'eût fait aucun chef de guerre, il comprit qu'elle venait bien de Dieu et, puisqu'elle disait qu'elle avait vu saint Louis et Charlemagne priant pour le salut du royaume, qu'il fallait l'en croire (déposition de Dunois, t. III, p. 6).

Même chose quand elle résolut d'attaquer les Anglais contre l'avis des chefs, et qu'elle les mit en fuite; même chose, le 27 mai, quand, blessée, comme elle l'avait prédit, elle ne quitta pas le combat et fut guérie sans prendre de remède; de même, quand, après avoir prié un instant, elle mena les troupes françaises à l'attaque du boulevard, et repoussa les Anglais terrifiés, *Anglici tremuerunt et effecti sunt pavidi;* de même, quand elle annonça la mort de Gladsdale. Tout est miracle à Orléans, mais tout est aussi présence d'esprit, activité, courage.

A Jargeau, c'est le Duc d'Alençon qui reçoit les mêmes impressions. A l'occupation du faubourg, à l'attaque contre la ville, à l'assaut où elle faillit périr, le duc se persuade, comme elle le répète constamment, que c'est Dieu qui conduit l'opération. (III, 97.) Toute action est victoire et toute victoire miracle.

Mais, plus elle avançait, plus s'épuisait la force de prestige et d'entraînement déposée en elle. Les hommes aussi se lassaient. Ils ne pouvaient soutenir ce train. C'est encore à Dunois que nous devons le récit de deux incidens des plus poignans dans cette vie surnaturelle, et pourtant si humaine. On y voit l'énergie de « l'un » s'épuiser contre l'inertie de « tous. » A Loches, elle devine que, dans le Conseil du Roi réuni, on discute ses propositions, on met en doute sa puissance et ses conseils. Elle entre. Elle est debout devant ces hommes puissans aux sourcils froncés. Le Roi lui-même l'oblige à donner des explications. Que

peut-elle répondre, sinon une chose, toujours la même : « Qu'on la croie et qu'elle réussira ! » Elle répète d'une façon si émouvante la parole de sa voix : « Fille Dé, va, va, va, je serai à ton aide, va ! » qu'elle l'emporte encore. (III, 12.) On la croit et on réussit : c'est le début de la marche sur Reims.

Le sacre de Reims est l'accomplissement. Comment douter désormais ? Maintenant, on va lui obéir aveuglément. Tout au contraire. Le fait réalisé brise l'essor des imaginations et l'élan de la foi. Cela est de l'homme. Tous les triomphateurs ont été abandonnés *à cause* du succès, Thémistocle, Scipion, Napoléon.

C'est au retour de Reims qu'elle prononce les premières paroles de découragement, comme si une telle réalisation l'avait brisée elle-même : « Le Roi étant en marche vers La Ferté-Milon et Crépy-en-Valois, le peuple venait au-devant du Roi et criait : « Noël ! Noël ! » La Pucelle chevauchait entre l'archevêque de Reims, Regnault de Chartres, en qui déjà couvaient de mauvais desseins, et Dunois, qui raconte le fait : « Quel bon peuple, s'écria-t-elle ; jamais je n'en ai vu de si joyeux de la venue du Roi. Que je serai heureuse, à ma mort, d'être enterrée ici ! » Entendant ces paroles, l'archevêque lui dit : « Jeanne, où pensez-vous donc devoir mourir ? » Elle répondit : « Où il plaira à Dieu. Je n'en sais pas plus que vous, ni du temps ni du lieu. Que je voudrais qu'il plût à Dieu, mon créateur, que je n'allasse pas plus loin et que je quittasse les armes ! J'irais dans mon pays servir mon père et ma mère, garder leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui seraient tant heureux de me revoir. » (III, 15.)

A partir de cette date, commence la période de l'abandon La « mission » n'était pas achevée, puisque Jeanne n'avait pas réalisé tout ce qu'elle s'était promis à elle-même ; sinon, elle eût quitté les camps. Mais l'heure est arrivée où, la foi tombant, le miracle cesse. Les promesses, les signes et les prophéties étaient moins fortes, les voix elles-mêmes se taisaient. Encore une fois, tout le miracle était dans « l'accomplissement. »

C'est ce *miracle* qu'il faut accepter !

Qu'une enfant de dix-sept ans, venue de son village, ait sauvé le royaume de France du plus grand péril qu'il ait jamais couru ; qu'elle ait « duré » juste assez pour réussir et qu'elle ait fini pour grandir encore par le mystère de l'abandon et du martyre ; que son apparition et sa disparition aient eu les suites

extraordinaires, les remous d'histoire infinis qui se sont produits et qui se développeront sans cesse, c'est, vraiment, un événement au-dessus des forces et des choses humaines.

Le temps qui la vit, les siècles qui suivirent s'épuisent à l'expliquer.

Une explication quelconque est-elle possible? Cette explication, est-il nécessaire de la tenter? La nature, la vie, le monde visible et invisible cachent à l'homme assez de secrets pour qu'il se résigne à ignorer celui-là. Les défaillances, les insuffisances, les impuissances trop notoires de la raison n'enseignent-elles pas la vanité de certaines interprétations des faits dites « rationnelles? » Quant aux décisions de la foi, elles ne relèvent que de la foi.

Entre la raison et la foi, l'esprit humain doit-il nécessairement prendre parti? Les postulats imposés à notre raison sont des actes de foi, et si on supprimait de la science la foi, il lui manquerait justement sa base. Entre la raison et la foi, il n'y a ni contradiction, ni combat nécessaire. Il est d'une très haute raison d'accepter la foi, et la foi fait sans cesse appel à la raison; selon la formule scolastique, « la foi cherche l'intelligence et l'intelligence trouve la foi. »

En ce qui concerne Jeanne d'Arc, la lutte reste vive entre croyans et non-croyans. Mais il est permis de penser qu'une parole de conciliation et d'harmonie se dégagera, un jour, de l'ardeur même des convictions. La sincérité, fille du temps, se refusera à défigurer, au gré des passions d'un jour, une des plus belles images de l'histoire. Elle groupera, autour d'une adhésion simple, tous ceux qui aiment le beau, c'est-à-dire la vérité.

Voici donc les explications : il y eut, dans le siècle de Jeanne d'Arc et de son vivant, trois opinions, trois systèmes : 1° l'explication populaire française, répandue et acceptée, avec une spontanéité incroyable, très loin et très vite à l'étranger (1) : Jeanne est une thaumaturge; Dieu lui a donné, avec la sainteté, une délégation de la puissance divine ; 2° la thèse des juges et des adversaires : Jeanne est inspirée du diable et de l'esprit malin; elle est suspecte et peut passer pour sorcière; en tous cas simulée, blasphématrice, hérétique et, à la fin, relapse et apostate. Le mieux qu'on en puisse penser est qu'elle a été suscitée

(1) Voyez Germain Lefèvre-Pontalis : *les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc.*

par les chefs des conseils et des armées de Charles VII pour abuser la superstition populaire ; 3° enfin, la thèse royale, celle qui est développée, surtout, au procès de réhabilitation, par ceux qui portèrent la parole au nom de la Cour et dont les allégations évidemment concertées tendent toutes au même but : Jeanne fut envoyée de Dieu avec mission expresse de sauver les affaires de France au moment du siège d'Orléans et de faire couronner le Roi à Reims. Après quoi, sa mission est achevée. Le tribunal de Rouen a condamné une innocente dont l'intervention avait prouvé que Dieu se prononçait pour la dynastie de Valois.

Cette dernière préoccupation est apparente, aux diverses phases du procès de réhabilitation, dans le soin avec lequel certaines questions sont posées et d'autres laissées dans l'ombre. Elle se découvre dans la lettre par laquelle, au début du procès, dès 1456, l'archevêque de Reims, Jean Jouveneldes Ursins, prie un des témoins principaux, Jean d'Aulon, écuyer de Jeanne d'Arc, d'envoyer sa déposition : « Je vous écrivis déjà au sujet du procès fait contre Jehanne la Pucelle par les Anglais, par lequel ils veulent maintenir qu'elle fut sorcière, hérétique, invocatrice des diables et que, *par ce moyen, le Roi auroit recouvert son royaume, et ainsi ils tiennent le Roi et ceux qui l'ont servi pour hérétiques*. Puisque vous avez très bien connu sa vie et son gouvernement, je vous prie d'envoyer par écrit ce que vous en savez, signé de deux notaires apostoliques, etc., *pour révoquer tout ce que les ennemis ont fait touchant le dit procès...* » (III, 208.) C'est une thèse, surtout politique.

En somme, ces trois systèmes admettent le miracle, une intervention extra-humaine. Cet accord fondamental pesa d'un poids énorme. La question de Jeanne d'Arc n'appartient pas seulement au domaine de l'histoire profane : elle agite les consciences et se transforme, selon les dispositions de ceux qui l'étudient et l'exposent, en une thèse religieuse et doctrinaire, les uns acceptant, les autres rejetant l'explication mystique.

Toutefois, même dans le siècle de Jeanne, il s'était produit des interprétations plus réservées. Un homme considérable, un esprit clairvoyant et renseigné aux bonnes sources, le pape Pie II (Œneas Sylvius Piccolomini) s'exprime en ces termes, dans ses *Mémoires*, après avoir raconté, avec beaucoup d'autorité, les faits et gestes de Jeanne d'Arc : « Fut-ce œuvre divine ou humaine, j'aurai peine à le dire. Il en est qui pensent que les

grands du royaume, s'étant divisés en présence du succès des Anglais et ne voulant, ni les uns ni les autres, accepter parmi eux un chef, l'un d'entre eux plus sage aurait imaginé cet expédient d'alléguer que cette pucelle était envoyée de Dieu pour prendre le commandement : nul homme n'oserait se refuser à l'ordre de Dieu. Ainsi la conduite de la guerre aurait été confiée à la Pucelle avec le commandement des armées. » (IV, 518.)

Saint Antonin de Florence avait laissé une appréciation tout aussi mesurée : « Elle fut, en tout, digne d'admiration; sous quelle inspiration, on ne le savait. Mais on croyait plutôt que c'était celle du Saint-Esprit. Cela résultait de ses actions dans lesquelles rien ne paraissait de contraire aux mœurs, rien de superstitieux, rien de contraire à la foi. » (IV, 506.)

Malgré tout, deux partis se sont formés aux extrêmes et se sont livrés aux polémiques les plus pénibles, depuis la grossière erreur de Voltaire jusqu'aux virulences de récens biographes du parti contraire.

Rome ne s'est pas montrée si absolue sur la question des miracles, des prophéties, des visions (1). Le bref du pape Pie X célèbre « l'héroïcité des vertus de la vénérable servante de Dieu Jeanne d'Arc, *vierge*, » — mais sans ajouter *martyre*. Il est dit que, jeune, elle a entendu « la voix de Michel, prince de la milice céleste, » qu'elle a été « émue par des avertissemens du ciel, » « poussée par un souffle divin, » qu' « elle s'est appuyée sur des conseils célestes, » que Dieu « a doté cette pauvre villageoise, qui ne savait même pas lire, d'une sagesse, d'une science, d'une habileté militaire et même de la connaissance des mystères divins; » toutefois cette intervention de la Divinité n'est indiquée que par des paroles atténuées : « Ainsi le Ciel combattit contre les ennemis du nom français; ainsi fut miraculeusement sauvée la patrie; la mission de Jeanne d'Arc était achevée... » Nulle part, il n'est question des apparitions, pas plus que des prédictions de Jeanne d'Arc ou des faits extra-

(1) Il me semble que la doctrine de l'Église, en ces matières délicates, a été tracée de la main de Benoît XIV, dans son traité *De la Béatification et de la Canonisation des Saints* (III, 15), cit par M. H. Joly dans sa *Psychologie des Saints* (p. 83). Benoît XIV dit, à propos des révélations de sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigitte : « Bien que plusieurs de ces révélations aient été approuvées, nous ne devons ni ne pouvons leur donner un assentiment de foi catholique, mais simplement un assentiment de foi humaine et selon les règles de la prudence, quand ces règles nous permettent de juger ces prédictions probables et dignes d'une pieuse créance. »

ordinaires qui lui sont attribués : découverte de l'épée de Fierbois, ses blessures guéries sans l'usage de remèdes, la direction du vent changée, etc.; bien moins encore du fait de Lagny; et, quand il s'agit de relever les miracles accomplis par l'intervention de Jeanne d'Arc, on n'invoque ni ses propres actes ni même ce prodige étonnant, surhumain, que fut sa carrière : conformément, d'ailleurs, aux règles canoniques, la congrégation ne relève que des faits postérieurs à la mort de l'héroïne : sœur Thérèse de Saint-Augustin guérie d'un ulcère à Orléans en 1897, sœur Julie Gautier guérie d'un ulcère cancéreux à Faverolles, près d'Évreux, sœur Marie Sagnier de la congrégation de la Sainte-Famille, guérie également à Frages, diocèse d'Arras.

Jeanne d'Arc est proclamée bienheureuse; l'héroïcité et la sainteté de sa personne sont reconnues; les catholiques peuvent réciter l'office et célébrer la messe en son honneur, chaque année, selon le commun des Vierges avec les oraisons propres approuvées par le Pape. Mais Rome n'a pas été au delà.

Les Français peuvent donc, tous ensemble, de bonne foi, rechercher les circonstances non seulement divines, mais humaines, dans lesquelles cette carrière merveilleuse s'est accomplie.

III

Qu'il y ait, sur la terre, des peuples « élus, » que la divinité ait fait son choix entre les puissances d'ici-bas, qu'elle dérange l'ordre de la nature pour venir en aide à ses favoris, que le Dieu des armées intervienne en nos combats, arrête le bras du vainqueur, tienne en suspens la chute du soleil, fasse refluer les eaux et tomber les murailles; en un mot, que Dieu se soit prononcé, au xve siècle, pour la France contre l'Angleterre, c'est tout un système philosophique, moral, politique et religieux que l'on adopte, dès que l'on admet la mission divine de Jeanne d'Arc (1). Mais les motifs et les conséquences de cette croyance

(1) Les Anglais étaient persuadés que Dieu était avec eux : « Quand, après la bataille d'Azincourt, Henri V s'est donné le « piteux » spectacle de « la grant noblesse qui là étoit occise, lesquels étoient déjà tout nus comme ceux qui naissent de mère », il dit : « Ce n'est pas nous qui avons fait cette tuerie, mais Dieu tout-puissant pour les péchés des Français... » — Le 1er décembre 1420, Henri V entrait triomphalement dans Paris, escorté du roi et de la reine de France, au milieu des rues pleines de processions de prêtres, revêtus de chapes et de surplis, portant reli-

s'imposent à l'entendement humain plutôt qu'elles ne le convainquent. De ces volontés célestes, révélées par des faits terrestres, la divinité n'a pas à rendre compte à la raison humaine.

Il faut reconnaître pourtant que, s'il s'est présenté, depuis la mort du Christ et la conversion de Constantin, une circonstance où, au point de vue catholique, l'intervention de la Providence ait pu paraître nécessaire, c'est à l'heure où parut Jeanne d'Arc.

Si la France eût succombé, si la France fût devenue anglaise, ou si elle eût été partagée entre l'Angleterre et une Bourgogne à demi allemande, si le duché de Bourgogne s'était élargi et installé en royaume sur la Meuse et sur le Rhin, laissant Paris, Nantes, Bordeaux et peut-être Toulouse aux Plantagenets, c'en était fait des pays latins, c'en était fait de la pensée et de la civilisation méditerranéenne, en tout cas, de la tradition romaine.

Rome, encore sous le coup du schisme, n'eût pas résisté à l'assaut formidable que la « Réforme » extérieure à l'Église se préparait à lui livrer. Dans l'anarchie païenne de l'Italie, dans la floraison du luxe violent et sensuel propre à l'hégémonie bourguignonne, l'écroulement du trône de Charlemagne et de saint Louis eût creusé un gouffre qui, probablement, n'eût jamais été comblé. Donc, si la volonté divine eut jamais à corriger ou à prévenir les conséquences des erreurs humaines, ce fut alors. L'Église catholique ne fait que remplir un devoir de gratitude en élevant Jeanne d'Arc sur ses autels.

Mais la France n'est pas seulement « la fille aînée de l'Église : » elle est aussi la patrie de Montaigne et de Descartes, le pays du philosophisme et de la Révolution, l'apôtre le plus déterminé de la subordination du monde aux lois de la raison. Ces pages de l'histoire de la France ne peuvent être supprimées pas plus que les autres; le recto tient au verso.

En face de l'explication hagiographique, une autre s'est produite, suite naturelle de cette *contre-partie* de l'histoire française : non moins absolue en ses affirmations que la première, au nom des sciences naturelles, de l'observation physiologique et

quaires et chantant : *Te Deum laudamus* ou : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* — Sur son lit de mort, repoussant tous remords que l'approche du mouvement de Dieu pouvait faire naître dans son âme, il se rend ce témoignage : « Ce n'est pas l'ambition ni la vaine gloire du monde qui m'ont fait combattre. Ma guerre a été approuvée par de saints prêtres ; en la faisant, je n'ai point mis mon âme en péril. » F. Rabbe, *Jeanne d'Arc en Angleterre* (p. 13).

psychologique, elle nie l'existence des thaumaturges et des inspirées, des sorcières et des possédées. La « science moderne » ne connaît que des *cas*, plus ou moins singuliers, de névropathie, d'hallucination, d'extase. Pour cette école, l'action extraordinaire de Jeanne d'Arc s'explique par une prédisposition pathologique. Jeanne est une malade, elle est en proie à des crises de surexcitation nerveuse, relevant du vaste empire de l'hystérie.

La science ne serait pas pleine de doute au sujet de telles affirmations, qu'au nom de la science elle-même, il serait difficile de les accepter. Considérer Jeanne, une personne si droite, si vertueuse, si parfaitement équilibrée, si entière, comme une détraquée, une désordonnée, victime de tares physiologiques ou de lésions cérébrales, cela échappe complètement à la conception que nous avons normalement de la maladie et de la santé. Pendant les trois années qu'elle passe sous le verre grossissant de l'histoire, pas un acte vil, extravagant, incohérent ou seulement médiocre, pas une fausse note, hilarante ou mélancolique. Cette hardiesse, cette gaieté familière et sincère, cet entrain dans la bataille, devant les grands de ce monde, devant ses juges, dans sa prison, cette attache énergique à la plus noble des vertus féminines, la chasteté, est-ce là la tenue physique et morale d'une malade? En sa pleine et vigoureuse activité, elle présente, au contraire, la réunion la plus extraordinaire de facultés puissantes, admirablement pondérées.

Le mieux est de se rallier à la conclusion de celui qui a signé la dernière « opinion médicale » sur « le cas » de Jeanne d'Arc, le docteur Dumas : « Par son intelligence, par sa volonté, Jeanne resta saine et droite, et c'est à peine si la pathologie nerveuse éclaire faiblement une partie de cette âme (1). »

Mais alors, les « visions, » les voix, tout cet appareil ultraterrestre dont son propre témoignage a entouré sa vie?... Puisqu'elle n'a jamais menti, elle a vu les anges et les saintes, elle a reçu les ordres divins, elle a perçu de ses sens et subi, de son intelligence et de sa volonté, toute cette intervention céleste qui lui imposa sa mission; enfin, elle a accompli cette mission elle-même avec une incompréhensible maîtrise des hommes et des événemens... Si Jeanne n'est pas une visionnaire, une hallucinée,

(1) Opinion publiée dans les appendices du deuxième volume de l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Anatole France.

une extatique, qu'est-elle donc? L'énigme de son existence subsiste tout entière.

Il est, à l'origine de ces carrières surprenantes, un premier mystère, celui qui préside à la naissance des grands hommes.

Ils apparaissent, dans le temps et dans l'espace, quand une volonté immanente ou un concours de circonstances inanalysable en ont décidé. Des centaines de millions, des milliards d'individualités se succèdent sur la terre, et leur vie n'a pas d'autre objet que de recevoir et de transmettre la vie. Elles naissent dans l'indifférence et meurent dans l'oubli.

Mais, à certains carrefours d'histoire, des êtres admirablement doués et organisés paraissent : leur existence est un prodige et leur mémoire ne s'effacera jamais. Encore une fois, sur le fait et les causes de leur apparition, toutes les tentatives d'explications rationnelles sont vaines. Ils naissent parce qu'ils doivent naître. Leur astre paraît et disparaît comme un météore. Leur mission accomplie, ils tombent, laissant derrière eux une longue traînée de lumière.

Jeanne d'Arc fut un de ces êtres prédestinés. Le critérium comparé des grands esprits et des âmes supérieures la place sans conteste à ce rang. Considérées ainsi, son apparition et sa parabole échappent aux calculs humains, comme celles d'un Alexandre le Grand, d'un Mahomet, d'un Napoléon, d'un Pasteur.

Il est, dans le procédé intellectuel des grands hommes, des démarches inintelligibles au commun des mortels. J'affirme, pour avoir vu de près l'un d'entre eux, que le grand homme est inconnaissable, même à lui-même. Si quelque professeur muni de ses diplômes, si quelque érudit orné de ses lunettes, si quelque interne armé de son scalpel, s'approchant de ces héros, s'étonne de ne pas les saisir et les comprendre, ce qu'il y a de plus singulier, c'est son étonnement.

Tout au plus est-il donné à l'historien d'expliquer les circonstances des temps qui les connurent et de relever le graphique minutieux de leurs hauts faits.

Jeanne d'Arc vint à une époque qui parut, aux contemporains eux-mêmes, le temps des miracles. Comme le moyen âge finissait et que les temps nouveaux commençaient, il y eut, sur la terre, un tel ébranlement que l'humanité en frémit. Son émotion fut

indicible; elle ne pouvait comprendre cette angoisse de mort qui précédait, en elle, une parturition.

Il serait facile de tracer un tableau où mille traits accumulés feraient preuve. A quoi bon, puisqu'on peut apporter la haute et véhémente attestation de ceux qui vécurent ces temps uniques?

Deux hommes dont l'existence « couvre » tout le xve siècle, et les premières années du xvie, G. Chastellain et Jean Mollinet n'ont pu contenir leur admiration pour « les merveilles advenues en ce temps. » L'un commença, l'autre continua, dans une forme destinée, par son rythme monotone, à pénétrer dans les esprits populaires, une « recollection » de ces choses, les unes « piteuses, » les autres « douteuses, » les autres « étranges et passant le sens humain, » dont ils furent les témoins (1).

La complainte raconte les misères de Rome, les violences d'Angleterre, les troubles de France, les fortunes et infortunes des grands personnages, les révolutions qu'un tel désordre cause de par l'univers :

Passant par Angleterre,
Je vis, en grand tourment,
Les seigneurs de la Terre
S'entretuer forment;
Avec un tel déluge
Qui cœurs ébahissait
Qu'à peine y eut refuge
Où mort n'apparaissait.

La fin du monde approche :

J'ai vu comète horrible
Comme verge pointant,
Épouvantable, terrible,
Grande, folle et ardant.

La terre tremble :

J'ay vu peuple confondre
Et royaume trembler
Châteaux et villes fondre
Et cités s'abîmer.

(1) Christine de Pisan obéissait à un sentiment analogue lorsqu'elle écrivait, dès 1403, son poème allégorique et moral de *la Mutation de Fortune*, où elle relate abondamment les vicissitudes du sort des hommes et les caprices de la Destinée. Et, déjà, Boccace avait écrit, dans le même esprit, ses biographies des hommes illustres, qui furent si répandues et si goûtées au siècle suivant.

Voici la grande chute appréhendée depuis des siècles, l'écroulement de l'Empire, Constantinople aux mains des Turcs :

La cité Constantine
Depuis vis envahir
De la gent Sarrazine
Qui la vinrent saisir
Et la tête coupèrent
Au vieillard Empereur.

Puis, on ne sait quelles inventions du Malin : la découverte de l'Imprimerie :

J'ai vu grand multitude
De livres imprimés;

L'apparition de pays inconnus :

J'ai vu deux ou trois îles (les Açores),
Trouvées en mon temps
De chicanes fertiles
Et dont les habitans
Sont, d'étranges manières,
Sauvages et velus.
D'or et d'argent minières
Voit-on en ces palus.

Faut-il s'étonner, maintenant, que les spectateurs de ces faits extraordinaires acceptent tout de la fatalité, soit que la main de Dieu, soit que la griffe du diable s'appesantisse sur eux. Le monde ne leur est-il pas un continuel miracle?

J'ai vu, chose inconnue,
Un mort ressusciter...
J'ai vu, vif, un fantôme;
Un jeune moyne avoir
Membre de femme et d'homme
Et enfant concevoir;
Par lui seul en lui-même
Engendrer, enfanter.
. . . . . .

Que devient la règle, la norme? Ni suite ni logique, pas plus dans l'histoire que dans la nature : tandis que les Turcs entrent à Constantinople, les Maures sont chassés d'Espagne. Les grands hommes, les papes, les rois, les évêques, les ministres, montent sur la scène et s'effondrent sous les tréteaux. Les ascensions

imprévues, les ruines soudaines égalisent toutes les chances. Le règne qui vit Jeanne d'Arc vit aussi Jacques Cœur. Tandis que la plus fière aristocratie écrase la foule par son orgueil, la mort l'entraîne, comme les autres, en sa danse macabre et rit à belles dents de la jeter au feu éternel. Le monde n'est qu'une immense « nef des fous, » vouée au naufrage, si la miséricorde divine ne le prend en pitié. Tout est incohérence, absurdité. L'Antechrist est né :

J'ai vu, par excellence,
Jeune homme de vingt ans
Avoir toute science
. . . . . .
Comme un jeune antechrist.

Dans une époque ainsi agitée, exaltée par la rébellion de toutes les passions et l'attente de tous les prodiges, les hommes devaient-ils s'étonner de l'apparition et de la mission divine d'une femme qui s'appelait fille du Ciel et fille de Dieu ? N'était-elle pas annoncée par les prophètes et les Pères de l'Église ? Toute l'épopée chevaleresque n'était-elle pas un hymne en l'honneur de la femme ; n'était-ce pas elle qui devait, une fois de plus, écraser la tête du serpent ?

C'est par la mention de cette Pucelle de Dieu que le Bourguignon, ennemi pourtant des choses françaises, commence son étrange énumération :

En France la très belle,
Fleur de chrétienté,
Je vis une Pucelle
Sourdre en autorité,
Qui fit lever le siège
D'Orléans en ses mains,
Puis le Roy, par prodige,
Mena sacrer à Reims.

Sainte fut adorée
Par les œuvres que fit.
Mais puis fut rencontrée
Et prise sans profit (sans rançon) ;
Arse à Rouen en cendre,
Donnant depuis entendre
Son revivre autre fois.

Elle ressuscitera comme le Christ, c'est la croyance même des « adversaires. » Elle a été « l'instrument de Dieu. »

Dieu n'agit-il pas, sans cesse, sur le monde que sa dextre soutient? Il a envoyé Jeanne pour le salut du royaume de France. Quoi de plus admissible? Visions, apparitions, révélations, mais c'est l'ordre normal des choses. Sur cela, pas plus de doute dans les esprits des contemporains que dans celui de Jeanne. Tout au contraire, ils acceptaient humblement ces témoignages de la miséricorde divine, même quand elle les châtiait, comme un réconfort et une espérance. Dieu n'avait donc pas détourné sa face. Les révélations, les « visions » sont, dans ces temps désordonnés, les guides nécessaires et humblement bénis de la trop faible humanité (1).

Les théologiens distinguent deux sortes d'apparitions et de visions : celles qui viennent de Dieu illuminent les saints et les saintes, celles qui viennent du diable agitent les sorcières et les possédées. L'Église, seule, peut distinguer entre les bonnes et les mauvaises visions, entre le dictame et le poison. Les docteurs, pesant soigneusement chaque cas particulier, ont seuls qualité pour séparer l'ivraie du bon grain (2).

L' « inspiration » de Jeanne d'Arc ne se distingue de celles des autres « élus » de ce temps que par son objet civil et patriotique. Ce caractère mis à part, elle se range dans une série historique dont les cas sont nombreux et d'une authenticité incontestable. Les « visions » d'autres saints et d'autres inspirés présentent la plus grande analogie, et même, parfois, une identité absolue avec les faits mystérieux qui ont marqué la mission de Jeanne. Par leur multiplicité, ces faits s'autorisent et s'authentiquent les uns les autres.

Comme Catherine de Sienne avait six ans, « Notre Seigneur lui apparut au-dessus de l'église des frères prêcheurs, assis sur un trône avec la tiare sur la tête et accompagné de saint Pierre, de saint Paul, ainsi que de saint Jean l'Évangéliste (3)... » « Souvent, quand elle montait les escaliers de la maison paternelle,

(1) L'appel à la divine Providence pour le salut de l'humanité provoque les grands mouvemens des foules. Sur les processions d'implorans qui ébranlent tout Paris et les environs pendant plus de deux mois, en 1412, voyez *Bourgeois de Paris*, dans Buchon (p. 610).

(2) Voyez tout le chapitre de M. Henri Joly, « les Faits extraordinaires de la vie sainte, » dans *Psychologie des Saints* (p. 70 et suiv.), et les citations de Benoît XIV.

(3) Il suffit de se reporter aux récits contemporains de la vie de Jeanne d'Arc, pour y retrouver la plupart des exemples empruntés ci-dessous aux vies des autres saints.

elle paraissait visiblement transportée dans les airs sans que ses pieds touchassent les degrés... » Elle était dans sa sixième année quand elle sentit un vif désir d'imiter les solitaires d'Égypte. Ne sachant comment s'y prendre, elle sortit par une porte de la ville et vint à une grotte où elle fut ravie en extase. Elle y connut qu'elle ne devait pas encore quitter la maison paternelle... Elle était dans sa septième année quand, après avoir beaucoup prié la Reine des Vierges et des Anges, elle fit vœu de virginité... Elle eut, pour l'ordre des frères prêcheurs, un si grand respect que, quand ces frères passaient devant la maison, elle allait baiser dévotement la trace de leurs pas. *Elle eut même l'idée de prendre des habits d'homme*, comme autrefois sainte Euphrosine et d'entrer dans cet ordre pour travailler au salut des âmes... Elle se coupa les cheveux qu'elle avait fort beaux, pour prouver à sa famille qu'elle ne voulait pas se marier. » Quand ses ennemis l'attaquaient, elle disait : « Je mets ma confiance en Notre Seigneur et non pas en moi... »

« Un jour qu'elle priait avec larmes, le Sauveur lui apparut avec une couronne d'or dans une main et un diadème d'épines dans l'autre. Elle demandait sans cesse à Dieu un *signe* pour être bien assurée que ces visions n'étaient pas des tentations du Malin. Elle eut du Seigneur une réponse : « Il me serait facile d'instruire votre âme par inspiration à discerner entre les visions qui viennent de Dieu et celles qui viennent de l'ennemi. Les docteurs que j'ai instruits enseignent, et c'est vrai, que ma vision commence avec la crainte, mais qu'ensuite elle donne toujours une sécurité plus grande... C'est tout l'opposé avec la vision de l'ennemi... Il est nécessaire que, par l'effet de mes visions, l'âme devienne plus humble se connaissant mieux elle-même, et par là se méprisant davantage. Le contraire a lieu dans les visions de l'ennemi. Comme il est le père du mensonge et le roi de tous les enfans de l'orgueil et qu'il ne peut donner que ce qu'il a, toujours de ses visions il résulte dans l'âme la propre estime et la présomption, ce qui est le propre de l'orgueil, et elle devient enflée et gonflée de vent... »

Catherine de Sienne commençait ses lettres par ces mots : « Au nom de Jésus crucifié et de Marie pleine de douceur (1). » La légende de sainte Catherine s'accrédita très vite de par le

(1) Jeanne d'Arc faisait écrire sur son étendard *Jesus Maria*

monde chrétien, propagée par les moines mendians, elle fut certainement colportée, dès l'enfance de Jeanne d'Arc, jusqu'aux marches de Lorraine (1).

Les visions de sainte Brigitte de Suède sont recueillies pieusement par les hagiographes. « Le 30 décembre 1370, elle eut une vision où la mère de Dieu lui parla du nouveau pape Grégoire XI, déclarant que la volonté de Dieu était qu'il vînt aussitôt à Rome, qu'il y réformât l'Église universelle et qu'il y persévérât jusqu'à la mort... » « Brigitte s'étant mise en prière, la Sainte Vierge lui apparut et lui parla, de nouveau, du Pape à qui elle fixa un terme certain, le mois de mars ou d'avril 1371, pour venir à Rome. » « Dieu lui dit : « Qui que ce soit, sages ou fous, rêveurs, amis de la chair, et non de l'esprit qui conseillent au pape Grégoire le contraire, je prévaudrai néanmoins contre eux, je conduirai moi-même ce pape à Rome. » De même Jeanne d'Arc dit sans cesse aux capitaines et aux politiques : « Mon conseil vaut mieux que le vôtre. »

Un ambassadeur étant venu consulter sainte Brigitte, de la part du Pontife, elle eut une révélation qu'elle lui envoya en ces termes : « Saint-Père, cette personne que Votre Sainteté connaît bien, veillant en oraison et ravie en extase, vit un trône où était un homme d'une beauté inestimable et d'une puissance incompréhensible, le Seigneur. Autour du trône se tenait une multitude de saints et innombrable armée d'anges, etc. (2). » Et, toujours le même avis : « Rentrez à Rome (3). » Les révélations de sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigitte ramenèrent le Pape dans la capitale du monde chrétien, de même que les révélations de Jeanne d'Arc conduisirent le roi Charles VII à Reims et sauvèrent la France de la domination anglaise.

Sainte Colette de Corbie avait des révélations dès l'âge de quatre ans. Une vision, en remplissant son cœur d'une immense désolation, lui indiqua le but de sa vie : « Dieu lui fit connaître en détail les divers états dans la hiérarchie ecclésiastique et civile, les défauts et les vices qui y régnaient, les crimes qui s'y commettaient et surtout les déchiremens dans l'exercice de l'au-

(1) Voyez *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, traduites de l'italien par E. Cartier, Paris, 1886, et notamment l'*Introduction*.

(2) Dans les visions de Jeanne d'Arc, une multitude d'anges accompagnaient saint Michel, sainte Catherine, etc.

(3) Sur les révélations de sainte Brigitte, voyez Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique* (t. IX, p. 26-29).

torité spirituelle et les malheurs qui en étaient la suite. Cette extase dura huit jours, dit le P. de Vaux. Elle revint à elle-même si terrifiée qu'elle saisit, d'une main convulsive, le barreau de fer de sa fenêtre : sa main fut comme adhérente au métal. Elle y était tellement crispée que, pendant un assez long temps, elle ne put la retirer... » « Une autre fois, une vision lui apprit que saint François et saint Dominique la désignaient au Seigneur pour opérer la réforme des trois ordres. Colette fut profondément troublée. Son humilité repousse cette pensée. Dans ses oraisons, une voix importune se faisait entendre : « Il doit en être ainsi, c'est la volonté de Dieu ! » Plus inquiète alors, elle se répondait à elle-même : « Quoi ! une simple fille qui ne sait rien, pour une œuvre semblable !... » Ses perplexités devinrent plus poignantes. Elle voulait se défendre contre la conviction intime de la vérité de ses révélations et se persuadait que c'étaient des illusions. Vains efforts; la réalité s'imposait plus profondément dans son âme... » Après une longue lutte et des apparitions sans nombre, manifestant la volonté divine, « elle acquiesça pleinement à ce qu'elle croyait être cette volonté. Comme la Reine des Vierges, elle dit à Dieu : *Ecce ancilla*. Et elle se mit en marche vers Rome pour aller remplir sa vocation. » N'est-ce, presque mot pour mot, toute l'histoire de la « vocation » de Jeanne?

Dans ces temps troublés, les récits de voyage sont toujours les mêmes. Des brigands en grand nombre coupaient les routes : on échappa à tous les dangers. « Les compagnons de sainte Colette furent grandement consolés en marchant auprès de la glorieuse ancelle de Notre-Seigneur, laquelle leur étoit comme exemplaire de toute sainteté (1)... Il leur sembloit que ce fût un ange descendu du Ciel... Incontinent qu'elle étoit à cheval, elle mettoit si vivement son cœur à penser à Dieu qu'il sembloit qu'il fût toute sa vie et transfigurée en lui; elle ne savoit ni ce qu'on faisoit, ni ce qu'on disoit auprès d'elle... Aucunes fois, comme elle alloit à pied, il sembloit qu'elle ne touchoit point à terre, aucunes fois qu'elle volât et fût élevée dans l'air (2)... »

Des faits si nombreux, si semblables et si autorisés ne peuvent être écartés de l'histoire. Encore une fois, c'est tout le travail des idées humaines pendant des siècles qu'il faudrait

(1) Voyez, de même, dans la vie de Jeanne d'Arc, toute la déposition de Novellompont (*Procès* II, 432).

effacer. Visions ou révélations, ces phénomènes psychologiques apparaissent avec une fréquence et une efficacité incontestables, non pas chez des esprits faibles ou dévoyés, mais chez des natures vigoureuses, entières, agissantes, chez des âmes maîtresses.

Entre sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, sainte Colette de Corbie et Jeanne d'Arc, — pour ne parler que des femmes, — les ressemblances sont nombreuses et ont été bien des fois signalées; mais on n'a pas assez insisté sur l'analogie et presque l'identité de leur procédé intellectuel, de leur méthode intérieure. On a rapproché Jeanne d'Arc des visionnaires de bas étage, Catherine de la Rochelle, le petit berger du Gévaudan, le maréchal de Salon, Martin de Gallardon. C'est à un autre étiage qu'il faut prendre son niveau.

Sainte Catherine de Sienne et sainte Brigitte furent les véritables inspiratrices de la politique pontificale dans la crise qui devait ramener le Pape à Rome et mettre fin au grand schisme. Sainte Colette de Corbie fut une fondatrice et une rénovatrice, un des esprits recteurs de cette époque désorbitée. Elle fut la contemporaine de Jeanne d'Arc, et, parfois, les lignes de leur action respective se sont rencontrées.

Ces femmes « visionnaires » et les hommes « visionnaires, » comme saint François d'Assise, saint Bernard, saint Vincent Ferrier, etc., sont à la fois de très grands cœurs et de très grands esprits, créateurs, réformateurs, organisateurs, inspirateurs en même temps qu'inspirés. Personnages à la tête ferme, au regard sûr, à la main prudente et délicate, voyant le mal et le corrigeant, agissant avec autorité et perspicacité pour le bien, ils sont des meneurs d'hommes et de peuples. Les papes, les rois, les conciles, les universités, les parlemens, toutes les autorités en possession les écoutent et suivent, parfois subissent leurs conseils. En leur temps, ils se sont imposés par des actes, et leur nom est illustre parce qu'ils ont laissé des œuvres.

Or, ces personnalités, de forte tension intérieure et de puissante détente extérieure, ont en elles un trésor d'énergie vitale qu'elles renouvellent sans cesse par un contact mystérieux avec la fontaine de toute vie. Elles puisent, dans cette réserve inconnue, les trésors merveilleux dont elles font largesse à l'humanité. La solitude et la méditation sont, pour elles, les sources inépuisables de l'action. De telles âmes, quand elles se

concentrent et se ramassent en quelque sorte, avec une force d'abstraction, incompréhensible à notre société dispersée, se trouvent naturellement en prière, c'est-à-dire en instance de Dieu.

Le procédé intellectuel de notre temps, — le raisonnement analytique fondé sur l'observation et la classification des faits, — date d'hier. Il ne s'est guère imposé que depuis Bacon. Peut-être sa timidité et sa lenteur étonneront-elles nos descendans, comme nous nous étonnons de la hardiesse d'une autre allure intellectuelle qui fut en honneur à d'autres époques, l'aperception ou l'intuition soudaine, la recherche directe du vrai, la contemplation de l'Idée dans la connaissance et l'adoration de la volonté créatrice, dont une foi ardente croit pouvoir surprendre le secret.

Même à la lumière de la science moderne, il est facile de deviner comment, après une longue période de misères excessives, de tristesses affreuses, de dégoût universel et de pessimisme insupportable, certaines âmes ont pu atteindre à des sensibilités, à des finesses, à des exaltations, à des extériorisations que rend très mal le mot *extase*, car il suppose un abandon absolu, tandis que ces âmes vigilantes sont conscientes d'elles-mêmes et se surveillent jusque dans leur fuite vers le ciel. La vie étant un risque constant, la mort toujours imminente, elles étaient à demi détachées des choses d'ici-bas et une partie du chemin était fait vers Dieu.

Le monde périssait de l'excès de la méthode contraire, le syllogisme à outrance, la déduction scolastique, la paraphrase sempiternelle des mêmes âneries pédantesques : entraves odieuses à ces natures alertes, réveillées par l'aube confuse des temps nouveaux. Leur fierté, leur indépendance, leur hardiesse, — négatives d'abord, positives tout de suite, — n'ont qu'un secours, un témoin, un répondant, l'Être qui les a créées, qui les inspire *sans intermédiaire*, Dieu.

En vertu de quelle autorité se fût-on adressé aux grands du siècle, aux papes, aux empereurs, aux rois, aux évêques, si on n'eût invoqué ce nom ? Le bien ne peut être que la volonté, l'ordre de Dieu. L'âme voit en Dieu la vérité ; elle n'est forte que de Dieu.

Nous avons, parmi tant d'autres, un récit de ces ascensions intérieures de la volonté humaine vers la volonté divine, c'est celui de saint Laurent Justinien, de Venise. Lettré, esprit fin,

délicat, il discerne ce qui se passe en lui-même et il explique, en paroles précieuses, dans son *Banquet d'amour*, ce qui fut, pour lui, une si grande douceur : « J'étais, à une époque, semblable à vous, cherchant, avec un désir inquiet et bouillant, la paix dans les choses extérieures sans la trouver. Enfin, prévenu par la grâce divine, pendant que je travaillais ainsi, une personne très belle, plus resplendissante que le soleil, plus odoriférante que le baume (les saintes de Jeanne d'Arc répandent ainsi des parfums suaves), daigna m'apparaître. Elle s'approche et, d'un visage gracieux, d'une voix douce, elle me dit : « Ce que vous désirez est en moi ; ce que vous désirez, je vous le promets si, cependant, vous voulez m'avoir pour épouse. » Une joie inaccoutumée remplit mon âme, tout ce qui est en moi fut inondé d'une spirituelle allégresse. Je désirais savoir qui elle était : elle dit qu'elle était et qu'elle s'appelait la Sagesse de Dieu qui, dans la plénitude des temps, pour la réconciliation des hommes, a pris la forme humaine et, invisible auparavant avec le Père, *a pris*, de sa mère, *la nature visible, afin d'être plus facile à aimer*. Lorsque j'y eus consenti, avec une joie immense, elle me donna le baiser de paix et s'en alla (1). »

L'abeille de Platon s'est posée sur ces lèvres.

La « vision » est, en somme, la suprême retraite de la personnalité, de la personnalité active, indépendante et volontaire. Elle est le refuge dans le sein de Dieu pour y capter la force de Dieu. Elle est la source des « vocations ; » elle retombe sur le cœur d'où elle s'élance, comme un jet d'eau rejaillit sur lui-même, du ciel. La « vision » est une « vue » extrêmement intense et convaincue de la Vérité, qui est Dieu : aussi, elle est généralement accompagnée d'un ordre : « Fille Dieu, va, va ! »

La « vision » suppose la foi et l'impose. On ne peut dire à quelles frontières indicibles le surnaturel et l'humain entrent en contact, et de le dire ne nous appartient pas. Ces hommes seuls, ces surhommes pourraient nous expliquer comment leur œil a saisi, et mesuré, dans une illumination soudaine, des vérités et des lois sous-jacentes aux lois apparentes de l'Univers. Mais leur effroi de ce qu'ils ont aperçu d'insondable est tel qu'ils se taisent.

On appelle « génie » une certaine maîtrise des procédures

(1) Rohrbacher, *loc. cit.* (p. 89).

ordinaires de la raison, capable de brusquer la marche trop lente des choses favorables à l'humanité. Le génie est, pour nous, à l'opposé du talent et de la technique, quelque chose de mystérieux et de divin, un *don*.

La « vision » m'apparaît comme un procédé intellectuel plus rare encore, un don d'essence supérieure qui n'est fait qu'à ceux qui le réclament avec une infinie confiance. Le Bien, qui veut naître, avertit une âme choisie et la suscite. La « vision » rompt avec les servitudes, les pédantismes, les raisonnemens, les doctrines. La « vision » est un essor, une délivrance. Elle est le coup d'aile qui gagne le ciel, avec l'inébloüissable regard qui soutient l'éclat du soleil.

Le propre de Jeanne d'Arc fut d'appliquer l'autorité de la « vision » et de l'inspiration célestes aux actes de la vie civile et laïque. Sur ce champ, qui échappe en partie à la religion, elle se fait une loi d'agir conformément à la volonté divine, ayant le sentiment, réaliste et nouveau, que les « choses du siècle » sont, non moins que celles de la religion, sous le regard de Dieu.

Son obéissance, d'ailleurs, reste consciente et libre. Elle écoute la voix, mais elle débat, elle choisit. Parfois, elle fait ce que la voix lui a interdit de faire, par exemple au saut de Beaurevoir. Sa résolution joint le divin à l'humain dans un très remarquable équilibre. Ceux qui ne voudraient voir en elle que la servante passive de l'autorité suprême sont comme ces hérétiques qui nient l'humanité de Jésus-Christ. Quand on objecte à Jeanne d'Arc que le Tout-Puissant peut agir sur les choses humaines sans avoir besoin des hommes, elle dit : « En nom Dieu, les gens d'armes batailleront et Dieu leur donnera victoire. » (III, 204.)

L'homme n'est digne de réaliser la volonté divine que s'il a sa volonté à lui. Or, voilà ce qu'elle a, au suprême degré, une volonté confiante qui la jette dans l'action, le courage !

Le courage, c'est-à-dire le cœur : voilà la vertu de Jeanne, et c'est parce qu'il fallait agir *par le cœur* qu'une femme fut désignée : son cœur gonflé et gros d'une immense pitié, au lieu de se résoudre en larmes et en plaintes, explose en courage.

Le courage c'est la capacité du sacrifice. Mais le courage n'est pas aveugle; il est, au contraire, clarté et lumière. Un cœur sain ne se trompe pas. Jeanne voyait juste, parce qu'elle

se donnait toute. Je crois, en vérité, qu'il n'y eut jamais un être plus courageux qu'elle ; ce fut là son génie.

Elle prend en mains, pour son compte, les affaires de l'humanité. Individuelle et non « grégaire, » comme on dit aujourd'hui, elle tire à elle la peine. Elle s'offre à la mort pour sauver : c'est sa vocation, sa mission.

Dans l'état où les affaires se trouvaient, par la faute des âges précédens, par l'encrassement de la machine sociale, par l'épaississement des passions et des appétits vulgaires, nombre d'esprits inquiets réclamaient de nouvelles directions, de nouvelles voies. Mais nul ne savait ce qu'il y avait à faire, parce que nul n'avait la volonté complète, absolue, de faire. Aveuglement vient de paresse et lâcheté.

Le mot de « réforme » était sur toutes les lèvres et il n'y avait pas de partisans plus passionnés de cette œuvre que les grands chrétiens. Mais ils n'osaient mettre la hache à l'arbre les plus hardis n'étendaient guère leur vue au delà des correc tions à apporter à l'Église, selon la fameuse formule, « dans son chef et dans ses membres. »

Leur méthode, leur procédé étaient surtout corporatifs : habitués à l'action en commun, ils cherchaient le salut dans de nouveaux organismes. La plupart des esprits sont « mécaniques » et croient qu'en changeant les rouages on change les hommes. Autre paresse, autre aveuglement ! Médecin, guéris-toi toi-même ! Fondations d'ordres religieux, « strictes observances, » mouvemens populaires, tels furent les procédés de l'évolution sociale à cette époque : les grands hommes furent de puissans prédicateurs, des maîtres recruteurs, des remueurs de masses, mais ils ne se sentaient en confiance que quand ils marchaient en troupes.

Le donjon féodal était encore si massif et si sourcilleux qu'on n'osait l'aborder de front ; on cherchait plutôt à saper le roc où il s'appuyait. Tel fut le sens de la création des nouveaux ordres monastiques et surtout des *Tiers-Ordres* qui laïcisèrent l'esprit de réforme corporative et firent l'union des deux inquiétudes. De part et d'autre, on prétend arracher le monde à la somnolence, à la routine, à la matérialité où l'ont attardé et endormi les hiérarchies surannées, soit laïques, soit ecclésiastiques. Azincourt et Avignon, voilà ce qu'il faut venger, réparer.

Jeanne d'Arc fut-elle conduite, fut-elle endoctrinée, initiée !

Franchement, je ne le crois pas. Mais il y avait une disposition générale que le pèlerinage de sa mère au Puy signale. Cette brave fille respirait une atmosphère d'angoisse que son grand cœur ne pouvait supporter : elle partit.

Elle court aux combats et aux armes quand la plupart en étaient à l'abandon de soi et aux plaintes stériles. La non-résistance n'était pas son système. Elle partit donc, pour lutter et mourir.

C'est ainsi qu'elle releva le monde du péché de veulerie. Telle fut son action, sa « réforme ! » Les registres de la ville d'Albi résument, dans la froideur du langage officiel, ce que les contemporains pensaient de l'action exercée par Jeanne d'Arc : « Les Français avaient grand'peur de s'avancer sur les Anglais. Mais la Pucelle *leur inspira tant de courage en se plaçant à l'endroit le plus exposé du siège*, qu'avant qu'il se fût écoulé vingt-quatre heures, le siège fut levé (1). » Un homme, qui était probablement à Compiègne quand elle fut prise, l'auteur de la chronique dite des Cordeliers, donne la même explication : « Dedans Compiègne se tenoit la Pucelle à grant compaignie de gens et toujours *issoit-elle au front devant* et faisoit merveilles de son corps et de ses paroles *en donnant cœur à ses gens* de bien faire la besongne. » La parole qu'elle avait toujours à la bouche était celle de ses voix : *Audacter!* « Hardiment ! »

Dès qu'il y a un péril, elle s'y jette. Aussitôt vu l'ennemi, elle attaque, elle fonce. Qu'on la suive, on gagne. Si la victoire hésite, elle tient bon; elle ne veut pas céder, et, en cas de retraite, il faut que ses gens l'enlèvent de force. Blessée, elle nie ses blessures, ne les sent pas, les guérit à force de les ignorer. L'éventualité qu'elle n'envisage jamais, c'est la défaite. Inutile de rappeler les faits notoires : Orléans, Jargeau, Paris ; mais, voyez, à Beaulieu, à Beaurevoir, non dans l'entrain du combat, mais dans la solitude de la prison : vaincue, prise, sa foi et sa confiance sont détruites sans doute ou, du moins, diminuées ? Nullement. Toujours fière et indomptable. A peine est-elle aux mains des ennemis, qu'à Beaulieu, elle essaye de se sauver. Interrogée sur cette tentative, « répond : qu'elle ne fut oncques prisonnière en lieu qu'elle ne s'échappât volontiers. » La voilà bien, la résolue !

(1) *La Piuzela d'Orlhienx*, récit contemporain en langue romane de la mission de Jeanne d'Arc, publié par Lanery d'Arc, 1890, in-8.

A Beaurevoir, c'est tout aussi simple. Elle entend dire que « ceux de Compiègne, tous, jusqu'à l'âge de sept ans, devoient être mis à feu et à sang ; » elle apprend qu'on l'a vendue aux Anglais. Cela suffit. Ayant accès sur la plate-forme d'une tour elle attache quelques hardes et se jette. On la relève, les reins brisés : « J'aime mieux mourir ! » c'est son mot à Beaurevoir, et ce sera son mot à Rouen.

Toujours la décision, l'impulsion. C'est un chef qui s'élance le premier et quitte le dernier. S'il faut agir, elle ne peut rester en place. Elle décide de la victoire parce qu'elle la veut. Admirable pour saisir « l'instant psychologique, » parce qu'elle est toute âme. Sa troupe va rompre devant les Anglais; elle crie : « Ils fuient ! » et cette affirmation rétablit le combat. Dans la plupart des engagemens, elle est blessée. Ce n'est pas elle qui resterait sur les collines à considérer de loin la bataille : elle donne !

Très différente de la plupart des femmes et même de ses illustres contemporaines, — qui furent de grands esprits et de grandes saintes, — par exemple cette admirable Catherine de Sienne, miracle de l'intelligence comme Jeanne d'Arc fut le miracle du cœur !

On s'étonne de sa jeunesse : Eh ! c'est parce qu'elle était jeune ! Pensez-vous qu'un vieux théologien, ou un homme d'armes rompu sous le harnais, eussent gardé de tels dons, à supposer qu'ils les eussent reçus ? La jeunesse seule, l'enfance, a cet élan, cette légère et allègre abnégation, ce débordement de vie qui fait reculer la mort.

Et de si mince origine ! Une fille de paysans, ne sachant que son *pater* et son *ave*, une « bergerette ! » Eh quoi ! encore, dans quel grimoire apprend-on le cœur et le courage ? « Lisez votre livre, » répétait la brave fille aux chats fourrés qui allaient la brûler doctoralement.

Enfin, il y avait en elle une force, une force consciente et en laquelle elle croyait plus qu'en aucun autre secours terrestre, sa virginité. A se dire et à s'affirmer *vierge*, elle mettait une sorte d'ostentation, si on peut parler ainsi de cette âme simple. Quand on lui demandait son nom, elle répondait nettement : « la Pucelle, » ou « Jehanne la Pucelle. » Elle connaissait tout le sens et la portée de ce terme. La première fois qu'elle avait entendu ses voix, elle avait voué à Dieu sa virginité :

elle avait treize ans (I, 128). Durant sa brève carrière, elle est soumise à des visites incessantes; elle laisse faire avec une candeur d'enfant. Au cours du procès, elle fut examinée, une première fois, par l'ordre de l'évêque de Beauvais (II, 201, 217); puis par l'ordre de Bedford (II, 201, 111, 89, 155); peut-être par un médecin (III, 50). Aux juges qui lui posent encore une question à ce sujet, elle offre, de nouveau, de se prêter à ces étranges recherches (III, 175). Sa virginité, c'était son appui; et quand elle faiblit un moment, avant de se décider à accepter le bûcher, c'est à cela qu'elle pense : « Mon corps pur et net de toute tache ! etc. »

Il y a, dans la vie de sainte Catherine de Sienne, un mot qui exprime cette foi invincible dans la virginité : « La calomnie se répandant contre elle, raconte son biographe, les sœurs du couvent lui firent des reproches. Sans se plaindre de personne, elle répondit modestement : « Mesdames et mes sœurs, par la grâce de Dieu, je suis vierge. »

En raison du désordre général des mœurs, en raison de la spéciale vigilance et des perpétuelles recommandations de l'Église, la virginité était devenue la préoccupation maîtresse des âmes pures. N'est-ce pas là que la nature prend sa plus dangereuse revanche? « Une fois saint Vincent Ferrier, vers quatre heures de la nuit, lisait dans sa cellule le livre de saint Jérôme, *Sur la perpétuelle virginité de Marie;* il entendit une voix : « Nous ne pouvons pas être tous vierges; car, quoique tu aies pu t'appeler vierge jusqu'à présent, je ne souffrirai pas davantage que tu te glorifies de ce nom si honoré... » L'homme de Dieu ne savait que penser de ces paroles. Peu après, Marie lui apparut dans une grande lumière, le consola et lui dit : « Les paroles que vous avez entendues sont du démon, etc. (1). »

La virginité était une force exceptionnelle, en ce temps, parce qu'elle était le symbole de la résistance, — de la résistance constante, avertie et heureuse aux embûches inlassables du Malin. Pour qu'une fille défendît sa virginité, il lui fallait, non seulement une volonté héroïque, mais une chance insigne, preuve de la protection divine. Le torrent des méfaits qui coulait sur le monde n'épargnait personne; la surprise et la violence guettaient le moindre abandon. La vierge était donc doublement

(1) Rohrbacher, *loc. cit.* (t. IX, p. 63).

sacrée : pureté voulue et élue. Seule, elle domptait la licorne, dont le blason étrange personnifiait le piège de l'insaisissable et indomptable nature.

La pureté remplissait de telle sorte le cœur intangible de Jeanne qu'il ne pouvait plus que se briser en sacrifice. Comme il était fait et créé, ce cœur écoutait, en lui-même, « la voix » qui était celle de son créateur et de son objet, Dieu. L'amour de Dieu était la seule jouissance qui pût le satisfaire, et la volonté divine, la seule à laquelle il pût se ranger. Or, la volonté divine ne doit viser que des choses grandes, surhumaines, les plus grandes choses et les « plus surhumaines » que l'on pût concevoir ou rêver en ce temps. Pour une catholique et pour une Française, la plus grande chose, la « plus surhumaine, » celle qui tirait tout ensemble, de l'abîme, l'État et l'Église, n'était-ce pas le salut du royaume de France?

Si Jeanne n'eût pas été « la Vierge, » la « Pucelle, » l'amante absolue de la pureté et du devoir, elle fût restée la petite bergerette ou fût devenue une fille des camps.

Les visions de Jeanne ont donc pour raison sa *vertu;* sa mission c'est son âme se projetant en actes; son histoire (y compris les visions) est une psychologie transcendante, parce qu'elle est le reflet de cette volonté divine qui l'a formée, élue, consacrée. Les grandes âmes ne se limitent pas aux choses terrestres parce qu'il leur tarde d'être hors de la terre. Aux vertus surhumaines, besognes surhumaines, tout se tient et s'explique.

Il ne fallait pas moins que la vertu courageuse de Jeanne d'Arc pour fixer les destinées de la France et orienter, dans une crise unique, celles du monde.

GABRIEL HANOTAUX.

LE MEILLEUR AMOUR[1]

TROISIÈME PARTIE [2]

V

Nine, chez lui, assise sur ses genoux, la tête renversée sur son épaule, regardant, les yeux alanguis, la clarté du ciel et disant, la voix résignée, l'abandon où la laissaient Méruel et sa mère; Nine, dans sa chambre, à la tombée du jour, seule avec la belle poupée, en face des toits sombres et de l'armée des tuyaux pareils à des guerriers fantastiques, toute seule, sans lumière, sans amour, sans vie, — Bideau avait devant lui ces images; elles le tourmentaient à toute heure d'une pitié douloureuse, et il s'unissait à Nine plus étroitement, par la pensée, pour la défendre dans le conflit de passions qui paraissait la menacer.

« Voilà donc, se disait-il, la forme que prend maintenant la jalousie de Méruel ! Cela devait arriver... Ce n'est pas moi seulement dont la vue lui est odieuse, c'est Nine. C'est elle maintenant qui, chaque jour, lui représente le fait insupportable; et c'est elle qu'il est en train de haïr. »

Cette évidence le pénétrait d'amertume.

« Oui, c'est entendu, Méruel est ce qu'on appelle bon... Bon! c'est-à-dire que sa sensibilité d'infirme s'est plue jusqu'ici aux émotions où elle vibrait le mieux, celle des paroles cordiales, des élans généreux, des actes de dévouement... Mais à peine envahie par l'amour, — ce qu'il y a de plus férocement égoïste au monde, — elle ne lui permet pas de supporter la

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mai.

présence de Nine. Qui me répond que, demain, il ne s'oubliera pas à faire souffrir cette enfant? Il sera désolé, mais elle n'en souffrira pas moins... De la souffrance pour nous tous, pour lui, pour elle, pour moi... N'est-il donc pas possible de nous l'épargner? »

Une fois encore, l'idée qui avait traversé son esprit, le dimanche soir, avant le départ de l'enfant, apparut : garder Nine! Du coup, c'était la paix et la joie au lieu de la souffrance.

« Est-ce que je peux, avec des journées où il ne me reste souvent pas une heure de liberté, avec ma vie, les dîners en ville, l'Opéra?... Pourtant, ce serait la seule manière de faire ma fille vraiment mienne, et de la même éducation que moi, de la même classe sociale, au lieu qu'elle soit une future modiste!... Mais Françoise!... Je raisonne, j'imagine, et je ne sais rien d'elle, qui dispose souverainement aussi bien de Nine que de Méruel, puisqu'il l'aime. Qu'elle abandonne l'enfant, c'est impossible! Le lui demander même, quelle imprudence! Non. Ce qui peut me servir le mieux, c'est le silence, qui nous permet à tous d'ignorer nos volontés obscures ; en me taisant, je profiterai de la passion où Méruel et Françoise sont déjà absorbés, et j'attirerai Nine sans rien dire, et ils me laisseront faire... L'essentiel, c'est que je l'aie avec moi de plus en plus. Le temps me donnera peu à peu des droits... qui sait ce qu'il me donnera? »

Il s'était fixé à ce dessein, où il apercevait que des progrès lents et sûrs récompenseraient sa patience, quand il vint chercher Nine pour le déjeuner convenu et la promenade au Bois.

Sur le trottoir, comme le dimanche précédent, Méruel attendait, mais il attendait seul. Dès que Bideau fut descendu de la limousine, il prévint ses questions:

— Nine est un peu souffrante, et j'ai tenu à t'avertir pour t'épargner mes étages.

Bideau le regarda, droit dans les yeux, et ce fut comme si son regard s'embarrassait parmi des pensées troubles, des réticences que Méruel mettait entre eux pour se défendre contre lui.

— Souffrante? dit-il vivement. Depuis combien de jours? est-elle couchée? a-t-elle la fièvre? as-tu vu un médecin?

Méruel essaya de se dérober; mais il n'était pas de force, en face de l'esprit trop vif de Bideau. Il dut répondre que Nine était couchée depuis trois jours, avec de l'oppression et de la fièvre. Bideau fit un pas vers l'allée.

— Où vas-tu? demanda Méruel. Il vaut mieux ne pas la déranger, elle est assoupie. Ne monte pas!

Bideau le considéra encore; cette fois, il discerna clairement en Méruel la crainte qu'il ne montât là-haut jusqu'à la petite chambre où devait être Françoise, le désir jaloux de le tenir dehors, éloigné d'elle. Crainte et désir, Méruel en découvrait maintenant la violence douloureuse, et toutefois, sous le regard de Bideau, il avait rougi, honteux de cette nudité. Contre lui, la volonté de Bideau était tendue, sans hésitation ni scrupule, d'une force irrésistible.

— Je veux voir Nine! dit-il sèchement.

Il s'enfonça dans l'escalier qu'il gravit en hâte; de très loin, d'en bas, derrière lui, montait le bruit du pas inégal de Méruel. Il était arrivé; il sonnait. La femme de ménage lui ouvrit, le reconnut.

— Eh bien?

— Ah! monsieur! ça lui a pris comme un coup de bâton! Elle était bien, le matin; le soir, elle avait une grosse fièvre...

— Où est-elle? fit Bideau impatient.

La femme de ménage eut une moue de ses lèvres épaisses; en même temps, sa figure endormie s'anima d'une expression singulière où il y avait de la pitié, de la malice, et la curiosité de ce que produirait cette rencontre du père et de la mère au chevet de l'enfant. Sur le palier, elle ouvrit une autre porte; au delà d'un étroit carré, Bideau aperçut une chambre, d'où partit une toux rauque. Il entra aussitôt. Dans un petit lit, le visage de Nine était très rouge sur la blancheur des draps. Il ne distingua rien de plus. Cependant, une exclamation avait retenti à son entrée. Françoise était là. Il savait qu'elle serait là. Mais il ne la regarda même pas. Penché vers Nine, c'était elle qu'il contemplait attentivement, ardemment. Elle tenait ses yeux clos et respirait avec peine. Soudain, elle toussa; l'effort releva ses paupières, elle reconnut, près de son visage, celui de son père, et ses lèvres séchées par la fièvre essayèrent un sourire, tandis qu'elle murmurait : « Papa... »

— Ma chérie! fit-il très bas.

Déjà, elle avait refermé ses paupières; il lui avait pris la main et il comptait les battemens de son pouls. Le pas lourd de Méruel résonna sur le carré, au seuil de la chambre, tout près de lui, et il sentit sa présence à côté de Françoise. Immobile, il

acheva de compter : cent vingt-deux. Il considéra encore le petit visage empourpré; il écouta le bruit de la poitrine oppressée. Puis il se leva; les yeux de Françoise et de Méruel, qui l'avaient librement contemplé, exprimèrent une seconde, avant de se détourner, leur hostilité instinctive. La face grave, il les attira d'un geste à l'entrée de la chambre; à voix basse, il déclara :

— Je trouve l'état très sérieux. Je désire appeler mon ami, le docteur Armiel, qui est le meilleur spécialiste pour les voies respiratoires. Avez-vous une objection ?

Il s'adressait à Françoise; elle dit seulement :

— Vous la trouvez très mal?

— Je trouve qu'il est temps d'agir très énergiquement.

Elle le regarda fixement et il n'y avait plus dans ses yeux que le besoin de savoir tout ce qu'il savait; elle sentit la force de son expérience, de ses craintes et de sa volonté. Cependant elle tourna la tête, au lieu de répondre, vers Méruel; Bideau l'imita. Sous cette double interrogation qui le pressait, Méruel tressaillit, se redressa. Ses yeux gris semblèrent prendre tour à tour, à ceux de Françoise leur anxiété douloureuse, à ceux de Bideau leur fermeté grave; une onde courut de sa barbe légère jusqu'au haut de son front dénudé, et il dit :

— Il faut faire tout ce que commande l'intérêt de l'enfant. Si tu juges utile, comme médecin, d'appeler le docteur Armiel, va le chercher. Justement, l'autre médecin doit venir tout à l'heure.

Bideau sortait déjà, descendait l'escalier, sautait dans l'auto, qui fila vers le boulevard de Courcelles.

« Pourvu qu'Armiel soit chez lui! » songeait-il.

Il n'y avait aucune raison pour qu'Armiel fût absent ou même sorti; mais il suffisait que Bideau désirât ardemment le rencontrer pour imaginer qu'il ne le rencontrerait pas. A cet instant, il voyait toutes choses, et le monde, et la vie, au rebours de ses désirs. Armiel, paresseux, le dimanche, pour les autres jours où il ne pouvait l'être, achevait de s'habiller. A ces mots de Bideau : « J'ai besoin de toi, tout de suite, pour un malade, » — il fut prêt à partir. Comme ils traversaient l'antichambre, la tête de Geneviève se montra.

— Bonjour... commença-t-elle avec un sourire.

— Excusez-moi, fit Bideau, je n'ai pas le temps de...

Elle resta interdite devant leurs figures tendues. Bideau avait senti dans son sourire une tristesse inaccoutumée. Mais

ce fut une impression qui s'accordait trop bien à ses propres pensées, et qui s'y perdit aussitôt.

— Il faut que je te dise où je te mène, — commença-t-il, dès qu'ils furent, Armiel et lui, dans la voiture.

Tout de suite, en l'écoutant, Armiel le trouva absurde, ridicule. Est-ce qu'un homme tel que lui devait s'embarrasser d'une enfant qu'il avait eu la chance d'égarer depuis neuf ans? L'énormité de l'erreur choquait Armiel; toutefois, parce qu'elle diminuait Bideau et peut-être compromettait son avenir, elle ne lui déplut point. Et ce fut même d'un élan sincèrement affectueux qu'il lui serra la main :

— Mon pauvre vieux! je te comprends.

Bideau avait à peine énoncé son inquiétude qu'elle s'étendit en lui brusquement, noya son courage et jusqu'à sa force vitale. Une pensée, en même temps, une terrible pensée lui sautait à la gorge, l'étreignait, l'étouffait... Derrière les grilles de la rue de Médicis, le Luxembourg, riant au soleil d'avril, lui parut plein de mystère et d'épouvante. Il aperçut devant lui des jours, encore des jours, indéfiniment, sa vie tout entière qui pourrait être sombre et lugubre comme lui apparaissait le jardin.

Dans l'escalier où il guidait Armiel, déshabitué de telles ascensions et très vite essoufflé, il sentait son cœur s'arrêter, puis battre lourdement. Que dirait Armiel, là-haut?... Ils atteignirent le cinquième étage. Françoise les accueillit; instinctivement, Bideau chercha sur son visage une impression nouvelle; mais il ne l'y trouva pas. Ils ne se parlèrent point; Armiel s'était contenté de saluer, et, bien que l'autre médecin ne fût pas encore arrivé, il commença son examen. Le pouls, la température l'avaient d'abord renseigné sans qu'il dérangeât Nine dans son accablement; mais pour l'ausculter, il dut la dresser sur son lit; elle ouvrit les yeux, comme si elle se réveillait. Bideau était devant elle, et, tout le temps qu'elle resta ainsi, à demi assise, elle le regarda de ses yeux languissans qui avaient l'air d'implorer son secours. De toute sa force, il répondit : « Oui, je suis là, nous te guérirons, nous te sauverons. » Armiel la recoucha. Il était fixé. Il murmura pour Bideau :

— Pneumonie simple, côté gauche; évolution normale, surveiller l'autre poumon; fièvre trop forte qu'il faut arrêter.

Il avait parlé au confrère, la voix paisible, le ton profes-

sionnel. Il s'aperçut de l'émotion de Bideau; il vit Françoise qui se penchait pour recueillir ses paroles :

— Ce n'est pas, commença-t-il avec une sorte d'onction...

— Voilà l'autre docteur, fit la femme de ménage.

Dans l'embrasure de la porte, parut une tête grise, un visage à favoris, avec un grand nez chevauché par un lorgnon d'écaille.

— Il vaudrait mieux nous laisser, dit Armiel; la chambre est très petite, et nous avons besoin de causer, mon confrère et moi. Je lui expliquerai...

Bideau sortit le premier, Françoise le suivit. Il s'arrêta sur le carré, mais il lui sembla qu'il y gênerait les médecins. Il passa sur le palier où Françoise le suivit encore; elle lui demanda :

— Qu'a dit votre ami?

Elle avait des yeux agrandis où il vit palpiter sa propre angoisse. Il eut pitié d'elle et il lui sembla qu'elle avait pitié de lui. Il n'y avait que lui au monde pour comprendre la peine de Françoise; il n'y avait qu'elle pour comprendre la sienne. Il n'y avait aussi, pour rapprocher leurs âmes, que l'épouvante de voir disparaître l'enfant qui les avait fait ennemis. Bideau s'abandonna au vertige de cette terreur.

— Il ne m'a rien dit! fit-il.

Il entendait qu'Armiel lui avait dit ce qu'il savait déjà, et non la parole qu'il aurait voulue, de confiance, de certitude. Il pensa aussitôt qu'il devait expliquer ainsi sa réponse et que Françoise sentirait comme lui la menace de ce silence. A cet instant, Méruel se montra à sa porte. Il n'avait certes point la pensée de surveiller Françoise et Bideau. Mais en le voyant paraître si brusquement, ils eurent, eux, la pensée qu'il redoutait entre eux ce rapprochement de leurs inquiétudes, dont ils venaient de mesurer la force. Françoise fut troublée, comme si elle eût été en faute envers lui. Bideau fut à la fois irrité et glacé. Méruel s'aperçut de ce qu'ils éprouvaient; il devina ce qu'ils croyaient de lui. Il rougit un peu de ce soupçon de surveillance, qu'il n'avait pas mérité; d'ailleurs, au même moment, il sentit que leurs âmes venaient de s'unir parce qu'ils avaient la même frayeur pour l'enfant né jadis de leurs baisers; et son visage se creusa de douleur.

Bideau reprit froidement :

— Le docteur Armiel ne m'a rien dit de plus que ce que nous savons... Reste à voir le traitement qu'il prescrira.

Il était révolté qu'en ce moment, l'enfant malade et menacée, Méruel osât montrer sa jalousie et Françoise sa complaisance; leur amour l'écœurait. Il s'appuya contre la rampe de l'escalier et contempla le trou profond de la cage, où les spirales se déroulaient dans une triste lumière grise. Il les oubliait. Derrière lui, sans rien dire, Françoise était rentrée chez elle, dans sa chambre, à côté de celle de l'enfant. Méruel fit quelques pas qui, de leur rythme inégal, résonnaient lourdement sur le plancher. Bideau ne l'entendait pas. Il ne pouvait plus entendre que le bruit de la porte de Nine, dont le grincement l'avait frappé tout à l'heure. La porte grinça enfin; les deux médecins sortirent, Françoise reparut avec eux. Brièvement, Armiel exposa qu'il convenait de supprimer toute espèce de médicamens, et que Nine serait traitée par les bains froids; il donnait toutes les indications nécessaires. Il s'adressait à Bideau plutôt qu'à Françoise, mais il avait soin d'associer constamment à ses paroles l'autre médecin qui, en effet, les approuvait d'un mot, d'un signe de tête.

Méruel glissa de sa voix embarrassée :

— Si vous avez à écrire, docteur...

Mais il n'y avait rien à écrire. Armiel s'en allait. Bideau le retint par le bras.

— Veux-tu dire à Lucien qu'il passe chez moi, pour avertir que je ne rentrerai pas déjeuner? Qu'il ramène la voiture ici après t'avoir conduit? Reviendras-tu demain?

— Je reviendrai ce soir.

— Ce soir! répéta Bideau.

Cet empressement l'effrayait. Armiel poursuivit paisiblement :

— Il est utile de suivre de près les effets des bains froids... Ah! j'oubliais... Avant tout, nous sommes d'accord, mon confrère et moi, il faut transporter la malade dans la chambre de sa mère, pour qu'elle ait plus d'air.

Tout de suite, Françoise, Bideau, la femme de ménage travaillèrent à exécuter les ordres d'Armiel. Ils n'avaient pas besoin de parler; un accord tacite leur distribuait leur tâche, précipitait leurs gestes. L'enfant installée dans la chambre de sa mère, qui prenait la sienne, Bideau partit à la recherche d'une baignoire,

et revint assez vite, la faisant monter devant lui. L'eau était prête : le traitement commença.

Dès lors, les heures ramenèrent en périodes strictement régulières la même série d'actes. Plongée, toute brûlante de fièvre, dans l'eau glacée, Nine criait d'horreur. Elle se débattait pour sauter hors du bain; il fallait la maintenir; involontairement, Françoise la brusquait de ses gestes crispés et lui faisait mal, tandis que la main plus forte et plus douce de Bideau la dominait sans qu'elle la sentît. Peu à peu venait l'apaisement; elle était recouchée, elle était calme: le petit corps restait rafraîchi et le thermomètre attestait la chute de la température. Bideau pointait le degré sur la feuille où une courbe s'inscrivait ainsi, puis il attendait. Tout le monde attendait. Au chevet de l'enfant, il était assis, immobile, silencieux. Françoise s'occupait avec la femme de ménage de préparer le nouveau bain; Méruel venait par momens.

Méruel avait demandé d'abord : « Eh bien? » Mais il n'avait eu d'autre réponse qu'un mouvement d'épaules qui signifiait : « Il n'y a pas de réponse. » Il s'asseyait; ses yeux contemplaient douloureusement les paupières closes de Nine; il souffrait. Il souffrait de tout, de la maladie de l'enfant et de la menace qui pesait sur elle, du silence de Bideau, de l'éloignement de Françoise. Il eût voulu leur parler, mais ils n'avaient pas besoin de l'entendre, et ils se parlaient seulement entre eux, en phrases brèves, pour les soins qui les occupaient tout entiers. Il était étranger à ces soins, étranger à la lutte qu'ils menaient de leurs énergies liées, loin d'eux enfin, tandis qu'ils étaient ensemble. De cela aussi, il avait une souffrance amère, comme si, en un instant, toute la douceur qu'il avait connue près de Françoise eût été anéantie, pour laisser revivre l'odieux passé... Par instans, telle qu'un éclair livide dans la nuit, une pensée courait en lui : si pourtant cette vie fragile, qu'ils s'efforçaient de retenir, se brisait entre leurs doigts!... Plus qu'une pensée, presque un désir!... Il se défendait de toute son énergie; mais il souffrait, il souffrait plus que de tout, de savoir que cette pensée, que ce désir pouvaient s'agiter en lui. Alors il se levait désemparé, sans que les yeux graves de Bideau se fussent tournés vers les siens; il croisait Françoise qui, un tablier à la taille, sans le voir, apportait les brocs d'eau froide et d'eau chaude, emplissait la baignoire, observait le thermomètre. Bideau, à intervalles fixes,

reprenait la température de l'enfant, la notait exactement et prononçait : « Il est temps. » Et, de nouveau, contre la fièvre triomphante, la lutte recommençait.

Il en fut ainsi toute la journée. A dix heures, le soir, Armiel constata un peu de liberté du poumon malade, un semblant d'éveil dans l'accablement; la courbe des températures, au lieu de sauter par bonds du plus haut au plus bas, s'aplanissait sous l'effort. Ce succès, les encouragemens qu'il donna, excitèrent l'ardeur des deux femmes. Bideau lui demanda simplement :

— Peux-tu répondre d'elle?

Ils étaient seuls auprès du lit de Nine; Armiel la considéra encore et dit du même ton :

— Demain, si cela continue, je crois,... je crois que je pourrai en répondre.

Il partit, et la veille se poursuivit. La nuit s'écoulait; les bruits de Paris avaient cessé; dans ce silence, dans l'ombre que faisait autour de lui l'abat-jour de la lampe, Bideau songeait :

« Elle peut mourir encore... Je l'aurai connue quelques mois, et ce sera fini... »

Il aperçut les supplices de déchirement, d'écrasement qui se préparaient pour lui.

« Pourquoi l'ai-je revue? pourquoi l'ai-je aimée? pourquoi faut-il que je souffre toujours dans ceux que j'aime, ma mère, mon père, mon enfant? »

Son courage l'abandonnait. Toute sa force d'espérance, tendue depuis le matin, semblait brisée, et il était faible maintenant, d'une faiblesse suppliante, affolée, devant les tortures prochaines. Les yeux sur le petit visage pourpré, il gémissait de désespoir et de pitié. Il regardait ces lèvres trop rouges où, dans l'excitation de la fièvre, les dents de l'enfant mordaient sans cesse. Il avait le cœur broyé du sort de cette malheureuse créature, jetée dans le monde par son caprice, et qui allait peut-être quitter la vie, par une fantaisie du hasard. La misère de cette destinée le poignait à grands coups, et il dit soudain :

« Il est juste que je souffre. Il est juste que j'expie. Méruel avait raison ; quand on a mis un être au monde, il est criminel de l'abandonner; ce crime, je l'ai commis jadis. »

L'image de son père se dressa; il la contempla tristement:

« Je ne t'en veux pas; je ne peux pas t'en vouloir, tu as fait ce que tu croyais le meilleur, pour la famille et pour moi-

même... Mais moi, depuis, moi, j'ai eu le bonheur de la retrouver; ai-je été envers elle ce que j'aurais dû être?... Je l'ai aimée pour moi, pour la joie qu'elle me donnait, et non pour elle, non pour le bien que je pouvais lui faire. J'avais tant à réparer cependant. Ah! si elle vit! »

Mais il ne croyait pas qu'elle pût vivre, et il se répétait :

« J'expie dès aujourd'hui. J'expierai demain et toute ma vie. »

Méthodiquement, il prenait les températures et les inscrivait; puis il portait Nine dans le bain et la soutenait jusqu'au frisson qui en marquait la fin. Il se disait : « A quoi bon? » Ses gestes, maintenant, étaient automatiques; il ne savait plus, par momens, à quoi ils pouvaient bien servir.

Au matin, Méruel, qui avait erré d'une pièce à l'autre toute la nuit, parut dans la chambre. Bideau venait de recoucher l'enfant qui lui sourit. Il ne vit pas ce sourire, tant la certitude de la défaite le possédait. Ce fut Françoise qui s'écria :

— Voyez! voyez! Antonin, elle rit!...

Elle riait elle-même; Bideau la regarda, défiant; il regarda Nine, les yeux de Nine, où riait en effet une toute petite lueur, pâle comme un faible soleil à travers des nuées. Il n'osait pas, il ne pouvait pas dire : « C'est vrai, ses yeux sont moins languissans, peut-être que... » Mais ses jambes, tout à coup, furent comme celles d'un vieillard; il s'assit sans force, sans pensée, sans voix, et il contempla ce peu de vie qui essayait de reprendre.

Françoise s'était retournée vers Méruel :

— Vous voyez comme elle est bien maintenant!

Il soupira profondément :

— Heureusement! dit-il à mi-voix.

Il était comme délivré, de ne plus sentir l'abominable espoir qui l'avait tant sollicité la veille. Il dit à Françoise :

— Maintenant, il faut vous reposer. Vous devez être tellement fatiguée!

Mais elle ne pouvait pas se reposer encore; qui s'occuperait de préparer les bains? Et puis, non, elle n'était pas fatiguée. Elle ne paraissait point fatiguée, en effet; son visage était lisse comme la chair de son cou, qui sortait, fraîche et nue, de la robe de chambre; et ses cheveux un peu ébouriffés lui donnaient seulement un air gai, gai comme sa voix, comme son sourire. Elle

ne revenait pas, comme Bideau, de l'abîme des épouvantes; elle avait eu peur un moment, à la première visite d'Armiel; mais les soins matériels l'avaient constamment divertie et soutenue; puis la détente du soir avait commencé à la rassurer; à présent, elle célébrait de toute sa gaieté une facile victoire, qui lui semblait d'ailleurs la victoire obtenue par ses efforts à elle, parce que le bain avait toujours eu 20 degrés exactement et non pas 19 9/10 ou 20 1/10.

— Mais c'est vous, dit-elle à Méruel... Ah! quelle figure! Vous ne vous êtes donc pas couché?

— Vous ne pensez pas que j'aurais pu dormir pendant que vous étiez si inquiète.

Elle considérait avec une douceur reconnaissante et pitoyable la pâleur terreuse de Méruel. Il parut se ranimer sous ce regard

— Je me disais, commença-t-il....

Il baissa la voix involontairement, et ils s'éloignèrent un peu vers la fenêtre, où le jour filtrait à travers les persiennes. Avec l'égoïsme d'un homme amoureux, il avait à peine commencé à parler d'elle que déjà il parlait de lui-même, pour dire qu'il avait été inquiet de son inquiétude, qu'il avait souffert de sa souffrance; il l'aimait en se plaignant; et c'est parce qu'elle l'aimait aussi qu'elle le plaignit d'avoir souffert pour elle... Accoudé au rebord du lit, Bideau écoutait le bruit plus léger, plus souple de la poitrine de l'enfant; il fermait les paupières à demi; il s'assoupissait par instans, et ce sommeil était un délice, pareil à celui de la pensée qui le réveillait toutes les minutes : « Peut-être! peut-être que!... »

Vers sept heures, un interne se présenta de la part d'Armiel, qui avait pensé que Bideau aurait besoin d'être relevé de sa garde, quelques heures, pour l'hôpital, la maison de santé, le métier inexorable. Bideau hésitait à partir; les terreurs de la nuit grondèrent en lui une dernière fois. Il voulut que l'interne auscultât l'enfant longuement, et quand le jeune homme eut déclaré : « Oh! le poumon est à peu près dégagé, monsieur! » il demanda encore où restaient les bruits, leur intensité, leur nature. Il se décida enfin.

Il revint à dix heures pour la visite d'Armiel qui fut affirmatif : « Le progrès est régulier et il n'y a pas de chances qu'il s'arrête : on continuera les bains, en les espaçant de trois en trois heures, jusqu'à la nuit. » Il revint à une heure, déjeunant

dans l'auto de quelques sandwichs; et encore à cinq heures. Chaque fois, Nine lui avait dit : « Reviens vite ! » L'ardeur de vivre s'éveillait en elle de plus en plus; elle prenait du lait après chaque bain ; il ne pensait en effet qu'à revenir vite. Quand il reparut enfin, le soir, à huit heures, il déclara joyeusement :

— Cette fois, je ne bouge plus jusqu'à demain matin !

Appuyé des deux mains sur le bord du lit, il se penchait en souriant vers Nine.

— Pourquoi ? dit Françoise, le ton brusque, la voix sèche. Je veillerai bien toute seule ! Je n'ai besoin de personne.

Il se retourna et il vit dans ses yeux, au lieu de l'inconsciente sympathie qui les avait unis dans le plus fort de leur inquiétude, une dureté froide et résolue. Il en fut non pas troublé, mais surpris :

— Vous ne voudriez pas... commença-t-il.

— Il ne faudrait pas te fatiguer, interrompit Méruel. On n'a pas besoin de toi.

Il avait parlé avec une sorte de bonhomie. Mais cette cordialité n'était pas moins distante que la brusquerie de Françoise. Bideau le considéra, lui aussi.

— Toi si occupé ! insistait Méruel. Veiller ainsi deux nuits !...

Bideau le considérait toujours et se souvenait. Le danger passé, l'existence normale allait reprendre ; il était donc, comme avant, l'intrus, celui qu'on entendait éloigner de la maison ; et même, il y avait ceci de nouveau, que Françoise, maintenant, paraissait plus impatiente que Méruel de cet éloignement... Cependant leurs désirs pareils, sans l'émouvoir un instant, glissèrent le long de sa volonté. Près de Nine à peine sauvée, il voulait rester et il resterait, voilà tout. Il répondit à Méruel rondement :

— Deux nuits ! mais trois ! mais dix ! Cela m'est égal. J'en ai fait bien plus comme interne, et ce n'était pas pour ma petite. Va, je suis solide, ne t'inquiète pas de moi...

— Oh oui ! reste ! murmura Nine.

— Oui, mon chéri.

Il y eut un silence. Méruel s'était tu, déconcerté. Sur la commode, Françoise déplaça la carafe, la lampe, le pot de tisane.

— Vraiment, lui dit enfin Méruel, puisque Bideau ne craint pas de se fatiguer, il faut que vous en profitiez pour vous

reposer... Après vos émotions de la nuit dernière, c'est indispensable.

Elle ne répondit pas tout de suite ; il y eut encore sur la commode un bruit de porcelaine et de verre remués. Puis, de la même voix sèche dont elle avait parlé à Bideau, elle prononça :

— Soit !... soit !... Je vais me coucher... Il n'y aurait qu'à frapper à la cloison, si la petite avait besoin de moi.

— Elle n'aura besoin de rien, — dit Bideau, satisfait de cette soumission, — que de bien dormir, elle aussi.

Méruel avait gagné la porte. Françoise s'attardait. Elle rangeait les meubles dans la chambre, de menus objets, des ciseaux, un dé sur la cheminée. Ensuite elle embrassa Nine, borda son lit. Elle regarda encore autour d'elle, comme si elle n'avait pu se décider à sortir ; enfin elle rejoignit Méruel, ils disparurent.

— Alors, — demanda Nine, quand ils furent partis, — on ne me baignera plus ?

— Non, ma mie, répondit Bideau, tu as toute ta nuit à toi.

Elle se pelotonna avec un soupir d'aise, le visage vers lui. Il baisa ses yeux, son front qui ne brûlait plus :

— Dors ! murmura-t-il.

Il s'installa dans un fauteuil au chevet du lit. Il la contemplait, lasse sans doute de la lutte, mais calme maintenant : il se sentait admirablement bien, si près d'elle, veillant sur elle, et il avait le cœur dilaté en se rappelant ses angoisses de l'autre nuit. Nine dormait déjà. Il s'engourdissait, lui aussi, et cependant il se rappelait le visage, les paroles, l'attitude de Françoise, quand il avait annoncé qu'il passerait la nuit...

« Quoi ? — songeait-il, — peut-elle trouver mauvais que je vienne veiller Nine, tant que Nine sera malade ?... Ah ! tant pis !... Tant pis !... Du reste, elle obéit très bien à Méruel... cela suffit. »

Il s'endormit tout à fait. Il se réveillait de temps à autre, et, chaque fois, son regard allait à l'enfant qui n'avait point remué, la respiration égale et longue, le sommeil toujours tranquille... Au milieu de la nuit, son réveil se prolongea. De nouveau, il eut devant les yeux la « drôle de figure » de Françoise. Était-ce donc qu'il aurait à lutter pour rester près de sa fille malade ?... Il ne s'en inquiétait pas... Mais le sentiment de cette hostilité lui fut pénible, et aussitôt le souvenir lui revint d'une autre

hostilité, celle de Méruel contre Nine, dont la petite s'était plainte vaguement, le dimanche du Cirque... Son cerveau retrouva toute sa lucidité. Il s'était dit la veille : « Ah ! si elle vit ! » Maintenant qu'elle était sûre de vivre, il voulait voir clairement ce que son devoir envers elle lui commandait.

Il chercha... Il était avec elle comme dans une foule ennemie, — ses ennemis à elle, Méruel, le monde, son ennemie à lui, Françoise, — et il devait faire devant elle une trouée où, en l'abritant, il la ferait passer... Des images dansaient à travers la chambre obscure, non seulement les images de ces deux êtres dont il sentait le sommeil même menaçant pour elle ou pour lui, mais les visages trop heureux des spectateurs du Nouveau-Cirque, tous les visages qu'il connaissait dans Paris, défians par avance et prêts à toutes les duretés envers l'enfant irrégulière. Il regardait aussi la petite tête immobile, où reposait le mystère d'une âme féminine, dont il dépendait de lui, peut-être, qu'elle se vulgarisât, qu'elle se flétrît comme tant d'autres, ou qu'elle restât délicate, tendre et pure comme avait été l'âme de Mme Bideau... Il se leva soudain : il voyait ce qu'il avait cherché :

« Mon devoir, aujourd'hui, c'est le devoir d'il y a neuf ans ; ce que j'ai rejeté alors, par une erreur de mon père qui avait du moins de la dignité, et par ma faiblesse qui n'en avait pas, je dois le faire aujourd'hui. Il est de mon devoir de me charger de mon enfant. Ce n'est pas seulement mon plaisir ; je puis lui assurer une éducation, une culture, une condition sociale infiniment supérieures à celles que lui donnerait Françoise ; je dois les lui assurer. Je peux même, avec ce que j'ai de meilleur en moi, avec ce que j'ai recueilli de plus précieux dans l'exemple de mon père et de ma mère, essayer de lui donner la beauté morale qu'ils ont eue ; je dois, oui, je dois l'essayer... »

Il examinait la chambre, une chambre banale, qui faisait penser à un hôtel très modeste, avec ses fauteuils en reps brun, les rideaux pareils, quelques gravures sentimentales aux murs et, sur la cheminée, une pendule en marbre gris.

« Il faut donc que je l'emmène d'ici et qu'elle vive chez moi. »

Ce projet, la première fois qu'il en avait eu l'idée, lui était apparu trop absurde pour supporter l'examen. Maintenant encore, il se l'énonçait à lui-même timidement, à cause des formidables objections dont il n'avait pas peur, mais qu'il savait proches, menaçantes... Il regarda ces obstacles et il s'étonna

aussitôt de les trouver faciles, presque insignifians. Pourtant Françoise voudrait-elle lui remettre l'enfant, sauf à la voir certains jours? Lui-même, ferait-il accepter par le monde la naissance de Nine? Aurait-il d'ailleurs, dans son existence toujours pressée, le temps de s'occuper d'elle?... Il répondit à tout paisiblement : « Françoise commence une vie nouvelle, qui la détache de Nine en lui créant d'autres liens : elle acceptera mon projet qui assure les intérêts de l'enfant et sa propre liberté... Le monde acceptera Nine, parce qu'il accepte toujours ce qu'on lui demande avec des égards et de l'autorité... Quant à mon temps,... on trouve toujours du temps... C'est affaire de méthode : plus on est occupé, plus les heures se multiplient, parce qu'on ne les gaspille pas. »

Il raisonnait ainsi avec la simplicité la plus aisée, et il sentait en lui une force à vaincre d'autres résistances que ces difficultés misérables. Il les tint dès ce moment pour vaincues.

Cependant, comme la veille, l'image de son père se dressa devant lui. La décision qu'il prenait pour Nine l'engageait lui-même et tout son avenir; elle contredisait ainsi définitivement la volonté de M. Bideau. Ainsi qu'au jour lointain, où le même M. Bideau avait attendu, les yeux graves, dans la chambre de son fils, à Clermont, le récit de l'aventure avec Françoise, il semblait que son image évoquée, — ce visage coloré et cerclé de barbe grise, — exigeât, soucieuse et triste, des explications.

« Oui, songea Bideau, je te dois des explications. Il est vrai que je renonce désormais à me créer, par le mariage, une famille, à continuer ta lignée de braves gens... Mais, de cela j'étais depuis longtemps indigne... Ce devoir social auquel tu avais voulu me réserver n'est qu'une apparence fragile, s'il ne repose solidement sur le devoir individuel... C'est parce que je n'ai pas rempli celui-ci, il y a neuf ans, que j'ai été incapable de remplir l'autre. J'ai été lâche une fois devant le devoir; je suis resté lâche devant tous les devoirs... A partir d'aujourd'hui, j'accepte celui qui se présente à moi; je veux m'y consacrer : je me donne à ma fille, et je l'élèverai de mon mieux, en m'inspirant de tes leçons et de celles de ma mère, de votre exemple à tous les deux... Peut-être y deviendrai-je moi-même un peu meilleur... Mais je suis sûr que tu ne peux me le reprocher. C'est mon enfant; c'est mon sang, c'est le tien aussi... »

Il unissait l'image du vieillard à celle de Nine endormie; il

lui sembla que les yeux de son père s'étaient soudain apaisés, et il eut la certitude d'avoir à tout jamais réconcilié dans son cœur la petite-fille et l'aïeul.

Maintenant, d'un élan plus libre, il pensait à son projet d'avoir Nine chez lui, pour vivre avec lui. Il y avait dans cet avenir une telle allégresse, et la force qu'il sentait en lui, — force de clarté, de bon sens, d'amour vrai, — était si bienfaisante qu'il acheva sa nuit en souriant; il s'asseyait près du lit, les yeux sur le petit visage endormi, ou bien il s'allongeait dans un des fauteuils de reps qui lui rappelaient ses années d'étudiant et l'hôtel meublé du Quartier; puis, d'un pas léger, il marchait à travers la chambre, attentif aux premières lueurs du jour dans le ciel pâli. Les tuyaux de cheminées, tous ces tuyaux dont Nine lui avait raconté les aventures chevaleresques, s'alignaient en troupe serrée. Il leur sourit d'avoir été, pour Nine, les humbles artisans des rêves qui la consolaient de son abandon... Il entr'ouvrit la fenêtre; l'air de ce matin de printemps caressa son front; une rumeur gaie montait de la ville; il sentit en lui-même la vie fraîche et jeune comme ces souffles d'aurore, gaie comme le bruit de la ville. Dans la lumière qui dissipait, de sa force croissante, les ombres de la nuit, il voyait clairement, au fond de la chambre, le visage de Nine; aussi clairement, il voyait son existence même, d'où les hésitations, les craintes, toutes les obscurités étaient parties. Les yeux de l'enfant s'ouvrirent : elle sourit et murmura :

— Oh! papa.

Bideau baisa son front :

— Es-tu bien?

— Très bien, répondit-elle avec un soupir... Quel temps fait-il aujourd'hui?

Il poussa les persiennes et le ciel se découvrit, par delà les tuyaux de cheminées, un mince lambeau de ciel, d'un bleu à peine argenté;

— Ah! qu'il fait beau! dit Nine.

— Oui, il fait très beau, murmura-t-il.

Il entendit du bruit de l'autre côté de la cloison; Françoise se levait : elle allait paraître. Il préféra ne pas la voir, et emporter avec lui l'image intacte de la petite figure de Nine, enchantée, caressée par la lumière du matin. Il frappa légèrement à la cloison, puis il embrassa Nine encore :

— A tout à l'heure, chérie.

Et il partit.

VI

— Une minute seulement, mon cher ami; je n'ai pas osé venir encore; mais j'ai tant pensé à vous, et je voudrais vous dire... Je me suis glissée là pour vous prendre entre deux cliens...

C'était Geneviève qui, de la salle à manger, se précipitait vers Bideau, comme il reconduisait quelqu'un. Durant la semaine écoulée, avertie par son mari, elle avait téléphoné chaque jour pour se faire donner des nouvelles; mais Bideau ne l'avait pas revue. Il la fit entrer dans son cabinet. Il l'écoutait, il la remerciait. Il l'écoutait d'abord avec un peu de défiance, et il la remerciait d'une manière assez banale, comme si la sympathie de Geneviève eût été banale pareillement. Depuis bien des jours, ils ne s'étaient point parlé l'un à l'autre en amis, et il avait été entraîné loin d'elle, tandis qu'il la savait entraînée loin de lui. Mais il la regardait, assise sur le grand divan ; elle avait ses yeux d'autrefois, si limpides et francs, qu'au travers, il voyait toute son âme, si affectueux qu'il avait envie déjà de leur livrer, pour en être plaint et consolé, ses souffrances de l'autre nuit. Il la sentait compatissante et sûre comme aux meilleures heures de leur amitié; et même, il semblait, à quelques lueurs ardentes et lassées, dans ces yeux très doux, qu'elle eût, en offrant toute sa sympathie, le désir, le besoin qu'il lui rendît toute la sienne.

— Je peux vous en parler, à présent qu'elle est hors de danger. Lorsque Gaston, dimanche, après sa première visite, m'a dit : « Il faut que la fièvre cède ce soir, sinon on peut tout craindre... » j'ai été prise de désespoir comme si c'eût été mon enfant à moi... Pour le danger d'un enfant, je crois bien que toutes les femmes sont des mères... Je suis restée cet après-midi, à pleurer sur vous, à vous plaindre, à attendre... Je me disais : « Que pourrais-je faire pour l'aider ? » Et je pensais : « Je ne peux rien que pleurer avec lui, s'il a le malheur d'être frappé ! »

Tandis qu'elle parlait, le bord de ses paupières était devenu rose, soudain. Bideau sentit comme le retour violent de ses terreurs passées ; il en frissonna :

— Merci... Il n'est pas de souffrance plus atroce, murmu-

ra-t-il.... Mais c'est fini! reprit-il joyeusement. Elle est sauvée: elle rit, elle vit... Si vous voyiez comme son sourire est charmant, et la vie extraordinaire de cette petite figure... Mais vous la verrez, car j'ai l'intention de...

Il s'arrêta. Au moment de dire sa résolution, il se rappelait sa déconvenue après une autre confidence, le soir de l'Opéra-Comique; il se rappelait Geneviève emmenée par Jacques Dévraissines, près de Saint-François-Xavier, et il doutait qu'ayant écouté cet homme, elle pût comprendre des paroles graves, un sentiment absolu. Il dit négligemment :

— J'aurai l'occasion sans doute de vous l'amener, si vous me le permettez; je serai très content que vous la connaissiez.

— Je serai très contente moi-même, fit Geneviève. Justement je voulais...

Elle contemplait l'eau du fleuve, souple et brillante sous la lumière; et cette lumière, très fine, très légère, à peine bleutée, enveloppait son visage qui paraissait las et triste. Bideau se taisait, les yeux baissés. Elle reprit :

— J'y ai beaucoup pensé depuis ces huit jours... Dimanche, je vous ai dit, jusqu'à ce que Gaston eût revu votre enfant, j'ai passé mes heures à chercher ce que je pourrais pour elle et pour vous, à me désoler de ne rien pouvoir... A onze heures du soir, Gaston est rentré: c'était l'espoir, la certitude prochaine qu'elle serait sauvée... Cependant, à peu près rassurée, je n'ai guère dormi cette nuit-là, et j'avais tant souhaité de vous aider, d'être utile à la petite, que j'ai continué de chercher... J'ai continué chaque jour... J'y pensais en voiture, dans mes visites, au thé, partout... Je me disais que peut-être, en effet, vous qui êtes seul ici, sans parente auprès de vous, vous auriez besoin qu'une femme s'occupât un peu de votre enfant, très affectueusement, très tendrement. Et il me semblait que je pourrais être cette femme. Je pourrais la promener certains jours; si elle a commencé le piano, je pourrais la faire travailler...

— Oui, fit Bideau vaguement.

Certes, il était touché par cette offre; et l'aide d'une femme comme Geneviève, pour veiller sur Nine, la distraire, l'occuper, l'affiner, était précisément ce qu'il avait désiré. Mais Geneviève! celle d'autrefois! pas celle de Jacques Dévraissines!... Elle parut attendre de lui une réponse plus ferme. Elle poursuivit en hésitant, presque humblement :

— Je me propose à vous, parce qu'il me semble que je vous serais peut-être utile... Mais il faut bien que je vous le dise,... c'est aussi que cela me ferait tant de... tant de bien... J'ai passionnément désiré un enfant... j'aurai l'illusion, avec votre fille, que c'est comme ma fille à moi... Et il y a des heures où je suis tellement seule...

Rien ne pouvait émouvoir Bideau plus que cette plainte qui lui rappelait des plaintes anciennes. Mais ce rappel du passé évoqua plus fortement en lui l'image de l'homme qui avait pris son amie d'autrefois. Sa pitié se glaça, et les paroles de Geneviève lui semblèrent de sotte, même de vilaine comédie. Elle voulait jouer à la maternité sans doute, comme elle avait joué à l'amour, à tant d'autres jeux ; mais Nine n'était pas un jouet, et il n'entendait pas la livrer à cette Geneviève d'à présent.

— Oh ! voyons ! ma petite Geneviève, fit-il légèrement, vous n'êtes tout de même pas si seule que ça. Entre nous, il y a bien quelqu'un, en ce moment, qui vous tient assez fidèle compagnie. Et à ce propos, dites-lui de ma part, pour vous, sinon pour lui, d'être plus prudent. Il faut se garder des églises, même isolées, même le soir, même quand on sort par la petite porte. Heureusement, ce n'était que moi qui passais près de Saint-François-Xavier ; mais ce pouvait aussi bien être un autre, et...

Certains mots, qui portent trop bien, donnent à celui qui les dit la sensation humiliante d'un coup frappé sur un être désarmé. Le visage de Geneviève avait rougi violemment ; maintenant, il était exsangue ; ses paupières battaient comme les ailes d'un oiseau affolé, et ses lèvres tremblaient. Bideau fut saisi de cette souffrance ; il reprit à mi-voix :

— Excusez-moi de vous avoir parlé de ces choses sur ce ton... Je ne savais pas que vous eussiez de la peine.

Cette fois, elle sentit en lui une sympathie.

— De la peine ! fit-elle, dites plutôt... Il faut que...

Elle s'arrêta, elle suffoquait. Elle regarda encore vers les Tuileries, vers le fleuve.

— Ma pauvre amie ! murmura Bideau...

Elle se mordait les lèvres pour ne pas pleurer ; mais ses larmes débordèrent de ses yeux, et lentement, une à une, coulèrent sur ses joues.

— Pardonnez-moi ! dit Bideau, profondément troublé.

Elle secoua la tête. Ses lèvres qui tremblaient toujours articulèrent avec peine :

— Vous avez bien fait de m'en parler le premier... je n'aurais jamais eu le courage d'en parler moi-même, et il vaut mieux que vous le sachiez ; car vous, mon ami, vous aurez pitié de moi. Tant de gens ne le savent que pour s'en amuser et pour me faire souffrir un peu plus... Oui, c'est vrai... Et je ne me cherche pas d'excuse... Je n'avais pas plus d'excuse que toutes les autres qui s'ennuient à mourir de n'avoir rien dans leur existence, pas un souci, pas une joie, rien que le plaisir d'un beau chapeau, les potins et leurs petites méchancetés de femmes... Je flirtais comme elles, parce que c'était tout de même autre chose... Et cela m'amusait, et je me disais aussi, sans trop savoir, que ce serait délicieux de connaître, même en passant, un peu de cet amour dont parlent les livres. D'ailleurs, je n'y croyais guère, et je me sentais très sûre de m'arrêter où je voudrais... Il s'est trouvé, cependant, que j'étais sans défense... Peu à peu, tout ce qui sert à protéger une femme contre les hommes, contre elle-même, s'était usé à cette vie... Ce que je prenais pour ma force, c'était la timidité de ceux qui me faisaient la cour ; du jour où il s'en est trouvé un pour oser, j'ai été à lui... C'est abominable, mais c'est ainsi...

Sa tête se pencha, comme accablée sous le poids de l'aveu. Bideau fut navré de cette déchéance.

— Je vous plains, dit-il.

— Vous ne me plaindrez jamais assez, reprit-elle. Les autres femmes, je pense, gardent un peu d'illusion ; par reconnaissance, par courtoisie, on leur fait cette grâce, au moins pendant quelques mois, pendant quelques semaines... Moi, on ne m'a pas laissé le temps de m'abuser moi-même ; malgré tout, malgré lui, j'y serais parvenue, tant j'en avais le désir. Mais il a fallu me réveiller brutalement pour apprendre que Mme Rubienne l'emmenait sur son yacht dans la croisière de Norvège ; elle avait repoussé longtemps ses instances ; le plaisir de me l'enlever la décidait tout à coup ; et c'est à cela que j'avais servi, moi, ma pudeur, ma dignité de femme, le repos de toute ma vie...

— Oh ! fit Bideau.

Geneviève le regarda fixement.

— Vous comprenez bien que tout le monde s'en doute, c'est-à-dire que tout le monde le sait. Si je pouvais disparaître ! Mais

je ne peux pas... Gaston, à qui j'ai parlé d'un voyage, s'est moqué de moi. Il a besoin que je reste à Paris pour ses dîners... Alors, il faut que je me montre partout et que j'endure les ironies, les allusions... Je fais de mon mieux... Mais je n'en peux plus... J'ai besoin qu'on m'aide... J'ai besoin d'avoir, dans ces journées qui sont souvent atroces, une heure, de temps en temps, une heure seulement de tendresse, où je puisse oublier toute cette ignominie, m'oublier moi-même et vivre un peu, non pas comme une bête traquée, mais comme une créature humaine... Et c'est pourquoi, Bideau, mon cher ami, si parfois j'ai pu vous être secourable, je vous supplie de m'aider aujourd'hui... Il faut que j'aie quelqu'un à aimer... Laissez-moi aimer votre enfant... Ce n'est point une fantaisie, je vous le jure. C'est la paix, c'est le salut de ma vie qui dépendent de votre volonté...

Une flamme de désespoir dévorait ses yeux. Bideau, violemment ému, lui saisit les mains comme pour l'arracher à cette détresse.

— Tout ce que vous voudrez, Geneviève, tout ce qu'il faudra pour vous aider... Je suis avec vous, ma pauvre petite amie... Je ne sais pas trouver ces douces paroles que vous me disiez quand je vous racontais mes chagrins, ces paroles qui rafraîchissent la blessure et endorment la douleur... Mais je peux quelque chose pour vous, si vous pensez qu'en vous occupant de ma fille vous oublierez ces odieux souvenirs... J'ai besoin de vous, Geneviève, j'ai besoin de vous pour elle... Je ne voulais pas vous le dire, tout à l'heure ; je me défiais de vous, parce que je vous croyais heureuse ; mais je ne me défie pas de votre souffrance, et je dois vous révéler le projet que j'ai arrêté...

La fièvre était soudain tombée, dans les yeux de la jeune femme, et leur prunelle, que dorait un reflet de soleil, s'animait d'une lueur d'attention et de sympathie. Tout le temps que dura le récit de Bideau, elle resta immobile ; son regard, tour à tour, se fixait sur lui pour associer son intelligence aux idées qu'il exprimait, sa volonté à la sienne ; puis se détournait vers les feuilles frémissantes des peupliers, sur l'autre rive de la Seine, comme pour y suivre, à mesure que les êtres et les faits surgissaient aux paroles de Bideau, la courbe d'une pensée qui se dessinait devant elle. Elle avait écouté curieusement l'histoire de l'amour chaste et passionné qui entraînait l'un vers l'autre Méruel

et Françoise; elle les voyait réunis par l'exaltation sentimentale où ils poursuivaient ensemble la destruction du passé, par la tendresse à la fois maternelle et humble dont Françoise récompensait les bontés de Méruel, et par l'attrait violemment sensuel qui, tout à coup, dominait cet homme, timide encore et neuf après trente ans. De tels êtres, un tel amour étaient si loin de ce qu'elle avait connu ! Elle disait cependant : « Je comprends. » Elle comprenait surtout les craintes de Bideau pour l'enfant, que la force insouciante de cette passion emportait après elle. Plus directe, et plus frappante, elle eut la sensation de l'hostilité du monde, qu'il avait devinée, au Nouveau-Cirque, toute prête contre Nine : c'était assez déjà de faire accepter sa naissance, il avait raison, c'était trop qu'elle fût d'une condition incertaine, à demi bourgeoise, à demi ouvrière... Il faut choisir, disait-il. Oui, il fallait choisir...

— Mon choix est fait, conclut-il. C'est l'intérêt de Nine qui me l'a dicté. Il commande qu'elle suive ma condition plutôt que celle de sa mère, qu'elle vive avec moi, qu'elle soit élevée par moi, ouvertement, comme ma fille. Il en sera donc ainsi... Me comprenez-vous, Geneviève, et voyez-vous le secours immense que vous seule pouvez me donner ?

Elle contempla un instant les peupliers sans répondre : son regard avait maintenant toute l'acuité directe et pratique qui lui faisait voir si clair dans les sentimens, les actes, les intérêts de ses amis.

— Je vous comprends à merveille. A votre place, je serais plus exclusive encore... Je ne sais pas comment des parens divorcés se font au partage de l'enfant... Je ne pourrais jamais... Rien que pour cela, je comprendrais votre projet.... Quant à vous aider, mon cher ami, tant mieux s'il se trouve que je puisse en effet vous être utile... Je vous l'ai dit : c'est moi qui serai votre obligée, je ne saurais assez vous en remercier... Seulement... votre résolution, c'est un changement formidable... En fait, comment voyez-vous?... Vous allez reconnaître votre enfant, bien entendu ?

— La reconnaître? dit Bideau surpris... Je... ma foi... C'est absurde, je n'y avais pas pensé...

— Il faut y penser : il faut la reconnaître...

— Mais oui, assurément, je ne demande pas mieux. Est-ce possible après neuf ans ?

— Pourquoi pas? Rappelez-vous, dans *Monsieur Alphonse* qu'on reprenait l'autre jour, Mme Guichard reconnaît l'enfant qui a bien cet âge... Et elle, cette femme, a-t-elle reconnu la petite?

— Je... je ne crois pas... Je suis sûr que Nine a été déclarée comme née de père et mère inconnus... Depuis? Je ne sais, mais je ne crois pas que Françoise...

— Raison de plus pour vous mettre en règle...

— Oui, parfaitement. C'est admirable comme vous voyez les choses par leur détail vrai, tandis que moi je les vois en gros, et, le plus souvent, je ne vois que moi-même, ce que je sens, ce que je veux... Demain, je passerai chez mon notaire... Je vous remercie de...

— Ce n'est pas tout, reprit Geneviève, — et son regard sur les yeux de Bideau se ramassa dans un effort. — Et la mère, dites-moi? Comment la déciderez-vous? Vous lui enlevez sa fille...

— Je ne la lui enlève pas, dit Bideau vivement.

— Et que faites-vous donc?

— Je veux installer Nine chez moi, parce que je veux être seul chargé de l'élever. Mais je n'empêche pas sa mère de la voir.

— Oui, reprit Geneviève, — et sa voix eut des inflexions persuasives. — J'entends bien. Vous lui permettrez de la voir, mais vous ne pouvez pas ne pas souhaiter qu'elle la voie le moins souvent possible, et en réalité, vous les séparez l'une de l'autre, définitivement. C'est dur, cela... Ne craignez-vous pas que cette femme s'en aperçoive? Et puis, même si elle ne voit pas jusque-là dans l'avenir, que va-t-il se passer pour le moment? Cette enfant qui ne l'a jamais quittée, elle ne l'aura plus le matin, le soir, aux repas; elle n'aura plus son sommeil; elle ne pourra plus l'embrasser endormie, ni la voir dès son réveil. Je ne connais pas toutes ces joies. Il me semble que c'est d'elles qu'est faite la joie d'être mère... et les mots, les regards qu'on échange, la présence de chaque jour... une foule de menus plaisirs qu'on ne sent peut-être pas très vivement, quand on les a, mais qui doivent manquer terriblement, dès qu'on en est privé. Vous demandez à cette femme de sacrifier tout cela. N'est-ce point un trop grand sacrifice?

Bideau avait écouté avec une impatience croissante; il se démenait, il coupait l'air de gestes qui tranchaient toutes diffi-

cultés. Ces difficultés, cependant, il ne les ignorait pas; il se les était avouées à lui-même, tandis qu'il veillait Nine. Mais il entendait être plus fort qu'elles, et comme si le moment d'en triompher était déjà venu, il s'échauffait un peu dans sa volonté de vaincre :

— Un sacrifice ! s'exclama-t-il, oui, peut-être; mais Françoise peut bien le faire pour le bonheur de sa fille ! Et d'ailleurs ce n'est pas un si grand sacrifice !

— Pourtant...

— Non, parce qu'elle aura, parce qu'elle a déjà des compensations : elle est amoureuse.

— Oh !

— Il n'y a pas de « oh ! » C'est bon dans les drames de l'Ambigu, les femmes qui sont mères plus qu'amoureuses; dans la vie, il en va autrement. Toutes les femmes ne peuvent pas être amoureuses. Toutes celles qui peuvent l'être, le sont bien plus qu'elles ne sont mères !

— Croyez-vous que ce soit si simple ? Croyez-vous qu'une amoureuse ne puisse être, en même temps, amoureuse et mère ?

— J'en suis convaincu et Françoise le prouve dès à présent. Elle délaisse l'enfant, elle l'éloigne, parce que Méruel ne peut supporter cette présence qui évoque devant lui tout le passé. Que sera-ce quand ils auront cédé au désir qu'ils ont l'un de l'autre ?

Il poursuivit. Geneviève se taisait. Encore une fois, elle regarda les feuilles des peupliers qui vibraient, toutes brillantes de soleil, dans la pureté transparente de l'atmosphère. La fermeté de Bideau avait quelque chose de trop rude qui l'inquiétait à la fois et la dominait. Elle apercevait une lutte certaine, proche, et qui pouvait être terrible; il l'apercevait aussi, et ne semblait pas en comprendre les dangers. Certes, elle le sentait fort, et il était bon qu'il le fût. Mais ne devait-il pas, au lieu de compter sur cette force, se préparer à combattre, prévoir et déjouer les coups ? Elle jugea qu'en ce moment rien ne réussirait à l'éclairer. Elle renonça donc à en dire davantage. Il restait l'homme à la volonté toujours vigoureuse et tenace, à la chance toujours favorable. Elle-même, près de lui, l'aiderait en amie dévouée de toute sa souplesse et de son coup d'œil pénétrant, contre l'autre, l'ennemie qu'il fallait vaincre.

Cependant, comme elle partait, elle chercha si, en attendant,

tout de suite, son assistance ne pourrait pas se manifester de quelque manière pratique.

— Ah ! fit-elle, dans l'antichambre, si vous voulez, je pourrai m'occuper de trouver une Allemande ou une Anglaise pour Nine, naturellement la personne la plus sûre... J'ai un peu de temps, n'est-ce pas ?

— Il faut bien un mois pour que la petite se rétablisse.

— Un mois ! Bien, je sais où écrire.

Sous un immense chapeau qui lui faisait une menue figure d'enfant, son regard était réfléchi, sérieux.

— Vous, dit-elle encore, n'oubliez pas le notaire... le plus tôt possible.

Il avait ouvert la porte; elle pencha vivement sa tête sur son épaule, pour que le chapeau, pût passer et elle se glissa au dehors. De l'escalier, elle lança avec un sourire :

— Et merci ! merci !

Durant quelques jours, une semaine, Bideau fut tout à la pensée du grand changement qui allait transformer sa vie.

Il avait fait, sans tarder, l'acte de reconnaissance, et c'était déjà comme si l'enfant eût été mise sous sa garde par la force de la loi, devant le monde, devant la société. Seul avec Nine, dans les trop courts instans qu'il passait auprès d'elle, il se donnait la joie des projets d'avenir : un voyage qu'ils feraient ensemble, un séjour sur la pente des Alpes, puis la descente vers les lacs italiens ; l'enfant l'écoutait émerveillée, et il constatait que sans à-coup, sans arrêt, elle reprenait des couleurs, de la vivacité, de la vie.

Cependant il dut s'apercevoir que ses visites quotidiennes à l'appartement de la rue Denfert y causaient un malaise grandissant. Nine le sentait aussi : elle avait parfois des expressions craintives, des embarras singuliers. Il observa mieux Françoise et Méruel. De Françoise, c'était toute sa personne de jadis, instinctive et violente, qui réapparaissait : un regard mauvais, une parole blessante et des ruses de petite fille méchante, comme de le faire attendre un quart d'heure, une demi-heure sur le carré, la porte fermée à clef, sous prétexte qu'elle s'habillait, alors que Nine disait ensuite, étonnée : « Mais non, elle était assise, là, dans le fauteuil, et elle lisait !... » De Méruel, c'était le silence, un silence absolu ; la tête toujours baissée, les mains dans ses

poches, il marmottait à peine un « Bonjour » maussade, les dents serrées, et il disparaissait. Il semblait, d'un suprême effort, tenir ses lèvres closes pour ne point laisser échapper des mots de haine et de colère.

« Ah! ah! se dit Bideau. C'est maintenant l'orage qui menace... Du sang-froid, de la prudence... Il suffirait d'un rien pour le faire éclater... »

Il était d'autant plus calme qu'il les sentait plus portés à la violence; il subissait cette atmosphère lourde, comme les miasmes de l'hôpital et l'odeur fétide d'une plaie, une nécessité désagréable, pénible même et qui ne le troublait pas. Il était résolu à tout endurer pour éviter l'explosion, la scène que Françoise souhaitait sans doute, jusqu'au jour où, Nine rétablie, ce serait lui-même qui provoquerait l'explication. Il acceptait donc, sans un signe de surprise, les regards haineux, les paroles blessantes de Françoise et le silence inquiétant de Méruel. Par prudence, il espaça même ses visites, quoique Nine se plaignît, qu'elle réclamât sa présence, et qu'il en fût à trouver interminable un jour où il ne l'avait pas embrassée. Il se disait, pour tromper son impatience: « Encore quelques jours, qu'elle puisse sortir, et je leur montrerai carrément, loyalement que notre repos à tous les trois, aussi bien que le bonheur de Nine, exigent qu'elle me soit confiée. »

Cela, il le sentait avec tant de force, il le voyait dans une telle clarté d'évidence qu'il ne doutait pas un instant de les convaincre. Cependant, Geneviève s'alarmait:

— J'ai peur, disait-elle. Elle a beau être amoureuse, il a beau être martyrisé par sa jalousie; j'ai peur qu'ils ne se réunissent contre vous...

— Je pense bien qu'ils crieront un peu, répondait-il. Mais cela m'est égal. Après avoir crié, ils reconnaîtront mieux que je leur apporte la paix et la liberté.

Sans cesse, il pensait à cette explication. Il ordonnait ses argumens; il cherchait les mots qui ébranlent et qui frappent. Il se sentait à la veille d'une épreuve qui recélait peut-être la destinée de Nine, la sienne même. Il se faisait l'effet d'un soldat qui, sûr de sa force, fourbit cependant ses armes et se tient prêt au combat.

Plusieurs semaines passèrent. Un soir, à la fin de mai, Nine l'accueillit avec un visage changé; elle était seule dans la

chambre de sa mère; il la trouvait toujours seule ainsi, à présent; à son coup de sonnette, c'était la femme de ménage qui venait ouvrir; Françoise et Méruel, avertis, s'éclipsaient. Assise dans un des fauteuils de reps élimé, Nine lui montra des yeux si inquiets, si malheureux, si effarés, qu'il l'interrogea tout de suite:

— Qu'y a-t-il, ma chérie? Tu n'es pas malade?...

Mais les mains de l'enfant étaient tièdes, son front très frais. Ses yeux seuls, au lieu de leur pointe habituelle de gaîté tendre, avaient des lueurs tremblotantes et graves; elle mit sa tête sur l'épaule de son père, et elle murmura:

— M. Méruel est à côté; tu ne l'as pas vu? Il veut te parler.

Bideau baissa la voix pour répondre:

— Non, je ne l'ai pas vu. Que me veut-il?

Elle resta silencieuse, un instant; ses doigts tiraient un bouton de la jaquette de Bideau.

— Il ne faudra pas le dire, reprit-elle très bas... Je les ai entendus aujourd'hui dans le cabinet de M. Méruel. Je m'ennuyais toute seule; j'étais allée voir là-bas parce que c'est plus gai; j'ai entendu que maman parlait haut; je me suis arrêtée dans le couloir; ils ne savaient pas que j'étais là, à cause de mes pantoufles. Maman disait: « Je vous en prie, il faut en finir. » Et elle disait aussi qu'elle voulait cela pour elle et pour lui, M. Méruel. Je ne savais pas ce qu'elle voulait. M. Méruel répondait que *cela* lui paraissait terrible à faire, et qu'on ne pouvait pas demander *cela* à un père... J'ai pensé alors qu'ils parlaient de toi. Maman a dit encore: « Pourquoi m'avez-vous forcée de le laisser venir? » Je ne sais pas trop ce que M. Méruel a répondu. Et puis ils ont encore dit beaucoup de choses; et puis, à la fin, M. Méruel a repris qu'il désirait *cela* pour lui, de toutes ses forces, mais qu'il ne pouvait pas le faire pour lui. Alors, maman a dit: « Eh bien! il me prend ma fille, voilà. » Et elle a dit aussi qu'elle ne le savait pas avant ma maladie, mais qu'elle voyait bien maintenant que je t'aimais plus qu'elle... Alors, c'est à ce moment que M. Méruel a dit qu'il te parlerait aujourd'hui...

Elle se tut un instant encore, et reprit:

— On ne te fera pas de mal, dis?

— Mais non, n'aie pas peur, répondit-il.

Il appuyait, de sa main, le front de l'enfant contre sa joue,

pour qu'elle ne vît pas le trouble de ses yeux. Il répéta: « N'aie pas peur. Personne ne me veut du mal, ni à toi... » Il se ressaisit d'un vigoureux effort:

— Tu es encore pâlotte, mon chou. Vas-tu sortir demain, comme tu me disais l'autre jour? Oui... Tu verras... Les arbres, les fleurs, le ciel, tout est admirable... Nous irons faire de longues promenades, à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau... Lucien sera joliment content de t'emmener... Il demande tout le temps de tes nouvelles...

— C'est vrai?

— Tu sais qu'il y a eu un petit accroc au moteur; il a fallu réparer; et Lucien disait toujours: « Pourvu qu'on nous rende la voiture quand Mademoiselle pourra sortir! » Ce matin, il l'a ramenée; elle roule à merveille et il a dit: « Maintenant, Mademoiselle peut venir. »

Il montrait un visage souriant, et il se répétait en lui-même:

« Du calme, pas de nerfs, pas d'amour-propre. Quoi qu'on me dise, pas un mot, et toute mon énergie au contraire pour tâcher de les convaincre, s'il n'est pas trop tard. »

Il prolongea sa visite pour que l'enfant ne gardât aucune crainte; à la fin, comme il l'embrassait plus tendrement que de coutume, un soupçon lui sauta à l'esprit: « S'ils voulaient me séparer d'elle, me l'enlever! » Tout son sang lui gonfla le cœur à le faire éclater, puis aussitôt lui emplit la tête d'un tourbillon furieux. Il alla jusqu'à la fenêtre, respira fortement:

— Il fait de plus en plus beau, murmura-t-il.

Il revint vers Nine, et à haute voix, pour être entendu, il ajouta: « A bientôt, chérie. »

Il l'embrassa encore et sortit de la chambre. Sur le carré, la porte de l'autre chambre était ouverte; la silhouette de Méruel, la ligne tombante de ses épaules se dessinaient dans la lumière, tandis que son visage était à contre-jour. Entre ses dents serrées, il bredouilla: « Je voudrais te parler... »

Bideau se sentit ferme, froid, fort de sa volonté: il répondit paisiblement: « A ta disposition. »

Derrière Méruel, qui se voûtait un peu plus en pliant sur sa jambe, il passa dans l'autre appartement. Méruel s'assit à sa table de travail; à l'ordre des papiers, des partitions, des livres,

qui avait remplacé le fouillis d'autrefois, Bideau reconnut la main active de Françoise; et ce fut soudain comme si elle était présente à côté d'eux; il s'assit lui-même, en face de la lumière, en face de Méruel, et accoudé au bureau, il demanda :

— Qu'y a-t-il?

Méruel tira à lui le buvard, puis le repoussa, et dit avec un effort qui rendait ses paroles à peu près indistinctes :

— C'est à propos de Nine.

Bideau n'avait pas entendu ces mots inarticulés, mais il devina et fit un signe de tête.

— Sa mère a pensé, reprit Méruel, qu'elle aurait besoin, après cette maladie, d'un séjour à la campagne... C'était bien ton avis aussi... Alors sa mère compte partir avec elle, d'ici une huitaine de jours, et j'ai tenu à te prévenir dès aujourd'hui.

Bideau attendit ce qui allait suivre. Mais comme Méruel se taisait, il répondit :

— Bien! bien! je crois qu'en effet la campagne sera très salutaire à Nine : l'air de Paris ne vaut rien aux enfans...

Il fit des phrases banales sur ce thème, sur la convalescence de l'enfant. Ces paroles de Méruel, ce projet d'emmener Nine, sèchement énoncé par l'homme qui avait le mieux pénétré la profondeur de sa tendresse, auraient suffi à l'éclairer; c'était bien la volonté de Françoise, approuvée par Méruel, de lui enlever sa fille. Mais il ne pouvait pas y croire encore; il voulait que cette volonté se déclarât.

Il cherchait les yeux de Méruel; fixés sur le buvard, ils évitaient les siens. Il cherchait aussi la question qui forcerait Méruel à une sorte d'aveu, et à cette minute, plus encore que les jours qui avaient précédé, il redoutait un éclat, une rupture qui lui interdirait l'entrée de la maison.

Cependant Méruel s'agitait sur son fauteuil, et ses mains maniaient nerveusement le buvard. La tranquillité de Bideau le gênait : il eût préféré ses reproches, sa résistance; c'était bien assez que la volonté absolue de Françoise fût de séparer pour un long temps le père et l'enfant; du moins ne voulait-il pas de surprise, et il était ému, aussi, au moment de frapper.

— Je dois te dire, reprit-il tout à coup, que ce séjour à la campagne se prolongera vraisemblablement. Nous voici à l'été. Les vacances vont venir... Françoise ne voudra pas rentrer ici en pleine chaleur... J'ai bien pensé que cette absence de l'enfant

te serait pénible... Mais c'est tellement l'intérêt de sa santé...

Il s'arrêta, gêné encore, et cette fois de ne trouver que ces pauvres raisons. Bideau le contemplait, les yeux toujours calmes. Maintenant il comprenait. En même temps que lui, Françoise avait eu le même projet que lui : elle voulait Nine pour elle, comme il la voulait pour lui... Un frisson de fureur courut ses membres... C'était donc la guerre maintenant, comme l'avait craint Geneviève. Il songea aussitôt : « L'heure n'est plus à la sincérité. Il faut vaincre, il faut avoir Nine... » Pour vaincre, il devait d'abord abuser Méruel : donc point de colère, point de résistance, et cependant la nuance de chagrin que Méruel se fût étonné de ne pas sentir en lui.

— Évidemment! dit-il, je comprends!... Mais je n'ai pas besoin de te dire que c'est très dur pour moi... tout ce temps sans elle...

A prononcer ces simples mots, il « réalisa » la tristesse mortelle de la séparation que voulait Françoise. Si pourtant c'était elle, non pas lui qui l'emportait! Il laissa paraître un peu de l'émotion qui, tout à coup, lui ravageait le cœur à cette seule pensée; il laissa voir que c'était la joie même de sa vie, sa meilleure raison de vivre qu'on allait lui enlever. Il ne disait ainsi que la vérité la plus exacte : seulement, il parlait d'un ton résigné, sans plainte, sans colère, comme s'il eût accepté déjà de se soumettre, tandis que toutes ses forces se rassemblaient pour la bataille.

Méruel écoutait, silencieux et navré, ces paroles de douleur contenue... Quel malheur, pensait-il, que la maladie de Nine, en ramenant Bideau dans la maison, au chevet de l'enfant, eût montré à Françoise combien ils s'aimaient, et déchaîné en elle cette jalousie furieuse de lionne à qui on enlève son petit! Elle n'aurait de repos, désormais, qu'elle n'eût repris sa fille; elle en oubliait l'amour qu'elle semblait avoir eu pour lui; elle était, comme quand il l'avait connue, tourmentée par de violentes rancunes, amère jusqu'au cynisme... Et ainsi tout leur effort de ces derniers mois, et le bonheur qu'ils y trouvaient ensemble paraissaient compromis, si elle ne satisfaisait pas sa jalousie, si Bideau n'était pas séparé de l'enfant, si elle ne reprenait pas Nine, comme autrefois, pour elle seule... Et cependant, quand elle se croirait apaisée, ce ne serait jamais qu'une paix menteuse pour elle, pour l'enfant, pour Bideau, pour lui-

même; tous, leurs destinées seraient une fois encore opprimées par des haines; car Bideau ne pouvait pas plus cesser d'aimer sa fille, que sa fille de l'aimer, et Françoise en souffrirait, et lui-même souffrirait plus encore, de la voir sans trêve reprise par ce passé, qu'il souhaitait si ardemment d'anéantir, qu'il avait cru, avant la maladie de Nine, tout près de s'enfoncer dans l'oubli.

Méruel se parlait ainsi en écoutant Bideau; mais soudain une question l'alarma, le mit en défense :

— Et où vont-elles? avait demandé Bideau.

— Ce n'est pas encore décidé, répondit-il. Il y a trois ou quatre endroits...

Il mentait si péniblement que Bideau dut l'aider de quelques mots encourageans : « C'est vrai..., tu as raison... » — comme il lui aurait donné son bras pour traverser une rue difficile.

— Je te demande cela parce que je voudrais des nouvelles, j'en voudrais même souvent, si c'est possible.

— Pour cela, sois tranquille ; je t'en donnerai.

— Tu pars avec elles?

— C'est-à-dire, fit Méruel... Non... Mais il vaut mieux que nous correspondions, toi et moi, plutôt que...

— Sans doute, conclut Bideau. Eh bien!...

Il s'était levé. Une minute encore, il aurait quitté cette maison, où il laissait Nine à la discrétion de Françoise. Il vit cela, et par contre-coup, il vit les actes qui s'imposaient à lui pour qu'il eût son enfant. « Il faut que je l'enlève d'ici, par surprise, n'importe comment. Il faut que je revienne pour l'enlever... »

— ... Eh bien! reprit-il, le départ, me dis-tu, ne se fera que dans une huitaine de jours... Je ne veux pas être importun, je sens bien que ma présence ici est gênante... Mais si! et je m'en excuse... Seulement, si tu me permettais de revenir deux ou trois fois avant ce départ!...

Toute la générosité de Méruel s'enfla, déborda :

— Tous les jours, si tu veux... Et crois bien que s'il n'avait dépendu que de moi, j'aurais cherché autre chose... Mais la volonté de Françoise est absolue. Plus tard, nous verrons... Compte sur moi.

Bideau s'était engagé dans le couloir, et il se disait :

« La volonté de Françoise comme tes belles promesses, je m'en moque. C'est ma volonté à moi que vous subirez. »

Il se retourna en arrivant à la porte :

— Merci, mon vieux. Je n'oublierai pas tes bonnes paroles, qui m'étaient bien nécessaires, je te l'avoue.

Les yeux de Méruel brillaient d'exaltation sentimentale, de sympathie, de pitié. Bideau lui serra la main, vigoureusement.

« Maintenant, se dit-il, je n'ai pas un instant à perdre. C'est aujourd'hui lundi ;... mardi, mercredi, les examens, la consultation, je n'aurais pas le temps... Alors, jeudi, je l'enlèverai jeudi; d'ici là, il faut que tout soit prêt... »

Il voulait prévenir Geneviève; mais il n'eut pas le loisir d'aller chez elle. Il téléphona deux fois, trois fois : elle n'était pas rentrée. Vers sept heures, enfin, ce fut sa voix qui répondit.

— Ah ! dit-il, j'ai besoin de vous, ma petite amie, et tout de suite... Vous êtes seule, je peux parler? Bien... Il va se passer quelque chose de grave... Ils veulent m'enlever Nine. Je prends les devans, et c'est moi qui l'enlève... Je l'enlèverai jeudi...

— Comment, comment! fit la voix de Geneviève. Mais prenez garde! Songez à ce qui peut arriver... Si cette femme se vengeait!...

— Il arrivera ce qui pourra, répliqua-t-il nettement. Je m'attends à tout; je me défendrai. Mais il y va du sort de la petite... Si j'hésite, on me la prend. Je n'hésite pas; c'est moi qui l'aurai... Mais j'ai besoin de vous...

— Dites! fit Geneviève.

Sa voix était anxieuse, mais soumise, car, cette fois encore, elle était comme pliée par cette volonté souveraine.

— Je ne peux pas garder l'enfant chez moi..., les premiers temps... Il faut qu'elle soit, sinon cachée, du moins hors d'atteinte... Pouvez-vous la prendre ?

— Ah ! fit-elle... Mais oui, ajouta-t-elle après un silence... Il y a Marly... Justement, je disais hier à Gaston que je voulais m'y reposer une semaine ou deux, et même m'y installer dès maintenant, sauf à revenir pour recevoir... Je peux partir mercredi. Il ne s'étonnera pas et je ne lui parlerai pas de Nine... Vous pouvez me l'amener jeudi.

— Bien, jeudi, merci.

LOUIS DELZONS.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE POLITIQUE

D'ÉDOUARD VII

Si l'on avait dit, il y a vingt-cinq ans, aux spectateurs de la politique européenne que l'Angleterre, vers le début du xxe siècle, posséderait un grand roi, ils se seraient crus autorisés à dédaigner cette prédiction. « Un grand règne, soit ! » auraient-ils répondu, « mais non un grand roi. Le dernier souverain anglais auquel on puisse appliquer l'épithète, Guillaume III, est mort il y a plus de deux siècles et j'oserai dire qu'il est mort à la peine, mort en léguant à son pays une guerre dont la nation ne se souciait pas, mort d'un incroyable effort pour faire prévaloir sa volonté sans contraindre celle de ses sujets. Le pouvoir personnel n'existe plus chez nos voisins : Pitt lui a porté le coup suprême en 1788, au moment de la folie de George III. Les mœurs politiques de l'Angleterre contemporaine imposent à un souverain anglais de nombreux devoirs, lui accordent, par compensation, de brillans privilèges, mais lui refusent absolument les moyens d'être « un grand roi. » Un seul trait suffit : l'homme qui vient, chaque année, en public et du haut d'un trône, débiter comme sienne une page écrite par ses ministres, et qui peut donner un décisif et outrageux démenti à celle de l'année précédente, cet homme-là peut-il espérer de passer dans l'histoire comme un grand roi? Et le doute, sinon l'incrédulité, eût été encore plus marqué, s'il avait fallu identifier la promesse de cette

grandeur royale avec la personnalité, très sympathique et très séduisante, mais un peu frivole et nonchalante, pensait-on, de cet aimable prince de Galles, l'hôte privilégié de nos grands clubs et de nos petits théâtres, l'ami de nos mondains et de nos artistes, que nous félicitions d'être « très Parisien, » sans nous inquiéter de savoir s'il n'était pas, par cela même, un peu moins Anglais.

Pourtant, que la prédiction ait été formulée ou non, elle est réalisée. Nous nous trouvons en présence d'un fait patent, indéniable, que la mort soudaine d'Édouard VII a mis plus que jamais en lumière et qui s'accusera tous les jours davantage, lorsqu'on mesurera, au vide qu'il laisse, la place qu'il a occupée. Je ne fais que répéter ce que tout le monde a dit lorsque j'écris qu'il a été vraiment un grand roi, et je ne crois pas que ce soit là l'exagération de la première heure, l'hyperbole inévitable des oraisons funèbres. Reste à faire comprendre comment il a pu, sans sortir des étroites limites où la Constitution l'enfermait, sans s'arroger un seul des pouvoirs dont ses prédécesseurs s'étaient dessaisis, jouer un rôle si considérable, exercer une influence si bienfaisante, créer ou restaurer une tradition, un système de politique européenne, refaire de ses mains ce vieil équilibre européen auquel l'histoire nous commandait de croire, mais que, pendant trente ans, nous avons vu dans la poussière. La « grandeur » d'Édouard VII semblait une impossibilité et demeure un paradoxe. Essayons de la comprendre et de l'expliquer.

I

« Est-ce un garçon ou une fille ? » demanda anxieusement le duc de Wellington à Mrs Lilly au moment où elle sortait de la chambre royale, le 9 novembre 1841, tenant le nouveau-né dans ses bras.

« — C'est un prince, Votre Grâce ! » répondit avec dignité la gouvernante, corrigeant ainsi l'irrévérence familière du vieux héros, vivante incarnation du culte monarchique, auquel l'émotion avait fait, pour une seconde, oublier l'étiquette. Certaines anecdotes sont des documens ; elles éclairent l'histoire et je crois que celle-ci est du nombre. Elle nous montre la vieille

Angleterre, traditionnelle et formaliste, debout près du berceau de l'enfant royal qui était destiné à comprendre un autre idéal et à guider des générations nouvelles vers un nouvel état social. Si l'on pouvait analyser les sentimens qui composaient l'atmosphère morale de la *nursery*, où le baby-prince allait recevoir ses premières impressions,— celles qui, dit-on, ne s'effacent jamais, — on y découvrirait des élémens insoupçonnés de l'excellente Lilly. La jeune mère s'était laissé façonner aux idées de simple félicité domestique, apportées d'Allemagne par un mari qu'elle adorait. Réaliser sous l'apparat royal la douce vie intime d'un ménage heureux, partager son temps entre la représentation officielle et l'éducation des enfans, tel est le plan d'existence adopté par le couple royal, sous l'inspiration de Stockmar qui s'est constitué leur mentor. Ils s'échapperont souvent, le plus souvent qu'ils pourront, de Buckingham-palace, si froid et si banal, ou de ce beau Windsor, plein des souvenirs d'un autre âge; ils se créeront, à Osborne et à Balmoral, des résidences à leur goût et, si je puis dire, à leur image, simples, mais très modernes, confortables et rustiques, de vraies « maisons de campagne, » où les enfans seront sans cesse auprès de leurs parens, où ils joueront en bon air et en pleine liberté, où la princesse royale sera Vicky, et le petit prince de Galles, tout uniment, Bertie.

D'après tout cela, on imagine quelle fut l'éducation de l'ambiance, la plus importante, peut-être ! — pour Albert-Edward, prince de Galles, duc de Cornwall et de Rothsay, qui ajouta plus tard à tous ces titres, héréditaires ou quasi héréditaires, celui de comte de Dublin. A huit ans, il passait des mains des femmes dans celles des hommes; il entrait sous un régime nouveau dont les lignes principales avaient été arrêtées, après de longues et consciencieuses réflexions, par le prince Albert, assisté et très influencé par l'inévitable Stockmar. Je ne donnerai pas les noms des précepteurs qui se succédèrent auprès de lui et furent censés présider aux différentes périodes de son éducation. Le prince Albert fut le véritable précepteur de son fils. Il voulait lui inspirer et réussit, en effet, à lui inspirer deux sentimens qui étaient des traits distinctifs de son propre caractère : la sympathie envers les humbles et les déshérités et cette universelle curiosité qui le portait à s'intéresser à toutes les manifestations de l'intelligence de son temps, dans la science, dans la littéra-

ture, dans l'industrie et dans l'art. Cette universalité devait, suivant lui, répandre sur toutes les classes et sur tous les objets la sympathie du futur monarque, en sorte qu'il ne se laissât point accaparer, monopoliser par telle ou telle branche de l'activité humaine, qu'il ne devînt jamais la proie d'une idée ou le prisonnier d'une coterie. Fut-ce l'effet d'une hérédité naturelle ? Fut-ce le triomphe de la méthode éducatrice ? Ce qui est certain, c'est que le prince de Galles garda, jusqu'au bout, comme ce père qu'il aima si tendrement, mais auquel, à tous autres égards, il ressemblait si peu, l'esprit ouvert à toutes les pensées de progrès qui passionnaient, autour de lui, les hommes et qu'il resta l'ami généreux et infatigable de ceux qui souffrent; sur ce dernier point, je citerai tout à l'heure un témoignage peu suspect que lui rendait, il y a quelques jours à peine, un des esprits les plus hardis et les plus ardens qui marchent à l'avant-garde du parti populaire.

Le prince et la Reine n'avaient pas jugé à propos d'imiter le roi Louis-Philippe, qui envoyait ses fils au collège pour y partager les études des enfans de nos classes moyennes. Le prince n'alla pas à Eton, mais il retrouva à Oxford et à Cambridge ceux qu'il aurait eus pour condisciples dans la grande maison qui dispense l'éducation secondaire aux fils de l'aristocratie. Il passa un trimestre à Christ Church dans l'Université classique, une année à Trinity College, dans l'Université qui était et qui est encore le foyer des hautes études scientifiques. Comme préliminaire à ces travaux, il avait suivi, pendant quelque temps, à Édimbourg, l'enseignement de Lyon Playfair qui, mêlant la théorie à la pratique, conduisait le prince, de la salle de cours et du laboratoire où les principes lui avaient été enseignés, à l'usine où on les appliquait sous ses yeux. Croire ceux qui savent, s'en rapporter aux compétences, voilà encore un don de prince, car il leur est rarement permis d'approfondir les choses, et l'universalité d'intérêt dont je parlais, il y a un moment, les oblige à accepter des affirmations sans preuves. Le grand point est donc, pour eux, de s'adresser, suivant les cas, à l'honnête homme ou à l'homme supérieur de qui découlera l'information utile ou nécessaire. Une erreur dans ce choix peut être fatale; elle peut avoir un long retentissement. A cet égard, on mit le prince dans la bonne voie; son instinct sûr, son rare bon sens, éclairé par une expérience, sans cesse accrue, du mérite et du démérite

des hommes, l'y maintinrent toute sa vie. S'il ne fut pastoujours bien inspiré dans le choix de ses relations personnelles et demeura trop fidèle à des amitiés qui n'étaient pas toujours dignes de lui, il ne se trompa jamais lorsqu'il s'agit de découvrir un informateur, un confident, un instrument politique.

Entre le trimestre d'Oxford et l'année de Cambridge, le prince accomplit le premier de ces voyages qui devaient achever son éducation d'héritier présomptif, et dont les circonstances firent, pour lui, un devoir professionnel et une forme de travail. Il se montra aux Canadiens chez qui son passage échauffa un loyalisme encore tiède. De là, traversant un petit village de pêcheurs qui répondait au nom, alors obscur, de Chicago, il pénétra sur le territoire des États-Unis et alla loger à la Maison-Blanche, sur l'invitation pressante du président Buchanan. Ainsi se consommait un nouveau pacte amical entre les deux moitiés disjointes de la race anglo-saxonne. Quand le prince de Galles visitait la tombe de Washington ou les mémorables champs de bataille de l'indépendance, si on lui avait demandé ce qui lui avait paru le plus intéressant et le plus curieux, il eût pu répondre, comme le doge de Venise, amené dans le Versailles du Grand Roi : « C'est de m'y voir ! » Mais le prince n'était pas de ceux qui s'étonnent. Il possédait déjà une bonne dose de scepticisme qu'assurément il ne tenait ni de l'un ni de l'autre de ses parens et qu'il allait fortifier dans un contact assidu avec notre société du monde impérial. En bon Anglais, il unissait, sans aucun effort, l'esprit traditionnel avec la faculté de s'adapter aux besoins nouveaux : observateur scrupuleux des vieilles formes auxquelles il attribuait probablement, comme nous, un sens et une vertu symboliques, il n'était pas, il ne fut jamais l'homme des attendrissemens rétrospectifs et des pleurnicheries historiques. L'impression qu'il rapporta de son voyage d'Amérique aurait pu se résumer ainsi : « L'heure du retour possible de la colonie à la Métropole est passée; l'heure de l'intimité entre les deux grandes nations de la même race est venue. »

A dix-huit ans, le prince reçut une belle lettre de la Reine, sa mère, qui lui annonçait son émancipation. Bachelier ès arts de Cambridge, avocat, colonel d'un régiment, il était, désormais, le maître absolu de ses actions. Cette indépendance illimitée eût, peut-être, présenté certains périls pour une nature

exubérante dont l'ardente vitalité se jetait dans tous les sports (1) et aspirait à tous les plaisirs. On y obvia en formant sa maison avec un soin tout particulier et en désignant, pour l'accompagner dans ses voyages, des hommes dont la présence seule était une garantie, sinon une contrainte.

L'année 1861 fut une des plus importantes, une des plus décisives de cette vie si pleine. Dans une vieille cathédrale allemande, le hasard (un hasard très avisé et, j'imagine, fort bien dirigé) lui fit rencontrer une belle jeune fille, venue, comme lui, en touriste et que ce décor gothique encadrait admirablement. C'était l'aînée des filles de Christian VII, roi de Danemark. Le prince en devint amoureux, c'est une lettre de son père qui l'affirme. Et qui s'en étonnerait? Un demi-siècle a passé depuis cette entrevue et, par un privilège inouï, les derniers regards d'Édouard VII, en s'arrêtant sur ce visage anxieux qui se penchait vers lui, pouvaient y reconnaître les traits, à peine altérés, de la royale voyageuse, rencontrée à Worms et qui avait servi fidèlement son œuvre de prince et de roi en l'aidant de son charme, de sa grâce, de sa bonté et de tous ces dons multiples auxquels elle a dû d'être, à la fois, l'idole des pauvres et le type des mondaines élégances à travers le monde entier.

L'année 1861 vit les fiançailles des deux jeunes gens, mais non leur mariage, célébré seulement en 1862. Mais, avant de finir, elle tenait en réserve, pour le prince de Galles, une émotion d'un tout autre genre. En décembre, il perdit son père et fut si profondément affecté de cette mort qu'on jugea la distraction d'un grand voyage nécessaire pour secouer la tristesse et la torpeur où il restait plongé. Cette fois, ce ne fut pas vers les pays neufs, mais vers la terre des souvenirs, vers les débris d'une des plus anciennes civilisations que l'on orienta sa curiosité. Il visita l'Égypte et, de là, passa en Palestine, où il eut pour compagnon et pour guide le doyen Stanley. Stanley, un des esprits les plus larges et les plus tolérans qu'ait produits l'Anglicanisme, était l'ami personnel de la famille royale et lui servait de lien avec le monde intellectuel. C'est chez lui, à

(1) J'ai raconté dans un journal, au lendemain de sa mort, un incident dont j'ai été témoin, à Compiègne, dans l'automne de 1868. Il suivait une chasse au cerf et serrait la bête de si près qu'elle se retourna et fonça sur lui. Le prince fut renversé avec son cheval. Nous accourûmes. Le prince était déjà debout. Il n'avait pas changé de couleur et s'égayait de nos figures consternées.

l'abbaye de Westminster, si je ne me trompe, que la Reine rencontra Thomas Carlyle et crut avoir apprivoisé le rustre philosophe. Stanley, homme de science et homme de goût, homme d'église et homme du monde, était très propre à introduire le royal pèlerin au milieu de toutes les émotions qu'évoque le berceau de la pensée judéo-chrétienne. Je ne me figure pas très bien le prince de Galles, tel que je l'ai connu, méditant sur les ruines du Temple, rêvant au jardin des Olives ou à Gethsemani. Jusqu'à présent, nous ne possédons aucun témoignage écrit de ses impressions, car s'il parlait volontiers et facilement, il se répandait plus rarement sur le papier, n'étant pas de complexion écrivassière comme quelques-uns des membres de sa famille. Pourtant, il eut des impressions, et qui persistèrent, car il tint à recommencer ce pèlerinage en compagnie de sa jeune femme et en jouit une seconde fois avec elle.

Six enfans, dont quatre survivent, ont été les fruits de son union avec la fille de Christian VII. On le vit souvent à Paris pendant les dernières années de l'Empire, non pas en voyageur et en passant, mais — pourquoi ne pas le dire, ainsi qu'il l'a dit lui-même et dans les termes qui ont si vivement touché la France en 1903? — comme s'il avait été « chez lui. » Le Paris d'alors était une table, toujours mise, qui offrait à tous les appétits mille sensualités exquises. Est-ce là ce qui attirait exclusivement le prince? Je ne le crois pas. Il aimait notre littérature, notre art, le ton et l'allure de notre haute société, si différente de celle qui entourait le trône de Victoria, la causerie libre, brillante et familière de nos fumoirs. Dans cette conversation, il jetait sa note, caustique et gaie, et quand viendra le moment où l'on pourra être indiscret sans indiscrétion et tempérer le deuil d'aujourd'hui par des réminiscences plaisantes, on nous redira quelques-uns de ces mots par lesquels le prince achetait sa grande naturalisation, payait son droit de cité.

S'il faisait des mots, il ne faisait pas de phrases et n'était jamais dupe de celles qu'on lui adressait. Sa charmante bonhomie cachait un pénétrant ironiste. Il était prompt à rassurer un timide qui perdait contenance en l'approchant, mais celui qui avait « posé » devant lui était jugé. En revanche, sa présence, il le savait, il le sentait, était une inspiration. Les artistes aimaient à jouer pour lui, et Coquelin, un jour, me l'expliqua : « Quand

le prince de Galles est là, tout le monde a du talent! » Je répète ce mot, parce que je crois que le grand artiste eût été heureux d'avoir fourni un trait à cet hommage funèbre.

La mort du prince Albert avait apporté au prince une foule de devoirs nouveaux, et ces devoirs n'étaient pas toujours faciles ni agréables à remplir. La Reine s'enfermait dans son deuil et le bonnet de crêpe des veuves semblait avoir, pour jamais, remplacé sur sa tête la couronne d'Angleterre. Cependant la vie nationale ne pouvait s'arrêter parce qu'un noble et généreux prince avait cessé d'y jouer son rôle actif et bienfaisant. La Reine fit deux parts des attributions de la souveraineté. Elle se réserva l'action politique, les relations avec les ministres, toute cette partie du pouvoir royal qu'elle prisait au-dessus de tout; les fonctions sociales de la royauté, elle les délégua à son fils et à sa bru. A eux de tenir les levers, de présider aux bals, aux galas, aux réceptions officielles; à eux de se transporter d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, toutes les fois qu'il y avait un cuirassé à lancer, un pont à ouvrir, un monument à inaugurer, une première pierre à poser, un geste à faire ou une parole à prononcer au nom de la royauté.

J'ai vu des natures délicates lasses jusqu'à la mort de ce dur métier si ingrat, mais si nécessaire, qui comporte, à certains momens, un oubli de soi-même, une abdication de la personnalité à laquelle on ne trouverait d'analogue que le dévouement sans réserve du Jésuite à son ordre et son effrayante formule : *Perinde ac cadaver*. L'esprit anglais présente, pour l'accomplissement d'un tel rôle, des ressources que les autres races ne possèdent pas au même degré : son optimisme invincible, son goût de la vie et cette étonnante élasticité qu'ils nomment *buoyancy* et dont nos langues continentales ignorent, et pour cause, l'équivalent. Le prince en était richement pourvu et c'est ce fond qui lui permit de rester, pendant quarante ans, à la hauteur de ses fonctions d'héritier présomptif, de soutenir, sans défaillance, la fatigue, l'ennui, l'écœurement de cette figuration royale. Sans rappeler ici cette universelle sympathie qui était, chez lui, un don de nature et qu'avait développée une éducation heureusement dirigée, il trouvait une compensation dans son goût pour tous les sports où se déploie l'activité physique du peuple anglais, pour l'art sous toutes les formes et, en particulier, pour le théâtre. Si, de nos jours, la scène anglaise tend à

sortir de l'infériorité où nous l'avons vue si longtemps, elle doit ce progrès, dans une certaine mesure, aux encouragemens qu'ont reçus du prince les auteurs et les artistes. J'ajouterai, sans crainte d'être démenti par personne, que le concours intelligent et gracieux de la princesse diminuait les difficultés de sa tâche ardue. Mais il était aidé, surtout, par la conscience de son propre succès et par la popularité croissante qui récompensait ses efforts.

Quelle meilleure preuve donner de cette popularité que l'explosion de tendre sympathie qui salua sa convalescence après la maladie qui mit sa vie en danger durant les dernières semaines de 1871 ? J'étais alors en Angleterre et je me rappelle avec quelle anxiété profonde étaient attendus les bulletins qui tenaient le public, jour par jour, heure par heure, au courant des phases de la fièvre typhoïde, dont les émouvantes alternatives faisaient succéder l'un à l'autre les sentimens les plus opposés de l'espérance et de la crainte.

Je me rappelle surtout cette journée du *Thanksgiving*, la première et la seule journée monarchique à laquelle il m'ait été donné d'assister. J'avais une place dans une tribune à Saint-Paul pour la cérémonie et je viens d'exhumer d'un tiroir ce vieux billet qui, — détail caractéristique ! — porte le plan de la cathédrale avec l'indication du chemin à suivre et du siège à occuper. Je n'ai pas fait usage de ce morceau de carton parce que, à cette cérémonie, si savamment réglée, je préférai l'étonnant spectacle de la rue où la joie populaire se donnait un libre cours et prenait toutes sortes de formes improvisées. Ceux qui ont assisté, chez nous, à la fête du 14 juillet, pendant les premières années qui suivirent son institution, se feront une idée du spectacle que présentaient les rues de Londres pendant l'après-midi et la soirée de ce jour-là.

Les mêmes sentimens se manifestèrent, quoique d'une façon plus restreinte, lors d'un grave accident qui arriva au prince de Galles pendant un séjour chez M. F. de Rothschild en 1898, et, aussi, en 1900, lorsqu'une brute à demi fanatisée, à demi inconsciente, tira sur lui, presque à bout portant, dans une des gares de Bruxelles et le manqua.

Évidemment, le peuple anglais tenait son existence pour très précieuse. Est-ce parce qu'on le croyait réservé à de grandes choses ? En vérité, je ne le pense pas. Sauf pendant son voyage

dans l'Inde en 1875, qui fut vraiment un événement historique et servit de préface au couronnement de sa mère comme impératrice des Indes, il n'avait été associé à aucun acte important, n'avait eu part à aucune des hautes fonctions que gardait encore la royauté. Bien éloigné de l'attitude remuante et frondeuse qui caractérisait les princes de Galles de jadis, il se renfermait dans une sorte d'indifférence, se laissait accuser de n'aimer que les chevaux, les cartes et le théâtre, d'être un indolent, lui qui allait être le roi travailleur par excellence et finir comme l'empereur Sévère dont le dernier mot fut : *Laboremus*. C'est ainsi que le prince Édouard put arriver au jour de son avènement sans que personne, en dehors de son cercle intime, eût soupçonné ses grandes facultés politiques.

II

S'aperçut-on, dès le premier jour, que la royauté avait changé de mains et qu'un esprit tout différent allait présider à la direction des affaires ? Non, car la première qualité d'Édouard VII était le tact, la prudence : or, le tact et la prudence conseillent, en politique, d'éviter les coups de théâtre. Aussi bien le nouveau roi ne s'apprêtait pas à renverser les pratiques royales établies sous le règne précédent, mais à les régulariser et à les systématiser. J'insiste sur ce point que Victoria prétendait exercer, et exerçait, en effet, une autorité réelle dans les choses du gouvernement. J'y insiste d'autant plus que je suis tombé, de son vivant, dans l'erreur que j'essaie de rectifier. La publication de sa correspondance m'a ouvert les yeux et un très curieux article où Lecky, le pénétrant observateur de l'évolution politique contemporaine, a noté tous les actes politiques de la vieille Reine pendant son règne de soixante-trois ans, a achevé de me convaincre et a défini, pour moi, d'une manière précise les revers de ce qu'on pourrait appeler la politique personnelle de Victoria. Son oncle Léopold, Stockmar, surtout le prince Albert, — et là est le secret de l'animosité sourde que ne cessaient de lui témoigner les grands chefs whigs, de 1840 à 1860, — lui persuadèrent que son premier devoir envers le pays était de défendre la prérogative royale contre les empiétemens du parlementarisme, — ce qu'elle fit et continua de faire, très courageu-

sement et très consciencieusement, suivant ses lumières plus claires, parfois, que celles de ses ministres. Ceux de ses sujets que j'ai souvent entendus parler d'elle comme d'un symbole vivant, d'un fétiche, d'une mascotte, de la « figure sculptée à la proue du navire, » ne se rendaient pas compte du tort qu'ils faisaient à la souveraine en lui déniant, précisément, les attributions dont elle était le plus jalouse. Elle considérait son rôle comme double. D'une part, elle se regardait comme l'âme visible, la conscience du peuple anglais; de l'autre, comme un agent, hors cadre et hors ligne, de la diplomatie britannique, une sorte d'ambassadeur extraordinaire auprès de toutes les cours. Pour accomplir la première de ces deux missions, elle comptait sur son propre instinct de droiture qui lui permettait, non de pénétrer dans la complexité des intérêts, mais d'embrasser d'un seul regard la moralité d'un acte politique. Et, pour s'acquitter de la seconde, elle mettait au service de son ministre des Affaires étrangères l'autorité patriarcale que lui conférait sa situation de mère et de grand'mère des familles régnantes de l'Europe.

En indiquant la situation politique de Victoria, j'ai défini, d'avance, celle d'Édouard VII. Mais ici apparaît immédiatement la différence de caractère, de voies et de méthode qui sépare les deux souverains. L'action de Victoria a été intermittente, limitée à certains milieux, à certains momens, à certains objets; elle a concouru à des visées politiques qui n'étaient pas toujours d'accord entre elles. Elle ne s'est exercée qu'à l'intérieur de cette vaste famille que forment entre elles les maisons régnantes de l'Europe, et dans le tête-à-tête des conversations intimes. Le roi Édouard VII a eu une politique à lui, parfaitement nette et parfaitement suivie, un programme dont il a développé, devant nous, l'un après l'autre, tous les principes et toutes les conséquences, d'une façon si claire que le plus novice spectateur de la politique européenne peut la formuler sans difficulté : fin du « splendide isolement, » restauration de l'équilibre européen. Si quelque chose avait donné une couleur et une unité aux efforts politiques de la feue Reine, c'étaient ces vagues sympathies germaniques qui venaient du plus profond de sa nature et que quelques-uns de ses sujets encourageaient, tandis que d'autres, — plus nombreux, je crois, — les lui reprochaient. La politique du nouveau Roi, au contraire, allait avoir pour but

de contre-balancer la puissance allemande, devenue une menace pour la suprématie maritime et commerciale de l'Angleterre. Ce serait prendre les grandes choses par le petit côté que de voir une sorte de taquinerie rétrospective dans l'empressement avec lequel, au début du règne d'Édouard VII, les sympathies françaises remplacèrent les sympathies allemandes. Cette réaction était préparée depuis longtemps par des actes et des paroles que tout le monde se rappelle. Les prétentions que l'Allemagne affichait à la domination des mers, la nécessité où elle était de se créer un empire colonial aux dépens des autres puissances (puisque ce petit monde, déjà plein, n'offrait à son activité qu'un champ peu enviable), le progrès de son industrie et de son commerce qui faisaient concurrence aux Anglais sur leurs propres marchés, tout faisait comprendre aux esprits clairvoyans qu'au XXe siècle, la rivalité s'établirait entre l'Empire allemand et l'Empire britannique. L'heure était venue de sortir de cet isolement dont la prétendue « splendeur » menaçait d'aboutir à une éclipse; l'heure de chercher des alliances ou des amitiés et de réparer la faute commise en 1870, lorsque l'Angleterre de Gladstone avait laissé écraser son alliée de la veille sans dire un mot, sans faire un geste pour la secourir. Cette faute-là, je puis l'affirmer, Édouard VII n'avait jamais cessé de la regretter.

Au service de cette politique qui s'imposait à lui, mais qui, évidemment, flattait, par certains côtés, ses sympathies et ses antipathies, le Roi allait placer cette incomparable expérience de quarante années, durant lesquelles il s'était familiarisé avec tous les détails de l'échiquier européen, avait appris à connaître les mœurs de toutes les cours, les caractères des gouvernans, les dispositions de tous les peuples et le point sensible de chacun. On ne lui avait rien laissé faire, mais il avait tout vu et de très près. Il savait comme personne les secrets des chancelleries aussi bien que les courans magnétiques qui emportent les foules. Il connaissait les ressources, les ambitions, les faiblesses de toutes les nations, y compris la sienne, l'étendue et la limite extrême de leur capacité pour la production pacifique comme pour l'action militaire. Son stock d'informations, sa sphère d'activité et d'influence étaient donc beaucoup plus vastes que ceux de Victoria et il disposait de moyens tout différens. Sa bonne humeur, son entrain, sa franchise créaient autour de lui une atmosphère de bon vouloir, et donnaient une impression de sincérité qui ren

daient faciles les négociations avec ses ministres. Il faut se rappeler qu'au début de son règne, l'Angleterre ne comptait guère que des ennemis. Elle était respectée : il entreprit de la faire aimer. Et comment ? En se faisant aimer lui-même. Il ramena l'opinion en lui faisant croire, ce qui n'était pas tout à fait vrai, que la nation britannique, c'était lui, et qu'elle possédait toutes les qualités qui plaisaient dans sa personne. Cette défiance envers les étrangers, parfois tempérée par une hautaine indulgence, parfois voisine du mépris, qui creusait un fossé, sinon un abîme, entre ses compatriotes et les continentaux, il n'avait pas à la dissimuler, puisqu'il ne l'éprouvait pas lui-même. Jusqu'où il poussait l'art de plaire, la coquetterie royale dont il était passé maître, un seul tout petit fait en donne l'exemple et la mesure. Il a été rapporté par un habitant de Marienbad, où il passait, chaque année une partie de l'automne. « Quand le Roi vient chez nous, il nous fait la grâce de parler l'allemand avec l'accent autrichien. » Biarritz, le séjour de printemps, aurait, sans doute, à nous offrir un témoignage analogue, quoique dans une note différente.

En essayant de comparer la politique de Victoria et celle d'Édouard VII, je me suis laissé entraîner. Revenons aux premiers jours du règne. Avant tout, il fallait mettre fin à cette guerre qui avait attristé les deux dernières années de la Reine et indisposé l'Europe, sans promettre à l'Angleterre, après tant et de si douloureux sacrifices, aucun avantage qu'elle n'eût pu réaliser sans tirer un coup de fusil, si, de part et d'autre, les bonnes volontés s'étaient unies. La paix de Vereinigen, on peut s'en convaincre en lisant les procès-verbaux des négociations, ne fut pas une œuvre de diplomates, mais de soldats. Les noms de Botha et de Kitchener y demeurent attachés, mais ils se savaient encouragés et soutenus, de loin, par le Roi pour qui cette paix fut un don de joyeux avènement. Il fallait qu'ils eussent achevé leur œuvre pour qu'Édouard VII pût commencer la sienne. Il attendit encore un an avant de l'entamer.

Je n'écris pas ici une biographie. Je n'ai donc pas à raconter les péripéties du couronnement préparé et attendu, puis ajourné ; la maladie du Roi déclarée à l'avant-veille de la cérémonie, alors que les étrangers arrivaient en foule et que les rues de la grande ville étaient déjà en toilette et en fête ; l'espoir, puis la certitude de la guérison royale succédant, presque aussitôt, et

comme un second coup de théâtre, à l'annonce du danger; enfin la cérémonie célébrée deux mois plus tard, à la satisfaction de tous les Anglais, et variée par un ou deux de ces incidens touchans et pittoresques auxquels ils attachent beaucoup de prix: le Roi soutenant de ses propres mains le vieil archevêque dont les forces défaillent au moment de lui poser la couronne sur la tête, ou relevant, pour l'embrasser, son fils qui vient, le premier, lui rendre hommage.

III

Au printemps de 1903, le Roi, parfaitement assis sur son trône, quittait l'Angleterre pour un voyage qui devait rester une date dans l'histoire de l'Europe. Il fit voile d'abord vers Lisbonne où l'attendait un roi ami et où sa visite avait été préparée par un très habile homme et très fin diplomate, qu'on mettait, et non sans raison, au nombre de ses amis personnels. Mais quelle que fût la dextérité du marquis de Soveral, il ne dépendait pas de lui de faire disparaître certaines rumeurs nées pendant la guerre, et qui lui survivaient. Il s'agissait de l'acquisition, forcée ou semi-volontaire, de Delagoa Bay dont le voisinage avait singulièrement gêné l'action militaire des Anglais et prolongé ainsi la résistance du Transvaal. A Lisbonne, Édouard VII laissa tomber, sans hâte et sans affectation, mais avec cet accent de parfaite loyauté auquel tous croyaient et auquel personne n'a jamais regretté d'avoir cru, des paroles décisives, destinées à rassurer les Portugais sur la conservation des précieux restes de leur bel empire colonial.

Lorsque Édouard VII remonta sur son yacht, le *Victoria and Albert*, il avait rendu facile la tâche des diplomates chargés de régler les questions pendantes et rattaché le Portugal à cette alliance bi-séculaire de la Grande-Bretagne qui lui a coûté beaucoup et beaucoup rapporté, et dont il doit estimer la valeur à ses profits comme à ses sacrifices. De Lisbonne, le Roi se rendit à Gibraltar et de Gibraltar à Malte. C'était la première fois qu'un souverain anglais visitait cette possession si importante. Le loyalisme des habitans était des plus précaires. En quelques paroles, adroites mais franches, le Roi toucha aux griefs de la population et fit des promesses dont le sens avait

été arrêté à Londres avant son départ : elles ont, depuis, été réalisées et ont contribué à l'apaisement des esprits. Le Roi visita Naples en touriste et fut l'hôte de lord Rosebery dans sa villa du Pausilippe. A Rome, il allait se trouver en présence de certaines difficultés, connues d'avance et déjà résolues en principe. Il s'agissait de se faire un ami du jeune roi d'Italie, de maintenir cette clause qui est le point vulnérable de la Triplice, puisqu'elle immobilise la flotte italienne en cas de guerre avec l'Angleterre dans la Méditerranée. Ce but atteint, le Roi tenait à s'entretenir une fois encore avec le merveilleux vieillard du Vatican, qu'il admirait et dont il se savait apprécié. Le Roi manœuvra avec une aisance vraiment exceptionnelle, et la Cour de Rome, cette vieille école des diplomates, rendit hommage à son tact subtil, que Léon XIII, en cette circonstance, assista et doubla du sien, pour rendre possible une rencontre, également désirée des deux parts. Le Pape et le Roi, chef nominal de l'Anglicanisme, eurent donc ensemble une longue entrevue qui resta un des souvenirs les plus intéressans d'Édouard VII et qui eut, sans doute, d'importantes conséquences, bien que le public ne les ait pas, d'abord, aperçues.

En quittant Rome, le roi d'Angleterre prit la route de Paris. Il y avait, déjà, une détente sensible dans les relations entre les deux gouvernemens depuis le commencement du nouveau règne. Les questions qui avaient divisé la France et le Royaume-Uni depuis quinze ou vingt ans, question d'Égypte, question des pêcheries de Terre-Neuve, délimitation des zones d'influence respectives en Afrique, étaient arrangées ou en voie d'arrangement. Mais ce rassérénement graduel de l'atmosphère diplomatique n'avait point gagné les couches profondes de la population. Sans remonter aux souvenirs de 1870, un nom, présent à toutes les mémoires, Fachoda, rappelait une heure où l'amour-propre national avait été cruellement froissé. Remplacer cet état d'âme par un état d'âme opposé, l'amertume et la défiance que nous avait laissées l'affaire de Fachoda par une disposition favorable à un rapprochement effectif : telle est la tâche dont Édouard VII s'était chargé, tâche bien autrement ardue que la rédaction d'un protocole, et il faut reconnaître que, dans la distribution des rôles avec ses ambassadeurs et ses ministres, il s'était donné le plus difficile.

Il entra à Paris le 1er mai 1903. L'accueil qu'il y reçut fut

poli, mais hésitant. La population, en revoyant son ancien favori dans sa réincarnation officielle, semblait se demander si elle allait le retrouver tel qu'elle l'avait connu ou si la scène allait finir comme celle où Shakspeare place, sur le chemin d'Henry V, le vieux Falstaff, le compagnon de sa jeunesse, son précepteur de folie et de plaisir. Le discours à la Chambre de commerce anglaise mit fin à tous les doutes et expliqua clairement les intentions du Roi:

« La divine Providence a voulu que la France fût notre proche voisine et, j'ose l'espérer, notre meilleure amie. Il n'est pas deux nations dans le monde que leur prospérité fasse plus intimement solidaires l'une de l'autre. Il est possible qu'il y ait eu des malentendus et des causes de dissentiment dans le passé; mais ces différences sont, je crois, heureusement dissipées et oubliées, et je suis persuadé que l'amitié et l'admiration que nous éprouvons tous pour la nation française et pour ses glorieuses traditions peut, dans un avenir prochain, se transformer en un sentiment de sincère et profonde affection entre les peuples des deux pays. C'est le but de tous mes désirs et je compte sur vous, Messieurs, qui résidez dans cette belle cité et recevez l'hospitalité de la République française, je compte sur vous tous et sur chacun de vous en particulier pour m'aider à atteindre ce résultat. »

Dès que ce discours fut connu, on put en constater l'effet. Le lendemain, les acclamations, sur le passage du Roi, doublèrent d'énergie. Elles furent encore plus enthousiastes après la visite à l'Hôtel de Ville, lorsqu'il répondit en français aux gracieuses paroles de bienvenue qui lui étaient adressées par le président du Conseil municipal:

« Je n'oublierai jamais ma visite à votre charmante ville, et je puis vous assurer que c'est avec le plus grand plaisir que je reviens à Paris, où je me trouve toujours comme si j'étais chez moi. »

Si, à la fin du XVIe siècle, Paris valait bien une messe, on peut dire qu'au début du XXe siècle il valait bien un compliment que, d'ailleurs, on sentait parfaitement sincère. Le demi-succès du premier jour s'était changé en triomphe au départ. L'entente cordiale était fondée.

Tout le monde sait avec quel zèle et quelle patience Édouard VII continua l'œuvre, si bien ébauchée à Paris en 1903. Les visites cordiales des marins anglais à Brest et des marins fran-

çais à Portsmouth, l'Exposition franco-britannique et les autres occasions qui permirent aux deux nations de déployer devant l'Europe et de resserrer leur intimité ne sont que des détails d'un plan conçu par le Roi pour donner à l'entente les dehors d'une amitié véritable. Mais ces embrassades publiques eussent été vaines si la France et l'Angleterre n'avaient montré une sérieuse résolution d'agir en commun et de se prêter l'une à l'autre un concours effectif. La convention du 8 avril 1905 fut la plus importante manifestation de ce genre : elle nous mit presque immédiatement en présence d'une opposition déclarée du côté de l'Empire allemand. C'est alors que nous fûmes sommés de soumettre à l'Europe les questions que la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne avaient cru régler entre elles. Irions-nous à Algésiras? Si nous refusions d'y aller, quelles seraient les conséquences de cette résolution? Au surplus, pourquoi ne pas y aller si l'on avait la certitude, ou la presque certitude, d'une majorité autour de la table de la conférence? La France y alla donc et elle y trouva mieux qu'une majorité : une quasi-unanimité en sa faveur; en sorte que le retour d'Algésiras fut un succès et l'on peut rappeler ces faits sans y mêler aucune amertume, à présent que l'Allemagne les a franchement acceptés. Nous aimons à penser que cet acquiescement final est spontané et que notre sagesse nous l'a justement mérité, mais il n'est pas défendu de supposer que les promenades du roi Édouard en Allemagne et en Autriche, ses causeries avec les souverains et les hommes d'État ont largement contribué à cet heureux résultat.

Restait au Roi à accomplir la partie la plus difficile de son œuvre, le rapprochement avec la Russie. La France s'y est prêtée de grand cœur, dès qu'elle a vu que, loin de mettre fin à son alliance avec la Russie, la nouvelle politique britannique allait tendre à resserrer les liens qui nous unissent au grand Empire du Nord. En Angleterre, l'entrevue de Revel et ses suites n'ont pas été comprises dès la première heure, parce que le public ordinaire est lent à s'apercevoir que les actions indirectes sont, en politique, plus efficaces, bien souvent, que les actions directes et que l'entente avec la Russie, en dépit des anciens préjugés et des nouveaux griefs, était un des plus sûrs moyens de contenir dans ses justes limites l'ambition allemande. Mais chaque jour rendra ce fait plus évident à tous les

yeux. Deux groupes de puissances ont été ainsi constitués en Europe et se font contrepoids. A l'inquiétude, à l'énervement d'une paix chaque jour menacée a succédé un sentiment de sécurité fondé sur l'équivalence des forces et qui pourrait, si les gouvernemens étaient habiles et si les peuples étaient sages, se changer en une confiance réciproque, propice à l'établissement d'une nouvelle vie internationale qui aurait ses organes communs et ses fonctions solidaires. Édouard VII a trouvé une Europe troublée et désunie; il la laisse plus calme et mieux équilibrée. Ces grands effets, il ne les a pas obtenus en menant de sournoises intrigues derrière le dos de ses ministres ou en s'épanchant dans le sein des reporters. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait au grand jour. Il n'a jamais formulé une promesse qu'il ne fût certain de tenir, ni pris aucun engagement sans s'être mis d'accord avec son gouvernement. Aussi l'homme qui lui a le mieux rendu justice est-il celui qui connaît le mieux ses actes. Sir Edward Grey, le chef du Foreign Office, disait au mois de mars 1909 :

« C'est une pratique universellement admise que le travail du Roi en matière de politique étrangère se fera par le Foreign Office, uniquement et exclusivement par le Foreign Office. Qu'il me soit permis de dire qu'aucun souverain n'a observé cette règle constitutionnelle plus fidèlement, plus religieusement que le Roi actuel. Je sais qu'il en est ainsi pour le Foreign Office, et je suis persuadé qu'il en est de même pour les autres départemens. Les visites du Roi aux cours et aux nations étrangères ont été précieuses pour la politique britannique. Elles ont été précieuses parce que le Roi possède en lui un don spécial qui n'a, je crois, jamais été surpassé, d'inspirer aux gouvernemens et aux peuples parmi lesquels il se rend l'impression du bon vouloir et des bonnes dispositions du peuple anglais. »

Lord Lansdowne, le prédécesseur de sir Edward Grey au Foreign Office, et tous les hommes d'État, anglais ou étrangers, qui ont eu l'honneur de traiter des affaires publiques avec Édouard VII, souscriront de grand cœur à cet éloge qui lui assure une place à part parmi les souverains diplomates.

IV

En ce qui touche la politique intérieure, la Constitution anglaise ou, plutôt, l'ensemble de précédens qui forme la Coutume

constitutionnelle de l'Empire Britannique impose au souverain une neutralité presque absolue qui fait à la fois sa faiblesse et sa force. Les ministères s'élèvent sans qu'il ait à choisir aucun des membres qui le composent ; le chef lui-même en est désigné d'avance par le rôle qu'il a rempli; en revanche, ils tombent sans emporter avec eux une parcelle de son pouvoir. Édouard VII s'était préparé, de vieille date, à ce rôle très difficile et c'est ici le lieu de remarquer combien ce prince si expansif, si libre dans l'expression de ses sentimens, était prudent et réservé dans celle de ses opinions. Aucun des deux partis qui se succédaient au pouvoir ne pouvait le considérer comme acquis à ses doctrines et je suis persuadé que cette neutralité était devenue chez lui une seconde nature. En cela il était le précurseur d'un mouvement presque universel auquel nous assistons de nos jours et que j'ai plusieurs fois signalé dans la *Revue :* celui qui tend à détacher les masses des deux organisations politiques auxquelles elles ont si longtemps appartenu et qui, aujourd'hui, ne sont plus que des cadres, de simples états-majors. Il y avait une tendance de plus en plus marquée à envisager le Roi comme le représentant de ces masses flottantes qui s'inquiètent peu de la discipline des partis, mais s'émeuvent à propos de telle ou telle question d'intérêt national. De temps en temps, une pensée, une manière de voir du Roi transpirait dans le public et c'était, précisément, celle qui prévalait au dehors, celle qui semblait la plus juste et la plus simple aux spectateurs. Lorsque l'Angleterre se porta, en 1906, à la défense du Libre-Échange, nul n'ignorait que ce mouvement avait les sympathies du souverain. S'agissait-il d'empêcher une grève, comme celle des chemins de fer, dont l'Angleterre fut menacée dans l'été de 1908, le Roi était aussitôt prêt à intervenir officieusement, presque silencieusement, sauf à laisser, après avoir réussi, tout le mérite du succès au ministre qu'il avait aidé de son influence. Nous ne parlerons pas du rôle modérateur qu'il a essayé de jouer dans la crise actuelle; les faits sont trop récens; le dénouement ne s'est pas encore produit.

Édouard VII a-t-il subi l'évolution démocratique de l'Angleterre contemporaine ou l'a-t-il servie? Y a-t-il vu une nécessité inévitable ou un bienfait des temps nouveaux? Une voix indépendante va répondre et le témoignage qu'elle nous apporte paraîtra, je crois, d'autant plus intéressant qu'il est inattendu. Il émane, en

effet, d'un orateur révolutionnaire, de ce William Crooks dont les audaces déconcertaient le dernier parlement et qui espère bien braver et agiter encore les parlemens futurs de son ardente parole. Voici en quels termes, le 8 mai, il parlait à un meeting populaire, au moment où le danger de mort du souverain était soudainement révélé à ses sujets :

« Je suis peut-être un de ceux qui se trouvent en savoir plus long que les autres sur le Roi. Je sais, je sens que la paix du monde est en sûreté dans ses mains et qu'il est le plus grand homme d'État que possède l'Europe au moment où je parle. Vous me demanderez pourquoi je l'aime? Est-ce parce qu'il est puissant? Non : c'est parce que je sais qu'il aime les pauvres gens... Il est au-dessus des Tories, au-dessus des Libéraux, au-dessus des Socialistes. Nous aimons à porter nos yeux, tout en haut, vers lui, comme vers notre père à tous, à nous dire qu'il est là, qu'il nous regarde et qu'il est content de nous voir livrer chacun notre bataille selon nos moyens et comme nous l'entendons. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous le conserver. »

Les vœux de William Crooks n'ont pas été exaucés et, quelques heures plus tard, la noble et utile existence dont il demandait la préservation avait pris fin. Mais il me semble que ces paroles émues, jaillies du plus profond de l'âme populaire, doivent être recueillies et qu'elles font à ce prince, qui détestait l'exagération et l'emphase presque à l'égal du mensonge, la meilleure des oraisons funèbres. Joignez-y deux mots, prononcés par le Roi lui-même, le mot qui ouvre son règne et le mot qui clôt sa vie : « Tant que j'aurai un souffle, je travaillerai au bien de mon peuple, » avait-il dit à son premier Conseil privé en prenant possession de la couronne. Et, en effet, moins de douze heures avant qu'il expirât, les médecins devaient l'empêcher de se lever « pour travailler, pour donner une audience. » Quand il sentit que c'était la fin, il murmura : « J'ai tâché de faire mon devoir ! » Ne mêlons point notre rhétorique à ces choses simples et grandes. L'œuvre politique d'Édouard VII survit : elle le fera regretter plus encore si elle est détruite.

AUGUSTIN FILON.

L'ENCHANTEMENT DE LA MER MORTE

II[1]

EN-GADDI

A Jérusalem, les Pères dominicains, — qui sont des voyageurs aussi intrépides que savans, — m'avaient dit :

— Puisque vous aimez la Mer Morte, allez la voir à En-Gaddi : c'est là peut-être qu'elle se montre dans sa plus grande beauté.

Ils m'en parlèrent avec une telle admiration, que je résolus enfin d'y aller. Je sentais bien qu'à Jéricho et près de l'embouchure du Jourdain, je n'avais pris de l'Asphaltite qu'une idée très superficielle : c'est ce que chacun en a vu. A En-Gaddi, j'aurais sous les yeux un paysage encore vierge de toute description littéraire. Je goûterais la joie de la découverte. Je serais le premier, après le *Cantique des cantiques*, à célébrer cette terre merveilleuse ! Et je me répétais, avec enivrement, le verset du poème sacré :

Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène dans les vignes d'En-Gaddi !

Puissance des mots ! Je me doutais que, depuis longtemps, il n'y avait plus de vignes ni de troènes dans la campagne d'En-Gaddi. Mais les fabuleux jardins qui firent éclore la comparaison mystique de la Bien-Aimée fascinaient mon imagination. Même incultes et désertés par les hommes, ils devaient être

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

toujours fertiles en images magnifiques. En tout cas, pensais-je, de grands souvenirs y dorment encore. Saül, David, les Esséniens ont consacré cette solitude. Ressusciter son passé mystérieux serait sans doute une entreprise au-dessus de mes forces. Pourtant, quelle émotion j'aurais à m'en approcher seulement avec la piété et la ferveur du pèlerin ! Rouvrir les jardins d'En-Gaddi, fermés, depuis des siècles, à la poésie, qui est l'unique voyante, cette ambition m'exaltait.

Mais les Pères rabattirent mon orgueil et mes enthousiasmes. Ils me dirent :

— Voir En-Gaddi est bien. Mais il faudrait faire tout le tour de la Mer Morte, pour se flatter de la décrire. Et non seulement il faudrait en longer les bords, mais parcourir le pays environnant. L'Asphaltite est le centre d'une vaste région qui a une physionomie à part, qui ne ressemble en rien à celle de la côte méditerranéenne. A l'Ouest, le Désert de Juda, à l'Est les Monts du Moab et le Désert de Syrie : cette zone a été, de tout temps, réfractaire à l'influence et à la culture occidentales. C'est un champ de bataille, où l'Orient et l'Occident se sont mesurés, au cours des siècles. L'Occident a toujours fini par être vaincu. Les cadavres de ses villes et de ses forteresses jonchent le sol hostile : Amman, — l'ancienne Philadelphie des Ptolémées, — Gérasa, Bosra, Madaba, Machærous, Pétra, avec leurs architectures gréco-romaines, leurs ruines païennes et chrétiennes, racontent ce long effort des nôtres contre la barbarie d'Ammon et de Moab et contre l'insaisissable nomade. Masada, la citadelle irréductible des Macchabées, ensevelit dans ses citernes les derniers patriotes d'Israël, écrasés par les légions de Flavius Silva. Plus loin, c'est le Djebel Ousdoum, le Mont de Sodome, puis la route du Sinaï, et les longs corridors désertiques qui conduisent vers l'Arabie inconnue. Ce pays est tout regorgeant d'histoire et de légende, tout enveloppé de prestiges et de mirages. Il relève de l'Asphaltite par son caractère et sa couleur. La Mer Morte ne se sépare point du pays qui l'entoure. C'est pourquoi une description qui ne comprendrait pas l'un et l'autre sera toujours incomplète (1).

(1) En décembre 1908, ces mêmes Dominicains de l'École biblique de Jérusalem ont entrepris, avec un bateau à pétrole, une croisière sur la Mer Morte, dont ils ont fait tout le tour. Depuis l'époque des Croisades, ils sont probablement les premiers qui aient accompli cet exploit.

Les Pères ont raison ! L'aventure me séduit : je la tenterai peut-être un jour. En attendant, je commencerai modestement par aller voir En-Gaddi.

*
* *

L'accès n'en est pas très facile. De Jérusalem, deux chemins sont possibles : l'un par Jéricho et la rive occidentale du lac. C'est le plus long et le plus fatigant. Les pistes sont atroces, et l'eau manque, paraît-il, d'un bout à l'autre du parcours. Le second, par Bethléem et le Désert de Juda. Les chemins ne sont pas beaucoup meilleurs, mais on y trouve au moins un point d'eau potable, — et puis enfin, c'est le plus court. On peut effectuer le trajet en douze ou quatorze heures, sans se presser. Pour éviter une trop grande fatigue, nous le couperons en deux et nous nous arrêterons, le soir, à Bir-Allah, un lieu vague où il y a un puits.

Bir-Allah !... cela signifie le Puits de Dieu. Rien que ces mots arabes me rappellent soudain quelle chose précieuse est un trou d'eau dans ces mornes étendues de sable, — une chose si rare et si bonne que, pour les Bédouins, c'est un présent du ciel ! Et, avec une sorte de malaise nostalgique, je me remémore l'âpre volupté de mes premiers voyages dans le Sud algérien, lorsque, après une journée de marche harassante sous le soleil de feu, nous aspirions, de toute la fièvre de nos veines, à la rencontre du puits perdu, où se recueille un peu d'eau saumâtre ! Nous y arrivions très tard, dans la nuit, et nous ne trouvions, sous quelques touffes de lauriers-roses desséchés, qu'une flaque boueuse piétinée par les troupeaux. Alors il fallait boire, à même les outres de peau de bouc, le gros vin noir du Tell, dont l'alcool chauffé, tout le jour, aux flancs des chariots, nous brûlait la gorge.

Le voyage d'En-Gaddi sera certainement moins dur. Cependant il est bien plus pénible et compliqué que l'excursion à Jéricho, qui est une partie de plaisir des plus simples : on s'y rend en voiture par une fort bonne route, presque aussi bien entretenue que nos routes françaises. Pour En-Gaddi, une véritable mobilisation s'impose. Un appareil de campement, des chevaux, des mulets, une escorte deviennent nécessaires. Cela fait toujours un certain embarras, qui flatte la vanité de l'Européen. On est ravi de rompre, pour une fois avec le confort de la vie civi-

lisée, et, bien qu'il n'y ait rien à craindre dans ces parages, on s'arme jusqu'aux dents ; on se sent plus brave de voyager ainsi, à la façon belliqueuse des anciens patriarches ; on retrouve au fond de soi les vieux instincts combatifs que la mollesse occidentale a périmés : c'est une autre dilatation d'amour-propre !

Toutes ces satisfactions glorieuses nous seront données. Nous aurons avec nous dix ou douze serviteurs. Leur rôle sera surtout décoratif, comme il sied dans un pays où le goût de la pompe s'est conservé. Mais, en cours de route, il y aura tel moment pénible, où ces figurans ne seront pas de trop. D'ailleurs, ils ont à surveiller nos bêtes de somme et tout l'attirail qu'elles transportent : une tente, des lits de camp, des caisses contenant les provisions de bouche et les boissons indispensables à l'estomac débile du Roumi. J'ai fait, à des époques moins clémentes, des voyages autrement longs, où je fus privé de ces douceurs. Décidément, celui-ci ne s'annonce pas comme bien terrible !

***

Nos gens, partis à l'avance, nous attendent à Bethléem.

Nous les retrouvons stationnant sur l'esplanade qui s'étend devant la Basilique de la Nativité. Au moment où nous y arrivons, notre drogman soutient une discussion orageuse avec un grand diable de Bédouin, qui crie, qui s'emporte, qui roule les yeux, qui prodigue les gestes forcenés et menaçans. J'entends qu'il se nomme Abdallah. C'est notre conducteur officiel, celui qui répond de nos personnes devant les tribus nomades que nous allons traverser. Pour cette protection, nous avons payé une redevance. Mais, selon la coutume, cet Abdallah se démène pour la faire augmenter. Notre flegme lui impose. Il finit par s'apaiser. Et nous partons enfin, majestueusement, au milieu des populations attroupées, qui suivent des yeux notre cortège, avec une curiosité gouailleuse.

***

A peine avons-nous dépassé les dernières maisons de Bethléem, qu'un supplice non prévu commence, qui promet de s'éterniser : celui de la lapidation continue, — une lapidation spéciale qui consiste, non plus à recevoir des pierres, mais à marcher dessus.

La ville étant bâtie sur une hauteur, nous descendons par un

chemin très en pente, taillé en escalier, pavé de gros cailloux ronds et profondément raviné. A chaque pas, les sabots de nos chevaux patinent sur les cailloux. Arc-boutés sur leurs pieds de devant, ils laissent glisser tout à coup leur arrière-train, ou bien ils sautent, à l'improviste, une fondrière. C'est une danse de Saint-Guy perpétuelle, des heurts, des cahots, des saccades, de brusques écarts qui risquent de vous désarçonner : le tout aggravé par les ressauts d'une selle primitive et très dure.

Cette descente de Bethléem, qui me paraît interminable, est une torture si cuisante, que je n'ai pas le courage de me retourner pour regarder la ville. Pourtant, à mesure que nous nous rapprochons du fond de la vallée, elle surgit au regard, elle se déploie en croissant de lune sur le rebord abrupt de son rocher. Toute blanche, avec ses maisons semi-européennes et ses clochers chrétiens, elle apparaît comme un gros bourg provençal sur une crête des Alpilles. Les oliviers, les figuiers accrochés aux interstices des roches, les petits jardins en terrasses, qui dégringolent jusque dans le torrent que nous allons enjamber, le sol écorché et tourmenté contribuent à entretenir l'illusion d'un maigre paysage de notre Midi.

Cette illusion est de courte durée. Sitôt en bas du rocher de Bethléem, il faut en escalader un autre, puis un autre, et ainsi de suite pendant des heures : maintenant, c'est le véritable désert, mais un désert médiocre, sans horizon, sans grandeur, sans la nudité absolue qui donne un style si farouche aux régions sahariennes. Une série de mamelonnemens à peu près uniformes intercepte la vue de tous côtés. Et, de tous côtés aussi, s'élargit le déferlement des pierres. Le supplice de la lapidation reprend avec une cruauté plus raffinée. Elles sont féroces, ces pierres de Juda, — pointues comme des couteaux, déchiquetées comme des scies, spongieuses et tranchantes comme ces roches marines dont le travail du flot aiguise continuellement les arêtes. Il me semble que toute l'âme aride d'Israël est étalée devant moi. C'est dur, hostile et inexorable. Tantôt cela s'éparpille à la façon d'une grêle d'aérolithes. D'autres fois, cela se répand en nappes épaisses et compactes comme les scories solidifiées d'une coulée de lave. Nos chevaux, qui boitent en foulant ces pierres coupantes, s'exaspèrent, deviennent plus difficiles à tenir. Et la mer pétrée se déploie indéfiniment autour de nous, et l'on perd l'espoir d'en voir jamais la fin...

*
* *

Vers quatre heures, un instant de répit nous permet d'embrasser l'immense étendue. Les pierres se raréfient. Nous sommes montés très haut. Le soleil d'hiver s'abaisse déjà vers le couchant. Je regarde derrière moi... Tout au fond de l'espace, bien loin, des coupoles et des tours, d'une blancheur neigeuse, se dessinent en contours distincts sur le bleu fluide du ciel. Plus près, d'autres blancheurs s'accusent derrière les ondulations sans fin des terres : c'est Jérusalem, et c'est Bethléem. Apparitions étranges dans cette solitude, profils aériens de cités célestes, elles dominent le désert qui en paraît transfiguré. A perte de vue, les collines ingrates se revêtent de nuances laiteuses, de reflets lilas et mauves, — et la mer effrayante des pierres resplendit en une longue houle vermeille. C'est une minute d'éblouissement que cette pause crépusculaire : minute où le cœur défaille de trop de beauté, splendeur trop brève, qui vous paie pourtant de toutes les fatigues et de tous les ennuis de la route !

Alors, devant ce désert plus féerique que les plus féeriques jardins, je conçois la stupeur de l'homme d'Occident égaré dans cette région des mirages. Je songe à ceux des nôtres qui passèrent par ces chemins. Quel jeu paradoxal de l'histoire ! Cette terre, où je suis, fut un fief de France. Un lourd Flamand y régna. Sans doute, le baron qui tenait Bethléem dans sa mouvance devait mépriser bien haut ce sol infertile, regretter ses bois, ses prairies et ses champs de là-bas. Pourtant, si éloigné qu'on le suppose de nos modernes façons de sentir, il est impossible qu'au fond il ne se trouvât point plus fier de commander ici que d'être un puissant seigneur dans ses Flandres ! Tout de même, — sur ces mamelons pierreux du Désert de Juda, on respire un autre air de gloire que dans les champs d'avoines devers Cambrai ou Valenciennes !...

Mais, déjà, la féerie est éteinte. En même temps que l'ombre froide du crépuscule s'étend sur la terre rembrunie, une détresse mélancolique vous pénètre comme si, derrière la splendeur éclipsée, les Portes de la Vie elle-même s'allaient fermer à tout jamais.

Je suis seul maintenant. Notre moukre, qui m'a distancé, n'est plus qu'une silhouette confuse, qui bouge, là-bas, dans la

pénombre, au pas balancé de son cheval. Nos porteurs sont bien loin en arrière. Avec un obscur sentiment d'oppression, je pousse mon cheval, pour rejoindre le moukre. Nous cheminons ainsi très longtemps, sans cesse à monter et à descendre. Les pierres ont à peu près disparu. Nous suivons des ravins que borde une piste frayée dans le sable. C'est un sable durci, comme cristallisé, où les pieds de nos bêtes se reposent, en s'appuyant sans enfoncer. Nous nous reposons aussi. Mais au supplice des pierres succède un ennui morne. Cette chevauchée dans le gris s'allonge, s'allonge démesurément. Mes yeux, comme médusés, s'attachent à deux grands trous noirs creusés dans la paroi d'une roche qui nous barre la route. On dirait deux prunelles pleines d'ombre qui regardent vers la plaine. Les deux prunelles béantes semblent reculer à mesure que nous avançons. Pourtant Bir-Allah doit être proche, si les horaires des guides sont exacts !

J'interroge le moukre qui me répond par des promesses vagues. Nous avons dépassé la roche au mauvais regard fascinateur, nous recommençons à piétiner dans le sable, et Bir-Allah, le puits miraculeux, près duquel nous devons dormir, n'apparaît toujours pas !

*
* *

Soudain, un bruit de pas précipités, des clameurs gutturales. Abdallah, jusqu'alors invisible, vient de surgir avec un compagnon inconnu. Il gesticule encore plus tragiquement que tout à l'heure, en apostrophant notre moukre. Mimique désespérée de celui-ci : il paraît que le puits de Bir-Allah est tari ! Il faut aller plus loin, si nous voulons abreuver nos bêtes ! C'est un véritable désastre ! On discute, on finit par se mettre d'accord pour faire un crochet, qui ne nous éloignera pas trop de la Mer Morte. Et nous continuons notre marche dans la nuit.

Heureusement que le ciel est admirablement pur et que la lune nous éclaire : un cerne mince et diaphane, comme le fragment d'un anneau de cristal brisé. Dans la pénombre lumineuse, on distingue jusqu'aux cailloux de la piste. Les ombres de nos chevaux se découpent en masses violettes sur la blancheur lunaire des terrains. Elles se mêlent parfois à l'ombre agile et bondissante d'Abdallah, qui a pris la tête de la colonne. Je devine bientôt pourquoi.

Des feux se précisent sur notre gauche. Un douar s'annonce : c'est la première fois, depuis notre départ de Bethléem, que nous allons rencontrer des êtres vivans. Je reconnais l'agglomération des tentes en poil de chameau, qui forment de grandes taches noires dans la pâleur livide des sables. D'autres taches moins foncées bougent d'un mouvement étrange : on devine des troupeaux de chèvres au repos. Aussitôt, les chiens de garde s'élancent vers nous avec des aboiemens furieux. Des silhouettes fantômales se dressent sur le seuil des tentes. Des enfans nus accourent, en criant d'une voix perçante, tandis que des hommes en haillons se campent farouchement en travers du chemin. Abdallah les écarte d'un geste superbe, et, après avoir parlementé un instant avec l'un d'eux, il reprend la tête de la colonne. C'est à cela qu'il sert : il est notre ambassadeur auprès de la tribu. A présent qu'il s'est fait reconnaître, nous pouvons être sûrs qu'on ne nous inquiétera pas.

Mais les chiens s'acharnent à nous poursuivre. Nos porteurs sont obligés de les chasser à coups de pierres. Ils n'aboient plus que par intermittence, et leurs aboiemens qui décroissent se répercutent en échos sinistres dans les creux sonores des dunes. Ébranlement désagréable des nerfs ! Ces chiens, ces clameurs nocturnes, ces feux de sauvages, ces nomades aux prunelles de chacals, qui luisent dans les ténèbres, c'est un brusque saut en pleine barbarie. Le civilisé, inquiet, se sent coupé de tout ce qui fait sa sécurité quotidienne. Il éprouve avec stupeur combien est prochaine et fragile la cloison qui le sépare de la brutalité primitive. Et, dans la lassitude de son corps accablé par la marche, un commencement de crainte honteuse s'insinue en lui peu à peu.

Cela s'atténue par la monotonie de la route. On suit le guide, machinalement, comme les bêtes. Abdallah, qui précède toujours nos chevaux, conduit la caravane avec une alacrité infatigable. Lui seul est à pied. Les deux mains accrochées à son fusil qui repose horizontalement sur la barre de ses épaules, sans autre vêtement qu'une espèce de tunique grossière serrée aux reins par une ceinture de cuir, il se profile devant nous, en une élégante silhouette de coureur antique. Il va, il va, soulevant, à chaque enjambée, la poussière de la piste sous ses larges plantes, ses yeux aigus dardés tout droit dans les transparences douteuses de la nuit. Il est muet, comme nous tous. Per-

sonne ne songe à rompre l'angoissant silence qui pèse sur la vaste étendue déserte...

Tout à coup, au milieu de ce silence, une vocalise jaillit : un de nos convoyeurs se met à chanter. C'est le plain-chant séculaire des régions méditerranéennes, la mélopée traînante qui, depuis le Golfe arabique, jusqu'aux derniers caps marocains, rythme la torpeur du voyage, berce les assoupissemens des siestes, ou s'élance, avec une acuité hystérique, dans les répits du plaisir. Elle est bien pauvre, cette mélopée, mais les quelques notes, qu'elle répète continuellement, suffisent pour m'évoquer des soirs d'Alger, des après-midi de Séville et de Cordoue, où des voix pareilles montaient soudain, au fond d'une ruelle ombreuse, ou noyée de ténèbres, derrière de hauts murs aux fenêtres closes. Pourtant, les voix qui chantaient là-bas, durant les nuits d'Afrique ou d'Espagne, avaient quelque chose d'autrement passionné et, parfois, un accent tragique qui vous perçait jusqu'aux moelles. La psalmodie informe qui accompagne le pas lassé de nos chevaux est sans âme comme le désert où nous errons. A la longue, ce n'est plus qu'un bruit, moins émouvant que le passage d'un souffle d'air, ou la chute d'un caillou. Elle n'exprime même pas l'anéantissement de tout effort, l'écrasement de l'homme sous le poids de cette nature impitoyable. Elle est veule, insignifiante, nulle comme l'ennui qui nous oppresse.

***

Nous nous sommes égarés sans doute ! Voici qu'il est minuit bientôt. Après nous être engagés dans un ravin, nous revenons en arrière. Le puits annoncé est introuvable ! Notre malaise augmente à scruter du regard ce désespérant labyrinthe de dépressions et de soulèvemens rocheux, ces grandes surfaces calcaires, d'une blancheur de sépulcre, qui luisent, avec un éclat spectral, au clair de lune.

Enfin, nous pénétrons dans un couloir étrange, aux parois lisses comme du marbre et que creuse, en son milieu, le lit desséché d'un oued. Le puits est au bout ! — nous crie Abdallah... Est-ce une hallucination, ou un simple effet d'éclairage ? Le silence, la solitude, l'excessive simplicité linéaire de ce lieu me saisissent, comme si j'entrais dans un monde extra-humain, dans le domaine innommable fermé à nos sens et où rien ne

se formule plus selon nos signes. Les aspects accoutumés de la matière se sont comme abolis pour mes yeux. Les figures élémentaires qui m'environnent m'apparaissent comme les prototypes d'une géométrie inconnue, — la géométrie stupéfiante d'une autre planète... Un coude brusque, et le front blanc d'une roche, pareille à un crâne gigantesque, se dresse au fond du couloir. Véritable bouche d'ombre, un large trou s'arrondit à la base. Cette ébauche de tête colossale, au fond de ce corridor sans issue, cette pâleur d'ossemens, ces lignes rigides du paysage, c'est une vision de cauchemar.

Nos chevaux s'arrêtent, et leur immobilité soudaine me réveille comme en sursaut. Nous sommes arrivés! La bouche d'ombre qui s'enfonce, là-bas sous le front luisant de la roche, c'est le puits que nous avons si longtemps cherché.

***

Mais les préparatifs prosaïques du campement ne réussissent point à dissiper l'espèce d'incantation que produit sur moi ce lieu extraordinaire. Tandis que les moukres et les porteurs sont en train de planter dans le sable les piquets de la tente, je descends vers le puits avec Abdallah.

On dirait le porche d'un hypogée pharaonique, dans la Vallée des Rois. Des degrés naturels sont taillés dans le sol. A la lueur d'une bougie, nous nous avançons avec précaution parmi les gravats. La lueur de la bougie révèle les parois d'une caverne très haute, dont la voûte et le fond sont aveuglés de ténèbres opaques. Des vols mous nous effleurent : la caverne est pleine de chauves-souris, dont l'odeur âcre vous saisit à la gorge. Encore quelques pas, et une sorte de margelle nous barre le chemin. L'eau précieuse doit être là!... Nous nous penchons, sans distinguer autre chose que les coulées verticales de la roche. Une pierre jetée par Abdallah fait un clapotement assez proche. N'importe! il faudra des cordes pour puiser de l'eau! Et comme je prononce ces mots à haute voix, un écho qui semble venir de très loin me renvoie mes paroles avec un timbre si dénaturé, si étranger pour moi et qui s'amplifie en sonorités si terrifiantes, dans la nuit des voûtes, que je remonte précipitamment les degrés, pour respirer l'air du dehors et pour revoir les étoiles.

Je regarde autour de moi. Le mica des sables brille d'un

éclat phosphorescent. Le ciel est limpide : un seul nuage y est suspendu, qui s'échevèle en traînées de vapeurs aux contours fantastiques. Une forme humaine s'en dégage, puis d'autres, emportées, avec elle, dans un vertigineux mouvement d'ascension. Des ailes, des chevelures, des draperies gonflées de vent se dessinent sous les reflets lunaires. Un profil impérieux, un bras levé qui commande à tout l'espace dominent le groupe aérien : c'est le Jéhovah de la Bible, soutenu sur son trône par les Khéroubim. Un moment, l'illusion flottante acquiert une netteté d'apparition apocalyptique. Puis l'image se défait, les vapeurs se dispersent, et le champ des constellations reprend sa limpidité sereine...

Ce désert est peuplé de visions. Et tandis que, l'imagination encore troublée, je gagne la tente enfin dressée, je songe aux rudes *nabis*, aux voyans d'Israël qui habitèrent les trous des roches voisines. Avant de m'endormir sur l'étroit lit de camp, j'essaie de lire, dans le Livre de Samuel, l'histoire de Saül et de David. La flamme jaune de la bougie oscille au moindre souffle, brouille les caractères du livre. Elle fait trembler sur les parois de la tente, les figures aux couleurs violentes dont elle est couverte du haut en bas. C'est une tente égyptienne, fabriquée au Caire, par des ouvriers indigènes : des lotus, des ibis, des éperviers, des dieux à têtes animales s'enlèvent sur le fond blanc de la toile, que des inscriptions arabes encadrent de leurs fourmillantes arabesques. Tout cela bouge, grimace, s'anime d'une vie effarante dans le halo livide de la lumière. Au dehors, j'entends cliqueter les chaînes des chevaux à l'attache, et, de temps en temps, quelques syllabes rauques, que nos moukres échangent autour du feu. Puis, un hululement de chouette, puis un murmure de vent qui se soulève et qui défaille, puis le calme absolu... Et j'éprouve une détresse d'âme comme jamais je n'en ai ressenti, même au cours de mes pérégrinations sahariennes, lorsque j'étais seul, perdu dans l'alfa, ou dans les sables des dunes.

*
* *

Le lendemain, au petit jour, ces impressions funèbres se dissipent.

Le paysage, qui m'avait paru si fantastique sous la lune, est seulement morne et désolé. Sauf l'ouverture bizarre du puits et

la structure de la muraille rocheuse qui le surplombe, tout se confond dans une même aridité monotone.

Après l'abreuvage des chevaux et des mulets, nous nous remettons en selle : cette fois, l'étape sera beaucoup plus brève, car, par un hasard providentiel, notre course au puits nous a singulièrement rapprochés de la Mer Morte.

L'aspect du pays devient de plus en plus désertique et farouche. A travers une succession de cuvettes, de cônes, de plates-formes qui semblent façonnées de main d'homme, la lapidation recommence : continuellement, des grêles de pierres noires, brûlées, comme émiettées par le soleil, — et, çà et là, des blocs isolés, d'une blancheur de chaux. Très loin, des pics bleuâtres surgissent par-dessus les fauves ondulations des terrains, — et leur altitude est comme un élargissement de l'horizon, comme une libération de la vue emprisonnée entre les médiocres ravinemens du Désert de Juda.

Nous montons lentement dans la direction des pics. Tout à coup, Abdallah, qui nous a devancés, agite ses longs bras maigres, du haut d'un escarpement. En-Gaddi est au-dessous! Nos chevaux, entraînés par celui du moukre, prennent aussitôt le galop. A mesure que nous escaladons cette dernière pente, l'Asphaltite émerge des profondeurs du gouffre. Nous nous arrêtons au sommet d'une immense falaise, qui, d'une hauteur de trois cents mètres, domine le niveau de la mer. Alors, c'est quelque chose de si prodigieux que tout ce que j'ai vu, jusque-là, de plus extraordinaire, s'éclipse devant ce spectacle certainement unique au monde.

*
* *

D'abord, le vide béant sous nos pieds, l'immensité de ces espaces bleus, les convulsions tragiques de cette nature travaillée par les feux souterrains, le soulèvement formidable de toutes ces masses géologiques, cela excède, par son énormité, la capacité ordinaire de la perception. On est comme hébété d'étonnement. Mais, tout de suite, la mer inerte, figée et brillante entre ses murailles de montagnes, détourne l'attention. Sous les buées des vapeurs matinales, la surface paraît solide comme une croûte de glace. De la hauteur où nous sommes, on ne distingue pas les plissemens innombrables des petites vagues : l'Asphaltite, d'un bout à l'autre, se déploie comme un bras de mer gelé.

Et puis, peu à peu, l'œil s'habitue à la *démesure* de ce surprenant paysage. On aperçoit des presqu'îles et les anses des rivages, qui se découpent en noires échancrures sur la vitre ternie du lac. Elles sont minces comme des pellicules de terre flottante, nettes comme les sinuosités d'un cadre d'ébène appliqué sur le poli d'un miroir. Elles tranchent sur les jaunes cuivrés, sur les blancs laiteux de la double chaîne de montagnes qui les resserrent à l'Est et au couchant. Du côté de Moab, du côté de Juda, des architectures naturelles, d'une audace inouïe, se superposent jusqu'à la limite pâle du ciel, une débauche de formes inconnues qui dépassent toutes les extravagances de nos styles modernes! Celles de la rive occidentale sont les plus bizarrement imprévues : des dômes tronqués, des pylônes cintrés en fer à cheval, des renflemens bulbeux ou turriformes, des contreforts, des arcs-boutans aux courbes invraisemblables, des pilastres soutenant des saillies obèses qui se contournent en balcons et qui s'ajourent comme des balustres, c'est un tohu-bohu d'édifices incohérens et titanesques. En face, sur l'autre rive, la furie des lignes se calme. On dirait une enfilade interminable de grands palais italiens, aux façades régulières et aux proportions nobles, mais toujours démesurées. De loin, cela semble les ruines de villes géantes, dont le sol lui-même aurait été dévasté et stérilisé par le feu.

A cause de ces simulacres d'habitations, et parce que tout y rappelle l'industrie humaine, ces bords désolés de l'Asphaltite paraissent plus déserts que le désert véritable : on y est davantage obsédé par la pensée que l'homme est absent. La disparition de la vie végétale elle-même y est plus saisissante, parce qu'involontairement l'imagination cherche des jardins et des cultures autour de ces apparences de villes.

On se rappelle qu'il y en eut autrefois de réelles dans cette région, non plus de vains jeux de la matière brute, mais des cités vivantes, abris d'êtres pareils à nous, et que, depuis les cataclysmes et les dévastations des guerres, jamais plus elles ne se sont relevées de leurs ruines. Plus rien n'a germé, plus rien n'a été bâti sur cette terre maudite. Il y a, sur elle, une sorte d'interdiction divine, qui s'ajoute à l'hostilité des forces élémentaires. Manifestement, l'homme en est chassé par une volonté mystérieuse. Il n'a rien à faire ici. Alors, on sent avec effroi le cercle de la vie se resserrer autour de soi, se restreindre au petit

morceau d'espace que l'on occupe. On est un prodige dérisoire, un accident monstrueux, au milieu de cette mort qui vous bloque de partout. On est seul, nu et désarmé contre la masse formidable de toutes ces choses sans âme. Que la chaleur s'élève sur vos têtes, que votre course se prolonge seulement de vingt-quatre heures, sans vivres et sans eau, et c'est fini de refléter dans vos yeux ce coin inhospitalier du monde. La faim et la soif redeviennent des réalités terribles. L'agonie est une nécessité prochaine. Rien n'humilie davantage le civilisé que cette confrontation avec tout l'*étranger* et tout l'inconnu qui échappent à ses prises.

Et, — encore une fois, — le silence écrasant de ces espaces achève la défaite de nos sens. Le silence absolu du désert! Nous ne savons pas ce que c'est, dans notre Occident agité. Sans cesse, des rumeurs emplissent nos oreilles. C'est, pour nous, comme le rythme du temps. L'écoulement des bruits, c'est le torrent même de la vie... Et voici que, tout à coup, le rythme s'arrête de battre, et que le fleuve est tari! Plus rien!... Avec le silence, on entre, par avance, dans l'éternel, dans quelque chose de plus mort que la mort. Car la mort, c'est encore le transitoire, un aboutissement ou un point de départ, — et l'éternel n'a ni commencement ni fin.

Quel silence sur cette falaise de l'Asphaltite! Tous les infinis: celui du temps et celui de l'espace! Mais la splendeur de la lumière est telle, elle dilate si triomphalement les prunelles, elle pénètre d'une telle illusion de force et de joie le misérable éphémère que nous sommes, qu'il est impossible de subir longtemps cette confusion de la pensée. L'immensité de l'étendue vous sollicite. Un désir fou de courses vagabondes vous emporte. Là-bas, derrière le Mont de Sodome, se déroule l'Arabie mystérieuse, avec ses enchantemens et ses mirages. On rêve pour soi la vie du nomade, on souhaite ses risques, ses souffrances, sa dure liberté... Et, comme un symbole des éblouissemens qui vous attendent, l'Asphaltite vous offre le clair miroir de sa face, maintenant débarrassée des vapeurs de l'aube. L'eau transparente se moire de nuances; des courans s'y déploient en longues lignes rigides, qui ressemblent à des canaux de mercure taillés dans un bloc de cristal. Un coup de vent s'élève, — et aussitôt le lac prestigieux change de visage.

A présent, c'est un gouffre d'azur élargi et creusé à l'infini,

où l'écume onctueuse des courtes vagues dessine, d'une extrémité à l'autre, une immense arabesque blanche, — la tige d'un lys arborescent brodée sur la soie bleue d'un vélum.

*
* *

Mais il faut songer à descendre vers En-Gaddi.

Je me penche tout au bord de la falaise et je regarde : En-Gaddi est là, sous nos pieds. Ce qui fut l'ermitage des Esséniens est un lieu vague, une étroite terrasse en demi-lune, qui semble baigner dans les flots vitreux de la Mer Morte. Ces solitaires avaient bien choisi leur retraite. Là, vraiment, ils étaient séparés du monde. Devant eux, la mer infranchissable, où jamais une voile n'apparaît. Derrière eux, cette roche perpendiculaire, qui dépassait en hauteur les murs des plus hautes forteresses !

Pour arriver jusqu'en bas, nul autre moyen d'accès que les entailles qui zigzaguent aux flancs de la roche. C'est aussi roide et aussi dangereux que les escaliers extérieurs par où l'on monte à la flèche d'une cathédrale. Déjà nos convoyeurs déchargent les bêtes de somme : autrement, les oscillations du bât, pendant la descente, les entraîneraient dans le précipice. Tous nos bagages vont être transportés à dos d'homme.

Auparavant, il s'agit de faire passer les mulets et les chevaux, opération beaucoup plus compliquée que je ne pensais ! Les premiers s'en tirent assez bien. Mais, dans les endroits difficiles, les chevaux renaclent, leurs sabots glissent sur la pierre polie des degrés. Alors, le moukre étend sous leurs pieds des couvertures de laine, où ils trouvent une assiette plus solide. Ils avancent ainsi de quelques mètres, et, dix pas plus loin, c'est à recommencer : le moukre étend de nouveau sa couverture. Nous-mêmes, nous avons autant de peine que ces pauvres bêtes à garder notre équilibre. Pour ne pas tomber, il faut s'accrocher aux saillies de la falaise, se traîner sur ses genoux, ou, dans les pentes rapides, se laisser couler sur son dos. Jamais je n'avais été soumis à une pareille gymnastique. Je me souviens encore, avec une sueur d'angoisse, d'une ascension du Taygète, qui fut pour moi une torture de quatorze heures. Ce n'était rien en comparaison. A tout instant, je fermais les yeux, dans la crainte de céder au vertige, et, quand je les rouvrais, j'apercevais sous moi, dans des profondeurs d'abîme, les eaux bleues de

l'Asphaltite, qui resplendissaient avec une attirance maléfique.

Traversée d'obstacles continuels, cette descente périlleuse s'éternisa. Dès huit heures du matin, nous étions au sommet de la falaise : nous ne fûmes en bas qu'après-midi.

*
* *

Le voici donc, ce fameux jardin du *Cantiques des Cantiques!* « *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène dans les vignes d'En-Gaddi!...* » Lointain et presque mythique souvenir!

Le jardin est abandonné, personne n'y vient plus, rien n'y pousse que, çà et là, quelques touffes d'herbes folles et d'étranges bouquets épineux que, de loin, on prend pour des ronces et qui, pourtant, sont des arbres. Ces arbres sont robustes et leurs branches largement étalées, mais à distance, ils paraissent tout petits. La terrasse elle-même est plus étroite encore qu'on ne l'avait supposé, du haut de la falaise. De cet endroit, elle se confondait avec les terrains vagues qui l'entourent et qu'elle domine. En réalité, elle ne plonge pas dans la mer. Elle en est séparée par une mince bande de terre, que rongent les eaux de l'Asphaltite et où pullule une extraordinaire végétation.

C'est là sans doute que fut la biblique En-Gaddi. Cette butte à peu près semi-circulaire, façonnée en forteresse naturelle et si bien défendue par les accidens du sol, était toute désignée pour l'emplacement d'une ville. L'essentiel, en ce pays et à ces époques reculées, était d'être à l'abri du nomade, de l'ennemi quel qu'il fût, et de se retrancher dans une position inaccessible. La ville d'En-Gaddi! Quand on voit la misère du lieu, ces mots accouplés forment un contraste ridicule pour nos imaginations. La similitude des termes nous abuse. Ce n'était pas une ville au sens où nous l'entendons, mais quelque chose peut-être comme les *bordjs* de nos régions sahariennes, une simple muraille de pierres crues, percée de meurtrières et abritant une cinquantaine de cabanes en pisé. En tout cas, il semble difficile de placer En-Gaddi ailleurs que sur cette terrasse. On devrait y faire des fouilles. Le sol inégal est comme bosselé de ruines. Il a la stérilité spéciale aux aires de villes détruites et il tranche bizarrement sur la vaine fertilité de la campagne environnante.

La stérilité n'y est pourtant pas absolue. De loin en loin, parmi le peuple anonyme des herbes sèches, des asphodèles sur-

gissent, droites et rigides, avec leurs dures feuilles métalliques, d'une apparence tellement factice qu'on les croirait artificiellement piquées dans les creux des roches. Et puis, il y a les arbres! Ils sont cinq ou six en tout, mais assez étranges, assez illustres aussi, pour qu'on prenne la peine de les regarder. Les plus gros sont, en effet, des *sejkals*, — et le sejkal, selon la Bible, fournit son bois pour la construction de l'Arche sainte d'Israël. On le nomme communément « le Bois de l'Arche. » C'est un arbre trapu, au tronc puissant, aux branches épanouies en parasol et dont les feuilles menues ressemblent à une écume verdâtre, ou à de la moisissure. L'écorce hérissée d'épines a l'air momifiée et morte. Aucun arbre du désert ne donne une pareille impression de résistance acharnée contre les forces ennemies qui l'assaillent, — le feu dévorant du soleil, les assauts des vents dévastateurs. Il est dans un état de défense perpétuelle. A lutter opiniâtrément ainsi contre la nature ambiante, le sejkal a fini par se confondre avec elle. Il est inerte et inanimé comme elle. Il a la dureté de la pierre et des métaux. Presque incorruptible, il était prédestiné à servir d'enveloppe à la Loi qui ne passe point.

Plus luxuriant, plus rapproché de nos arbres d'Europe est le fameux pommier de Sodome. Si je ne me trompe, il n'en existe qu'un seul sur la terrasse d'En-Gaddi. En cette saison de l'année, il est en pleine floraison.

Ses fleurs rappellent, à s'y méprendre, celles du magnolia; mais, au lieu d'être d'un blanc laiteux, elles sont vertes, — d'un vert livide et gras, — avec des pétales charnus et comme gonflés de poisons. Les fruits apparaissent déjà. Ce sont de gros ballons verts couturés diamétralement d'une sorte de bourrelet en commissure. On les ouvre comme des lanternes vénitiennes. A l'intérieur, à la place du lampion, repose un croissant écailleux posé, en son milieu, sur un pédoncule, les deux cornes en l'air. Deux petites épines soyeuses, d'un blanc de satin, en aiguisent les deux pointes. Ces fruits lustrés et regorgeans de sève, ce bel arbre au feuillage hospitalier démentaient tous mes préjugés littéraires à l'endroit du funèbre pommier de Sodome.

Ceux qui l'ont décrit ne l'avaient probablement pas vu. Ils n'en connaissaient que les fruits desséchés, tels qu'on les vend aux pèlerins, dans les caravansérails de la route de Jérusalem à Jéricho. En vieillissant, l'écorce verte se durcit et prend des

tons jaunes qui la font ressembler à une peau d'orange. Lorsque ces pommes sont bien sèches, il suffit d'une légère pression pour les briser. Elles tombent en poussière dans la main et prêtent alors aux plus ingénieux développemens allégoriques sur la vanité des plaisirs, — brillans et séduisans de loin, mais qui ne sont plus que cendre, dès qu'on les touche.

Le pommier d'En-Gaddi est si vivace et si verdoyant qu'il ne paraît point être du même pays que les rugueux sejkals, ramassés, là-bas, sous leurs épines et leurs carapaces de pachydermes. Il est vrai que, lui, il est abondamment arrosé par une source qui baigne ses racines, tandis que les autres se rabougrissent au milieu des pierres tranchantes.

Cette source est un délice parmi tant d'aridité désolante. Pauvre source, comme il ne s'en trouve que dans ces régions disgraciées! Elle est tiède, la saveur, légèrement sulfureuse, est désagréable. Et pourtant son seul aspect crée une illusion de fraîcheur et répand, aux alentours, la petite poésie naïve qui, dans tous les pays du monde, s'attache aux eaux murmurantes. Il y a tant de charme dans son accueil que nous nous décidons à planter notre tente auprès d'elle. Mais ce lieu de rafraîchissement a ses habitués sur qui nous ne comptions point. A peine y sommes-nous installés que deux jeunes chameaux se présentent pour y boire. Ils sont extrêmement drôles, ces adolescens du désert. Frisés, couverts du léger duvet jaune des oisons fraîchement éclos, ils plongent voluptueusement leurs babines sémitiques dans l'onde désaltérante, les paupières mi-closes sur leurs gros yeux en boules de loto. Puis, nous ayant aperçus, ils prennent tout à coup la fuite, en tricotant de leurs jambes maigres, où le poil s'arrête à la hauteur du jarret. Ils sont gauches et grotesques à plaisir, comme, à l'âge de la mue, deux nigauds de collégiens en pantalons trop courts.

*
* *

En suivant les sentiers frayés par les chameaux, on descend, de la terrasse d'En-Gaddi, dans la plaine resserrée qui l'entoure.

Cette campagne minuscule est un chaos où la mort et la vie s'envahissent et se recouvrent perpétuellement. Au milieu de fourrés compacts, aux pousses vigoureuses et tenaces, se dressent des arbres morts, dépouillés de leur écorce, brûlés, stérilisés par l'ardeur véhémente du soleil, squelettes végétaux, dont les

ossemens blanchis se fendillent et s'émiettent sur le sol. Avec la même rapidité que l'ardeur tropicale hâte l'éclosion de toutes ces plantes, elle les tue et les décompose. On ne peut faire un pas sans écraser des amas de branchages, qui craquent comme du verre sous les pieds. Et, partout aussi, les pousses nouvelles vous barrent le chemin, s'allongent en lianes rampantes, ou se pelotonnent en grosses boules crépues comme une chevelure de nègre. Tout cela est âpre et sans couleur, poudreux, rugueux, dévoré par le hâle. Les plantes vivantes se distinguent à peine des plantes mortes, et comme celles-ci ont pris les tons blanchâtres des roches, que le feuillage des autres est d'un vert carbonisé, la plaine d'En-Gaddi, considérée de la falaise, paraît un désert où aurait passé un grand incendie.

Cependant les arbustes sauvages y foisonnent. Je reconnais, çà et là, des jujubiers et des tamaris. Ce sont les espèces les plus nombreuses. Mais il s'y trouve encore des arbrisseaux à fruits jaunes qui ressemblent à des nèfles du Japon. Ces petits arbres malingres reculent devant l'armée formidable des roseaux. Partout où suinte un peu d'humidité, le roseau s'étale et s'établit. Il étouffe ses voisins sous l'enchevêtrement de ses feuilles coupantes et de ses hautes lances à panaches. L'eau abonde dans cette campagne aride, déchaînant d'un bout à l'autre une extravagante et inutile fécondité. Ainsi arrosée, chauffée, comme une serre, par un soleil presque toujours torride, l'antique oasis d'En-Gaddi dut justifier pleinement sa réputation. Il paraît que, sur la rive orientale du lac, les palmiers croissent d'eux-mêmes. Ici, lorsque la plaine était cultivée, la palmeraie devait être aussi merveilleuse que nous le racontent les historiens anciens. Sous son ombre devaient prospérer non seulement les vignes chantées par le *Cantique des Cantiques* mais tous les arbres fruitiers de l'Orient... Qui sait? Peut-être que cette prospérité n'est pas perdue à tout jamais! Il suffirait de si peu de chose pour qu'elle renaisse! Comme à Gennésar, que des colons s'installent à En-Gaddi, et l'histoire recommence!

*
* *

Malheureusement, la fertilité de ce petit coin de terre expire presque immédiatement, à la limite de la Mer Morte. Tout ce que le flot corrosif a touché est aussitôt flétri

C'est pourquoi la grève d'En-Gaddi est aussi désolée que celle de Jéricho. La végétation vivante disparaît, à l'exception des roseaux, entretenus, jusqu'au bord de l'eau mortelle, par les ruisselets qui s'y déversent. Sur le sable menu, léger, aussi moelleux que celui de nos plages, les bois naufragés s'amoncellent, ou se redressent tragiquement, comme les plants d'un jardin saccagé. De place en place, s'arrondissent des mares croupissantes, où flottent des sanies rosâtres et où s'abreuvent, en troupes serrées, les inextirpables roseaux. Des battemens d'ailes continuels emplissent les fourrés. Comme sur les rives du Jourdain, les oiseaux s'y multiplient en toute confiance et sécurité. Les perdrix, les moineaux, les culs-blancs s'envolent par bandes dès qu'on s'approche. Les petits cris effarouchés qui se perdent dans le gouffre splendide de l'espace, le frémissement de vie chétive qui palpite au ras de ce sol meurtrier, cela vous pénètre, à la longue, d'une angoisse qui grandit, à mesure qu'on se sent plus seul devant toute cette matière écrasante.

Sous le soleil de trois heures, les flots lourds de la Mer maudite se déroulent comme des volutes d'argent massif. Les sinuosités des rivages s'y découpent en noirceurs opaques. Tout au fond, au delà des eaux mornes et brillantes, dans des lointains infinis, le Mont de Sodome exhausse sa coupole découronnée. C'est d'une magnificence funèbre!... Un silence prodigieux, que rompt, par intervalles, la pulsation régulière du lac! La nappe pesante se déploie, et, — de tous les promontoires, de toutes les anfractuosités des roches, — la grande voix de l'Asphaltite s'élève, s'amplifie, se répercute en un grondement de tonnerre.

*
* *

Sur la terrasse où je suis remonté, on ne perçoit plus le roulement du flot. Ce n'est maintenant qu'une rumeur indistincte, un bruit sourd d'explosion souterraine qui, de temps en temps, rythme le silence. Même les ondulations des vagues se sont effacées. La surface de la Mer Morte a repris son habituelle apparence de vitre ternie.

Dans ce calme si profond des montagnes et de la mer, cette immobilité des grandes lignes horizontales, on n'éprouve plus le besoin d'agir ni de penser, on se laisse aller au sommeil

inerte des choses. La simple douceur d'exister n'est plus qu'un sentiment vague qui s'élève à peine jusqu'à la conscience. Une béatitude complète vous emplit. L'air est si pur sur ces hauteurs, la lumière si limpide, qu'il suffit de respirer et d'ouvrir les yeux pour être parfaitement heureux. On comprend que des solitaires aient élu cette retraite, pour y goûter en paix la volupté de la vie contemplative.

En aucun autre endroit de la Judée, les Esséniens ne pouvaient mieux réaliser leur idéal ascétique.

*
* *

Plusieurs générations d'entre eux vécurent ici : cela est certain. Aujourd'hui que l'oasis est détruite, la vie humaine nous paraît tellement impossible, dans ce désert, que cela a l'air d'un mirage historique. Pourtant, les textes anciens sont formels : il y eut des communautés esséniennes à En-Gaddi.

Comme on y a voulu voir une première ébauche des communautés chrétiennes aux siècles évangéliques, notre curiosité s'attache à ces ancêtres du monachisme occidental. On aimerait à retrouver leurs traces authentiques. C'est difficile ! On ne sait trop où situer leurs couvens.

Si réellement la butte où nous sommes fut autrefois une place forte, ce que Josèphe appelle une des « toparchies » de la Palestine, un centre stratégique important et muni d'une garnison permanente, comment admettre que les Esséniens se soient mêlés à la population urbaine, eux si jaloux d'éviter tout contact impur ? Les miliciens à la solde des Hérodes étaient, en général, des étrangers, c'est-à-dire, pour eux, des impurs. Les Juifs eux-mêmes, du moment qu'ils n'appartenaient pas à la secte, étaient également souillés à leurs yeux. Alors, il faut bien supposer qu'ils vivaient aux alentours d'En-Gaddi, et non dans l'enceinte de la ville. On a cherché, dans les parois de la falaise voisine, des grottes naturelles ou des sépultures creusées de main d'homme, où ils auraient pu s'abriter, comme firent, en Égypte, les Pères du Désert : on n'a rien rencontré de semblable (1). L'hypothèse la plus plausible, c'est qu'ils habitaient à proximité de l'oasis. Les Esséniens, nous le savons, s'adonnaient à la

(1) Le P. Lagrange, actuel prieur du couvent de Saint-Étienne, à Jérusalem, et membre correspondant de l'Institut de France, a tenté ces recherches et a écrit, à leur sujet, un très intéressant article dans la *Revue biblique* de 1894.

culture et au jardinage. S'il en est ainsi, la palmeraie d'En-Gaddi leur offrait une retraite éminemment propice, pour y exercer leur métier d'agriculteurs et de jardiniers.

Lorsque j'errais dans cette plaine, aujourd'hui veuve de ses palmiers, malgré moi, des vers restés dans ma mémoire, des vers de Leconte de Lisle, autrefois admirés, m'obsédaient. C'est une apostrophe à Jésus :

> Figure aux cheveux roux, d'ombre et de paix voilée,
> Errante aux bords des lacs sous son nimbe de feu,
> Salut! L'humanité, dans ta tombe scellée,
> *O jeune Esséniens*, cherche son dernier dieu!

Le Christ aurait donc commencé par être l'un d'eux! Il aurait appartenu à une de leurs communautés galiléennes! Peut-être même serait-il venu jusqu'ici!... Je l'avoue, j'étais troublé par ces vieilles imaginations de la critique, que l'auteur des *Poèmes barbares* s'est borné à reproduire. Je n'avais aucune raison de m'intéresser aux Esséniens, sinon en tant que précurseurs du christianisme.

Ce seraient, en tout cas, des précurseurs bien lointains. Si l'on s'en tient aux textes, on estime que les analogies entre les deux doctrines sont fort superficielles et que leur ascétisme ne ressemble pas plus au nôtre que n'importe lequel des ascétismes orientaux. Le célibat, la vie en commun ne les caractérisent point particulièrement, non plus que le noviciat qu'ils imposaient à leurs néophytes. A part ces règles et ces observances qui furent celles de toutes les sectes philosophiques et religieuses de l'antiquité, ces braves gens nous apparaissent comme des pharisiens un peu plus austères. Ce sont de purs Juifs, qui ne se distinguaient des autres que par les exagérations de leur piétisme : fréquence des prières, repos absolu le jour du sabbat, manie des purifications poussées jusqu'aux plus bizarres raffinemens. S'ils étaient réputés comme devins (un Essénien prédit l'empire à un roi juif), on ne voit pas qu'ils aient continué la grande tradition du prophétisme. Rien, chez eux, qui s'apparente à l'idéal de charité évangélique, rien qui annonce la sensibilité chrétienne. Peut-être que, pour les bien juger, il siérait de connaître leur enseignement et leur morale ésotériques. Tels qu'ils nous sont présentés, ils nous rebutent par leur médiocrité de pensée, leur sécheresse et leur étroitesse de cœur.

Vouloir en faire des moines avant la lettre serait abuser d'un rapprochement trop facile. Ces bons jardiniers n'étaient point des moines ni des ermites, eux qui ne vivaient ni claustrés, ni entièrement séparés des autres hommes.

Mais il vaut mieux confesser notre ignorance. En réalité, — et malgré tout ce que nous en racontent les historiens, — ils nous demeurent impénétrables. Pour ma part, je ne les comprends pas. Je ne conçois même point la possibilité de les rattacher matériellement à ce terroir d'En-Gaddi. Si je m'imagine sans peine les Prophètes dans la désolation du Désert de Juda, je ne m'explique plus la présence de ces lugubres Esséniens dans la riante oasis qui se déployait sous la terrasse où je suis, devant les splendeurs des Monts de Moab et tous les enchantemens de la Mer Morte. Moi, je suis venu ici pour enivrer mes yeux du spectacle : eux, sans cesse absorbés dans les minuties d'une dévotion machinale, ils s'efforçaient de n'en rien voir.

*
* *

Quelle singulière vertu cela suppose ! Comment ne pas voir la triomphante beauté, qui, en ce moment, rayonne sur tout l'étrange pays de l'Asphaltite ?

Le soleil se couche. La mer, absolument calme, se colore de teintes inconnues, même pour un regard habitué aux nuances les plus opulentes des mers méditerranéennes. C'est un bleu très rare, un bleu cendré de myosotis, sans profondeur ni transparence, qui prête à l'immobile surface la dureté éblouissante des porcelaines ou des marbres. Cette énorme gemme, à l'eau dormante, s'enchâsse dans les grès rouges des monts de Moab, dont les falaises architecturales étagent, dans le ciel divinement rose, des terrasses croulantes, des tours, des obélisques, des palais en ruines. En face, les gorges de l'Arnon se creusent, entre deux pylônes légèrement inclinés, comme le porche colossal d'un temple thébain. A droite, le cône aplati de Machærous est un vaste bouclier d'or posé sur le faîte régulier d'un édifice. Vers le Sud, la Lisân, — la presqu'île de gypse, d'albâtre et de soufre, — qui coupe en deux la Mer Morte, devient un foyer d'invraisemblables mirages. Sous les jeux des reflets, pareils aux colorations fugaces et chaudes des vobubilis, — les bleus tendres, les roses-laque, les bruns et les jaunes, — des formes déconcertantes émergent et se précisent peu à peu, pour

se dissoudre, l'instant d'après. Précipités par les éruptions souterraines, ces strates volcaniques ont été taillées, sculptées, déchiquetées, au cours des siècles, par l'eau mordante du lac, par le soleil et par le vent. L'œuvre des forces naturelles se poursuit sans trêve, produisant des figures instables, toujours en travail, et dont l'aspect change selon la perspective et la distance. En cette minute, par delà les eaux bleues de la mer, on dirait qu'il y a là, là-bas, vers l'Arabie, un grand port occidental, — une Palerme ou une Messine fabuleuse, — avec des quais lumineux, dorés par le hâle marin, et de hautes bâtisses à pilastres, dont les fenêtres incendiées renvoient les feux du soleil couchant.

Et néanmoins, malgré ces entassemens d'architectures illusoires, malgré toute cette surcharge du détail, — l'ensemble, comme dans la plaine de Jéricho, reste d'une extrême simplicité. C'est tellement grand, que les plans confus du paysage finissent par se réduire à deux immenses surfaces rectilignes et rigides : un miroir horizontal, une muraille perpendiculaire, fuyant à l'infini.

Parfois, lorsque les tons sont tout à fait adoucis, on songe à un Nil plus large et plus encaissé, — un Nil désert, où la vie se serait arrêtée, où ne passeraient plus les longues voiles triangulaires des *dahabiehs*. Mais trop de vapeurs montent de la cuve fumante de l'Asphaltite, pour que les deux images se confondent longtemps. L'atmosphère d'Égypte est beaucoup plus pure que celle-ci... Maintenant, une sorte de brouillard blanchâtre se déploie sur le lac, les côtes et les montagnes s'effacent. Du haut de la terrasse d'En-Gaddi, on n'aperçoit plus sous ses pieds qu'un vaste amas de blancheurs légères comme des mousselines. Cela se dissipe lentement, à mesure que le jour se retire. La nuit est venue : le clair miroir de la Mer Morte reparaît, inerte et glacé, sous le ciel plein d'étoiles.

*
* *

Le lendemain, quand nous nous réveillons, la source, près de laquelle nous sommes campés, fume dans la fraîcheur de l'aube. Elle coule devant la tente, comme un bain tiède tout préparé. Les pieds dans l'eau, notre guide Abdallah s'y livre à ses ablutions, avec une superbe impudeur.

Après quoi, il se met en devoir de préparer son repas.

Il a apporté, de son douar, un peu de farine, dans un sac de

peau, qui pend à sa ceinture et qui n'est pas plus grand que les réticules de nos dames. Sur une pierre plate qu'il vient de ramasser, il vide le contenu du sac, le mouille avec l'eau de la source, le pétrit, l'amincit en une galette ronde et très plate. Puis il l'étale sous la cendre et les charbons du feu de bivouac, qui a brûlé pendant la nuit. Cette mixture de farine et d'eau sulfureuse, arrosée d'une tasse de café, ce sera toute sa nourriture pour cette journée. En attendant que sa galette cuise, il se couche sous le pommier de Sodome, dont les larges feuilles, soyeuses et lustrées, lui font une tente plus confortable que la nôtre. A ses pieds, la source bouillonne et chante doucement.

Je m'y baigne à mon tour. La délicieuse sensation de bien-être ! Ce bain chaud, en plein air, en plein mois de décembre, — et devant un paysage comme celui-ci ! — c'est une jouissance incomparable, où les sens, comme le cœur, s'épanouissent. Je doute que, dans la Haute-Égypte, les stations hivernales les plus célèbres offrent à leurs malades un abri plus sûr et plus bienfaisant que cette falaise d'En-Gaddi. L'air y est autrement salubre. Les moindres souffles qu'on respire vous grisent comme des bouffées d'éther. Les poitrines délicates doivent se cicatriser ici, au contact de cet air chaud, qui est purifiant comme le feu et suave comme une caresse.

Que nous voilà loin des sombres imaginations des voyageurs romantiques ! On nous disait que la Mer Morte était une affreuse cuvette rocheuse, aux eaux empestées et aux bords inhospitaliers. Or nulle contrée du monde n'est plus saine, plus médicatrice. Le pays est couvert de sources jaillissantes, dont les vertus sont toujours appréciées et utilisées par les nomades. Elles sont connues depuis la plus haute antiquité. Lors de sa dernière maladie, Hérode mourant se fit transporter à Callirrhoé, près de Machærous : les Bédouins y viennent encore soigner leurs rhumatismes. Ce joli nom grec signifie « la bonne » ou « la belle fontaine. » Il y en a d'autres, paraît-il, dans les ravins des environs. Au Hamman-es-Zerka, on rencontre des sources chaudes et des sources froides, à divers degrés de température (1). Le malade peut choisir, ou combiner les thérapeutiques. Des baignoires naturelles sont creusées dans le sol. On peut même y

(1) J'emprunte ces détails à la *Revue biblique* d'avril 1909, où le P. Abel, du couvent de Saint-Étienne de Jérusalem, a publié la relation de la croisière récemment entreprise par les Dominicains, autour de la Mer Morte.

prendre des bains de vapeur. Des exhalaisons sulfureuses émanent du tuf poreux, où les Arabes s'allongent et passent la nuit, comme sur les plaques brûlantes des thermes, dans les grandes villes d'Orient. Il est plus que probable que la banlieue d'En-Gaddi possède des sources semblables. Les Esséniens, qui étaient non seulement des devins, mais des guérisseurs, s'étaient peut-être fixés dans cette oasis, à cause de la bonté de ses eaux. Peut-être qu'ils y attiraient des malades, comme à Callirrhoé.

A évoquer ces vieux souvenirs, à goûter le charme de ce site prestigieux, on se laisse aller au rêve d'une En-Gaddi renaissante, qui serait, non plus une forteresse, mais une retraite bien close pour les âmes éprises de solitude. Dieu la préserve à tout jamais des prétentieux et ridicules *palaces*, qui déshonorent, au bord du Nil, les plus beaux paysages du désert libyque ! Ce que je voudrais y voir, c'est une de ces taciturnes maisons blanches comme il en existe sur les hauteurs du lac de Tibériade, et qui tiennent à la fois du caravansérail et du monastère. Avec ses lourdes coupoles orientales, ses murs aveugles et blanchis à la chaux, elle ne ferait pas tache parmi les roches immaculées d'En-Gaddi et les nobles architectures des Monts de Moab.

Vraiment, il y a de quoi vivre, ici, une vie tout entière. La féerie des couleurs et des formes y est tellement inépuisable ! Il y flotte, surtout, un tel air de volupté ! Mais je sais bien que ce n'est qu'un rêve, — le rêve d'un matin d'hiver ! Parmi ces pierres et ces sables, on ne peut être qu'un passant !

Je regarde autour de moi. Je recompte les arbres de la terrasse : les sejkals épineux qui semblent momifiés sous le bitume de leur écorce, le pommier de Sodome, avec ses fruits creux, ses fleurs louches, aux lividités vénéneuses. Décidément, le festin de l'hôte n'a point été préparé en ces lieux ! Même la galette d'Abdallah y est un mets rare et délicieux, que l'on doit faire venir de loin ! En attendant que la palmeraie de la Bible refleurisse à En-Gaddi, il faut se résigner à y mourir de faim, et peut-être de soif !

*
* *

Ainsi qu'il arrive toujours, je n'y ai rien vu de ce que j'espérais voir. Mais la réalité est beaucoup plus belle que les chimères de mon imagination. Les jardins sans arbres et sans ombre que la solitude a créés, pendant des siècles, autour de la

butte stérile d'En-Gaddi, font oublier l'oasis brûlée et misérable d'autrefois. Nulle part, dans tout l'Orient que je viens de parcourir, une aussi prodigieuse floraison d'images n'avait dilaté mes yeux.

De cette fête de lumière, qui va se continuer sans moi, avec une variété et une fécondité de splendeurs que je ne soupçonnerai même point, je n'aurai contemplé qu'un instant. Pour n'en avoir pas trop de regrets, il vaut mieux partir tout de suite, puisqu'il est impossible de s'arrêter longtemps devant elle !

*
* *

... Déjà, les moukres replient les toiles de la tente. On selle les chevaux et on recharge les mulets. Nous allons repasser par les terribles escaliers de la falaise.

Mais l'ascension est moins pénible et moins vertigineuse que la descente. Inutile, comme la veille, d'étendre des couvertures sous les pieds des bêtes de somme. Flairant la piste du retour, elles escaladent les raidillons glissans, avec une sûreté de jarrets et une allégresse qu'elles n'avaient point, hier.

*
* *

Nous voici au sommet.

Comme du toit d'une maison à multiples étages, j'embrasse de nouveau l'horizon immense. Le vent s'élève, là-haut, un grand vent frais qui déferle et qui roule en énormes masses d'air et qui semble avoir traversé des mers et des continens. En bas, au fond du gouffre creusé à pic, l'Asphaltite n'en est même pas ridé. Il est toujours uni comme une croûte de glace. Seulement, l'ourlet d'écume savonneuse qui le divise en deux moitiés égales et qui s'efface par intervalles, vient de reparaître. On dirait une de ces fleurs étranges que le givre matinal dessine sur les vitres embuées. A travers les perspectives sans fin du lac, les vagues formes blanches qui traînent dans l'espace, les fantômes des montagnes les plus lointaines qui se fondent dans les transparences aériennes, — je regarde vers l'Arabie et ses déserts inaccessibles. Et, si loin que mon regard puisse atteindre, il se heurte constamment à une barre nébuleuse, qui se dresse comme la porte infranchissable du Sud : la coupole du Djebel Ousdoum !

Je me répète une dernière fois ce nom que j'aurai prononcé

si souvent, pendant les courtes heures du voyage. Le Djebel Ousdoum! Le Mont de Sodome! Les syllabes sourdes retentissent à mes oreilles. Il me semble que j'entends encore la nappe pesante de l'Asphaltite s'engouffrer dans les cavité des roches et des promontoires et s'y briser en un roulement de tonnerre.

Pourtant, tout est silence! Le pouls du temps s'est arrêté! Nous sommes ici dans l'éternel, dans le royaume sans bornes, où ne rien ne change, où rien n'arrive! A quoi bon partir? On voudrait se coucher là, ne plus bouger, pour contempler, sans désir et sans trêve... Mais les moukres s'impatientent. Il faut se dérober à cette fascination. Et j'en éprouve une mélancolie poignante, comme à la minute où l'on se sépare d'un être cher. J'aurai vécu deux jours sur cette terre redevenue vierge, la plus belle peut-être qui soit sortie de la main de Dieu. J'aurai joui d'un spectacle donné pour moi seul, et que nulle curiosité vulgaire n'a encore profané. Hélas! ces endroits-là, qui restent mystérieux et fermés comme des sanctuaires, deviennent plus rares tous les jours! C'est pourquoi je ne puis m'arracher à la falaise déserte d'En-Gaddi!

Je jure d'y revenir, s'il plaît au maître de l'heure. Je m'avance vers le bord du précipice, et je me penche sur la Mer Morte, afin d'imprimer à tout jamais dans mon souvenir l'image que j'en veux garder.

Et puis, nous nous en retournons, par les tristes chemins de Juda.

LOUIS BERTRAND.

LE ROMAN FRANÇAIS[1]

V

LE CŒUR SENSIBLE

LA NOUVELLE HÉLOÏSE (2)

Il y a deux sortes de romans pour ainsi dire opposés, les romans de grands chemins et les romans du chez soi. Entre ces deux catégories de roman, il est permis d'être incertain de son choix. Dans la première rentrent presque tous les romans chevaleresques, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *Wilhelm Meister*. Dans la seconde, les romans où la passion est maîtresse, les romans dont le héros est le parfait amour. Les voyages ne plaisent guère à ce héros-là, il lui faut un séjour fixe sous un toit aimé, de longues causeries sous le regard protecteur des dieux pénates, causeries où l'on se redit aujourd'hui ce qu'on s'était dit hier, ce qu'on se redira demain, une vie où chaque jour ressemble à la veille, où rien ne change autour de deux cœurs qui se flattent de ne changer jamais. Les longs voyages ne plaisent qu'aux inconstans en quête d'éternelle nouveauté. Les grands chemins sont oublieux, et ceux qui les hantent deviennent oublieux comme eux. La poussière ne garde aucune trace, on n'y peut reconnaître aujourd'hui l'empreinte des pas qui l'ont foulée hier. Le chevalier lui-même subit cette fatale influence. Il a beau emporter avec lui le souvenir de sa dame, la fièvre de

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.
(2) *Copyright* by Mme Gabriel Lippmann.

l'inconnu le prend, il lui arrive d'oublier celle qui, penchée à son balcon, le vit s'éloigner le long du sentier, chevauchant dans la vallée, et dont le regard, après qu'il eut disparu, s'obstine à le redemander aux vapeurs bleuâtres de l'horizon.

Gil Blas appartient au groupe des romans de grands chemins. La vraie patrie, le séjour favori de Gil Blas, c'est la grande route. Et il est si maladroit, dans ses débuts, qu'à peine est-il pourvu d'une bonne place, d'un poste avantageux et lucratif que quelque étourderie le force à en sortir, et le voilà de nouveau sur la grande route. Mais il s'y trouve bien, elle réveille son génie assoupi. Il est comme Antée qui reprend des forces en touchant la terre du pied. Les idées se pressent dans son cerveau, il abonde en expédiens. Les aventuriers ne désespèrent jamais. Il ne faut pas trop plaindre les coquins. Gil Blas n'est pas un coquin, mais un aventurier à qui le malheur rend tous ses moyens. Et non seulement la vie vagabonde est favorable à ses talens; elle représente à ses yeux la seule poésie qu'il puisse goûter et comprendre. Car la poésie, pour lui, c'est l'aventure et il la voit partout. Il croit la voir paraître derrière le buisson que voici, ou bien peut-être en croupe derrière le cavalier que voilà, ou elle sortira du tourbillon de poussière que soulève ce carrosse à six chevaux. Gil Blas l'attend! Il compte sur elle. Il lui a engagé son cœur et sa foi. Elle ne lui manquera pas non plus de parole.

Mais oublions Gil Blas pour nous occuper d'un coureur de grands chemins d'un tout autre genre. Un jeune homme, un apprenti graveur part à seize ans. Un soir, voulant rentrer dans sa ville natale, il en trouve les portes fermées et en prend bien vite son parti. Il se résout à s'en aller courir le monde et il décrit ainsi les dispositions où il se trouve en accomplissant cette résolution : « Dans le premier transport de ma douleur je me jetai sur le glacis et mordis la terre. Mes camarades, riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien; mais ce fut d'une tout autre manière. Sur le lieu même, je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; et le lendemain, quand, à l'heure de la découverte, ils rentrèrent en ville, je leur dis adieu pour jamais... J'entrais avec sécurité dans le vaste monde, mon mérite allait le remplir; à chaque pas, j'allais trouver des festins, des trésors, des aventures. » Qu'est-ce que rencontrera ce chercheur d'aventures? Des sentimens.

Qu'est-ce que Jean-Jacques? Une sensibilité tour à tour exquise ou délicate de femme exaltée et romanesque. Quel type nouveau a créé Rousseau le romancier? Le cœur sensible.

Le cœur sensible, la sensibilité! Mots nouveaux, idées nouvelles qui appartiennent en propre au XVIIIe siècle. Je dis mal. Les mots existaient dans le vocabulaire du XVIIe; mais le sens en était différent. Qualité propre aux êtres organisés de recevoir des impressions par l'entremise de leurs sens. Et s'il est des cœurs tendres et sensibles dans la *Clélie*, cela signifie seulement qu'ils s'entendent à voyager dans le royaume du Tendre et qu'ils connaissent la carte du pays. Mais la sensibilité au XVIIIe siècle est tout autre chose. Dans ce voyage à Vevey, Rousseau, s'arrêtant pour pleurer à son aise, assis sur une grosse pierre, s'amusait à voir tomber ses larmes dans l'eau! Pleurer sans savoir pourquoi : voilà ce qu'on ne faisait pas au XVIIe siècle et c'est le propre de cette sensibilité que Rousseau appelait un sixième sens, et dont Bernardin de Saint-Pierre disait : « La sensibilité, cette âme de l'âme qui en anime toutes les facultés. »

Dans les chefs-d'œuvre de la littérature du XVIIe siècle nous rencontrons deux espèces de personnages; des personnages passionnés et des personnages raisonnables et quelquefois des personnages qui sont à la fois passionnés et raisonnables, comme la Pauline de Corneille par exemple et comme la princesse de Clèves. Qu'est-ce que la raison? C'est la connaissance et l'amour de l'ordre. L'homme sensible est rarement raisonnable, ou il ne l'est du moins que quand cela lui convient; car en fait de règles, il n'aime que celles qu'il s'impose à lui-même; les sentimens seuls sont ses maîtres. Et souvent quand la raison lui parle, au lieu de disputer avec elle, il se contente de lui dire : Je ne sais qu'y faire, mais ce n'est pas ainsi que je sens. Faites de la princesse de Clèves une personne sensible; le duc de Nemours vous en remerciera, il eût été assuré de son bonheur.

Et, d'autre part, qu'est-ce que la passion? C'est un désordre, ou une agitation violente produite dans l'âme par la présence ou l'approche de quelque objet qui l'affecte fortement et dont la possession intéresse son bonheur. Car la passion aspire à posséder quelque chose. Aussi a-t-elle toujours un but qu'elle poursuit sans relâche et jusqu'à perte d'haleine. Elle est remuante, agissante; si elle le pouvait, s'il le fallait, elle boule-

verserait le monde pour arriver à ses fins. La lutte est son élément, elle ne connaît pas la fatigue, elle ne s'accorde aucun repos et n'en accorde point aux autres. La vie est pour elle un champ de bataille. Et voilà pourquoi le XVIIe siècle a été si favorable au développement de la poésie dramatique, car la passion est l'âme de la tragédie; le drame veut l'action, et rien de plus agissant que la passion! Le sentiment au contraire craint l'action, il vit replié sur lui-même, il contemple, il sommeille, il rêve les yeux ouverts. Les événemens, les aventures du cœur sensible sont ses moindres émotions, ses joies et ses douleurs souvent inexplicables et qu'il ne réussit pas toujours à s'expliquer à lui-même. Mais aussi, quelles richesses intérieures le sentiment possède que la passion ne connaît pas! Tout ce qui ne contrarie ni ne sert les intérêts de la passion lui est indifférent, tant elle est acharnée à la poursuite de son objet. Elle ne voit dans le monde que des obstacles ou des secours, des ennemis ou des complices; le reste n'existe pas pour elle. Et n'espérez pas qu'elle ait le loisir de regarder le ciel, les arbres et les champs. La sensibilité au contraire s'intéresse à tout, s'affecte de tout, prend note de tout; elle met l'infini dans les infiniment petits de la vie et du monde; rien ne lui est indifférent, car tout lui parle, l'émeut, l'ébranle ou la ravit. Et si elle pleure sans savoir pourquoi, elle a aussi des sourires et des joies dont il lui est difficile de démêler les causes.

La sensibilité et la passion! L'une sera cette femme du XVIIIe siècle qui disait : Il y aurait quelque chose de meilleur que de vivre; ce serait de se rappeler qu'on a vécu. L'autre, nommez-la du nom d'une de ces héroïnes du grand siècle qui, après avoir étonné le monde par les orages et les dérèglemens de leur vie, l'étonnent ensuite par leur conversion plus orageuse que leurs amours et qui mirent autant d'acharnement à mortifier leur corps qu'elles avaient mis d'ardeur à l'adorer. La passion et la sensibilité! C'est Phèdre, c'est Roxane, et en face d'elles, c'est Zaïre et Aménaïde. La sensibilité! Elle est à l'ordre du jour au XVIIIe siècle. Elle s'est infiltrée dans tous les cœurs, jusque dans celui des sarcelles de Florian. Mais est-il étonnant que les sarcelles soient sensibles? « De mon temps, écrit le duc de Levis, le premier devoir d'un médecin est d'avoir le cœur sensible. » La sensibilité! Elle avait pénétré jusque dans le langage administratif. Les intendans et leurs

commis se piquaient d'être sensibles : et quand, raconte M. de Tocqueville, les nobles d'une province avaient voté un subside volontaire qui paraissait suffisant au contrôleur général, il donnait l'ordre à l'intendant de la province de leur témoigner satisfaction, mais si le subside était plus considérable qu'on n'aurait pu l'attendre, il leur était témoigné satisfaction et *sensibilité*.

La sensibilité est une bonne chose, et c'est la gloire du XVIIIe siècle d'avoir fait sa part au sentiment dans la législation et dans la jurisprudence, d'avoir pour la première fois plaidé la cause des esclaves ; et qu'une justice pire que toutes les injustices, parce qu'elle était l'injustice organisée, une justice qui manquait d'humanité et d'entrailles, qui traitait tout accusé comme s'il avait été condamné d'avance et cherchait à lui arracher la vérité ou le mensonge avec des tenailles et des fers rouges, que cette justice fût citée à la barre du cœur et de la philosophie, son procès fût instruit et sa condamnation prononcée d'une voix que toute l'Europe pût entendre. Oui, le sentiment est une puissance, une puissance bienfaisante. Le sentiment doit être consulté ; il a son mot à dire dans toutes les décisions qui intéressent le sort des peuples ou des individus et sa voix avait été trop longtemps étouffée.

Mais avant de nous occuper de l'action bienfaisante qu'exerça la sensibilité sur les mœurs et les institutions au XVIIIe siècle, dont nous trouvons le reflet dans la littérature romanesque, voyons d'abord dans ses excès et ses exagérations le nouveau principe dont l'avènement sur le théâtre de l'histoire et de la littérature fut si bruyant.

Si le sentiment est une bonne chose, et s'il est juste de lui faire sa part, il ne faut pas qu'il aspire à devenir un principe exclusif, absolu ; qu'il se flatte de tout remplacer, de tout absorber, de tout dominer. Le sentiment se mettant en guerre avec la raison et prétendant la subjuguer, la soumettre à ses lois, est un péril ! Or il s'est trouvé un homme au XVIIIe siècle qui s'est fait le grand pontife, l'apôtre, le hiérophante du sentiment, qui, faisant de sa propre sensibilité la seule règle de sa conduite et de sa vie, et affichant une confiance absolue dans son infaillibilité, a voulu qu'elle devînt aussi la souveraine de la morale et de la société ; un homme qui a prêché la philosophie du sentiment et qui a condamné toute autre philosophie au nom de celle-là, et dont la sensibilité brûlante, que rien ne tempérait ni

ne corrigeait, a été contagieuse; un homme qui a appris à des générations entières à sentir comme lui et à consulter comme un oracle le cœur de Jean-Jacques. Nous demanderons à cet homme de nous expliquer ce que c'est que le cœur sensible qui n'est que sensible, et il n'aura pas de peine à nous le faire comprendre; car, après avoir écrit contre les romans et les romanciers, il a fait lui-même un roman, ce qui est une des moindres contradictions de sa vie, et les héros de ce roman sont précisément des cœurs sensibles qui ne sont que sensibles.

La Nouvelle Héloïse parut en 1760. Avant de paraître, cet ouvrage avait circulé en manuscrit. Mme de Luxembourg en avait parlé à la Cour, Duclos à l'Académie, et Mme d'Houdetot à Paris. Et la Cour, l'Académie et la ville attendaient avec impatience que ce roman si vanté d'avance vît le jour. Il parut enfin, et son succès répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu. Mme la Dauphine, qui en fit une des premières la lecture, le loua comme une œuvre ravissante et bientôt tout le monde fut de son avis. Tout le monde, c'est trop dire. Un ennemi prit la plume et écrivit une satire sous le titre de : « Prédiction tirée d'un vieux manuscrit. » Cette satire est le langage d'un ennemi. Entre l'enthousiasme des uns et les amères censures de Grimm, où est la vérité? C'est ce que nous tâcherons de décider.

Les héros de Rousseau sont des cœurs sensibles, avons-nous dit. Mais il y a plus, ce sont des cœurs qui prêchent leur sensibilité comme une doctrine. Ils annoncent, ou pour mieux dire, Rousseau enseigne par leur bouche la *philosophie du sentiment*. Recherchons d'abord les principes de cette philosophie avant d'examiner ce qu'ils ont produit. Nous les découvrirons dans un système qui supplanta en quelque sorte celui de Descartes et qui exerça une grande et puissante influence sur les penseurs et sur la pensée du XVIIIe siècle.

Au point de vue de Descartes, ce qui fait l'essence de l'homme, c'est la pensée accompagnée d'une conscience pleine et nette de soi-même, celle qui produit en nous les idées claires et distinctes. Tout ce qui n'est pas la pensée appartient, selon Descartes, à la nature, relève de l'étendue, de la mécanique. A ce point de vue, l'homme, l'individu humain est un mystère inexplicable, car l'homme est l'assemblage d'un corps et d'une âme. Assemblage n'est pas le mot. Dans l'homme l'âme et le corps sont si étroitement unis ensemble qu'on peut à peine dire où l'un

commence, où l'autre finit. Or le cartésianisme proclame le divorce de l'âme et du corps par incompatibilité d'humeurs. Un miracle seul, un miracle perpétuel, incessant, peut expliquer cette action réciproque de deux substances incompatibles. Comment ma pensée peut-elle agir sur ma machine? Comment ma machine peut-elle agir sur ma pensée? En même temps, chaque homme est un individu, c'est-à-dire un être absolument déterminé, différent de tous les autres hommes, impossible à confondre avec personne. Ce n'est pas par la pensée que l'homme peut se distinguer ainsi des autres hommes; car la pensée est commune à tous, et chez tous elle est semblable à elle-même. L'arithmétique de Pierre est identique à celle de Paul; quatre fois quatre font seize pour Paul comme pour Pierre, pour le Chinois aux pommettes saillantes, comme pour le Français, comme pour l'Anglais.

Leibnitz cherche à résoudre ces problèmes insolubles pour les Cartésiens. Il cherche à supprimer le grand divorce entre la nature et l'esprit; pour lui, ce ne sont plus deux mondes absolument distincts l'un de l'autre, absolument étrangers l'un à l'autre; ce sont deux étages d'un même édifice; des échelons successifs dans la même hiérarchie. Le nom commun qui s'applique également à la nature et à l'esprit, c'est *la force*. L'astre qui circule dans les profondeurs des cieux, la plante qui croît et qui produit des feuilles, des fleurs et des fruits, l'homme qui pense et qui veut, sont tous des forces; tout est force dans le monde.

Ces forces diverses sont infiniment déterminées; aucune n'est identique à une autre, pas plus que ne le sont les feuilles d'un arbre: on n'en peut trouver deux absolument pareilles, — expérience à laquelle, sur l'invitation de Leibnitz, se livrèrent avec empressement les dames de la cour de Hanovre. — Chacune de ces forces est individuelle, mais, en même temps, elles sont toutes analogues, elles forment une harmonie. Ce qui fait leur différence, c'est le degré de leur développement. Les unes sont plus complètes, les autres moins. On peut se les représenter comme étant les divers échelons d'une échelle. Par conséquent, elles s'étagent les unes au-dessus des autres, et leur assemblage constitue le grand ordre de l'univers : elles sont toutes nécessaires à cet ordre, comme chaque note est nécessaire à l'effet musical que produit un concert.

Mais la différence qui existe entre les êtres et ces notes, c'est que les notes ne sont que les fragmens, les parties isolées d'une mélodie; au contraire, dans chaque individu, l'ordre tout entier de l'univers, l'harmonie universelle est représentée sous une forme plus ou moins claire, plus ou moins confuse. De là Leibnitz tient chaque individu pour un *microcosme*, c'est-à-dire pour un petit monde; chacun d'eux est un abrégé, un résumé de l'univers; l'univers en raccourci, l'*univers concentré*, ou, comme il le dit, un miroir vivant où se peint la représentation, l'image de l'univers. Ce n'est donc pas à des notes qu'il faut comparer les êtres, mais aux variations diverses d'un même thème. Un compositeur imagine un thème, peut-être d'une simplicité primitive, puis il le développe dans une série de variations où le thème se retrouve toujours le même au fond, mais toujours plus orné, plus compliqué. Eh bien! l'homme est une de ces variations du grand thème de l'univers inventé par l'éternel compositeur, variation plus savante que la plante et l'animal, moins savante, moins riche que les génies, les anges et les pures intelligences.

Ce qui caractérise l'homme, si on le compare aux êtres qui lui sont inférieurs, c'est qu'il peut avoir conscience de cette harmonie qui est en lui : l'homme est un microcosme qui peut savoir que l'univers se concentre en lui. Mais il ne peut le savoir clairement. Nos idées claires et distinctes sont toujours les idées d'objets déterminés. J'ai une idée claire et distincte de cette table qui est devant moi, du soleil qui éclaire cependant assez faiblement cette salle, parce que le soleil, parce que cette table sont des objets particuliers et déterminés. Mais je ne puis avoir une idée claire et distincte de l'univers; il ne peut être représenté en moi que d'une manière vague et obscure. Ce n'est que par ce que Leibnitz appelle les *petites perceptions*, les *perceptions vagues*, les *perceptions confuses* que nous pouvons concevoir le tout, l'infini, le monde. En un mot, notre âme forme le centre d'un cercle et tous les points de la circonférence sont mis en rapport avec le centre par des rayons. Si notre âme quitte le centre et chemine sur l'un de ces rayons, elle se met dans un rapport toujours plus net avec le point de la circonférence où il aboutit; mais pour être en rapport avec tous les points, il faut rester au centre, et ce centre n'est qu'un point où tous les rayons se confondent. Ainsi en nous la pensée

du tout est confuse. Et qu'est-ce que ces pensées confuses? C'est ce qu'on appelle vulgairement des sentimens. Sentir, c'est penser confusément; et c'est pour cette raison que nous avons souvent tant de peine à exprimer ce que nous sentons. Car pour l'exprimer, il faudrait le penser nettement et le propre du sentiment est d'être confus.

Telles sont les prémisses de cette philosophie du sentiment qu'a adoptée et prêchée Rousseau. Pour lui, l'homme n'est complet que par le sentiment, parce qu'alors il est au centre de la sphère et que tout aboutit à lui. Ainsi, selon lui, le sentiment est supérieur à la fois et à nos sensations et à nos idées. Nos sensations nous mettent en rapport avec les particularités des détails des choses; l'homme qui se livre à ses sensations sort de lui-même pour percevoir des goûts, des saveurs, des couleurs, des sons. L'homme de sentiment au contraire transforme ses sensations en sentimens; c'est-à-dire qu'il les fait arriver jusqu'à son cœur qui reflète confusément les couleurs des choses, s'imprègne de leurs parfums, réfléchit leurs formes, s'éclaire ou s'obscurcit avec elles, répète tous les accidens de la vie universelle. Et, d'autre part, nos idées ne sont pas à nous; ce sont des objets que nous distinguons de nous-mêmes, des étrangers. Dieu, quand nous le pensons, est un étranger pour nous et en même temps, comme il est infini, notre pensée est impuissante à l'épuiser, elle n'en peut saisir à la fois qu'une face, qu'un des rapports qu'il entretient avec le monde, qu'un des attributs. C'est dans notre cœur seul que nous pouvons, pour ainsi dire, rassembler la divinité tout entière dans un sentiment confus et mystérieux, et en même temps nous sentons alors véritablement Dieu en nous, il se mêle à notre vie, il la remplit de sa présence, et Rousseau vante la dévotion de cette pauvre femme dont toutes les prières se résumaient en une seule exclamation partie du cœur.

Voilà donc ce qu'est l'homme sensible. C'est celui qui transforme habituellement toutes ses idées et toutes ses sensations en sentimens; qui met un peu de son âme dans ses sensations, un peu de son cœur dans ses idées. C'est celui qui est dans un rapport de sympathie continuelle avec tous les êtres et que rien ne laisse indifférent, parce que tout parle à son cœur. Et l'homme le plus parfait est l'homme le plus sensible, c'est-à-dire celui qui possède au plus haut degré cette univer-

selle sympathie; celui qui a le plus de *petites perceptions*, et peut-être le moins d'*idées claires et distinctes*, et qui porte en lui l'univers à l'état confus. De telle sorte que le cœur sensible est comme ces coquilles marines, dont on entend sortir, quand on les approche de son oreille, un murmure semblable au bruissement lointain de l'Océan. De même sort du cœur sensible une harmonie confuse, la vague harmonie de l'univers, et cette musique qui est en lui fait ses propres délices.

La princesse de Clèves était l'héroïne des idées claires et distinctes. Julie est l'héroïne des petites perceptions. A laquelle des deux vont nos préférences? Mais attendons pour nous décider de mieux connaître Julie.

Ce n'est pas le type abstrait du cœur sensible qu'a peint Rousseau dans son roman. Chaque homme a sa manière particulière de sentir; c'est là-dessus que se fonde l'originalité des caractères. Nos idées claires et distinctes nous sont communes avec les autres hommes; ce qui nous est tout à fait propre, ce qui nous appartient, ce qui est vraiment nous, c'est les *petites perceptions*. Il n'y a pas ici deux personnes, fussent-elles fort liées ensemble, douées de goûts et de penchans pareils, qui, dans la même minute, considérant le même objet, s'occupant d'une seule et même chose, aient les mêmes *petites perceptions*. Si un habile musicien notait au passage les deux airs, cela ferait deux mélodies assez différentes. Et je le répète, c'est, comme l'a dit Leibnitz, ce qui fait la variété de nos caractères, car notre caractère, nous le devons à nos idées confuses plus qu'à nos idées claires.

Quel est donc le cœur sensible qu'a décrit Rousseau dans *la Nouvelle Héloïse?* Oh! il n'est pas besoin de le demander. Jamais homme ne fut plus personnel que Rousseau, ni ne posséda moins la faculté de se fausser compagnie. Jean-Jacques était inséparable de Jean-Jacques; la vie de Jean-Jacques n'a été qu'un long tête-à-tête avec Jean-Jacques. Et c'est de lui que date cette littérature personnelle où les auteurs se peignent eux-mêmes sous les traits de leurs personnages. Résumons donc le caractère de Rousseau; cela nous préparera à bien comprendre et Saint-Preux et Julie.

Qu'on se représente un homme doué d'une faculté de sentir si délicate qu'il est vivement affecté par ce qui laisse les autres hommes froids et indifférens. Tout agit sur lui; les riens,

les choses du monde les plus insignifiantes l'émeuvent, il le confesse lui-même, comme s'il était question de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers. Tout ce qui se passe autour de lui atteint son esprit et tout ce qui atteint son esprit perce jusqu'à son cœur. Les variations de la température, les caprices du ciel, un coup de soleil, une goutte d'eau, et les moindres accidens de la vie, ces autres jeux d'ombre et de lumière, tout prend sur son humeur, sur sa santé, exalte son âme ou la comprime. Sa sensibilité ne se donne jamais de relâche, elle ne chôme jamais, elle travaille, travaille sans cesse et remplit d'émotions toutes les minutes de son existence, et les moindres de ces émotions prennent pour lui la proportion de véritables événemens, de véritables aventures. Cet homme connaîtra des plaisirs et des souffrances inconnus aux autres hommes. Des plaisirs! Il lui suffira d'apercevoir au bord d'un chemin, sur le talus d'un fossé, une fleur qui lui rappelle un souvenir de son enfance, pour que toute son âme soit en fête et qu'il goûte pendant plusieurs heures des ravissemens où rien ne peut atteindre. Mais par quelles souffrances il expie ses plaisirs! Et ses souffrances vont croissant à mesure qu'il avance dans la vie.

La sensibilité de Rousseau est une vraie princesse, comme celle d'Andersen; il suffit d'un seul pois chiche pour la meurtrir. Les moindres froissemens sont pour Rousseau des malheurs et lui infligent de cuisantes douleurs. Un regard malveillant, un mot à double entente, une insinuation un peu rude, un sourire ironique, un nuage qu'il a cru voir passer sur un front, moins que cela le consterne et l'abat. Et son imagination s'empare de ces infiniment petits; elle les grossit, elle lui en fait des monstres qui l'épouvantent. Si bien que Hume déclare que la sensibilité de Rousseau est montée à un degré qui passe tout ce qu'on a vu, et qu'il est comme un homme écorché vif qu'on exposerait à l'intempérie des élémens qui troublent perpétuellement ce bas monde.

Or, cet homme, après avoir eu une jeunesse ignorée et vagabonde, après avoir couru les grands chemins, après avoir été laquais, comme Gil Blas, cet homme découvre qu'il a du génie, et le génie fait une explosion subite qui en peu de temps lui acquiert une célébrité immense. Le voilà devenu un objet de curiosité universelle. On l'admire, on le prône, on l'exalte. Il commence par s'enivrer de sa gloire, mais bientôt au plaisir succède l'in-

quiétude, la défiance. A un âge où l'humeur manque de souplesse et où l'âme contracte difficilement de nouveaux plis, sa gloire l'introduit dans une société raffinée, dont il ne connaît ni les mœurs, ni les manières, ni le langage tout pétri de nuances et de sous-entendus. C'est en vain qu'il cherche à l'apprendre, il y réussit mal. D'ailleurs, il a toutes les qualités qui rendent un homme impropre au commerce de la société. Il a un orgueil toujours prêt à prendre ombrage, une paresse qui lui fait de toute démarche une effrayante corvée, une timidité incurable que le moindre effort décourage, et, par-dessus le marché, cet homme de génie n'a pas la petite monnaie de l'esprit, il en est réduit à ce qu'il appelle lui-même « l'esprit de l'escalier. »

Cela n'empêche pas que cette société raffinée où il a été introduit ne l'entoure d'attentions flatteuses, d'hommages doux à son orgueil. Mais il lui demande plus qu'elle ne peut lui donner. Portant partout ses fictions avec lui, il rêve des amitiés idéales, il cherche des cœurs à l'unisson du sien, il demande au monde de réaliser ses chimères, et le monde hausse les épaules et sourit. En même temps, sa gloire lui vaut des envieux, des jaloux, des ennemis. Bientôt sa sensibilité s'exaspère, son imagination s'échauffe et s'acharne à le torturer. Ses pensées s'égarent, il en vient à se défier de tout, même des poulardes de la marquise de Créqui; il ne croit voir autour de lui que noirs complots, ténébreuses conspirations, trames perfides, l'univers entier conspirant sa perte, et, par moment, ce qui lui reste de raison s'obscurcit, il délire, la nuit de la folie l'enveloppe. Et ce qui nourrit en lui cette folie, c'est que tout le monde s'y intéresse. « Paris est devenu inhabitable ! » s'écriait impatienté un marquis de la vieille roche. « Partout où je vais on ne s'occupe que de la querelle de M. Diderot et de M. Rousseau. » Et ce qui l'entretient dans sa folie, c'est qu'elle lui inspire des pages sublimes et de merveilleux élans d'éloquence. Le moyen de ne pas chérir des chimères qu'on se raconte à soi-même dans un style divin!

Mais si son imagination le tourmente, l'obsède, c'est à elle cependant qu'il recourra pour guérir les maux qu'elle lui fait et pour goûter les seuls plaisirs qui soient encore à sa portée. Le voilà qui cherche la solitude ; il évite, il fuit les hommes, il se réfugie dans le sein de la nature ; il la contemple avec les yeux d'un misanthrope et d'un rêveur, et il lui découvre des beautés qu'elle n'avait encore révélées à personne. Il dit au soleil, aux

arbres, aux ruisseaux : Vous êtes mes frères, mes amis, vous êtes la société de mon cœur. Ah! dans ces momens-là il ne faut pas le plaindre, il est heureux. Il éprouve, dit-il, des délices qui passent toute imagination; et ce n'est pas pour rien que, pendant tout un printemps, il fait chaque jour deux lieues pour aller à Bercy écouter le rossignol à son aise. « Il fallait l'eau, la verdure, la solitude et les bois, dit-il, pour rendre le chant de cet oiseau touchant à mon oreille. » Qu'est-ce que le chant du rossignol pour la raison et pour la passion? Mais pour le cœur sensible, c'est une source inépuisable de petites perceptions, c'est tout un monde, c'est la musique même de l'univers. Et ce misanthrope, oubliant les hommes, se plonge toujours plus avant dans sa rêverie; une délicieuse ivresse s'empare de tous ses sens; il erre, il plane sur les ailes de l'imagination; il se perd dans l'immensité des choses avec lesquelles il s'identifie; tous les objets particuliers lui échappent, il ne voit et ne sent rien que dans le tout et il s'enfonce dans des extases qui sont au-dessus, dit-il, de toute autre jouissance.

Mais toute extase est suivie d'un réveil. En se réveillant, Jean-Jacques se souvient qu'il y a des hommes et que ces hommes sont ses ennemis. Et ses blessures se rouvrent, recommencent à saigner. Comment s'y prendra-t-il pour soulager sa souffrance? Laissons-le parler lui-même. « Jean-Jacques échappe aux hommes et, se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux... Dépouillé par des mains cruelles des biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même, d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel... il passe cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus, des femmes charmantes et sages, pleines de sentiment et de grâce, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe et de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses et le zèle de la vertu... Jean-Jacques seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent échapper à chaque instant en mille manières à celui qui croit les tenir, mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. »

Un jour, cette société éthérée au milieu de laquelle Rous-

seau vivait en imagination, il voulut la faire descendre sur la terre. La femme idéale qu'il n'avait pas rencontrée ici-bas, il chargea sa plume de lui donner l'être, de la rendre visible à lui-même et accessible à son verbe. Cette femme, il l'appela Julie; et cette Julie, toute une génération d'hommes en fit son idole. Nous nous approcherons de l'idole et nous la regarderons en face. Je doute que nous partagions les ravissemens qu'inspirait à Mme la Dauphine l'héroïne des petites perceptions. Mais nous serons justes, nous serons respectueux, et si je réussis à vous faire partager mon impression, nous conclurons que Rousseau aurait dû intituler son roman : La philosophie du sentiment réfutée par elle-même.

*
* *

Pour essayer de pénétrer dans les mystères du cœur sensible, plutôt que de l'expliquer par des exemples ou par des analyses, nous avons préféré rechercher les origines de la philosophie du sentiment de Rousseau dans la théorie des « petites perceptions » de Leibnitz. Nous avons parlé de la sensibilité dans ses excès et des cœurs sensibles qui ne sont que sensibles et qui prêchent leur sensibilité comme une doctrine. Ensuite, comme le cœur sensible qu'a décrit Rousseau, c'est le sien, pour nous préparer à mieux comprendre ses personnages, nous avons tâché de résumer son propre caractère et expliqué ce qu'il faut entendre par ce génie de la rêverie qu'il introduisit dans la littérature française. J'ose espérer que, dans le portrait que j'ai fait de Rousseau, j'ai donné, à la sympathie et à la critique, une part assez juste pour qu'on ne puisse m'accuser ni de trop d'enthousiasme, ni de malveillance. Car ce qui est à craindre quand on a affaire à un homme comme Rousseau, à une figure si grande et si compliquée, où le mal et le bien, le faux et le vrai sont unis dans un si étroit agencement, il est à craindre de verser d'un côté et d'en dire trop dans un sens comme dans l'autre. Maintenant il ne nous reste plus qu'à nous approcher de Saint-Preux et de Julie; à chercher à la fois ce que Rousseau a voulu en faire et ce qu'il en a fait.

J'ai rappelé l'accueil enthousiaste que le public fit à *la Nouvelle Héloïse* au moment de son apparition, mais que la critique ne se tut pas absolument. Grimm reprocha à Rousseau

d'être le plus éloquent des sophistes. Ce mot d'un ennemi est-il juste? Est-il permis de considérer Rousseau comme un sophiste? Je réponds que non, et je m'en rapporte là-dessus à ce que je disais plus haut, à ce que je tâcherai de prouver, à savoir que *la Nouvelle Héloïse* est la philosophie du sentiment éloquemment réfutée par elle-même. Un sophiste est un homme qui joue avec ses idées sans que jamais ses idées l'embarrassent, il en fait ce qu'il veut, il n'en sent pas le poids, pas plus que le jongleur ne sent celui des billes creuses qu'il manie au grand ébahissement des badauds. Un sophiste est un esprit frivole qui met toute son habileté, son industrie, son amour-propre, à soutenir le pour et le contre sur toutes les questions sans avoir l'air de se contredire. Or les contradictions de la vie et de la pensée de Rousseau sont patentes; elles se révèlent aux yeux les moins clairvoyans; il n'est pas besoin de génie pour découvrir et démontrer que Rousseau a passé son existence à se contredire. Autrement, qu'il y aurait d'hommes de génie en ce monde! Étrange sophiste, bien maladroit, que celui qui se dément sans le vouloir! Ces contradictions de Rousseau ont été pour lui une souffrance, et le sentiment douloureux qu'elles lui causaient est entré pour quelque chose dans son hypocondrie; car l'homme dont Jean-Jacques a eu le plus à se plaindre dans ce monde, c'est Jean-Jacques lui-même. Et cependant Jean-Jacques serait moins grand, s'il ne s'était contredit si souvent; car ses contradictions involontaires sont comme une fatalité, comme les souffrances mêmes de sa vie, et cette fatalité, je crois en pouvoir définir la cause en un mot: son génie était plus grand que sa pensée.

Permettez-moi de m'expliquer. Car là est, selon moi, tout le secret du jugement équitable que la critique doit prononcer sur *la Nouvelle Héloïse*.

Rousseau était sans contredit une forte intelligence, mais non une de ces intelligences étendues qui s'élèvent aux vrais principes et de cette hauteur embrassent de vastes horizons. Comme pure intelligence, comme spéculatif, Rousseau était loin d'égaler plusieurs de ses contemporains, Montesquieu et Buffon, par exemple, pour ne pas parler de Lessing et de Kant. C'est le plus *abstrait* des grands esprits, et l'abstraction est l'ennemie mortelle de la vraie philosophie. Les esprits abstraits ne saisissent jamais une vérité tout entière, mais une moitié, une

tranche, une surface de la vérité ! La vérité est chose vivante et elle vit parce qu'elle est organisée, parce que toutes ses parties sont étroitement unies et s'animent les unes les autres. L'esprit abstrait tue les vérités, parce qu'il les isole. La vérité est comme une plante qui produit des fleurs parce qu'elle a des racines. L'esprit abstrait coupe la plante sans prendre la peine d'enlever les racines. Et vous savez ce que deviennent les plantes privées de leurs racines ! Cette abstraction se retrouve partout dans la pensée de Rousseau. Même en raisonnant de musique, il préconise la mélodie, le chant, l'expression et il fait la guerre à l'harmonie. Qu'est-ce que la mélodie sans l'harmonie ? Qu'est-ce que le dessin sans la couleur ? La pensée de Rousseau est à la vraie philosophie ce qu'est *le Devin du village* au *Mariage de Figaro*, de Mozart.

Et considérez encore la politique de Rousseau. Jamais il ne s'en vit de plus abstraite. Rousseau fait abstraction de toutes les conditions réelles de la société moderne, de toutes les réalités de l'histoire, de la civilisation. Son idéal politique se réduit à je ne sais quel rêve de ressusciter l'antique Sparte et ses vertus, en les greffant sur le principe abstrait de l'égalité absolue des hommes. Ce beau système qui était destiné à donner la liberté au genre humain est le plus absolutiste de tous les systèmes, car il attribue aux majorités une omnipotence tyrannique qui va jusqu'à violenter la conscience des minorités, jusqu'à attribuer au plus grand nombre le droit d'imposer leurs croyances, leur *credo* au plus petit. Et cela dans le siècle de Voltaire et de Montesquieu. Jamais homme n'aima plus ardemment la liberté, et ne la comprit moins, n'en faussa plus les principes. A quoi aboutit en effet l'abstraction spartiate et égalitaire de Rousseau ? Au Jacobinisme dont la devise était : La vertu pour but, la terreur pour moyen. Voilà une devise qui est simple comme une abstraction, simple comme une erreur. Rien de plus simple que la guillotine. Il faut se défier des vérités trop simples.

Rousseau avait lui-même conscience du caractère incomplet, abstrait de sa pensée. Et c'est ce qui le poussa dans la philosophie du sentiment. Car, du moment qu'il ne s'agit que de sentir, il reprend tous ses avantages. Son cœur, pour tout dire, était plus grand que son intelligence. Quand je parle de son cœur, ce n'est pas sa faculté d'aimer que j'entends. Dans la vraie bonté il entre beaucoup de raison et de force d'âme. Ah ! si

j'osais vanter la bonté de Rousseau, il s'élèverait de l'asile des Enfans trouvés une voix qui étoufferait la mienne. Et surtout, que répondrais-je à l'ombre mélancolique de sa bienfaitrice, à l'ombre de cette femme qui avait tant fait pour lui, et dont il a étalé au grand jour, dans ses *Confessions*, les faiblesses, les fautes et l'avilissement, et qu'il a vouée impitoyablement à l'immortalité du mépris? La bonté de Rousseau, j'en pense ce qu'avait le droit d'en penser le patriarche de Ferney.

Non, quand je parle de son cœur plus grand que sa pensée, c'est de sa faculté de sentir que j'entends parler; et entre la sensibilité et l'héroïsme de la bonté, la distance est grande. De même qu'en revanche on peut être le meilleur des hommes et n'avoir pas cette sensibilité qui, accompagnée d'une imagination de feu, a fait de Rousseau un des plus grands écrivains qu'ait possédés la France. Cette sensibilité que j'essayais de peindre, était en lui comme un foyer de vie intense, et c'est à ce foyer qu'il rappelle incessamment ses pensées pour leur communiquer un ardent souffle de vie. Les idées sont des ombres froides, inertes, inanimées; pour que les choses vivent en lui, il faut que Rousseau les sente, c'est dans son cœur qu'elles reprennent vie et qu'elles parlent. Rousseau a eu le *génie du sentiment;* il a eu le génie de ce que nous appelions *les petites perceptions* qui, selon l'expression de Leibnitz, *enveloppent l'infini*. Et c'est ce génie du sentiment qui a fait sa puissante originalité comme écrivain.

Au XVIIe siècle, c'était tour à tour la raison ou la passion qui écrivait. Rousseau a créé le style du sentiment, le style de la rêverie dont il a atteint la perfection dans ses *Confessions* et dans les *Rêveries d'un solitaire*. Ce style nous transporte dans l'état d'esprit de l'écrivain, il nous fait sentir plus que penser, il éveille en nous des sensations et des idées aussitôt transformées en sentimens; il nous fait rêver, et il en sort comme un parfum qui nous exalte et nous enivre.

Mais le sentiment n'est pas un guide sûr, infaillible. Il n'a rien de fixe, de constant. Tantôt comme une Pythie il prononce des oracles inspirés, tantôt il se tait et nul ne peut dire quand il rompra le silence. Les petites perceptions nous échauffent, nous agitent, nous procurent des joies et des mélancolies sans nom. Mais elles n'éclairent pas notre esprit, et quand Rousseau cesse de sentir et de rêver et qu'il recommence à penser, après

avoir transformé ses abstractions en sentimens, il transforme de nouveau ses sentimens en abstractions et nous présente comme des vérités absolues des vérités incomplètes que l'expérience de la vie et du monde condamne. Car les vérités dans Rousseau, sont le contre-pied d'une erreur, et la vérité vraie n'est pas le contre-pied d'une erreur, elle lui est supérieure. Et lui-même il le sait, il le sent du moins par instans. Comme tout homme de génie, il a un fond de vigoureux bon sens qui se fait jour, aussitôt que sa sensibilité s'apaise et que son imagination se calme. Et ce bon sens le force parfois à donner un démenti à ses principes, à ses perceptions, à ses abstractions et à son cœur. Pourquoi l'*Émile* est-il plein d'admirables maximes sur l'éducation? C'est qu'à tout moment le bon sens de Rousseau l'emporte sur ses chimères et le rend infidèle à la philosophie exclusive du sentiment. Et n'est-ce pas son bon sens aussi qui l'oblige à se retourner contre le zèle aveugle de certains de ses disciples?

Sa correspondance en offre de curieux témoignages. Un jour il adresse une sévère leçon à une jeune femme qui s'ouvre à lui des tourmens que lui cause sa sensibilité. Il lui rappelle les grandes lois de la vie qui veulent qu'on cherche le bonheur dans l'activité, dans le devoir rempli et aimé. Une autre fois il reprend vertement M. Séguier de Saint-Brinon, jeune officier qui voulait quitter le service pour vivre en homme indépendant à la façon des héros de Jean-Jacques. La réponse de Jean-Jacques est un chef-d'œuvre de bon sens éloquent; et par son ascendant, il sut forcer ce jeune homme à retirer des mains de son colonel la démission qu'il avait donnée.

Partout dans cette correspondance le bon sens de Rousseau apparaît subitement, par brusques saillies, et lui révèle les contradictions secrètes de sa pensée. Mais ce n'est pas sans qu'il en souffre, car il éprouve le besoin d'être conséquent et il a trop de bon sens pour l'être. De là aussi la faiblesse de caractère qu'il a sincèrement confessée. Une âme ainsi partagée, combattue, flottante, sans cesse aux prises avec elle-même, ne put jamais se fixer, prendre une forme d'être. Rousseau n'eut point de caractère. C'est pour cela qu'il souffrait dans le monde; il s'y sentait inférieur à de très petits hommes qui avaient sur lui l'avantage de la volonté et de la conséquence.

Et voilà comme il se fait que *la Nouvelle Héloïse* soit un

livre contradictoire et que Rousseau ait fini par s'y réfuter lui-même? Dans son livre, le bon sens a le dernier mot, il y donne à ses chimères un coup de boutoir qui les réduit à néant. Rousseau explique tout au long dans le neuvième livre de ses *Confessions* comment l'idée de son roman lui vint. L'année 1756 fut pour lui, plus que toute autre, un temps de rêveries exaltées : « Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, dit-il, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. » Oubliant la race humaine, il se fit des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés. Et ce fut *ces idoles de son cœur*, selon son propre mot, qu'il chargea sa plume de faire vivre dans ses romans.

Ne nous y trompons donc pas. Si *la Nouvelle Héloïse* n'était qu'un roman comme tant d'autres, si l'auteur avait voulu peindre dans son héroïne une femme comme il s'en voit beaucoup, grande par le cœur, mais qui, faute d'une raison supérieure et d'une âme fortement trempée, donne un perpétuel démenti à ses propres résolutions, à ses propres intentions, *la Nouvelle Héloïse* serait un livre irréprochable. Mais tel n'est pas le cas. Si Rousseau a fait Saint-Preux a son image et s'il lui a donné, comme il le dit, les défauts qu'il se sentait, Julie représente son idéal; elle est la première des femmes, elle est un modèle, elle est l'honneur de son sexe; c'est ainsi qu'il la qualifie en écrivant à Mme Latour Franqueville; elle est une habitante de l'empyrée, du pays des chimères. Malheur à qui n'adore pas Julie ! Il ne le lui pardonnera pas. Je sais bien que Rousseau parle lui-même des *erreurs*, des *faiblesses* de sa Julie. Mais telle est sa méthode. Il se l'est appliquée à lui-même. Jamais homme ne s'était aussi durement traité, n'avait aussi ouvertement dénoncé ses propres faiblesses, ses plaies secrètes que ne l'a fait Rousseau dans ses *Confessions*, car jamais homme ne fut plus éloigné de toute espèce d'hypocrisie. Mais sa conclusion est celle-ci : Qui osera dire : Je fus meilleur que cet homme-là ?

Et de même, il ne s'est pas contenté de se confesser lui-même, il a confessé publiquement Mme de Warens, la reconnaissance qu'il lui devait n'a pu lui fermer la bouche, ni arrêter sa plume, et parlant de la dernière entrevue qu'il eut avec elle il n'a pas craint d'écrire : « Je la revis... Dans quel état, mon

Dieu! quel avilissement! » Ne croyez pas cependant que cela l'embarrasse. Cette femme avilie, il n'aperçoit rien dans le monde qui lui soit comparable. Et il s'écriera, parlant du lieu où il l'a vue pour la première fois : « Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! Que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux! » Aussi les faiblesses qu'il a attribuées à sa Julie ne font aucun tort à sa divinité. Les faiblesses de Julie! Quelles sont les vertus qu'on leur pourrait préférer? Ainsi Julie est plus qu'une simple héroïne de roman; elle est, malgré ses faiblesses, l'idéal de Rousseau. « Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, et rien de ce qui la regarde n'est un effet du hasard. Le ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une âme est susceptible, le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des éclatantes vertus qui peuvent l'élever au dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force et son courage. » Nous verrons s'il n'est pas permis de dire que, par une illumination subite de son bon sens, Rousseau a condamné son idéal dans la personne de son héroïne.

Saint-Preux était le précepteur de Julie d'Étanges. Ils ne tardent pas à s'aimer; amour condamné d'avance; le baron d'Étanges ne consentira jamais à donner sa fille à un homme sans naissance. Ils succombent à leur passion. Jusque-là ils se ressemblent; ce sont deux cœurs sensibles sans contrôle, sans empire sur eux-mêmes, abandonnés à la merci de leurs sentimens. La scène, cependant, ne tarde pas à changer: Julie revient de son erreur et, pour expier ses torts, elle se résigne à épouser le mari que lui propose son père, le sage et noble M. de Wolmar. Cet homme que l'auteur nous donne pour doué d'une raison froide est beaucoup plus généreux que raisonnable. Il a deviné ou découvert tout ce qui s'est passé, et sa confiance en Julie est telle qu'après quelques années pendant lesquelles Saint-Preux a fait le tour du monde, M. de Wolmar l'appelle auprès de lui, lui ouvre sa maison, l'engage à venir vivre chez lui, avec lui, chez Julie, avec Julie. Est-ce de la sagesse? je ne sais. Mais, à coup sûr, c'est la marque d'un noble cœur, et il n'est pas besoin de dire si Julie en est touchée! L'attachement qu'elle portait à

son mari se convertit en enthousiasme ; il devient à ses yeux le premier des hommes ; car dans *la Nouvelle Héloïse* on est volontiers le premier ou le dernier des hommes. Elle déclare elle-même qu'elle serait l'opprobre de son sexe si elle pouvait un jour se montrer indigne d'une si noble confiance et laisser se rallumer dans son cœur des feux depuis longtemps éteints.

Saint-Preux arrive à Clarens. Il trouve que tout est changé dans Julie, sauf sa beauté. Pour lui, il est, il sera éternellement Saint-Preux. Les Saint-Preux, comme les Jean-Jacques, sont de ces hommes qui varient sans cesse et qui ne changent jamais ; de ces hommes qui ont toujours le même âge et toujours le même caractère, lequel consiste à n'en point avoir.

Voyons Julie et Saint-Preux en présence l'un de l'autre. M. de Wolmar n'a pas voulu faire les choses à demi ; il a soin de partir pour une excursion, afin de les laisser en tête à tête pendant huit jours. C'est à ce moment qu'ils font ensemble cette promenade à Meillerie dont le récit est l'une des pages de notre littérature les plus assurées de vivre toujours : « Après le souper, dit Saint-Preux, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de Julie, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour m'affliger ; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs, ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait pour augmenter ma misère présente, prendre place dans mon souvenir. C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps heureux

ne sont plus... Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis! » Que de petites perceptions dans ce récit, et que voilà un genre de beautés littéraires que la poésie française ne connaissait pas encore!

Mais revenons à l'étude de nos types moraux. Si je ne savais que Julie est une femme idéale, si, en cette qualité, elle n'était imposée par l'auteur à mes adorations, je me laisserais facilement aller à aimer Julie. Ce qui fait d'abord qu'on peut aimer Julie, c'est qu'on la connaît bien. Qu'elle habite ou non l'empyrée, elle est, de toutes les héroïnes que le roman français nous a fait contempler jusqu'à présent, celle qui rentre le plus dans les conditions ordinaires de la vie. Julie n'est pas une bergère promenant ses amours ou ses dédains sous le sombre couvert des forêts, ou faisant un cours de métaphysique amoureuse à ses moutons. Julie n'est pas une précieuse désœuvrée s'occupant de réformer le vocabulaire et respirant l'encens qui s'exhale des petits vers et des madrigaux composés en son honneur. Julie n'est pas non plus une princesse faisant l'enchantement et les délices d'une Cour. Julie est devenue mère de famille, elle a une maison à conduire, et nous la voyons tour à tour donnant des ordres à ses gens, ou causant dans son salon; nous la trouvons dans la nursery au milieu de ses enfans, aussi bien que dans le fameux bosquet qui porte son nom; ou bien assise devant son clavecin et chantant des vers de Métastase; ou s'amusant, pour encourager ses ouvriers, à teiller le chanvre de ses blanches mains; ou rêvant et méditant dans son Élysée; ou encore montrant l'alphabet à ses fils. Julie n'est pas une sylphide vivant de l'arome des plantes; elle est gourmande et ne s'en cache pas; elle aime la crème et le poisson et ne dissimule pas son appétit en mangeant. Les cœurs sensibles n'ont jamais honte de leurs sensations, parce qu'elles se changent en sentimens; pas plus que Rousseau n'a songé à cacher sa tendresse pour les omelettes au cerfeuil servies sous la tonnelle d'un cabaret, parce qu'une omelette mangée sous une tonnelle par un cœur sensible devient une source d'un nombre infini de petites perceptions où la poésie est sûre de ne pas manquer. Julie n'est pas non plus une Iris en l'air, comme il s'en voyait tant dans les petits vers du XVIIIe siècle, une Iris aux mains d'albâtre, au cou d'ivoire, dont les yeux sont des soleils et la bouche une rose

entr'ouverte. Nous savons qu'elle a les cheveux rapprochés des tempes, que sur ses tempes deux ou trois petites veines dessinent des rameaux de pourpre, qu'elle a une tache presque imperceptible sous l'œil droit et une petite cicatrice sous la lèvre, que ses sourcils sont plus châtains et ses cheveux plus cendrés, que le bas de son visage n'est pas exactement ovale et qu'une légère sinuosité, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier et plus gracieux. En vérité, j'ai vu Julie, je lui ai parlé, je reconnaîtrais entre mille le son de sa voix, elle a une façon de tourner la tête qui n'est qu'à elle. Je l'aime et je la revois souvent encore. Mais c'est pour moi, malgré son charme, malgré son angélique sourire, une mélancolique apparition. Je dirai, tout à l'heure, pourquoi.

Julie représente donc la résipiscence d'un cœur un instant égaré qui se purifie, s'ennoblit et se transforme. Julie est un cœur sensible qui a la sagesse de son état; elle a la sagesse qui est à l'usage des cœurs sensibles; elle professe et pratique ce que Rousseau appelle *la morale sensitive*. En quoi se résume cette morale? L'excès de sensibilité est une douleur et un danger : une douleur, parce qu'une succession trop rapide de sentimens trop vifs est une souffrance; un danger, parce qu'à force de sentir, l'âme s'affaiblit, perd son ressort. Un excès de sensibilité est une cause de déperdition de forces, et la santé de l'âme en est menacée. Aussi, selon Rousseau, la sagesse du cœur sensible consiste à se créer des situations dans lesquelles le sentiment trouve à se répandre au dehors et à se tempérer lui-même en devenant un principe d'action. Transformer des sentimens en actions, sentir en agissant, agir en sentant, voilà ce qui est nécessaire à un cœur sensible pour empêcher que sa sensibilité, renfermée au dedans de lui-même, ne le ronge, ne le tourmente. C'est à ce prix qu'il se portera bien.

Telle est la sagesse de Julie. Elle s'est créé une sphère d'activité où elle dépense le trop-plein de cette sensibilité qui, repliée sur elle-même, se dévorerait. Et d'abord, Mme de Wolmar est mère de famille, elle aime tendrement ses enfans, et s'occuper d'eux est la grande affaire de sa vie. Dans l'éducation qu'elle leur donne et qui repose sur les grands et sages principes de l'*Émile*, sa sensibilité ne lui est pas inutile ; car n'est-ce pas par le sentiment que nous pouvons comprendre l'enfant, cet être de sentiment? Aussi est-ce au XVIIIe siècle, et grâce surtout à Rousseau,

qu'on a commencé de bien comprendre l'enfance. Y avait-il des enfans au XVIIe siècle? J'en doute. Je ne me représente pas l'enfance de l'honnête homme, ni de la précieuse. J'imagine qu'ils naissaient entre dix-huit et vingt ans, à l'âge de faire leur entrée dans le monde et à la Cour; je les crois voir dans leur berceau l'épée au côté ou un éventail à la main. La princesse de Clèves elle-même a-t-elle eu une enfance, a-t-elle jamais joué à la poupée ? Mais Julie comprend l'enfance: aussi s'entend-elle admirablement à la première éducation. Elle veut que les enfans soient traités en enfans et elle sait redevenir enfant pour élever les siens. Il n'est pas besoin de dire qu'elle a horreur des perroquets savans. « La nature, dit-elle, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité, ni saveur, et qui ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs et de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres. »

Ne pas abréger l'enfance, voilà le grand principe de Julie. Ne pas traiter l'enfant comme un être raisonnable qu'il n'est pas encore, ne pas faire appel pour le gouverner à des idées qu'il ne possède point, mais le traiter en enfant, c'est-à-dire en être dépendant et développer chez lui le sentiment de la dépendance et la lui faire aimer. Cela est sage et le cœur sensible comprenait bien l'enfance ! Et il est bon qu'il ait dit son mot en matière d'éducation à la barbe de la pédanterie et des pédans ! Car c'est ici que les petites perceptions triomphent. Ce n'est pas avec des maximes qu'on élève et qu'on instruit l'enfance. Est-elle capable de les entendre? Toute sa vie est d'impressions. Ce qui fait le caractère d'un enfant, ce sont les petits objets, les petites circonstances qui agissent habituellement sur lui, à son insu; c'est le milieu moral où il vit, c'est l'air qu'il respire. Et c'est ce que se dit Julie. Toute son attention se porte à ce que les petites perceptions qui ont une action sur l'âme de ses enfans soient favorables à la pureté et à la santé de leurs âmes. On ne peut mieux dire, on ne peut mieux faire. Jusqu'à ce que ses enfans aient dix ans, Julie est la meilleure des institutrices. Plus tard, je crains qu'elle n'achève mal une œuvre si bien commencée. Car le moment viendra où ce sera à la raison de parler.

Mais Julie n'a pas seulement des enfans à élever, elle a une maison à gouverner. Elle répand sa sensibilité autour d'elle, elle l'emploie à faire des heureux; car son cœur sensible est dans un rapport de sympathie avec tout ce qui l'entoure; il devine les besoins, la situation, les désirs secrets de tous les êtres qui l'approchent. « Julie, dit Saint-Preux, jouit du bien qu'elle fait, et le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie et s'étend autour d'elle. » Dans sa maison même, Julie entend admirablement la théorie du bonheur. « Le bonheur! s'écriait un jour le révolutionnaire Saint-Just, le bonheur est une idée neuve en Europe. » Il est à tout le moins certains bonheurs qu'ont inventés l'hypocondre Jean-Jacques et Julie son élève. « Julie aime les plaisirs, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun, mais ce sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités, ni celles des gens qui lui sont chers. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée, mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui. Elle aime le luxe de plaisir et de jouissance, elle fait fi du luxe de magnificence ou de vanité et s'applique à donner moins de lustre et d'éclat que d'élégance et de grâce aux choses. »

Les cœurs sensibles qui se sont fait une sagesse à leur usage ont un savant et ingénieux épicuréisme; car les Épicuriens, trop calomniés, ont été les cœurs sensibles de l'antiquité. En véritable épicurienne, Julie ne renonce à aucunes jouissances, mais elle a une manière de les goûter qui ressemble à l'austérité de ceux qui se les refusent. *L'art de jouir est pour elle l'art des privations*, non de ces privations pénibles et douloureuses qui blessent la nature, mais des privations passagères et modérées qui servent d'assaisonnement au plaisir, en préviennent le dégoût et l'abus. Elle sait qu'aller toujours au-devant des désirs n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Julie sait se refuser vingt fois une chose pour en jouir une. Il lui arrive de rompre une partie de plaisir pour en jouir doublement en la renouant.

Julie est gourmande, et tout le monde l'est autour d'elle; par ses soins, on s'abstient journellement de certains mets qu'on réserve pour donner à quelque repas un air de fête. Ainsi le goût ne s'use point, tandis qu'un jour de satiété ôte un an de jouissance. L'âme ainsi ménagée conserve son ressort, elle

savoure avec délices des *plaisirs d'enfant* qui seraient insipides à d'autres. Car voici le point, Rousseau, qui a si bien compris l'enfance, veut la perpétuer, il veut que l'homme reste à certains égards enfant jusqu'à sa mort. L'enfance seule est capable de goûter les *petits bonheurs*. Rousseau plaint du fond de l'âme l'homme qui a perdu la faculté d'en jouir, car les *petits bonheurs* sont peut-être les plus réels de tous. *Les petits bonheurs!* C'est Rousseau qui les a inventés, de même qu'il a inventé les joies de la mélancolie et de la rêverie. *Les petits bonheurs!* Rousseau les a tous connus, depuis les délices de l'herborisation solitaire au sein des bois, jusqu'à ces plaisirs multiples qu'il résume par ce mot éloquent : la liberté du cabaret.

Rousseau a idéalisé la sensation, il l'a ennoblie en la forçant à se tourner en sentiment. Qu'est-ce que les petits bonheurs? Des sensations où le sentiment se mêle, et qui lui servent de pâture. Et c'est ainsi que Rousseau a inventé le bonheur à bon marché, et qu'il a appris à la vie certains sourires qu'elle ignorait avant lui. Julie suit en cela toutes ses leçons. Parlerai-je des agréables surprises qu'elle ménage à ceux qu'elle aime, de son Élysée, des petits régals du gynécée, du salon d'Apollon où l'on n'entre que le cœur palpitant d'émotion... ? Ah! je craindrais de m'oublier parmi ces enfantillages auxquels son sentiment et sa sagesse savent donner tant de charme.

Et Julie est heureuse au milieu de tous les soins qu'elle prend pour le bonheur d'autrui. Mais son bonheur est un bonheur réfléchi; il lui est renvoyé par tout ce qui l'entoure; la joie qui brille sur le front de son mari, de ses enfans, de ses proches, se reflète sur le sien et le fait rayonner. Julie répand autour d'elle le bonheur et le reçoit de ceux à qui elle le donne. Aussi n'a-t-elle jamais de plaisirs qu'elle soit seule à goûter. Elle est par exemple un peu coquette, et sans cela, Julie serait-elle vraiment femme? Rousseau l'a dit : l'un des premiers devoirs de la femme est de chercher à plaire; toute la question est de savoir si c'est à l'honnête homme ou au fat qu'elle veut plaire. Mais, dans sa coquetterie même, Julie pense aux autres plus qu'à elle. Elle passe souvent de l'élégance à la simplicité, de la simplicité à l'élégance : « elle use du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens et nos idées par un ajustement différent, par une coiffure d'une autre forme,

par une robe d'une autre couleur, et d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque chose. » On ne peut mieux résumer la philosophie de cette chose si importante qu'on appelle le chiffon. Avec un ruban, avec un bout de dentelle, Julie se fait un autre visage. Hier elle était éblouissante, aujourd'hui elle a comme une grâce voilée qu'il faut deviner; mais dans tout cela elle pense aux autres plus qu'à elle-même. Elle veut répandre autour d'elle un air de fête. C'est à cela que lui servent ses dentelles et ses rubans. « Elle s'amuse, dit Rousseau, pour amuser les autres, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits. » Et après cela, nous étonnerons-nous que Mme la Dauphine ait raffolé de cette Julie et que Saint-Preux se soit écrié : *Julie, éternel charme de mon cœur!*

Mais ce qui surprit les lecteurs, c'est que Julie était dévote. Cette âme tendre est naturellement portée à la dévotion, la dévotion à l'usage des cœurs sensibles, celle qui tient du soupir et de l'extase, la dévotion qui se distille, qui s'évapore dans l'oraison et dans le vague d'une contemplation rêveuse. Parfois le bonheur l'ennuie. « Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur, elle y renaît, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps; ou plutôt, elle n'est plus en moi-même, elle est toute dans l'Être immense qu'elle contemple, et, dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien. » Ah! Julie est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, et qui porte ses affections surabondantes au seul être digne de l'absorber. Julie est plus encore qu'un cœur sensible, elle est la sensibilité même. Celui qui l'enfanta, cet illustre malade à qui il fallait le monde entier pour remplir les profondeurs de son être, souffla dans le sein de sa créature la flamme qui le consumait.

Et maintenant, il me reste à dire pourquoi, malgré ses charmes, Julie est pour moi une apparition mélancolique. C'est qu'elle est l'idéal du cœur sensible, l'idéal de Jean-Jacques et qu'en sa personne Rousseau a prononcé sur son propre idéal une condamnation. Cette sentence se lit dans l'une des dernières pages du

livre, laquelle n'en est pas une des moins admirables. Julie est la bienfaisance, la sensibilité convertie à la sagesse; Julie est le bonheur, la joie; elle a surmonté sa passion, et, dans les élans d'enthousiasme que lui inspirent les vertus de M. de Wolmar et son héroïque confiance, elle a déclaré, je le répète, maintes et maintes fois, qu'elle serait la dernière des femmes et la plus indigne de vivre si elle était capable de laisser se rallumer dans son cœur un amour dont elle a horreur. Elle se croit guérie, elle se flatte d'avoir guéri Saint-Preux, et voilà que tout à coup elle meurt des suites d'un funeste accident et que pour elle cet accident est le plus grand des bonheurs. De son lit de mort voici les dernières paroles qu'elle adresse à Saint-Preux :

« J'ose m'honorer du passé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus peut-être, et j'étais coupable! Qu'était-ce de la vie entière passée avec vous? Quels dangers j'ai courus sans le savoir! Adieu, adieu, mon cher ami... Hélas! J'achève de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop peut-être dans ce moment où le cœur ne déguise plus rien... Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre... Je meurs dans cette douce attente : trop heureuse d'avoir acheté au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime! »

Demain, demain peut-être! Et voilà ce qu'est la sagesse de Julie! Une question de temps! Une heure, une minute de plus, et de son propre aveu, elle sera devenue indigne de vivre. Car ce n'est pas moi qui la juge, à Dieu ne plaise! C'est elle-même qui se juge. Non, jamais homme ne s'est plus impitoyablement condamné que Rousseau en traçant ces dernières lignes de son roman. En les lisant, on croit entendre le bruit sourd d'un édifice qui s'écroule. C'est en effet l'écroulement de la philosophie du cœur sensible. Et voilà l'un de ces coups que son bon sens inexorable porte à ses chimères! O philosophie du sentiment! Que vous êtes belle, que vous êtes noble, que vous êtes parée d'une douce poésie! Mais il faut que Julie meure aujourd'hui, car demain peut-être... Dites-moi que Julie n'est qu'une femme, une femme charmante, malheureuse et qu'une fatalité pèse sur elle et me voilà prêt à l'aimer et à la plaindre. Mais du moment que vous nous déclarez qu'il n'y a qu'une Julie au monde et que le ciel l'a donnée à la terre pour y montrer toute l'excellence dont une âme humaine est susceptible, je réponds : non, s'il s'agit d'adorer, c'est ailleurs que je porterai mes ado-

rations; car il y a quelque chose de plus excellent dans la nature humaine qu'un cœur sensible qui n'est que sensible, qui a tous les charmes, toutes les vertus même de la sensibilité, mais qui en a aussi toutes les incertitudes, toutes les inconstances, qui perd sa force avec son enthousiasme, qui risque de sentir aujourd'hui autrement qu'il ne sentait hier; qui aujourd'hui dans le ciel, demain peut-être se réveillera dans la boue! Non, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus excellent dans la nature humaine. Et dès qu'il s'agit de respect, ce qu'il faut respecter par-dessus tout, c'est une de ces âmes rares qui savent ce qu'elles veulent et qui le veulent jusqu'à la mort; une âme qui a une règle et à qui cette règle est plus chère qu'elle-même; une âme qui a l'héroïsme de la volonté, de la foi, de la raison et qui, à l'heure du trouble et de la détresse, sent accourir autour d'elle ces divines étrangères qu'on appelle des idées et les entend lui dire : Ne crains rien, nous combattons à tes côtés; nous, les filles du ciel, nous te couvrirons de nos épées.

Et après cela, que dirai-je de Saint-Preux? J'ai fait son portrait flatté, en faisant celui de Rousseau, car Saint-Preux, c'est Rousseau, mais diminué. Saint-Preux non plus n'est pas vertueux, bien que le mot de vertu revienne souvent sur ses lèvres. Saint-Preux est faible et exalté, faible parce qu'il est exalté, exalté parce qu'il est faible. Il aime le bien, il a rarement la force de le faire. Il se dit sans cesse : Demain j'aurai un grand caractère, et il n'en a point, pas même un petit. Quand l'enthousiasme le prend, il forme de sublimes résolutions; il s'envole vers le ciel et l'instant d'après, nouvel Icare, il retombe lourdement sur le sol. La vertu est chez lui une fièvre; quand il a le pouls tranquille, il est plat. C'est un héros en rêve. Il est idolâtre de ses chimères; il porte en lui un idéal abstrait qui le rend intolérant pour toutes les réalités. Cet homme qui ne sait ni contrôler, ni gouverner son cœur, se sent capable de gouverner l'humanité qu'il critique et ravale sans pitié et qu'il voudrait ramener à la raison. Au fond, il est né pour vivre dans un monde où rêver ce serait agir, ou agir ce serait rêver. Il acquiert toute sa taille quand il se retire dans la solitude et qu'il y contemple. Alors le monde entier se transforme pour lui en un songe magnifique, et ce songe fait palpiter son cœur de sublimes émotions qui s'écoulent sur ses lèvres en flots d'harmonie. Mais bientôt il s'éveille, et il n'est plus que Saint-Preux,

c'est-à-dire un malade qui se glorifie des blessures de son cœur, qui se plaît à les considérer et qui serait désolé qu'on les pansât, parce que sa souffrance fait son génie.

Ce Saint-Preux a fait lignée, il a une glorieuse descendance, — car Rousseau est le patriarche de la poésie moderne. — Saint-Preux eut une foule d'enfans et de petits-enfans, et parmi eux il en est de célèbres qui ont fait sensation dans le monde. De Saint-Preux descend toute la race des mélancoliques, des rêveurs, des solitaires, des malades qui chérissent leur mal, les Werther, les Obermann, les Faust, les Manfred, les René, tous ces êtres qui portent un nuage au front et une blessure au cœur et qui racontent à l'univers leur douleur dans un langage magnifique!

Et puisqu'il faut tout dire, de Saint-Preux est sortie aussi une famille d'imitateurs ridicules de ses faits et de ses dires, tous les mélancoliques qui n'ont pas besoin de consolation, tous ces larmoyeurs qui tirent des soupirs de leurs talons et qui essuient avec pompe les larmes qu'ils ne versent pas; du cœur sensible sont issus la sentimentalité, la sensiblerie, la pleurnicherie, l'admiration frénétique des couchers de soleil, le goût des apostrophes et des prosopopées, et tant d'idylles éplorées dont un voltairien disait qu'elles sentaient la nature à crever; et cette autre race de petits déclamateurs qu'une femme d'esprit accusait de mettre de l'empois à tous les chiffons.

Avoir des imitateurs ridicules, c'est l'inévitable rançon du génie. Mais Saint-Preux, mais Rousseau a eu aussi des disciples terribles qui ont épouvanté la terre. Je les ai déjà nommés. Ce sont les Jacobins, lesquels ont usé et abusé de son nom et de ses idées. Ce n'est pas seulement de l'idéal politique de Rousseau qu'avaient hérité les Jacobins; ils avaient hérité aussi de son intolérance; car, dans le siècle qui le premier prêcha la tolérance, Rousseau fut le plus intolérant des hommes.

On a parlé souvent de sa vanité; on prétend même quelquefois qu'il est devenu fou de vanité. C'est, selon moi, le bien peu connaître. La marque la plus certaine de la vanité littéraire, c'est la jalousie. Et jamais Rousseau n'a jalousé le talent de personne; il a même rendu hommage en plus d'une rencontre au génie des hommes qu'il aimait le moins. Son orgueil avait une tout autre nature. Son cœur lui était sacré; ses sentimens étaient une sorte de religion dont il se faisait le prophète et l'hiéro-

phante ; et cette religion, il méprisait quiconque se refusait à l'adopter ou à la respecter : « On peut ne pas aimer mes livres, écrivait-il à Mme Latour Franqueville, mais quiconque ne m'aime pas à cause de mes livres, est un fripon. »

Voilà qui est net. Voilà qui est expressif. Pareillement les Robespierre et les Saint-Just étaient des cœurs sensibles, et ils disaient : « Quiconque ne sent pas comme nous est un fripon. » Oui, Robespierre et Saint-Just étaient des cœurs sensibles, on peut le dire sans ironie, tant la sensibilité est sujette à revêtir des formes diverses ! Robespierre et Saint-Just sentaient avec force, ils avaient l'enthousiasme et l'intolérance de leurs sentimens et ils prétendaient les inspirer à tous les Français : « Le jour où je devrais désespérer de faire de la France une nation d'hommes vertueux et sensibles, disait Saint-Just, ce jour-là, je me tuerai. »

Qu'est-ce à dire ? Saint-Just entendait qu'il n'y eût pas un homme en France qui ne sentît comme lui, pas un cœur français qui ne battît à l'unisson du sien. Imposer des idées, passe encore, mais imposer des sentimens ! Il faudrait pour cela refaire les hommes, et Saint-Just, ne pouvant y réussir, eut recours à la guillotine.

O intolérance du cœur sensible !

VICTOR CHERBULIEZ.

LES MÉTAMORPHOSES DES ÉTOILES

ET

LEUR TEMPÉRATURE

Depuis qu'il y a des poètes, la contemplation du ciel étoilé a inspiré leurs chants. Dans ces lueurs scintillantes qui animent le silence des nuits, l'imagination des rêveurs a puisé la matière de bien des légendes merveilleuses.

Mais combien plus merveilleuse encore est leur véridique histoire, enregistrée par la science précise, et que chaque jour nous dévoile un peu plus l'Astronomie! La fiction n'a plus de part ici; elle est comme écrasée par la splendeur de la simple réalité.

Par l'astronome, « cette obscure clarté qui tombe des étoiles » est soumise à l'examen des instrumens de physique; elle est concentrée au foyer des télescopes, analysée et disséquée dans les spectroscopes, mesurée dans les photomètres. Et, ainsi interrogée, elle nous raconte les événemens des lointains univers. La lumière astrale est une messagère subtile des mondes célestes qui nous révèle leurs fastes étonnans. A l'observateur attentif, armé par la science, elle dévoile alors une série de faits grandioses dont la profonde harmonie procure la plus haute des jouissances intellectuelles.

Malheureusement, ces jouissances supérieures, on pourrait dire que les astronomes se les réservent. Ils négligent de les

communiquer à tous, dans la langue que tous comprennent. Ils hérissent leurs travaux d'un appareil mathématique terriblement rébarbatif. La langue algébrique leur est commode: elle leur est claire; elle est comme une sorte de sténographie incomprise du public et qui leur économise le temps. Il faut donc la traduire: il faut faire apercevoir par-dessus le squelette dont ils se contentent, la figure réelle et harmonieuse de la vérité.

C'est ce que nous voudrions faire ici, en exposant quelques-unes de ces surprenantes histoires que les étoiles nous ont racontées récemment.

I. — STRUCTURE DU MONDE STELLAIRE

Avant de montrer comment on a pu, récemment, mesurer, malgré leur prodigieux éloignement, la température et les dimensions des étoiles, et scruter les formes nouvelles qu'y prend la matière, il sera utile d'indiquer à grands traits ce que les plus récentes découvertes nous ont appris d'essentiel sur la structure générale de cet univers stellaire où notre soleil n'est qu'une simple cellule.

Lorsqu'un arpenteur veut mesurer l'altitude d'un point difficilement accessible, comme le sommet d'un clocher, il le vise, au moyen d'une petite lunette, en se plaçant successivement à une certaine distance d'un côté et de l'autre; un niveau dont est muni l'instrument permet de connaître les deux angles faits successivement par la ligne de visée avec l'horizontale, et il suffit de connaître la distance des deux points d'où les visées ont été faites, et qu'on nomme *la base*, pour en déduire facilement l'altitude cherchée.

C'est par un procédé analogue et en prenant la plus grande base qui soit à notre disposition, c'est-à-dire l'intervalle entre les deux positions extrêmes que la Terre occupe à six mois d'intervalle dans son orbite autour du Soleil, qu'on a réussi depuis le siècle dernier à mesurer les distances de quelques dizaines d'étoiles. On sut ainsi que la plus rapprochée de nous, α du Centaure, est près de 300 000 fois plus loin, et Véga, la belle étoile bleue de la Lyre, plus d'un million de fois plus loin que le Soleil. Il fut alors facile de calculer que si celui-ci, au lieu d'être près de nous (c'est-à-dire à 150 millions de kilomètres

seulement) était transporté à côté des étoiles les plus voisines, sa lumière serait à ce point affaiblie qu'il ne nous apparaîtrait plus que comme une simple étoile et non des plus brillantes. Ainsi se trouvait vérifiée pour la première fois l'opinion, qu'avec une merveilleuse intuition enseignaient déjà les philosophes de l'École d'Alexandrie, s'il est vrai, comme Plutarque le raconte, qu'Héraclite ait dit « que chaque étoile était un monde existant dans l'immensité des cieux et avait autour de soi une terre, des planètes, et un espace céleste. »

Mais la connaissance des distances d'une quarantaine d'étoiles était insuffisante pour déterminer la structure de l'univers : à un homme égaré dans une immense forêt, la position des quelques arbres voisins ne peut rien apprendre sur l'étendue et la forme de cette forêt.

Malheureusement, la base qui nous avait servi, le diamètre de l'orbite terrestre, était, malgré ses 300 millions de kilomètres de long, tellement infime à côté des distances à mesurer, qu'il fallut renoncer à connaître jamais, par ce procédé, même l'éloignement d'une centaine d'étoiles.

On aborda alors le problème par des méthodes indirectes. Un exemple familier en fera comprendre le principe. Lorsque, par une nuit noire, un passant veut apprécier la longueur d'une rue où s'alignent à perte de vue les files de becs de gaz, il remarquera deux choses, s'il est un peu observateur. D'une part, les becs de gaz les plus proches, lui paraissent nettement distincts, tandis qu'à mesure que son regard s'éloigne, ils semblent, par l'effet de la perspective, se rapprocher les uns des autres jusqu'à paraître presque se toucher. Comme il sait que tous les becs de gaz sont à peu près équidistans en réalité, il lui sera facile de juger de la distance des plus éloignés, par la quantité dont l'écartement apparent de deux becs successifs diminue d'un bout de la rue à l'autre. Si un service de la voirie capricieux a disposé ces becs de gaz un peu au hasard et à des distances quelconques les uns des autres, notre homme ne sera pas embarrassé pour si peu s'il est ingénieux... et s'il a un photomètre dans sa poche. Il sait en effet que l'éclat d'une source lumineuse varie comme le carré de la distance, c'est-à-dire est réduit à un quart lorsque cette distance a doublé; il déduira facilement ce qu'il veut savoir du rapport des éclats apparens du bec de gaz le plus éloigné et de celui qui est à deux pas de lui. Enfin, si notre passant fait

quelques pas dans la rue, les becs les plus voisins lui sembleront se déplacer beaucoup plus vite que les autres, et le rapport de ces déplacemens apparens lui fournit une troisième façon d'apprécier les distances.

De là trois catégories de méthodes qui, appliquées dans les observatoires avec les instrumens les plus délicats, ont finalement permis de définir la structure de l'Univers. On a su ainsi que la plupart des quelques centaines de millions d'étoiles observables aujourd'hui dans les lunettes, fait partie, ainsi que notre modeste Soleil, de la Voie Lactée. Ce ruban de pâle lumière, jeté comme une écharpe légère à travers le ciel noir, est en réalité un fantastique amas d'étoiles ayant la forme d'une spirale aplatie. Nous savons maintenant, surtout depuis les travaux récens du Hollandais Kapteijn, que cette spirale n'est pas immobile, et que les étoiles s'y déplacent avec des vitesses souvent prodigieuses, que seule leur distance nous rend presque imperceptibles. Ces mouvemens ne se font point dans toutes les directions, comme on l'a cru un moment, à l'époque encore récente où l'on pensait pouvoir raisonner sur les étoiles comme sur les molécules d'un gaz qui se déplacent dans tous les sens et sans coordination. L'ordre règne ici. Il est établi maintenant que les étoiles de la Voie Lactée se meuvent presque uniquement dans deux directions privilégiées et opposées l'une à l'autre, comme font les passans dans une rue. Quelles forces formidables sont en jeu qui ont polarisé ainsi les mouvemens de millions de soleils? Nous n'en savons rien à l'heure actuelle. Notre soleil lui-même, simple goutte d'eau dans cet immense torrent, est emporté ainsi que tout son cortège de planètes vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de 72000 kilomètres à l'heure. En revanche, nous sommes maintenant assez bien renseignés sur les dimensions de la Voie Lactée, mais il nous faut renoncer à les exprimer même en millions de kilomètres, et chercher un autre langage. La lumière qui parcourt, comme chacun sait, 300000 kilomètres en une seconde, et nous vient du Soleil en 8 minutes environ et de Sirius en moins de 9 ans, mettrait à traverser la Voie Lactée dans sa plus grande largeur au moins 25000 ans. Lorsque nous analysons, par les procédés dont nous allons parler maintenant, les phénomènes thermiques qui se manifestent dans ces étoiles lointaines, il ne s'agit point de faits actuels et présens. Nous devrions dire, pour être exacts, que les phénomènes dont nous

voyons sous nos yeux les effets, avaient lieu il y a plusieurs dizaines de siècles, avant sans doute que l'humanité eût une histoire. Ce sont des choses aussi lointaines dans le temps que dans l'espace.

Que devient à côté de cela la naïve légende hellène, d'après laquelle la Voie Lactée fut faite de quelques gouttes de lait qu'Hercule enfant laissa tomber jadis du sein de Junon? Si charmante que soit cette fable, peut-être devons-nous admirer davantage la profondeur et la subtilité de Démocrite qui écrivait il y a vingt-cinq siècles que « la Voie Lactée est composée d'étoiles, mais trop pressées, vu la distance prodigieuse qui les sépare de nous, pour qu'on puisse les discerner une à une. »

Renan un jour, pour contempler plus à son aise les contingences de ce grain de poussière ridicule qu'on appelle la Terre, inventa le point de vue de Sirius. Mais ce point de vue peut paraître, en somme, encore très fortement entaché d'anthropocentrisme, puisque Sirius se trouve, à tout prendre, un de nos plus proches voisins dans cet archipel de l'Infini qu'est la Voie Lactée.

II. — LA TEMPÉRATURE DU SOLEIL

Telle est dans ses grandes lignes ce qu'on peut appeler l'anatomie de l'Univers stellaire. Quant à la physiologie de cet immense organisme, il appartenait à l'Astrophysique, cette jeune et déjà glorieuse sœur de l'ancienne Astronomie, de nous en faire pénétrer les secrets.

De toutes les notions par lesquelles se caractérisent à nos yeux les êtres qui constituent le monde extérieur, la température est peut-être celle qui nous permet le mieux de définir leurs divers états physiques. La température de la matière ne peut pas varier sans que, en général, toutes ses autres propriétés varient parallèlement. La mesure de la température des astres est donc un des problèmes fondamentaux qui se posaient à l'Astrophysique: De sa solution dépendront dans une large mesure nos connaissances sur l'évolution des étoiles et sur celle de la matière.

La sensation plus ou moins intense de froid ou de chaud que nous donne le contact d'un objet, constitue en somme une

méthode de mesure des températures, en ce sens qu'elle nous permet de dire que tel objet est plus chaud que tel autre, de classer en un mot, suivant une échelle de températures croissantes, les divers objets accessibles simultanément à notre toucher. Il convient d'ailleurs de ne pas trop se fier à ces données immédiates de nos sens, puisque nous savons que les froids très vifs, comme ceux que produit l'air liquide, procurent la même sensation qu'une brûlure. Il n'en est pas moins vrai que les procédés plus précis, employés habituellement pour définir la température, dérivent de cette simple méthode de contact. Un thermomètre ne peut nous renseigner sur l'état calorifique d'un objet (que celui-ci soit l'atmosphère extérieure ou le corps d'un malade) que lorsqu'il le *touche*, si bien que la colonne de mercure thermométrique n'est qu'un artifice par lequel nous avons suppléé à l'insuffisante délicatesse de notre sens tactile.

Les étoiles étaient donc forcément inabordables avec ces procédés. Si on veut excuser ici un exemple familier, il est permis de dire que la pyrométrie des objets inaccessibles fut créée le jour où un coiffeur imagina, pour juger de la température de son fer à friser, de l'approcher à quelques centimètres de sa joue. C'est d'une manière analogue en principe, encore qu'un peu plus précise dans l'application, qu'on a réussi pour la première fois à avoir quelques données exactes sur la température du Soleil. On sait en effet que les corps incandescens nous envoient non seulement des rayons lumineux, mais aussi des rayons calorifiques invisibles, et l'on connaît actuellement d'une manière précise, surtout grâce aux découvertes du physicien viennois Stefan, comment varie la quantité de chaleur ainsi rayonnée par un corps, lorsque sa température augmente dans une proportion donnée. Le problème consistait donc uniquement à mesurer très exactement la quantité de chaleur que nous recevons du Soleil. Au moyen d'appareils spéciaux (actinomètres et pyrhéliomètres), on a déterminé avec exactitude dans ces dernières années, spécialement grâce à des observations faites sur de hautes montagnes, que la quantité de chaleur que, dans une minute, chaque centimètre carré de la Terre reçoit du Soleil aux limites de l'atmosphère est égale à environ 2 grandes calories. C'est-à-dire que si, à l'extérieur de l'hémisphère terrestre tourné vers le Soleil, et au-dessus de l'atmosphère, se trouvait une couche

d'eau d'une épaisseur uniforme de 20 centimètres, la chaleur reçue du Soleil par cette couche d'eau serait suffisante pour la porter entièrement de 0° à 100° en une minute.

Étant donné la distance énorme qui nous sépare du Soleil (150 millions de kilomètres) et qui fait que nous ne recevons qu'une fraction infime de l'énergie rayonnée par lui, on peut calculer avec ces données que la puissance du rayonnement du Soleil est équivalente à 580 000 millions de millions de millions de chevaux-vapeur. Cela veut dire que chaque mètre carré de la surface du Soleil (sa surface totale est de 6 quatrillons de kilomètres carrés) produit à chaque instant autant d'énergie que le pourraient faire les machines de neuf cuirassés de 10 000 chevaux-vapeur chacune, fournissant ensemble tout le travail qu'elles peuvent donner.

De ces résultats enfin on a déduit en appliquant la loi de Stefan, dont il a été question plus haut, que la température de la photosphère, c'est-à-dire de cette enveloppe du Soleil qui nous envoie sa chaleur et sa lumière, est comprise entre 5 000° et 6 000°. On peut considérer ce dernier résultat comme bien établi, car les données obtenues récemment sur ce sujet, en France et à l'étranger, et au moyen d'appareils très différens, sont parfaitement concordantes.

Ceci nous prouve que le Soleil possède une température incomparablement plus élevée que les plus hautes qui aient été produites dans nos laboratoires où le cratère positif de l'arc électrique dont la température n'a pas été dépassée sur la Terre n'a en effet que 3300° centigrades environ.

Le Soleil est malheureusement le seul astre auquel la méthode précédente soit applicable. La quantité de chaleur que nous recevons des étoiles est en effet tellement faible que, malgré l'emploi des appareils les plus délicats et des lunettes les plus puissantes, il est complètement impossible de la mesurer à l'heure actuelle; elle paraît devoir échapper pendant longtemps encore à tous nos moyens d'investigation.

Et cependant, l'évaluation de la température des étoiles était d'une trop haute importance philosophique pour que ce problème fût abandonné. On a cherché depuis quelques années à l'aborder par des méthodes indirectes et en particulier par l'analyse spectrale. Les résultats obtenus dans cette voie par sir Norman Lockyer, le célèbre astronome anglais, sont en vérité admirables,

et ils témoignent d'une si puissante maîtrise, ils ont ouvert à la pensée des avenues si vastes et si profondes dans la sombre forêt de l'Inconnu, qu'il est nécessaire de s'y arrêter un peu.

III. — LES SPECTRES D'ÉTOILES : LEURS VARIATIONS AVEC LA TEMPÉRATURE DE L'ÉTOILE

Chacun sait, depuis l'immortelle découverte de Newton, que la lumière est formée de la superposition de rayons diversement colorés, et qu'un faisceau de lumière blanche, lorsqu'il tombe sur un prisme de verre, en sort étalé et décomposé suivant les couleurs de l'arc-en-ciel en formant ce qu'on appelle un *spectre*. Or, de même que, dans une partition, l'oreille reconnaît parfaitement, malgré leur superposition, les sons de divers instrumens, de même, dans cette symphonie visuelle qu'est le spectre d'une source lumineuse, nous savons distinguer maintenant la nature et les élémens chimiques de cette source. Frauenhofer, il y a bientôt un siècle, avait remarqué que le spectre du Soleil est sillonné d'un grand nombre de raies noires extrêmement fines, et dont la position est invariable. L'analyse spectrale des astres fut créée du jour où Kirchhoff et Bunsen démontrèrent que l'on peut, au laboratoire, produire le même phénomène en interposant des vapeurs métalliques incandescentes devant une flamme dont on étudie le spectre. Les raies noires qui apparaissent alors dans celui-ci sont bien définies et invariables pour un métal donné et ont dans les diverses couleurs des positions caractéristiques de ce métal.

C'est ainsi qu'on a constaté dans l'atmosphère solaire la présence de la plupart des élémens chimiques que l'on trouve sur la Terre, et parmi beaucoup d'autres métaux, du fer, de l'hydrogène, du calcium, qui paraissent y exister en quantités considérables. Bientôt étendue aux étoiles, cette méthode y montrait des élémens pour la plupart également connus. Ainsi se trouvait affirmée avec éclat *l'unité matérielle de l'Univers*. Un atome de fer ou d'hydrogène a donc les mêmes propriétés, il émet les mêmes ondes lumineuses, soit qu'il vibre sur la Terre, dans le Soleil, dans Sirius ou dans la plus lointaine étoile de la Voie Lactée.

Les formes dans lesquelles s'est cristallisée la matière sont

donc partout uniformes et indépendantes de l'espace. Mais ne dépendent-elles pas du temps, ce grand facteur de toutes les évolutions? Et aussi ne dépendent-elles point de ce puissant élément de variation qu'est la température? Ce sont les questions auxquelles, depuis plus de vingt ans, travaille sir Norman Lockyer, et les contributions qu'il y a apportées sont, on va en juger, profondément suggestives.

En ce qui concerne le Soleil lui-même, certains faits curieux avaient depuis longtemps attiré l'attention : en outre des raies spectrales se rapportant à des élémens connus, Lockyer y avait constaté, dès 1869, la présence d'une raie jaune particulièrement intense, d'origine mystérieuse, qu'on attribua à un gaz hypothétique, exclusivement solaire. On appela pour cette raison ce gaz l' « hélium. » Or, en 1895, on découvrit que l'hélium existe dans l'atmosphère terrestre, et aussi en assez grande quantité dans un minéral connu, la clévéite. Ainsi on avait trouvé un corps inconnu, dans le Soleil, à 150 millions de kilomètres de nous, près de quarante ans avant de constater sa présence dans l'air que nous respirons! On peut dire que depuis la découverte de Neptune par Leverrier, il n'y avait pas eu de preuve plus éclatante de la puissance des méthodes astronomiques. Il est donc possible que les autres raies d'origine inconnue, qu'on a trouvées dans le Soleil et qu'on a attribuées à des élémens nouveaux, soient dues à des corps qu'on trouvera plus tard sur la terre, et rien n'autorise à attribuer ces raies à des modifications particulières des substances solaires sous l'action de l'énorme température qui y règne.

Mais il y a tout un ensemble de faits curieux constatés dans les spectres d'étoiles, et qui sont au contraire beaucoup plus riches de conséquences à ce point de vue. Dans un certain nombre d'étoiles blanches, et notamment celles de cette majestueuse constellation d'Orion qui se couche actuellement à l'horizon méridional dès la tombée de la nuit, le spectre n'est sillonné que d'un très petit nombre de raies noires, celles de l'hydrogène et de l'hélium. Les raies des métaux sont absentes ou rares et à peine visibles. Dans une autre catégorie à laquelle appartiennent notamment les deux plus belles étoiles bleues de notre ciel, Sirius et Véga, les raies de l'hélium sont plus faibles; celles de l'hydrogène au contraire, beaucoup plus intenses, indiquent que ce gaz constitue la majeure partie des atmosphères

de ces étoiles; en outre les raies des métaux, et notamment du calcium, y sont notablement plus nombreuses et plus intenses que dans les étoiles d'Orion. — Ensuite vient un groupe d'étoiles, dont font partie Arcturus et Capella et où les raies métalliques, celles notamment du fer et du titane, sont intenses et nombreuses; ces spectres sont identiques à celui du Soleil. — Enfin, au bas de la série, nous trouvons des étoiles rouges comme Antarès et α d'Hercule, où les raies métalliques sont encore beaucoup plus marquées, et où, en outre de celles qui appartiennent à des « éléments chimiques » et que seules nous avions rencontrées dans les classes précédentes, se trouvent les raies de plusieurs « corps composés » et notamment des oxydes de manganèse ou de titane et du cyanogène. En résumé, à mesure qu'on passe des étoiles d'Orion aux étoiles à oxyde de titane et à cyanogène, on constate que le nombre et la complexité des raies spectrales augmentent et que, dus d'abord uniquement à des gaz très légers, les spectres d'étoiles manifestent peu à peu la présence de métaux de plus en plus nombreux et plus lourds, jusqu'à ce qu'arrivent enfin les molécules pesantes des composés chimiques.

Quelle est la cause de ces changemens progressifs? Sir Norman Lockyer remarqua que les diverses raies caractéristiques d'un métal donné, le magnésium par exemple, n'ont pas les mêmes intensités relatives dans tous les spectres d'étoiles : tandis que l'intensité de la plupart des raies du magnésium croît régulièrement lorsqu'on passe des étoiles d'Orion aux étoiles rouges, cette intensité suit une marche inverse pour d'autres raies de ce même métal. Ces dernières dans les étoiles à hélium sont relativement très marquées, et mieux visibles que dans les étoiles rouges ou dans le spectre du magnésium, tel que nous savons le produire sur la Terre. Cette dernière catégorie de raies que Lockyer appela *enhanced lines* (raies renforcées) a été de sa part l'objet d'une merveilleuse série d'expériences : en produisant dans son laboratoire le spectre du magnésium à des températures de plus en plus élevées, c'est-à-dire d'abord par la simple combustion de ce corps, puis au moyen d'une flamme de gaz, puis de l'arc électrique et enfin de l'étincelle électrique très condensée, il découvrit que l'importance relative des « raies renforcées » par rapport aux raies ordinaires augmente en même temps que la température de la source où on vaporise le magnésium. Des constatations identiques furent faites au

sujet des « raies renforcées » du fer, du calcium et, en général, de la plupart des corps présens dans les étoiles.

De cette longue série d'expériences démonstratives qu'il a corroborées d'ailleurs de multiples façons, sir Norman Lockyer a cru récemment pouvoir tirer des conclusions dont la hardiesse et l'envergure philosophique sont puissamment suggestives et qu'on peut résumer ainsi : Les différences essentielles qui existent entre les divers types d'étoiles, au point de vue de leur composition chimique, sont dues aux températures différentes qui y règnent. Quand la température s'élève, les atomes des élémens chimiques caractérisés par leur raies spectrales ordinaires se disloquent pour donner lieu à des formes plus simples caractérisées par les « raies renforcées, » et que Lockyer appelle des « proto-élémens. » Ces « proto-métaux, » lorsque la température s'élève encore, se dissocient eux-mêmes pour former d'autres élémens de plus en plus légers et simples, et aboutir finalement à la transmutation de tous les autres corps en hydrogène et en hélium. Les étoiles d'Orion seraient donc les plus chaudes du ciel; et la simplicité plus ou moins grande des spectres stellaires ainsi que l'importance qu'y ont les « raies renforcées » seraient caractéristiques des températures des étoiles.

IV. — L'AGE DES ÉTOILES. — LA TRANSFORMATION DE LA MATIÈRE STELLAIRE

Deux grandes idées philosophiques se dégagent de ces recherches, celle d'une évolution chimique et thermique des étoiles, et celle de la transmutation des élémens chimiques par l'action de la chaleur.

A la vérité, on aurait déjà pu déduire de la belle théorie cosmogonique de Laplace l'idée d'une évolution calorifique des étoiles. D'après cette hypothèse, qui, bien que vieille d'un siècle, est encore l'image la plus simple et la plus parfaite que nous ayons pu concevoir de la formation du système planétaire, le Soleil résulterait de la condensation progressive d'une vaste nébuleuse gazeuse, très diluée et qui, s'étendant à l'origine jusqu'au delà de l'orbite de Neptune, se serait peu à peu concentrée par l'effet nécessaire de la gravitation jusqu'à être réduite aux dimensions actuelles du Soleil. Or Helmholtz a démontré que la chaleur produite par le seul effet de la chute de la matière vers

le centre de la masse initiale, a dû suffire à amener cette masse à l'incandescence. On peut calculer ainsi que la chaleur produite reste supérieure à celle qui est perdue par le rayonnement tant que la condensation n'est pas très avancée; mais celle-ci tend vers une limite qui est près d'être atteinte par le Soleil, et alors, la chaleur due à la gravitation ne suffisant plus à compenser la perte par rayonnement, l'astre se refroidit et doit finalement s'éteindre.

Les étoiles passent donc à un moment de leur existence par un maximum de température. Ce sont précisément les résultats auxquels, par une voie toute différente, est arrivé Lockyer. Les étoiles à hélium et à hydrogène, Sirius notamment, seraient donc des astres relativement jeunes. Au contraire, le Soleil ne nous envoie plus que les restes d'une ardeur qui s'éteint; ses minutes ou plutôt ses siècles sont comptés, et d'après les calculs de lord Kelvin, nous ne pouvons espérer le voir briller encore que 5 ou 6 millions d'années tout au plus!

L'autre conception maîtresse de Lockyer, celle de la mutation thermique des élémens, était bien autrement novatrice. Lorsque son auteur l'énonça, il y a quelques années, elle fut considérée comme une proposition quasi hérétique par la plupart des chimistes pour qui, depuis Lavoisier, l'immutabilité des corps simples était devenue une sorte de dogme intangible. On ne trouvait, il est vrai, rien à opposer au faisceau des faits démonstratifs que Lockyer avait découverts dans les étoiles; mais, à défaut d'argumens, on se réfugiait dans un scepticisme dédaigneux. Et parce que les misérables petites sources d'énergie dont nous disposons dans nos laboratoires étaient jusqu'alors impuissantes à réaliser ce que fait la nature dans les formidables creusets des étoiles, on se croyait le droit de douter.

Les découvertes surprenantes auxquelles donne lieu en ce moment même le radium réservaient au vénérable astronome anglais une douce revanche, bien rarement accordée aux novateurs pendant leur vie. Sir William Ramsay, le physicien même qui trouvait l'hélium dans la clévéite, il y a quelques années, a établi récemment que l'émanation du radium se transforme en hélium, et qu'en présence de cette même émanation, le thorium et le zirconium se transforment en carbone. Ainsi se trouve démontrée pour la première fois sur la Terre la possibilité de cette transmutation des élémens, tant invoquée par les alchimistes

médiévaux et tant raillée par les chimistes du XIXe siècle.

Quelqu'un remarquait récemment que, dans les expériences de Ramsay, on transforme les élémens d'une même famille chimique dans le plus léger d'entre eux, et que rien ne prouve la possibilité de la transmutation inverse que cherchaient les alchimistes, puisque les métaux précieux sont précisément les plus lourds de chaque famille. A cela on répondra que s'il est exact que l'évolution chimique des étoiles corresponde à leurs températures, les étoiles nous offrent un exemple complet de transmutation dans le sens cherché par les alchimistes, puisque les métaux les plus lourds n'y apparaissent qu'après les élémens légers et lorsqu'elles se sont suffisamment refroidies. La mesure exacte de ces températures est donc un des problèmes les plus importans de l'astrophysique, puisqu'elle seule peut nous permettre de juger en définitive de la valeur des hypothèses de Lockyer, et de toutes les conséquences que l'on vient d'en déduire.

V. — MESURE RÉCENTE DE LA TEMPÉRATURE DES ÉTOILES

Au moyen d'une méthode qui est employée à l'Observatoire de Paris par l'auteur de ces lignes, et qu'il a appelée, faute d'un vocable moins barbare, la « photométrie hétérochrome des astres, » il a été possible d'apporter quelques précisions nouvelles dans cet ordre d'idées.

La mesure de la répartition de l'éclat lumineux dans les spectres des étoiles (c'est-à-dire l'étude de l'intensité de leurs rayons rouges par exemple, par rapport à celle des rayons verts ou bleus) est l'objet immédiat de cette méthode. Le principe en est extrêmement simple. Au moyen d'une petite lampe électrique (dont la température et l'éclat sont bien connus) on réalise, grâce à un dispositif optique spécial, une étoile artificielle dont on juxtapose, dans la lunette, l'image à celle de l'étoile que l'on veut observer. Un procédé simple permet de faire varier de quantités connues l'éclat de l'étoile artificielle que l'on amène ainsi à être égal à celui de l'étoile réelle ; enfin on interpose successivement, sur les trajets des rayons des deux astres, des écrans colorés, combinés de façon à ne laisser passer en même temps, parmi les rayons dont l'ensemble constitue la lumière

blanche de ces étoiles, que les rayons rouges, les verts ou les bleus. Il est clair qu'on a de la sorte une mesure de l'intensité relative des rayons des diverses couleurs dans la lumière de l'étoile artificielle initiale et dans celle de l'astre observé.

Cette intensité relative est, comme nous l'allons voir, étroitement liée à la température de l'étoile. De plus, elle est indépendante de sa distance à la Terre, car, lorsqu'une source lumineuse s'éloigne, l'éclat de tous les rayons qui en émanent est diminué dans la même proportion. Lorsqu'on chauffe progressivement un morceau de fer, on constate qu'il devient d'abord rouge sombre, puis successivement orangé, rouge vif et enfin, lorsqu'il est près de fondre, blanc éblouissant. Ces changemens sont dus à ce que la lumière qu'il émet est d'abord uniquement composée de rayons rouges; à mesure que la température s'élève, l'intensité des rayons rouges s'accroît lentement, mais le fer en même temps émet une proportion de plus en plus forte des rayons des autres couleurs, verts, bleus, etc., dont le mélange avec ces rayons rouges produit la succession des sensations colorées que nous venons de décrire. Autrement dit, l'importance de l'extrémité bleue du spectre croît plus vite que celle de la partie rouge. Edmond Becquerel a montré le premier que c'est là un fait général : tous les corps opaques, quelle que soit leur nature, lorsqu'on les porte à l'incandescence, ont, à une même température, sensiblement la même couleur, c'est-à-dire que la proportion des divers rayons du spectre y est identique. Grâce aux travaux de Violle et de Le Chatelier en France, de Wien et de Planck en Allemagne, nous savons aujourd'hui exactement de quelles quantités varient les proportions des rayons diversement colorés émis par un corps lorsque sa température s'accroît d'un nombre donné de degrés, c'est-à-dire que nous connaissons, pour employer le langage technique, la « loi du rayonnement monochromatique en fonction de la température. »

Dans ces conditions, on conçoit qu'il devenait facile, au moyen des données fournies par la mesure des intensités des diverses radiations d'une étoile (c'est-à-dire par la méthode de photométrie stellaire hétérochrome que nous avons décrite plus haut), d'obtenir des renseignemens précis sur sa température. Des mesures préalables faites avec cet appareil sur le Soleil ont indiqué pour celui-ci une température effective de 5 320°; ce nombre est extrêmement voisin de ceux qui ont été obtenus

comme nous l'avons vu en partant de la mesure de la chaleur reçue du soleil, et qui sont tous compris entre 5000° et 6000°. Cette concordance remarquable justifie la légitimité, la validité de la nouvelle méthode.

Voici maintenant, parmi les nombres obtenus avec les étoiles, quelques-uns des plus intéressans :

L'étoile ρ de Persée a une température effective de 2870° absolus, c'est-à-dire d'environ 2600° centigrades (on sait que le zéro de l'échelle dite « absolue » des températures correspond à — 273° centigrades). Cette étoile est donc beaucoup plus froide que le cratère positif de l'arc électrique et à peine plus chaude que le bec Auer. Elle est la plus froide parmi celles qui ont été étudiées jusqu'ici et elle nous offre sans doute une image de ce que sera notre Soleil dans deux ou trois millions d'années. On peut calculer que si le soleil était actuellement semblable à ρ de Persée, la température moyenne des régions tempérées de la Terre, qui est actuellement d'environ + 15°, serait réduite à — 30° au maximum. En réalité, lorsque le Soleil sera dans l'état où est cette étoile, la température de la Terre sera encore beaucoup plus basse, car une grande partie de cette chaleur qui rend notre planète habitable est due à la chaleur interne du globe qui s'ajoute à la chaleur venue du Soleil. Or les profondeurs centrales de la Terre seront, d'après ce qu'on peut présumer, très fortement refroidies d'ici quelques centaines de siècles.

Il y a dans la constellation de Céphée, que l'on voit bien, une étoile qui, comme on le sait, est une étoile variable dont l'éclat change continuellement et passe en trois jours du simple au double pour revenir ensuite en deux jours à sa valeur initiale; et qui poursuit indéfiniment le même cycle de phénomènes. Or cette étoile a manifesté des variations thermiques qui correspondent exactement à ses changemens lumineux. Sa température effective qui est de 6900° environ, lorsque l'éclat est au maximum, n'est plus que de 4550° environ, lorsque deux jours plus tard celui-ci est à son minimum. Il y aurait un volume à écrire sur tous les phénomènes étranges que nous montre cette étoile, et sur leurs causes probables, mais cela nous entraînerait hors des limites que nous nous sommes fixées.

L'Étoile Polaire est beaucoup plus chaude que le Soleil et sa température effective a été trouvée égale à 8200° environ. Mais c'est peu de chose à côté des 12200° de Véga, cette belle

étoile bleue de la Lyre qui est, comme nous l'avons vu, entourée d'une immense atmosphère d'hydrogène. Parmi les étoiles encore plus chaudes dont on a mesuré tes températures effectives, je signalerai, dans la constellation de Persée, trois étoiles (β, ε, δ) pour lesquelles on a trouvé respectivement 13 300°, 15 200° et 18500°, et enfin λ du Taureau qui occupe jusqu'ici l'extrémité supérieure de cette échelle au bas de laquelle nous placions ρ de Persée, avec une température effective de plus de 40 000 degrés! Bien entendu, l'exactitude des mesures n'est pas suffisante pour qu'on puisse garantir ces nombres à quelques centaines de degrés près. Il n'en est pas moins vrai qu'ils nous indiquent certainement un « ordre de grandeur » exact. Ces températures colossales dépassent d'ailleurs tout ce que nous pouvions concevoir.

On peut calculer que si, tout en conservant ses dimensions actuelles, notre Soleil avait la température de Véga, celle qui régnerait à la surface de la Terre serait, toutes autres choses restant égales, supérieure à 110° centigrades, c'est-à-dire que les liquides des organismes vivans étant au-dessus de leur température d'ébullition, la vie sous les formes que nous lui connaissons serait impossible sur la Terre. En réalité, lorsque le Soleil, dans le cours des transformations successives qui l'ont amené à son état actuel, a passé par la phase thermique où se trouve aujourd'hui Véga, la chaleur due à la masse en fusion qui constitue l'intérieur de la Terre n'avait certainement pas encore été réduite par le rayonnement à sa faible valeur actuelle. De tout cela nous pouvons conclure que l'apparition de la vie sur la Terre n'a certainement pu se produire que très longtemps après l'époque où le Soleil avait la température de Véga.

VI. — ÉVOLUTION CHIMIQUE DES ÉTOILES

Mais si nous étudions maintenant les particularités spectrales des étoiles dont on a mesuré ainsi les températures, nous voyons que les plus chaudes sont précisément les étoiles où l'hydrogène et l'hélium sont prédominans et les métaux absens, tandis qu'à mesure que nous considérons les étoiles dont la température a été trouvée de plus en plus basse, nous voyons apparaître dans leurs spectres les raies de plus en plus nombreuses des métaux, pour aboutir avec ρ de Persée aux raies des corps composés

Ainsi se trouvent confirmées dans leurs grandes lignes les magistrales inductions de Lockyer, et par une méthode complètement indépendante de celle qu'il avait employée!

Nous avons donc maintenant des raisons encore plus fortes que jamais de supposer que l'évolution calorifique des étoiles est bien réellement accompagnée d'une transmutation des élémens chimiques. D'après cela et avec nos résultats, on peut même calculer que la température où tous les métaux sont transformés en hydrogène et en hélium est très certainement supérieure à 15 000 degrés; entre 15 000 et 4 000 degrés les divers corps simples feraient leur apparition progressive, les corps composés ne commençant à se former que bien au-dessous de 4 000 degrés, et à partir d'une température comprise entre ce nombre et 2 800°. En face de cette immense échelle thermique le long de laquelle évoluent les formes de la matière minérale, les limites de la vie organisée sont négligeables, puisque l'existence de tous les êtres vivans que nous connaissons se trouve comprimée dans un intervalle qui n'est même pas de quelques centaines de degrés.

VII. — ÉCLAT DES ÉTOILES

La possibilité d'évaluer approximativement les températures stellaires n'est pas seulement précieuse en ce sens qu'elle apporte au problème de l'évolution des mondes une contribution inattendue. On peut montrer qu'elle permet en outre d'aborder quelques autres questions astronomiques importantes, qui s'étaient montrées jusqu'ici à peu près rebelles à l'analyse : à savoir, l'évaluation des dimensions exactes des étoiles, et de leur puissance lumineuse intrinsèque.

Revenons un instant à l'exemple simple d'une barre de fer que l'on porte progressivement à des températures de plus en plus élevées. Non seulement, comme nous l'avons vu, elle change peu à peu de couleur à mesure qu'on la chauffe, et passe par gradations du rouge sombre au rouge vif, à l'orangé et finalement au blanc éblouissant, mais elle subit en même temps des variations notables de son éclat. Elle nous envoie beaucoup plus de lumière lorsqu'elle est chauffée à blanc que lorsqu'elle est simplement portée au rouge. On sait, comme il a été dit plus

haut, que tous les corps opaques portés par la chaleur à l'incandescence se comportent de même. On a constaté que les variations de leur éclat qui accompagnent l'augmentation de la température ne dépendent que de celle-ci et sont à peu près les mêmes pour tous les corps. D'ailleurs, ces variations d'éclat sont assez grandes. Pour prendre un exemple, lorsqu'un morceau de fer est chauffé d'abord à la température du rouge sombre (700° environ), puis du blanc éblouissant (environ 1 500°), son éclat varie plus que du simple au quintuple. On a déterminé très exactement ces dernières années, à la fois par l'expérimentation et par la théorie, les lois qui lient les changemens d'éclat des corps à leurs températures, et ces lois sont bien connues actuellement. L'auteur de cette étude a pensé à les appliquer aux données fournies par l'étude des températures des étoiles; et quelques-uns des résultats ainsi obtenus sont fort curieux.

Le résultat du calcul fait pour le Soleil en partant de la valeur de sa température effective que nous avons trouvée égale à 5320° absolus est le suivant : chaque centimètre carré de la surface du Soleil (et je rappelle que sa surface totale est de 6 quatrillons de kilomètres carrés) émet autant de lumière que 319000 bougies. Les arcs électriques les plus puissans que l'on ait réalisés, ceux par exemple qui éclairent l'avenue de l'Opéra, sont donc trente fois moins lumineux, au bas mot, qu'un seul centimètre de la surface solaire. Ce qui est fort curieux, c'est que, dès le début du XVIIIe siècle, Bouguer avait eu l'idée de comparer l'éclairement dû au Soleil à celui d'une bougie, et de ces anciennes mesures découle ce fait que chaque centimètre carré du Soleil émet la lumière de 300 000 bougies environ. C'est à très peu près le nombre que nous avons déduit tout à l'heure par le calcul, de la température du Soleil. Il s'ensuit que, si Bouguer avait connu les lois exactes du rayonnement, il aurait pu déduire de ses mesures la valeur à peu près exacte de la température du Soleil, et cela il y a deux siècles!

En faisant pour quelques-unes des étoiles dont nous avons mesuré les températures un calcul analogue, on obtient quelques résultats bien curieux. La puissance rayonnante de ρ de Persée est très inférieure à celle du Soleil, et une surface donnée de cette étoile émet au plus la dixième partie de la quantité de lumière d'une portion égale du Soleil. Au contraire, celui-ci n'est qu'un pâle flambeau à côté de Véga ; chaque centimètre carré de

cette étoile rayonne à peu près autant que 20 centimètres de la surface solaire, c'est-à-dire émet autant de lumière que plus de six millions de bougies dont on supposerait la puissance lumineuse totale condensée sur un seul centimètre. Quant à l'étoile λ du Taureau dont la température est la plus élevée de celles qui aient été mesurées, on peut calculer que l'éclat de sa surface est plus de 90 fois supérieur à celui du Soleil.

La clarté de la lumière du jour serait donc presque centuplée si la surface solaire était semblable à celle de λ du Taureau, et sans doute nos yeux n'en pourraient supporter l'éclat! Les torrens de lumière du Soleil qui ont inspiré tant d'odes dithyrambiques sont donc, à tout prendre, bien pâles à côté de la glorieuse clarté qui fait à d'autres étoiles une couronne éblouissante. Et ceci prouve une fois de plus que nous devons interpréter avec modestie les sensations, même les plus intenses, que nous procure le monde extérieur, et que nous ne pouvons, hélas! mesurer qu'à l'échelle ridicule de nos habitudes.

Mais il se dégage des résultats précédens, heureusement, autre chose encore qu'une leçon d'humilité : je vais montrer en effet que nous pouvons en déduire des renseignemens assez exacts sur les dimensions des étoiles.

VIII. — DIMENSIONS DES ÉTOILES ET DU MONDE STELLAIRE

L'image d'une étoile, même la plus rapprochée de nous, se réduit dans les lunettes à un simple point lumineux. Les dimensions de ce point lumineux ne peuvent en aucune façon nous renseigner sur celles de l'étoile, car on a constaté depuis longtemps que, plus la lunette employée est puissante et parfaite, plus ce point est petit. On sait maintenant que les dimensions apparentes de celui-ci sont dues simplement aux imperfections optiques des instrumens employés, et qui font que tous les rayons émanés d'un point éloigné ne convergent pas rigoureusement dans la lunette, mais s'étalent suivant un petit disque de lumière. Tout ce qu'on pouvait affirmer jusqu'à maintenant, c'est donc uniquement que les étoiles, même les plus voisines, ont dans les plus puissans télescopes une image plus petite que l'étalement lumineux dû aux imperfections instrumentales, c'est-à-dire que cette image n'est pas mesurable. On ne

savait en résumé rien de précis sur les diamètres des étoiles.

Or prenons, pour simplifier, l'exemple de Véga. D'après ce que nous avons vu, si cette étoile avait les mêmes dimensions que le Soleil et était à la même distance que celui-ci, elle nous paraîtrait environ vingt fois plus brillante que lui. Mais nous connaissons les distances de Véga et du Soleil, et aussi le rapport de leurs éclats réels qui a été mesuré. Nous pouvons donc calculer facilement de combien l'éclat réel de Véga nous paraîtrait augmenté si elle était rapprochée à la distance du Soleil : et nous trouvons que Véga nous paraîtrait alors réellement quarante-neuf fois plus brillant que le Soleil. Il s'ensuit que la surface de Véga dépasse celle du Soleil autant que quarante-neuf dépasse vingt et nous en concluons finalement que le diamètre de Véga est égal à un peu plus d'une fois et demie celui du Soleil. Ceci constitue la première donnée acceptable qui ait été obtenue sur le diamètre d'une étoile.

Cette méthode si simple permet donc de déterminer les diamètres de toutes les étoiles dont la température et la distance sont connues, c'est-à-dire qu'elle est applicable dès maintenant à plusieurs dizaines d'étoiles. Parlons tout d'abord de Sirius, cette reine du firmament, dont la pure lumière, sans égale parmi les étoiles visibles, a si souvent, depuis l'antiquité, occupé les poètes, les savans et les philosophes. Sirius est à une distance de la Terre relativement faible, et telle que la lumière ne met guère que neuf ans à la parcourir. Lors donc que nous regardons Sirius, nous la voyons telle qu'elle était il y a neuf ans. Or on trouve par la méthode précédente que le diamètre de Sirius est à peine supérieur à celui du Soleil, il est moindre, en tout cas, qu'une fois et demie celui-ci. C'est donc par erreur qu'on avait toujours déduit jusqu'ici de l'éclat très grand de cette étoile que son volume devrait être énormément supérieur à celui du Soleil (et on trouvera encore cette erreur dans les traités les plus récens d'astronomie). Si Sirius est plus brillante que ne serait le Soleil à sa place, c'est presqu'uniquement parce que chaque mètre de sa surface rayonne beaucoup plus de lumière qu'un mètre de surface solaire, et nullement, comme on l'avait cru jusqu'ici, à cause d'une grande différence dans les dimensions des deux astres.

Exactement opposé est le cas d'Aldébaran, la principale étoile de la constellation du Taureau. Nous trouvons en effet

que cette étoile a un diamètre de neuf à dix fois plus grand que celui du Soleil et égal à environ treize millions de kilomètres. Le volume d'Aldébaran est presque mille fois plus grand que celui du Soleil; il le dépasse donc autant que le volume du Soleil lui-même dépasse celui de Jupiter. Si donc Aldébaran n'est pas une des plus brillantes parmi les étoiles, c'est que sa surface, malgré son énormité, n'a qu'une température et un éclat médiocres. Parmi les autres étoiles auxquelles on a appliqué cette méthode, on n'en a pas trouvé dont les dimensions soient supérieures à Aldébaran. La plus petite est σ du Dragon, dont le volume n'est égal qu'à un quinzième environ de celui du Soleil. Les dimensions de toutes les autres étoiles étudiées s'étagent entre ces deux extrêmes, de sorte qu'en somme les étoiles sont, peut-on dire, des astres du même ordre de grandeur et dont les volumes ne diffèrent pas énormément de celui du Soleil. Ceci constitue la plus éclatante confirmation et la plus démonstrative qui ait encore été obtenue de la géniale induction d'Héraclite.

On peut maintenant essayer d'évaluer grossièrement la quantité de matière que représentent les millions d'étoiles de la Voie Lactée. On sait que la masse du soleil est d'environ 2 quintillions de kilogrammes. D'autre part, le nombre des étoiles de la Voie Lactée n'est sans doute guère inférieur à un milliard. Enfin nous venons de voir que les volumes, et par suite les masses des diverses étoiles que nous avons pu étudier, sont les unes plus grandes, les autres plus petites, mais en moyenne peu différentes de celle du Soleil. La masse totale de matière contenue dans la Voie Lactée est donc d'environ deux septillions de kilogrammes. C'est un nombre qu'il est inutile d'écrire avec des chiffres, car il contient quarante-deux zéros. Mais si énorme que soit cette masse, elle nous paraît presque minuscule à côté de l'espace dans lequel elle est répandue.

Si nous essayons en effet de nous imaginer que nous regardons l'univers stellaire avec des yeux supra-terrestres, pour lesquels un million de kilomètres seraient semblables à un de nos millimètres, le Soleil et les étoiles nous apparaîtront comme des têtes d'épingles éloignées les unes des autres de 100 kilomètres en moyenne. Les étoiles de la Voie Lactée représentent un état de dissémination extrême de la matière, et dont on ne peut donner une idée qu'en la comparant à celle d'un seul litre d'eau

dont les gouttelettes auraient été éparpillées sur toute la surface du globe terrestre ! Certes, aux yeux du philosophe, les mouvemens d'un atome microscopique ne sont pas moins admirables que les splendeurs géantes de la Voie Lactée. Mais, parce que nous sommes malgré tout des hommes, ce qui est grand nous émeut, et nous aimons ce vertige fascinant qu'on sent à contempler les horizons sans limite. Et puis, nous distinguons mieux dans les astres, dégagée des contingences et des détails, la simple harmonie des lois naturelles : un myope juge mal des grandes lignes d'un paysage, et l'astronome est sans doute le moins myope des humains.

L'Astronomie restera toujours le jardin préféré de ceux qui aiment les promenades au pays du mystère, dont on revient apaisé et un peu triste, et où le charme des fleurs nouvellement cueillies rend plus doux et plus âpre à la fois le regret de toutes celles qu'on ne verra jamais. Aussi est-ce plus encore le sentiment du beau que celui du vrai qui s'exalte à scruter le ciel. Si l'image que nous nous formons de l'Univers est harmonieuse et belle, elle n'est pas complète et sans doute ne le sera jamais. Peut-être vaut-il mieux après tout qu'il en soit ainsi, s'il est vrai que le savoir présent n'est doux que parce qu'il est le gage du savoir futur.

C'est à cause de cet attrait éternel de l'inconnu que l'homme, sur sa route sans fin, aimera toujours cette petite chose tremblante et légère, que la science a su rendre si suggestive : le rayon bleu d'une étoile.

CH. NORDMANN.

PORTRAITS D'HOMMES ET TOILES DÉCORATIVES

AUX

SALONS DE 1910

Ce qu'on découvre tout d'abord aux Salons de 1910, lorsqu'on y pénètre par la porte de l'avenue d'Antin, ce sont quelques projets de ruines : des femmes coupées en morceaux, des torses sans tête, sans jambes, sans bras, des poitrines sans dos, des dos sans poitrine, — un pied. Tout cela signé des noms des maîtres les plus officiels et les plus vénérables, tels que M. Rodin, et juché à des places d'honneur et dans le meilleur jour possible à la suite de longues et savantes controverses, sous les yeux bénévoles de M. le surintendant des Beaux-Arts et d'une foule ébahie. On se croit transporté en quelque terre lointaine de mission archéologique, à l'exposition publique qui suit des fouilles heureuses. On s'étonne de ne pas voir passer dans le hall des tuniques flottantes d'Orientaux porteurs de couffins. Et, le premier moment de stupeur passé, l'idée nous vient que ces grands artistes ont voulu procurer aux ignorans que nous sommes les subtiles jouissances réservées jusqu'ici aux seuls archéologues : rassembler une figure éparse, imaginer les bras qui conviendraient à ce torse, chercher la tête qu'il faudrait pour surmonter dignement ces épaules.... De qui est ce pied? Que tient cette main? Ce magma est-il un simple éboulis de mur ou n'y saurait-on distinguer quelque galbe de statue? Et d'abord est-ce un homme ou une femme? Bref, toutes les émotions éprou-

vées par un Furtwaengler raccommodant le *Sphinx d'Égine* ou un Comparetti expliquant la *Bella Fanciulla d'Anzio.*

Acceptons l'idée que ces Maîtres nous suggèrent. Il n'est peut-être pas inutile, en effet, de se demander parfois ce qu'on pourrait lire dans les œuvres d'art de notre temps, si l'on n'en connaissait, ni le sujet, ni l'auteur, ni enfin, — s'il s'agit d'un portrait, — le modèle. Prenons, par exemple, les grandes compositions décoratives et les portraits d'hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur aux *Salons* de cette année et tentons sur eux cette expérience. Qu'y verrions-nous si ces figures apparaissaient avec un recul de plusieurs siècles, comme celles qu'on découvre encore quelquefois au fond d'une vieille chapelle d'Italie sous une couche de plâtre ou qu'on conserve pieusement dans un musée, avec cette simple mention : *Portrait d'un inconnu* ou encore *le Chevalier de Malte*, ou encore *l'Homme malade ?* Les toiles que voici diraient-elles le sujet et l'intention de l'artiste, le caractère et la fonction du modèle? Tâchons d'en juger en appliquant, pour y parvenir d'abord, les simples données du bon sens et ensuite quelques-unes des « bonnes méthodes » historiques qui sont en faveur aujourd'hui.

I

Regardons les portraits d'hommes. Je dis « d'hommes » seulement, parce que les portraits de femmes deviennent, d'année en année, moins significatifs. Ils ne sont plus, — hors quelques exceptions qui tiendraient bien toutes dans un fiacre, — ni peints, ni dessinés, ni même installés dans le cadre avec tranquillité. Ils sont une fatigue ou pour le sens de l'équilibre ou pour le sens des couleurs. C'est une fatalité qui domine toute notre école. Constamment le même peintre qui nous montre un excellent portrait d'homme, individuel et solide comme une vérité, expose dans la même salle ou dans la salle à côté, un portrait de femme faux de ton, banal de traits, vague et inconsistant comme un mensonge. Il est curieux aussi de noter la différence d'attitude. Presque tous les portraits de femmes font des gestes en extension. Presque tous les portraits d'hommes font des gestes en flexion. A mesure que les hommes deviennent plus calmes, les femmes deviennent plus agitées. Sans en rechercher, pour le moment, la raison, ni en tirer un diagnostic, interrogeons les

figures d'hommes, comme on les interrogera dans quelque deux ou trois cents ans, si elles subsistent encore, et s'il ne subsiste plus ni de titre ni de nom pour les expliquer.

Le titre que M. Jacques Blanche a donné à son double portrait, *Anniversaire* (avenue d'Antin, salle II, n° 120), ne nous aidera pas assez pour nous gêner beaucoup dans notre tentative. Nous ne savons qui sont ce vieux monsieur et cette vieille dame assis l'un près de l'autre sur le même canapé; nous pouvons oublier qui est M. Jacques Blanche. Mais nul n'hésitera, aujourd'hui comme dans cent ans, à les identifier ainsi : *École anglaise. Un vieux ménage anglais à la fin du XIXe siècle ou au commencement du XXe siècle.* Car cette œuvre, qui comptera parmi les plus belles du maître, n'est pas britannique seulement par sa couleur et sa facture : elle l'est encore par son sentiment. Il y règne un grand silence, il y passe une longue vision. Nous ne la voyons pas, mais nous voyons que ces deux êtres la voient; cela suffit. Ils ont tous deux, selon le mot d'un de leurs poètes :

A countenance in which did meet
Sweet records. . . . . .

Lui, il voit, en la regardant de tous ses yeux, une autre femme qu'elle, une femme disparue pour nous sous le voile épais des années. Elle, qui ne le regarde pas, suit, dans le vide, la théorie des années écoulées, des rêves réalisés, des rêves détruits, des choses inachevées peut-être... Le titre « anniversaire » se suppose sans peine. Ils sont à l'âge où presque chaque jour devient d'heur ou de malheur « un anniversaire » et chaque anniversaire un palier où l'on s'arrête volontiers pour regarder les degrés de l'« escalier d'or » qu'il faut maintenant descendre... Tout cela nous est dit sans phrase, sans éclat, par les moyens les plus simples et les plus spécifiques de l'art de peindre : le geste juste, l'attitude unique, l'expression spontanée. Et je ne dis rien des harmonies de la couleur, des vigueurs et des splendeurs du métier, qui sont inexprimables! Le métier disparaît dans la simplicité et la gravité de l'ensemble.

Après cela, il importe bien peu que ce soit ou non de la peinture « anglaise » plutôt que « française » et que voilà une pauvre chicane qu'on ne pensera guère à faire dans deux ou trois cents ans! » Que le Gascon y aille si le Français n'y peut aller! » disait l'autre, qui n'était point un si mauvais artiste et

qui n'a pas si mal besogné à faire une langue bien française. Qui se plaint aujourd'hui si les Anglais du XVIIIe siècle ont fait de la peinture flamande? Et puisque aujourd'hui l'on veut que la peinture flamande elle-même soit primitivement dérivée de la française, voilà que M. Jacques Blanche se retrouverait par ce détour dans la ligne de la tradition nationale... Mais ces subtilités n'ont aucun sens. Intéressantes pour tracer l'évolution d'un art, elles sont de nul secours pour en juger. Et les deux portraits que voici, de quelque école qu'ils soient, sont deux portraits de maître.

On dira la même chose, quoique pour de tout autres raisons, devant le portrait de *M. Jean Richepin* par M. Marcel Baschet (Champs-Élysées, salle 3, n° 120). Il n'est pas arrivé souvent, même chez nos meilleurs artistes, que les mains d'un modèle aient été traitées d'un coup de pinceau aussi libre, aussi expérimenté, aussi sûr, sans préparation visible, sans retouche, — en pleine pâte. Le visage et le reste du personnage, la robe de chambre orange, les accessoires, quoique sans doute de facture moins habile, sont d'une égale harmonie et la critique ne saurait trop où mordre. L'attitude enfin, d'une simplicité parfaite et reposée, dit de l'homme tout ce qu'elle peut dire. Aux yeux des érudits de l'avenir, M. Richepin apparaîtra comme un François de Gonzague ou comme un roi Cophetua qui a dépouillé sa carapace de fer, laissé sur son trône la *Vierge de la Victoire* ou la *Mendiante* symbolique et qui songe bourgeoisement aux faits d'armes d'antan et aux anciennes amours. On cherchera vainement parmi les accessoires discrets quelque reste d'armure, quelque blason révélateur, et, comme on ne trouvera rien qui désigne matériellement un chevalier, il n'est pas impossible qu'on propose comme titre : *Un poète*.

C'est sûrement le titre *Un philosophe* et plus spécialement *Un philosophe en observation* qu'on proposera pour mettre sous le portrait d'homme exposé par M. Gabriel Ferrier (Champs-Élysées, salle 18, n° 758). A voir cette tête solide, puissante, réfléchie, on se rappellera certains portraits d'hommes d'un passé plus lointain encore, — tel celui de Coppenol, l'ami de Rembrandt. On imaginera ce que serait de face ce Filippo Maria Visconti dont Pisanello, dans une médaille célèbre, nous a retracé le profil. L'attitude calme et reposée fera un peu songer aussi à M. Bertin. Installé dans une courbe chaise florentine ainsi

qu'en un fauteuil d'orchestre, bien rencogné pour voir commodément se dérouler la comédie humaine, les yeux guetteurs, le coin de la lèvre imperceptiblement remonté par un imperceptible souriré, les mains jointes avec tranquillité, le personnage figuré ici donne l'impression d'un spectateur qui suit avec une bonhomie sceptique toutes ces « amusoires de quoy on paist un peuple malmené, » comme dit Montaigne, un sage à qui l'on n'en fait pas accroire et qui du plus loin, selon la savoureuse expression populaire, « vous voit venir... » Ce n'est pas un orateur, — puisqu'il écoute; ce n'est pas un théoricien, — puisqu'il observe ; ce n'est pas un réformateur, — puisqu'il attend. Un médecin? Un auteur satirique?... peut-être. Un philosophe? sans doute : à coup sûr, un observateur. Car plus on le regarde plus on se sent regardé. D'après le livret, nous voyons que c'est *M. Aynard, député du Rhône et membre de l'Institut.*

« Membre de l'Institut » c'est ce qu'on inscrira aisément sous le portrait de *M. Jean Aicard* par M. Bouchor (Champs-Élysées, salle 37, n° 264) puisqu'il porte l'habit vert. Mais il sera moins clair que c'est d'un membre de l'Académie Française qu'il s'agit. Et les érudits de l'avenir en douteront fort, car ils auront sans doute noté, sur leurs fiches, que les personnages représentés sous cet habit, au XIXe ou au XXe siècle, sont le plus souvent des savans, des artistes, des archéologues, des membres des quatre autres classes de l'Institut, — presque jamais des membres de l'Académie Française. Se rappelant les portraits en habit vert de Gérôme et de M. Detaille, ils décideront peut-être que voici le facies d'un peintre... et se tromperont-ils si fort? Il y a beaucoup de peinture dans *Roi de Camargue* et dans *Maurin des Maures.* Parmi les paysages que les paysagistes ne nous ont jamais fait voir, il faut citer la mystérieuse Camargue, défendue par ses eaux, ses fièvres, ses taureaux, ses moustiques et son soleil, ce désert en pleine France, cette étendue éblouissante et plate faite de sable, de sel, de salicornes, d'arroches, de joncs, de tamaris, où passent des sarcelles, des foulques, des flamans, des castors, — et des mirages. Si nous avons cependant une idée et une idée pittoresque de la Camargue, c'est que des écrivains ont passé par là et parmi les plus assidus, M. Jean Aicard. Il a été le Fromentin de ce Sahel. On fera donc une très petite erreur, si, sur la foi de son costume, on le prend pour un peintre.

Pour qui prendra-t-on *M. Henri de Régnier*, si son portrait dure aussi longtemps que ses vers, sans que l'identification en soit conservée? L'attitude surprise par M. Cappiello (avenue d'Antin, salle III, n° 220) peut être juste, mais est-elle le moins du monde révélatrice de ce poète, — ou d'un poète? Personne s'avisera-t-il jamais, en le voyant, qu'il est en présence d'un magicien du verbe et d'un alchimiste du rêve? Pourquoi l'incommodité de ce pardessus sur son bras et de ce chapeau haut-de-forme à sa main? Parce qu'on l'a vu ainsi?... Oh! sans doute, on a vu Burne Jones prendre le *bus*, Lamartine monter à cheval et Victor Hugo danser, mais ni Victor Hugo, ni Burne Jones, ni Lamartine ne se révélaient expressément eux-mêmes dans ces momens-là, précisément dans la mesure où ils étaient tout le monde. Nous entendons bien que ces embellissemens désignent un homme moderne, mais précisément, parce qu'ils lui sont communs avec tous ceux de sa génération, ils ne réussissent pas à nous faire voir en cet homme moderne le poète. Et si l'on pense avec raison qu'il ne suffit pas d'affubler un poète, comme on l'eût fait autrefois, de la plume, de la lyre ou du laurier, pour se dispenser de chercher dans ses traits le trait de dissemblance qui le révèle, l'embarrasser d'un haut-de-forme et d'un pardessus ne dispense pas davantage de nous montrer ce trait. Chose curieuse, il n'est pas de poète dont les vers chantent plus souvent dans la mémoire, quand on regarde les œuvres des paysagistes modernes. Il n'est guère possible de voir les *Terres Antiques* de M. René Ménard sans se souvenir des *Jeux rustiques et divins*, ni les effets intimes et recueillis de nos paysagistes crépusculaires, sans se rappeler *Tel qu'en songe*. On songe à M. Henri de Régnier toutes les fois qu'on voit un beau paysage, mais en voyant ce portrait, on n'y songera pas du tout.

Parmi tous les écrivains que nous rencontrons au Salon, un seul est figuré dans l'exercice de ses fonctions, qui sont d'écrire: c'est *M. Pierre de Nolhac*, par M. Henri de Nolhac (avenue d'Antin, salle IV *bis*, n° 956). Mais il écrit de si près et s'applique tant à sa besogne que son portrait n'est déjà plus un portrait, pas plus que la *Dentellière* de Vermeer ou que la *Pianiste* de Franz Hals ne sont des portraits. C'est une scène de genre, d'un ton très fin et d'une facture excellente, où le jour pâle qui éclaire le cabinet du château de Versailles, et les papiers, et les livres entassés, et le buste de Marie-Antoinette, jouent le principal

rôle. Et c'est si peu un portrait qu'on reconnaît à peine le modèle et c'est plutôt le profil impérieux de Marie-Antoinette qui, dans l'avenir, identifiera aux yeux des chercheurs la physionomie de son historien.

Le comte Robert de Montesquiou, en son portrait par M. Laszlo (Champs-Élysées, salle 9, n° 1120) n'écrit pas. Il a pris cette attitude du front appuyé sur la main, l'œil au ciel qui, de temps immémorial, annonce qu'on va se mettre à penser. Elle n'est pas arbitraire. Les simples la prennent comme les raffinés, et même moins un penseur est accoutumé de penser, plus il l'exagère. C'est pour cela que celui de M. Rodin, quoique excessif, n'est pas du tout faux. Il semble que la tête, soudainement plus lourde quand elle s'emplit de songes, demande un étai; la main le lui fournit en remontant vers elle, ou plutôt tous les membres, d'instinct, se replient et se rapprochent du « chef » au moment où il tient conseil. Dans le portrait de M. Laszlo, le poète pense, mais il pense avec nonchalance. Il ne se ramasse pas comme le *Penseur*, ou le *Pensieroso*, ou le *Docteur* de Luke Fildes. On sent qu'il n'accorde pas plus d'importance qu'il ne convient aux frivolités de la méditation. Il pense en grand seigneur.

En contraste avec ce geste de la pensée, regardons celui de *M. Isidore Leroy* (Champs-Élysées, salle 13, n° 238). Si un portrait au repos peut suggérer l'idée d'un homme d'action, c'est celui-ci. Il est dû à un petit jeune homme qui, voici aujourd'hui soixante ans, exposait à Madrid des tableaux qui attiraient, déjà, l'attention. Ce petit jeune homme s'appelait Bonnat. Il expose, cette année encore, deux portraits, après avoir, durant soixante ans, établi l'indice signalétique de nos savans, de nos ingénieurs, de nos négocians, de tous ceux qui nous ont agencé ce que M. d'Avenel appelle le « Mécanisme de la Vie moderne. » M. Bonnat semble par un décret nominatif de la Providence avoir été institué le portraitiste des hommes d'action.

Le portraitiste des hommes de science, c'est le peintre anglais. Chez lui, dès que le métier ne fait pas absolument défaut, le portraitiste est excellent. Cela se comprend du reste. L'Anglais intellectuel est, par force, le plus observateur des hommes. Car toute l'industrie d'un Anglais de bonne race est de maîtriser ses impulsions et de cacher ses impressions. Toute l'industrie de son historiographe est donc de les pénétrer. C'est

un duel continuel entre gens qui se couvrent d'un masque de fer et gens qui guettent la moindre fente par où une tranche du visage filtrera, — duel silencieux, immobile, inavoué, où les victoires sont certains romans et certains portraits fouillés comme des réquisitoires. Regardons le portrait exposé par M. Frank Craig, aux Champs-Élysées (salle 7, n° 535). Une admirable apparition à la façon de Whistler, une vieille tête dans l'ombre, une forme humaine vêtue de noir, un col blanc peut-être avec quelque chose de rouge tirant le cou en arrière comme une garotte et quelque chose de brillant filtrant, çà et là, entre les plis de la robe noire, comme une armure... Ce n'est point, là, l'Anglais gras et fleuri de la Vieille Angleterre, le chasseur au renard ou aux grouses, le marin que Raeburn et Millais nous ont montré avec une splendeur de victuaille : c'est un monsieur sec et navré, sombre, fatal. A son teint, cela ne nous étonnerait point qu'il ait longtemps résidé aux Indes; à sa tristesse, qu'il ait beaucoup pénétré les âmes; à la fatigue de ses paupières, qu'il ait beaucoup lu. Et si quelqu'un vient nous dire qu'il y a dans ces deux Salons, parmi les 4 927 tableaux ou dessins qu'ils contiennent, le portrait d'un homme qui a passé sa vie à juger, à négocier dans des pays qui s'appellent Bombay, Kattyvar, ou Birma, à sonder les visages humains de toutes les couleurs et à tâter les âmes de toutes les étoffes, qui a traversé le Bouddhisme, qui a traduit la loi birmane de Manou, et qui a expliqué le code du roi Wagaru, — en un mot qu'il y a ici le *Portrait de Sir John Jardine*, — je crois bien qu'on y mettrait le temps, mais on parviendrait tout de même à l'identifier.

Tout aussi fortement caractérisé est le portrait d'homme à lunettes, en robe rouge doublée de vert, assis dans son fauteuil, que M. Cope expose aux Champs-Élysées (salle 23, n° 510). Même sans sa robe universitaire et l'instrument de physique placé à côté de lui, les chercheurs de l'avenir reconnaîtraient en lui un savant, et non un savant de mots, mais un savant de faits. Son poing solide ramené sous le menton soutient une mâchoire d'homme patient. Il a le regard appuyé de l'observateur, le regard qui se fixe sur une seule chose à la fois et une chose de la Terre, les lèvres serrées du silencieux. Phénomènes physiques ou chimiques, faits ou formes d'histoire naturelle, nous ne devinons pas l'objet de l'observation, mais nous voyons très bien l'observateur même, et non l'observateur amusé à la façon de

Montaigne, — comme dans le portrait de M. Aynard, — mais l'observateur de profession comme dans le portrait que M. Bonnat fit jadis de Taine. Et nous ne nous trompons guère puisque voilà *M. William Mitchinson Hicks*, principal et professeur à l'*University College* de Sheffield.

Ainsi, plusieurs portraits d'hommes et précisément les meilleurs au point de vue purement *peintre*, racontent d'eux-même, leurs modèles aux *Salons* de 1910.

II

Les grandes toiles décoratives disent-elles aussi clairement leur sujet et si leurs titres et « papiers d'identité » viennent jamais à se perdre, les critiques de l'avenir y verront-ils bien les mêmes choses que nous? C'est une question fort douteuse quand on regarde des panneaux comme ceux de M. La Touche, de M. Aman-Jean et de M. Simon. Et il est fort à craindre que les historiens d'art ne s'embrouillent merveilleusement s'ils veulent jamais expliquer, selon leur méthode, c'est-à-dire d'une façon rationnelle, ce qui, en dehors de la logique des formes et des couleurs, est parfaitement irrationnel et inexplicable. Regardons par exemple (avenue d'Antin, salles VI et VII), les admirables compositions de M. La Touche, quatre panneaux destinés aux salons du Ministère de la Justice, intitulés : *le Peintre*, *le Poète*, *le Sculpteur* et *le Musicien*.

Le Peintre : — Ce sont des cygnes et des ruissellemens d'eau qui les douchent, une haute tige d'eau qui ne peut retenir ses pétales liquides et les laisse s'effeuiller au vent, et un dos de femme nue qui s'y baigne et du soleil qui les irise et des reflets qui flamboient et une vasque drapée d'une nappe d'eau qui s'effiloche et des franges d'eau qui tombent jusqu'au bassin dans un fourmillement de perles et de hauts feuillages qui jaunissent en cascades suspendues... Et, derrière tout cela, il y a peut-être bien un gazon et, sur ce gazon, un chevalet dressé et derrière ce chevalet, un porteur de palette, au feutre artiste, entouré de jolies personnes qui grignotent des pastèques, — mais qui s'en soucie? Tout cela est incompréhensible, inexplicable, injustifiable, — et délicieux.

Le Poète : — Ce sont des cygnes et une barque qui passe sous l'arche d'un vieux pont et un effondrement de vigne vierge

écarlate et une dégringolade d'Amours roses, et au loin dans la lunette du pont, des prairies radieuses où galope un Centaure, selon toutes les règles observées par la chronophotographie pour le quatrième temps du galop. Et dans cette barque, il y a les bras musculeux et tatoués d'un pêcheur qui tire un filet et les épaules nues d'une femme assise et de petits faunes enfans et un jeune homme moderne qui tient un livre jaune. Et peut-être bien ce jeune homme est-il un poète, car il est amoureux. Il fait peut-être de mauvais vers, mais la femme est jolie. Peut-être ne lui dressera-t-on jamais un arc de triomphe, mais quel arc de triomphe vaut, à vingt ans, l'arche du pont où l'on passe en bateau, avec une femme aimée, un livre aimé, — deux illusions où l'on croit trouver deux mondes ! — à l'heure où les vents d'automne dilapident sur les tapis de gazon l'or pâle des acacias, et incendient la forêt des flammèches rouges de la vigne vierge...

Le Sculpteur : — Ce sont des cygnes, et un dos nu de femme juchée sur les bâtons d'un échafaudage et un grand vase de marbre blanc et une couronne de feuillage doré autour d'un ciel bleu et, au-dessous de tout cela, des gazons avec un berger accroupi qui joue de la syrinx et des femmes nues qui respirent le soleil. Et, près du marbre blanc, il y a un vieil homme en blouse blanche perché sur l'échafaudage, et c'est peut-être un sculpteur, car le sculpteur nous paraît toujours vieux, travaillant une matière éternelle, et peut-être laboure-t-il son marbre à la ressemblance de la dame insouciante et incongrue qui perche sur son bâton comme un oiseau sur l'appui d'une fenêtre, au haut des toits. Mais qu'importe ?

Et le *Musicien :* — Ce sont des cygnes qui flottent dans les reflets d'or du soir et dans les reflets rouges d'une robe somptueuse et c'est, sur le gazon, cette robe elle-même montant jusqu'à l'épaule nue d'une femme qu'entraîne un jeune homme, vers une haute porte cintrée, par un perron de marches moussues et fleuries, et c'est, enfin, un salon entrevu par cette porte et l'ombre chinoise d'un pianiste abaissant des mains bénissantes sur un clavier à contre-jour... Les cygnes président à toutes ces rencontres d'humanité, de nature, de jeunesse et d'amour, comme de petits dieux familiers et domestiques. C'est eux peut-être qui ont amené des rives lointaines tous ces falots personnages et vont les remmener quand nous leur demanderons

leur nom... Quel symbolisme pour tous ceux qui se souviendront de Lohengrin! Quelle mine pour les commentateurs! A soupeser les volumes entiers de gloses qu'inspire encore aujourd'hui le *Printemps* de Botticelli, combien de cervelles mettront en déroute ces quatre panneaux de M. La Touche! Jamais historien d'art s'avisera-t-il qu'un chef-d'œuvre, plastique ou pittoresque, se justifie par des raisons pittoresques ou plastiques, et que le peintre met ensemble des cygnes, des marbres, des vasques, des jets d'eau, des visages, des feuilles d'automne, des pastèques, des soies, des velours et du soleil sans intention, sans parti pris, sans raison, comme une femme met ensemble des fleurs, parce qu'elles sont belles, et notre mémoire des souvenirs, parce qu'ils sont précieux?

Comme cette explication ne satisfera nullement les érudits de l'avenir, — ou ils auraient bien changé, — ils en trouveront quelque autre. « Pourquoi ces cygnes? se demanderont-ils. Qu'est-ce qu'un animal mis sans raison toujours près de la bordure du tableau, sinon une signature? C'est une arme parlante, ce qu'est au bas des dessins d'un autre artiste du xxe siècle, Walter Crane, la grue ou le soleil sous les dessins d'un certain Lewis Day qui vivait au même moment, ou enfin le papillon au coin des toiles d'un certain Butterfly, surnommé le « Whistler, » à cause de l'extrême finesse et de la modulation de sa couleur dont on dirait qu'elle chuchote... Ici, l'animal qu'on appelle cygne est sans doute mis pour figurer le nom d'un artiste qui s'appelait Lesigne ou Swan ou Schwan. Précisément, nous savons qu'au même temps dessinait un symboliste de grand talent, nommé Schwan, qu'on lit, d'après quelques corruptions de langage, Schwabe. Nous n'avons rien conservé de lui, mais justement il y a beaucoup de symbolisme dans ces quatre toiles représentant *les Plaisirs de la campagne* et où tout le monde s'accorde à voir: *le Bain*, *la Pêche*, *la Gymnastique* et *le Bal*. Est-il excessif de les attribuer à ce Schwan? Nous avons, il est vrai, un *Guide de Paris*, du temps, disant: « Au ministère de la Justice, place Vendôme, quatre panneaux décoratifs remarquables par La Touche » et quelques-uns ont voulu voir dans ces deux derniers mots un nom propre: le nom du peintre. Mais qui ne voit que ce « remarquables par La Touche » est une appréciation très justifiée par la beauté de ces toiles et veut dire: « remarquables par la façon dont la couleur est posée,

par le faire du pinceau. » « Ce n'est presque, tant le cadre est petit, qu'une *touche* blanche, » dit d'un tableau un écrivain d'art célèbre au XIXe siècle, Théophile Gautier. Et on lit dans Fromentin cette phrase sur Rubens : « Il n'y a pas un seul détail, petit ou grand, qui ne soit instantanément rendu par une *touche* heureuse. » De toute évidence, ces mots désignent une qualité de l'œuvre et non point du tout le nom de son auteur. Ils ne nous éclairent en rien sur son attribution, tandis que le nom de Schwan nous est imposé par la présence, inexplicable autrement, d'un cygne au bord de chaque tableau... »

Ainsi, les intentions des peintres ne sont un mystère que pour leurs contemporains. Il suffit que quelque deux cents ou trois cents ans passent pour que l'ingéniosité des archéologues les démêle. C'est ce qui arrivera, sans aucun doute, pour le grand panneau exposé par M. Aman-Jean sous ce titre *La Collation* (avenue d'Antin, salle IV *bis*, n° 14). Un paysage rosâtre, bleuâtre, verdâtre et violacé, une réunion de femmes gracieuses, tristes, presque sans corps, sans paroles, autour de fruits posés sur l'herbe. Elles ont l'air pénétré et ennuyé de gens qui accomplissent un rite nécessaire et qui attendent que ce soit fini. Nous n'y comprenons rien, mais les archéologues le comprendront tout de suite : c'est une « consécration. » Le mot « collation, » qui est au-dessous, sera tenu pour une mauvaise lecture. C'est « consécration » qu'il faudra lire, une consécration à la manière antique. L'Anthologie est pleine de textes qui s'y ajustent. En voici un attribué à Zonas : « *Cette grenade qui vient de s'entr'ouvrir, ce coing velouté, cette figue à la peau ridée avec son ombilic et sa queue, cette grappe pourprée au jus enivrant, aux grains sans nombre, cette noix dépouillée de sa verte écale, tous ces fruits, l'horticulteur les consacre au Dieu des jardins.* » Quoi de plus clair ? Les gens réunis ici ont renouvelé, en plein XXe siècle, un rite des temps antiques. Le subtil poète qui les a peints, Aman-Jean, les a peints très peu pour bien nous faire entendre que cela se passait loin de son temps dans une civilisation effacée. Ces personnes portent des écharpes comme des étoles ; celle qui semble préposée à la garde des offrandes, et qui est sans doute la prêtresse, a un costume particulier, comme une souple chasuble blanche sur une robe noire. Aucune ne se permet de toucher aux fruits consacrés au Dieu. Elles attendent qu'il vienne les prendre.

Les grandes compositions historiques se passent plus aisément de ces savantes exégèses. Et il ne paraît pas qu'on puisse discuter beaucoup dans l'avenir sur le sujet des deux principales qu'on admire aux Champs-Élysées : *Les Funérailles du général Damrémont* et la *Prise de Yorktown*, mais on pourra longuement discuter leur attribution. Pour peu qu'on ait conservé le souvenir des faits qu'elles retracent, leurs sujets s'identifient tout seuls.

L'immense tableau exposé par M. Detaille (salle 17, n° 647) représente le service funèbre du général Damrémont commandant en chef de l'armée d'Afrique, qui fut tué à la veille de l'assaut de Constantine, coupé par un boulet tandis qu'il causait avec le duc de Nemours. Nous sommes au lendemain de l'assaut, le 18 octobre 1837. La ville est prise. C'est l'instant de l'élévation. Sur un monticule fait de sacs de terre, au-dessus d'un autel fait de tambours, sous une grande croix faite de madriers attachés à la hâte, le prêtre, sans chasuble, sans surplis, sans manipule, engoncé dans sa soutane noire devenue grise d'usure et de poussière, élève l'hostie. Il l'élève de tous ses bras dans le ciel musulman qu'il annexe au Christianisme. Les canons tonnent, les tambours battent, les drapeaux s'abaissent, les zouaves mettent genou en terre, portant la main à leurs turbans verts, sous la haie pointue des baïonnettes, saluant le Dieu des vainqueurs. Un nuage blanc flotte produit par la poudre, cet encens des batailles. Au delà, derrière tout ce monde, étagées comme des spectateurs fantômes sur l'espèce de moraine de décombres, de pierrailles, de terres glissées, qui s'écoulent de la brèche faite aux remparts de Constantine, les formes blanches des Arabes impassibles, enveloppés de burnous, de silence, de fatalisme. Au-dessus d'eux enfin, montant bien haut dans le ciel, les maisons de la ville prise, la caserne des Janissaires, et ce minaret blanc d'où pleuvaient sur nos soldats, hier encore, les feux d'un double étage de combattans, éteint maintenant, semblable à une cheminée d'usine. Et, à mi-chemin, entre la croix proche et le minaret lointain, planté dans la terre de Constantine, le drapeau tricolore qui n'en sera plus arraché.

Ce n'est point, là, une mise en scène imaginée par le peintre, un jeu d'antithèses choisies. Les choses étaient ainsi. Un croquis du prince de Joinville, pris le jour même d'après nature, en fait foi. Ce que le peintre a dû imaginer, ce sont seulement

les dos, les trois quarts et les profils perdus des gens de l'état-major, groupés au premier plan, là, contre nous, au bord du cadre, et qui suivent, avec une attention plus ou moins distraite, la cérémonie. Ce qui est son œuvre — et ce qui est un chef-d'œuvre, — c'est l'articulation souple, naturelle, aisée de ce corps collectif uni par un même esprit, l'esprit de corps, et différencié par les mille sentimens particuliers qui en caractérisent chaque membre : la détermination froide et pincée d'un Valée, la méditation juvénile d'un Nemours, ou l'émotion d'un Joinville, l'entrain héroïque d'un Canrobert, la superbe inattention d'un Lebœuf, la gravité triste d'un Niel, la gravité hautaine d'un Saint-Arnaud, la correction effacée d'un Mac Mahon, la componction pensive des deux vieux généraux Rohault de Fleury et de Caraman, enfin l'absence totale d'émotion ou de pensée chez quelques autres, les physionomies devenant de plus en plus distraites à mesure qu'elles s'éloignent plus de l'autel et qu'elles se sentent moins observées : toutes confondues dans un même sentiment : la fierté résignée de gens qui ont fait hier des choses plus grandes qu'eux et qui accomplissent aujourd'hui une petite corvée.

Tous ces gens vivent, sont solidement bâtis, obstruent le passage, pèsent de tout leur poids sur la terre conquise, font le geste de leur profession, de leur humeur et de leur machine osseuse, ces dos voûtés par le respect ou ces tailles sanglées par le ceinturon ou ces bras appuyés aux sabres courbes, ont la vérité objective et particulière de choses faites d'après nature. Ce capitaine de chasseurs d'Afrique, Morris, s'appuie réellement sur son sabre; cet adjudant-major, Canrobert, croise réellement les bras; ces zouaves et ces soldats de l'infanterie légère sont réellement accroupis, un peu maladroitement, les uns dégagés, les autres empêtrés dans leurs capotes, faisant tous le même geste commandé par la discipline, chacun avec un mouvement différent, commandé par sa myologie. Pas un ne ressemble absolument à son voisin. On sent les ressorts de la machine humaine qui se tendent ou se contractent sous le vêtement plein de muscles. Il y a une minutieuse exactitude d'accessoires, de galons, de boutons, de hausse-cols, de ceinturons, mais perdue dans l'effet général, estompée par la poussière du désert, effacée par l'usure des années. Ces dolmans, ces tuniques, ces képis, ont été réellement portés, plissés, froissés, cabossés, selon le per-

sonnage qu'ils ont accommodé et les intempéries qu'ils ont subies. A les voir, on sent :

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés.

Le peintre a été bien inspiré dans le choix de son épisode. Dans ce moment précis de la messe que l'Église appelle de ce beau mot : l'*Élévation*, on sent la présence d'un grand mystère : le mystère du sacrifice; on vit une minute rare et poignante : une de ces minutes où paraît, au-dessus de toutes les petitesses individuelles des héros, le visage même de l'héroïsme, et par delà les mesquines foules qui la composent, l'âme de la patrie.

A qui attribuera-t-on ce tableau dans l'avenir? On y reconnaîtra sûrement des portraits, aussi sûrement que nous en reconnaissons dans les fresques du Carmine ou de Santa Maria Novella, et comme ces portraits ne sont pas tous ceux d'officiers contemporains du peintre, il est infiniment possible qu'on écrive ceci: « L'œuvre la plus importante d'Horace Vernet est la suite de ses compositions sur la prise de Constantine, survenue du temps même de l'artiste en 1837. Elle comprend cinq toiles d'inégales dimensions qui retracent toutes les phases de cet épisode fameux de la conquête de l'Algérie au XIXe siècle: *les Kabyles repoussés des hauteurs de Coudiat-Ati, les Colonnes d'assaut se mettant en mouvement, l'Attaque de la porte du Marché, la Prise de Constantine*, et enfin *les Funérailles du général Damrémont tué à l'ennemi*. Quelques critiques, il est vrai, attribuent ce dernier morceau à un autre peintre militaire, qui vécut longtemps après et qui peignit des épisodes de la guerre de 1870, Detaille. Mais cette attribution ne saurait se soutenir. En effet, il n'y a aucune raison pour qu'en pleine République on ait eu l'idée de commémorer ce fait glorieux pour la monarchie, alors qu'on n'avait pas l'idée de glorifier les faits d'armes de la République elle-même; car pas une toile retraçant les victoires du Tonkin, du Maroc ou de Madagascar n'est parvenue jusqu'à nous, et nous ne trouvons, dans aucun témoignage contemporain, trace que ces campagnes, qui ont donné un monde colonial à la France, aient inspiré aucun peintre. De plus, il est visible, et des documens de l'époque nous confirment, que les personnages groupés ici sont des portraits. Parmi ceux-ci, on reconnaît le général Valée, qui est le personnage debout, de profil,

rasé, avec une ceinture d'où pendant de longs glands, et le capitaine de la légion étrangère, de Saint-Arnaud, dont on ne voit que la tête, exactement au-dessus de la tête de l'adjudant-major Canrobert. Or le général Valée est mort maréchal de France en 1846. Le capitaine de Saint-Arnaud est mort, en Crimée, maréchal de France en 1854, — et le peintre Detaille, auquel on attribue ridiculement ce tableau, est né en 1848. Il n'a donc pu retracer, avec cette individualité saisissante, ces figures qu'au contraire Horace Vernet a connues et qu'il a pu faire poser dans son atelier. On dit, il est vrai, pour lui attribuer cette œuvre, et la distinguer de la suite de celles d'Horace Vernet, qu'elle leur est fort supérieure pour la qualité des couleurs et pour le naturel des attitudes. Mais ce sont là des considérations purement esthétiques, c'est-à-dire sentimentales et dont la critique moderne ne tient plus heureusement aucun compte, lorsqu'elle se trouve en présence des faits et des dates de l'histoire, qui est une science. »

Si, au contraire, triomphe un jour l'identification par l'analogie des traits particuliers au dessin de chaque maître, c'est par de tout autres considérations qu'on pourra dénier à M. Jean-Paul Laurens la paternité de la *Reddition de Yorktown*, destinée au Palais de Justice de Baltimore (Champs-Élysées, salle 16, n° 1125). Regardons les soldats de M. Jean-Paul Laurens. On vient de les sortir d'une boîte et de les ranger bien proprement, sur une prairie bien ratissée, sous un ciel bien lavé. Nous assistons au dernier grand fait de la guerre d'indépendance américaine, le 9 octobre 1781, au coup de ciseau qui a tranché les derniers liens unissant le nouveau peuple anglo-saxon à la mère patrie. Voici, d'abord, les huit mille quatre cents hommes de lord Cornwallis immobiles comme un champ d'épis, d'épis rouges. Voici, ensuite, dans le coin de droite, les casques à chenille des chasseurs français étagés en rangs bien alignés comme des salades, puis, çà et là, les lampions des cavaliers, les bourses et les catogans des cheveux blancs de poudre. Voilà, enfin, la longue figure du grand Américain, Washington, à cheval, se penchant un peu en avant pour recevoir l'épée que lui tend le général anglais. A sa droite, un peu en arrière, nous reconnaissons la France : le comte de Rochambeau, à cheval, en costume de maréchal ou d'amiral, portant déjà le cordon bleu, en habit bleu et veste rouge bordés *à la Bourgogne*. Il

semble, aux drapeaux, qu'il y a ici trois peuples, mais au fond il n'y en a que deux : les Anglo-Saxons, gens qui savent pourquoi ils sont ici, — et les Français qui n'en savent rien : tous d'ailleurs, gens de qualité, bien nourris, tirés à quatre épingles, et fort préoccupés de faire paraître, dans les paysages et les guerres du Nouveau monde, les élégances, les manières et les politesses exquises de l'Ancien.

Mais dans tout cela, où est M. Jean-Paul Laurens? Quelle analogie y a-t-il entre les œuvres anciennes de ce maître et cette estampe du XVIIIe siècle, à la façon de Moreau le Jeune? Pour que l'illusion soit plus complète, les soldats de l'armée anglaise, les soldats habillés de rouge, ont jusqu'à onze têtes de hauteur comme ceux de Gravelot. Si les critiques de l'avenir ne veulent pas se résoudre à admettre qu'un artiste peut se divertir à essayer des genres et des styles très différents, ils écriront très bien ceci : « Au Palais de Justice de Baltimore, une très ancienne décoration représentant la prise de Yorktown, œuvre d'un Français du XVIIIe siècle, dont le nom malheureusement n'a pu être retrouvé. Quelques-uns l'attribuent à Blarenberghe, mais il paraît difficile que ce maître, connu seulement par des œuvres microscopiques conservées au Musée de Versailles, ait produit cette décoration considérable. D'autres l'attribuent à Jean-Paul Laurens, l'auteur de la belle *Mort de sainte Geneviève* qui est au Panthéon de Paris, mais cela ne soutient pas l'examen. D'abord, il n'y a aucun rapport entre la couleur sombre et les larges gestes enveloppans du Panthéon et les couleurs gaies et crues et les gestes raides de Baltimore. Ensuite les figures de *la Reddition de Yorktown* ont presque toutes onze têtes. Or les figures de Jean-Paul Laurens, dans la seule œuvre qui nous soit restée de ce grand artiste, *la Mort de sainte Genevieve*, n'ont généralement que la taille normale, de sept têtes et demie à huit têtes. Il est donc tout à fait impossible que ces personnages soient de la même main. Longtemps on a identifié les œuvres d'art sans prendre garde à ces dissemblances, mais maintenant les sûres méthodes de la critique américaine ne nous permettent pas de tomber dans de telles erreurs... »

L'archéologie appliquée aux toiles contemporaines s'exprimerait-elle ainsi ? Ce n'est pas certain, mais c'est possible.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'ÉCOLE PRIMAIRE

ET LES

ÉVÊQUES CONSTITUTIONNELS SOUS LE DIRECTOIRE

Les évêques dont il est ici question sont morts depuis longtemps, et les lettres qu'ils ont publiées ne datent même pas du siècle dernier; elles ont paru en pleine Révolution française, il y a plus de cent ans, et elles n'ont attiré à leurs auteurs ni poursuites judiciaires, ni persécutions, ni avanies d'aucune sorte. Il s'agissait, disons-le tout de suite, des évêques assermentés, que Rome considérait comme des intrus. L'opinion publique, en ce qui concerne la question scolaire, était avec eux, et cette Reine du monde a si bien exercé sa domination que l'on a fait droit à leurs réclamations; les écoles libres se sont multipliées en vertu des lois de la République; les instituteurs salariés par l'État se sont assagis; les mauvais livres ont disparu des écoles; enfin les pères de famille, instruits de leurs devoirs et de leurs droits, ont surveillé de très près ceux qui avaient mission d'instruire leurs enfans. Le spectacle qui fut donné à la France entre les années 1795 et 1800 n'est pas sans intérêt historique; il peut y avoir avantage à le remettre sous les yeux de nos contemporains.

Lorsque la Terreur a fermé les églises, elle a du même coup supprimé la plupart des écoles, et jusqu'à la chute de Robespierre l'instruction publique a été presque complètement délaissée. Même en Floréal an VII, Andrieux pouvait dire à ses

collègues du Conseil des Cinq-Cents qu'elle était plongée dans une espèce de chaos. L'idéal du législateur était alors d'avoir, non pas une école par village, mais une par chef-lieu de canton, et beaucoup d'enfans avaient à faire quatre lieues dans leur journée pour aller prendre une leçon de lecture, d'écriture et de calcul! A dater de 1793, les écoles que la Convention avait prétendu substituer aux anciennes écoles paroissiales, subventionnées par les fidèles et surveillées par le clergé, s'étaient vidées pour ainsi dire d'elles-mêmes. Au lieu de dire : Au nom du Père... il fallait dire en se signant dévotement : Au nom de Pelletier, Rousseau et Marat... Les parens indignés gardaient leurs enfans chez eux et les empêchaient d'aller à l'école. « Les parens, dit Barbé-Marbois dans son très curieux rapport du 30 ventôse an IV, se hâtaient de retirer leurs enfans de ces écoles devenues celles de la licence; et la plus profonde ignorance paraissait préférable à une science payée par le sacrifice de tout ce qui donne du prix et du lustre à la jeunesse. »

Les rares instituteurs qui exerçaient dans les villes et à Paris même désertaient successivement, parce que l'État ne les payait pas, et Fourcroy put s'écrier à la tribune du Conseil des Anciens, le 11 germinal an IV : « Partout on se plaint du défaut d'instruction; dans les villes même les plus peuplées, à peine trouve-t-on quelques maisons particulières où l'on puisse donner à ses enfans les premiers élémens de la lecture et de l'écriture. » Tous les orateurs des deux conseils, et, après eux, les conseils généraux et les préfets du Consulat, furent unanimes à proclamer ce qu'on appellerait aujourd'hui la faillite de l'enseignement républicain, laïque et obligatoire.

Tandis que les politiciens se débattaient ainsi au milieu de difficultés insurmontables, et qu'ils accumulaient projets sur projets, décrets sur décrets, lois sur lois, sans parvenir à organiser l'instruction publique, le haut clergé prit en main la cause de l'enfance si tristement abandonnée; il attaqua résolument l'école sans Dieu, et prescrivit l'ouverture immédiate d'une infinité d'écoles chrétiennes. On sait que la liberté des cultes, réclamée en vain par le conventionnel Grégoire, évêque de Blois, en nivôse an III, fut proclamée deux mois plus tard, à l'instigation de Boissy d'Anglas, par le célèbre décret de ventôse (mars 1795); et la liberté des cultes avait pour corollaire, aux yeux des républicains de l'an III, la pleine et entière liberté

de l'enseignement. Comme on était alors sous le régime de la séparation vraie, et que le législateur n'avait pas à savoir si tel ou tel citoyen était ou non ministre d'un culte quelconque; comme d'autre part le clergé ci-devant constitutionnel enseignait une morale républicaine, et faisait de la soumission aux lois un des premiers dogmes de l'enseignement chrétien, il fut possible aux évêques de se concerter et d'agir. La Terreur avait supprimé de fait l'Église constitutionnelle, création malheureuse de la Constituante, pierre d'achoppement et de scandale pour beaucoup de catholiques éclairés et sincères; lorsque la liberté des cultes fut proclamée, tout prêtre français, jureur ou non jureur, assermenté ou réfractaire, put exercer son ministère. La seule condition exigée par le gouvernement était une promesse de soumission aux lois, une acceptation formelle du régime républicain. Si donc il s'était trouvé parmi les évêques de l'ancien régime quelques prélats ralliés à la République, rien ne pouvait les empêcher de relever les autels et de réorganiser le culte. Plusieurs y furent conviés par les assermentés qui les avaient remplacés, et qui leur proposèrent de se retirer devant eux. Mais la plupart des anciens évêques étaient sous le coup des lois draconiennes contre les émigrés, et ceux qui n'étaient pas sortis de France n'étaient guère disposés à reconnaître le gouvernement de la République. Il ne s'en présenta donc pas un seul, ni en 1795, ni sous le Directoire, ni même sous le Consulat avant 1801; ils attendirent le Concordat, sauf à déléguer secrètement leurs pouvoirs à d'anciens insermentés qui faisaient la promesse exigée. Mais les ci-devant constitutionnels étaient dans une situation tout autre; ils avaient adhéré à la République dès le 21 septembre 1792; plusieurs d'entre eux avaient été membres de la Législative; Grégoire et Saurine étaient membres de la Convention. Ils purent donc travailler à reconstituer l'Église de France, non pas sur des bases nouvelles, ce qui eût été impossible, mais conformément à l'organisation de 1790, que le Concordat respectera quelques années plus tard dans ses parties essentielles.

Une circulaire fut rédigée, et on l'imprima sous ce titre: *Lettre encyclique de plusieurs évêques de France à leurs frères les autres évêques et aux églises vacantes*. C'était une brochure de trente-deux pages, avec une vignette représentant les attributs de l'épiscopat; elle était éditée chez Le Clère, rue Saint-Martin.

Cette encyclique ne parlait pas des écoles, car il fallait aller au plus pressé, et les signataires de ce manifeste, — ils étaient au nombre de cinq, — cherchaient à rassembler, dans des conditions déterminées, les ministres du culte dispersés de tous côtés. Neuf mois plus tard, le succès de leur première tentative ayant dépassé leurs espérances, les évêques réunis à Paris, — c'est le titre qu'ils se donnaient cette fois, — publièrent à l'Imprimerie-librairie chrétienne, rue Saint-Jacques, une *Seconde encyclique...*, *contenant un Règlement pour servir au rétablissement de la discipline de l'Église gallicane...* A Paris le 13 décembre l'an de J.-C. 1795, an IV de la République (214 p. in-8°). Parmi les signataires se trouvait Primat, que le Concordat devait faire archevêque de Toulouse, et Saurine, qui mourut évêque concordataire de Strasbourg.

La deuxième Encyclique traitait l'une après l'autre toutes les questions religieuses qui pouvaient être réglées par l'autorité des anciens canons; elle devait donc aussi parler des écoles chrétiennes, et tel est l'objet de son dernier chapitre (p. 176-183). Après avoir donné un souvenir de regret aux congrégations enseignantes récemment dissoutes, aux vertueux disciples de La Salle et de Tabourin, aux Ursulines et aux Filles de la Providence, les évêques exhortaient les fidèles « à prendre les précautions les plus sévères dans le choix des maîtres et des maîtresses; » et cela, disaient-ils, parce que les parens sont « responsables à la Religion et à la Patrie » de l'instruction de leurs enfans. Ils ajoutaient (p. 178) : « Nous recommandons aussi aux pères et aux mères, et nous les supplions de veiller à ce que leurs enfans se rendent aux écoles avec exactitude et avec assiduité; de ne point autoriser leur paresse et leur désobéissance; de seconder les efforts des curés et des maîtres; de se concerter avec eux; de veiller encore à ce que, dans la maison paternelle, leurs enfans étudient, répètent et pratiquent ce qui leur a été enseigné dans les écoles; les livres qu'on peut leur mettre dans les mains doivent être en petit nombre et bien choisis. »

Insistant avec raison sur cette importante question des livres de classe, les évêques réunis faisaient allusion, mais d'une manière discrète et sans récriminer, aux livres qui étaient en usage dans les écoles publiques. « N'attendez que bien peu de chose, disaient-ils, de ces enseignemens emphatiques et arides qu'on a voulu substituer aux élémens de la Religion; rendez, rendez

à vos enfans le trésor qui leur appartient, les Saintes Écritures, l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Vie des saints* recueillie par des auteurs judicieux... »

Après avoir ainsi, dans une sorte de préambule, établi les droits de la morale religieuse, la seule qui convienne à l'enfance, les évêques réunis édictaient pour ainsi dire le code des Écoles chrétiennes; et ce code en douze articles contenait entre autres les prescriptions suivantes, qu'on ne saurait lire aujourd'hui sans admirer l'audace et la confiance de ces Lycurgues en soutane, légiférant au mois de nivôse en l'an IV de la République une et indivisible.

Article premier. — Il y a dans chaque paroisse une école chrétienne, deux, s'il est possible : l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. S'il y a impossibilité d'avoir plus d'une école, on redouble de précaution pour y faire régner la décence et les bonnes mœurs. Ces écoles sont entretenues aux frais des paroisses.

Art. II. — Le maître et la maîtresse d'école sont nommés par les paroissiens, sur la proposition du curé: l'évêque les approuve, et peut commettre à cet effet l'archiprêtre. Ils ne peuvent être destitués que par le concours des paroissiens et du curé; en cas de dissentiment, on en réfère à l'évêque.

Art. III. — Le maître d'école sert aux cérémonies et au chant de l'église sous l'autorité du curé.

Art. IV. — Les intérêts de la patrie autant que la gloire de la religion, l'honneur des familles comme le bonheur des enfans, commandent aux pères et aux mères d'envoyer les enfans aux écoles chrétiennes; ils y sont admis dès l'âge de cinq ans.

Art. V. — Dans les villes, les écoles commencent au 1er octobre et finissent à l'Assomption; dans les campagnes, elles commencent à la Toussaint et finissent le 1er juin. Cependant, suivant les localités, elles se prolongent pour les enfans dont les travaux ne sont pas nécessaires à leurs familles.

Art. VI. — Le premier objet des écoles chrétiennes est d'apprendre aux enfans les élémens de la religion, et de leur expliquer les principaux points de la morale de l'Évangile; ils apprennent les prières du matin et du soir, les commandemens de Dieu et de l'Église, les épîtres et les évangiles, le catéchisme du diocèse. Les enfans y reçoivent encore les premières instructions de la lecture, de l'écriture, du calcul, et de la civilité.

Art. VII. — Les principaux livres élémentaires des écoles chrétiennes sont l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et le *Catéchisme* du diocèse.

[Suivent deux articles, notés par erreur IX et X, le VIIIe n'existant pas, et relatifs à la façon d'agir des maîtres et des maîtresses; ce sont de purs conseils de pédagogie.]

Art. XI. — Les maîtres et les maîtresses inspirent aux enfans la crainte et l'amour de Dieu, l'obéissance aux lois, l'amour de la patrie, la piété

filiale, la fidélité aux devoirs de son état, le respect des propriétés, l'amour de l'ordre, du travail; la décence, le goût de la propreté et le mépris des vanités. Ils les pénètrent sans cesse de la présence de Dieu; tous les exercices commencent et finissent par la prière.

Art. XII. — Les maîtres et maîtresses, en formant leurs élèves à la piété, n'oublieront pas de les former aux vertus sociales. Ils leur inspireront le respect pour les personnes en place, le respect pour la vieillesse, le respect pour les femmes; la docilité et la reconnaissance pour ceux qui les instruisent, les égards pour leurs semblables et pour ceux qui servent; un tendre intérêt mêlé de respect pour les personnes infirmes; la pitié pour tout ce qui a vie, pour tout ce qui est faible et dépendant; l'horreur du mensonge, la fidélité à tenir sa parole; la douceur, la patience dans les privations; la générosité envers ceux qui les obligent, l'honnêteté envers tous. Enfin ils ne cesseront de leur mettre sous les yeux le plus parfait modèle de l'enfance, Jésus-Christ, dont l'Évangile dit qu'il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Tel est le règlement que promulguèrent en décembre 1795, sous le Directoire, des évêques républicains dont le chef était le montagnard Henri Grégoire, ancien membre de la Constituante et de la Convention, député au Conseil des Cinq-Cents, l'homme de France qui haïssait le plus les rois et la royauté. La morale que préconise ce règlement est sans doute le contraire de la morale indépendante; qui oserait dire cependant que les enfans élevés de cette façon-là ne devaient pas être un jour les citoyens d'une République idéale, infiniment plus parfaite que celles de Platon, de Fénelon ou de Jean-Jacques?

Mais, dira-t-on peut-être, ce ne sont là que de belles rêveries; le papier souffre tout, et il y a loin du principe à l'application. Et d'ailleurs, quelle autorité pouvaient avoir, quelle influence pouvaient exercer cinq ou six évêques désavoués par le Pape, suspects à une infinité de catholiques en raison de leur serment schismatique et de leur intrusion, et enfin très compromis aux yeux des honnêtes gens par les scandales et par les apostasies de plusieurs d'entre eux, les Lindet, les Torné, les Minée, les Gobel? Il est évident qu'un épiscopat reconnu par le Souverain Pontife aurait eu plus d'autorité : voyons néanmoins, d'après les faits eux-mêmes, quelle a été la fortune de cette seconde lettre encyclique en ce qui concerne les écoles. La chose en vaut la peine, car les divers auteurs qui ont étudié jusqu'ici l'Instruction publique de l'époque révolutionnaire ne paraissent pas avoir tenu compte de cette intervention des évêques réunis.

La seconde Encyclique, imprimée vraisemblablement à plusieurs milliers d'exemplaires, obtint le plus grand succès; la correspondance de Grégoire avec tous les départemens en est la preuve indéniable. Il reçut plus de 20000 lettres durant la seule année 1795, et celles qu'il a conservées dans ses cartons, au nombre de quinze à vingt mille, démontrent péremptoirement que son zèle et celui de ses collaborateurs ont immédiatement rétabli le culte, qu'ils ont amené en quelques mois la réouverture de 35000 églises. Il est trop évident que les prescriptions de l'Encyclique ne furent pas appliquées toutes et partout; et ce serait une sottise de dire que 35000 écoles furent annexées en septembre 1796 à pareil nombre d'églises. Mais dans toutes les églises desservies par les prêtres « soumis aux lois, » on lut, on commenta, on s'efforça d'appliquer dans la mesure du possible les différens articles du règlement des évêques sur les écoles chrétiennes, et, à dater de ce moment, l'ignorance cessa d'alléguer pour excuse l'immoralité de certains maîtres d'école.

La Constitution de l'an III décrétait la liberté absolue de l'enseignement à tous les degrés; l'article 300 (titre X) disait en propres termes : « Les citoyens ont le droit de former des établissemens particuliers d'éducation et d'instruction. » L'État, qui organisait de son côté des écoles, ou qui du moins se proposait d'en organiser un jour, ouvrait ainsi de lui-même la porte à la libre concurrence, et ces deux simples lignes de l'article 300 furent pour le Directoire, quand il essaya de réagir et de retirer l'une après l'autre les libertés concédées par la Convention, une source d'embarras dont il ne put jamais sortir. Évêques et curés fondèrent à qui mieux mieux, à la grande joie des parens, des écoles, oh! de petites et très petites écoles le plus souvent. Ils s'adressèrent aux instituteurs chrétiens qui avaient dû abandonner leurs fonctions au plus fort de la tourmente révolutionnaire, et ils leur adjoignirent des maîtres nouveaux, tirés des anciennes congrégations dissoutes. Il y a plus, et c'est là un fait bien curieux dont les divers historiens de l'Instruction publique pendant la Révolution semblent n'avoir pas eu connaissance, beaucoup de curés de village devinrent eux-mêmes instituteurs : ce leur fut un moyen d'échapper à la misère, cette plaie affreuse des ministres du culte sous le régime de la séparation. Curés le dimanche et les jours fériés, ils faisaient à la fois, durant les six jours de la semaine, l'école et le catéchisme. Nul ne pouvait

les en empêcher, car la loi ignorait systématiquement qu'ils étaient prêtres; elle ne voyait en eux que des citoyens comme les autres, et, qui plus est, des citoyens officiellement « soumis aux lois de la République. » Le règlement des évêques réunis disait: « Le maître et la maîtresse d'école sont nommés par les paroissiens sur la proposition du curé. » Ainsi le curé, quand il se proposait lui-même pour être instituteur, avait la certitude d'être nommé par les paroissiens qui l'avaient jadis élu, et qui, après la Terreur, l'avaient spontanément redemandé.

Dans ces conditions, beaucoup d'écoles chrétiennes s'ouvrirent dès les premiers jours de 1796, et c'était souvent l'ancien presbytère qui servait de maison d'école. La correspondance de Grégoire fournit à ce sujet quelques indications précises venues de tous les points de la France; en voici seulement deux ou trois. On lui écrivait du département de la Meurthe, en 1796: « Dès l'hiver dernier, l'enseignement dans les écoles a été rétabli sur l'ancien pied. Alors nous avons arraché des mains des enfans ces livres impies qu'on leur fournissait. Les bons livres, le catéchisme du diocèse, les ouvrages de M. Rollin ont repris leur place, et les maîtres d'école ne peuvent plus en admettre d'autres. » A la même époque, le curé de Vannes écrivait de même, dans une lettre contresignée par son évêque : « Les enfans, négligés pendant la persécution, reprennent l'instruction. Les écoles publiques sont entre les mains de bons chrétiens qui ne permettent pas la lecture des mauvais livres. »

Cette résurrection de l'enseignement chrétien même dans les écoles publiques contraria vivement les hommes du Directoire, dont la plupart étaient, comme l'on sait, d'anciens conventionnels. Biffer l'article 300 et supprimer la liberté de l'enseignement, nul n'aurait osé le faire; on essaya du moins de lutter, soit en favorisant les écoles de l'État, soit en mettant des entraves à la constitution des écoles libres, dont beaucoup se trouvaient entre les mains des prêtres réfractaires et des pires ennemis du régime républicain.

En premier lieu, il parut indispensable d'épurer le personnel des écoles publiques; on fit disparaître les maratistes et les énergumènes, qui furent remplacés par des hommes plus modérés; les méthodes furent changées; enfin et surtout, le gouvernement s'efforça de donner à ses écoles ce qui leur manquait le plus, des livres élémentaires acceptables pour les familles. Une loi de

1794 (9 pluviôse an II) avait ouvert un concours pour la composition de livres destinés à l'enfance; la question fut remise à l'ordre du jour en 1796 (ventôse an IV), et le célèbre rapport de Barbé-Marbois, si sévère pour l'œuvre scolaire de la Convention, conclut à l'impression ou à la réimpression et à la diffusion des ouvrages adoptés par un jury spécial. Au premier rang de ces ouvrages figuraient les *Élémens de la grammaire française* du bon Lhomond; le rapporteur en proposait la réimpression et demandait pour son auteur une indemnité de 3000 livres. Or le pieux Lhomond, ci-devant doctrinaire, était l'auteur de *la Doctrine chrétienne* et de l'*Histoire de l'Église*, réimprimées maintes fois, et sa *Grammaire française* de 1780, calquée sur sa *Grammaire latine*, avait une allure bien cléricale : Dieu saint; Dieu est saint; je crois que Dieu est saint; — *Deus sanctus*, — *Deus est sanctus*, — *Credo Deum esse sanctum*. N'importe, la commission nommée par le Conseil des Anciens adopta la *Grammaire* de Lhomond.

Cette même commission couronnait beaucoup d'autres livres dont il n'y a pas lieu de parler ici, notamment des *Élémens d'arithmétique* composés par Condorcet, disait Lacuée, auteur de cette partie du rapport, « dans l'intervalle qui s'écoula entre sa proscription et sa mort. »

Mais il faut arriver aux ouvrages de morale, dont Courtois rendait compte dans le rapport de Barbé-Marbois (p. 47 et suiv.). Après quelques considérations en style déclamatoire sur la nécessité de la morale, Courtois se flattait que « la morale de la nature allait enfin, avec son flambeau radieux et sa clarté puissante, affaiblir la lueur fuligineuse de toutes ces mysticités qui n'ont que trop pesé sur la nation française. » Dans les ouvrages que le jury avait « distingués de la foule immense de ceux qui furent présentés au concours, la commission avait trouvé « la morale la plus pure. » Elle avait vu que leurs auteurs, « marchant sans superstition sous les regards d'un dieu (*sic*, sans majuscule), conduisent, par l'espoir de lui plaire et l'amour de soi gravé dans tous les cœurs, leurs élèves dans la route de la félicité ; qu'ils sont tous d'accord pour éloigner d'eux le mensonge et l'hypocrisie, et pour former des citoyens à la vertu. Parmi ces ouvrages précieux, ajoutait Courtois, celui qui a obtenu la palme, et qui la méritait, est le *Catéchisme républicain, philosophique et moral*, par La Chabaussière. Qu'il est

grand au milieu de ses fers, aux portes du tombeau que lui ouvraient sans cesse nos derniers tyrans (1), cet auteur qui consacrait ce qu'il pouvait alors appeler ses dernières pensées au bonheur de ses semblables! Chacun de ses quatrains est presque un traité sublime par sa simplicité qui le met à la portée de tous. C'est ce livre surtout qui, plein de goût et de solidité, brillant par les images, frappera davantage nos concitoyens, et, à l'aide de l'harmonie, se gravera plus facilement dans leur mémoire. Le jury a proposé de donner 2 500 livres à son auteur. »

On tenait donc enfin le Manuel par excellence, le manuel idéal, le catéchisme destiné à remplacer tous les autres, le flambeau radieux qui devait affaiblir la lueur fuligineuse des mysticités antiques. Ce petit livre vaut la peine d'être étudié, et comme il n'est pas facile de le trouver même dans nos grandes bibliothèques, il peut être bon de le faire connaître en examinant l'exemplaire que Grégoire avait inséré dans ses Recueils de pièces. Cet exemplaire est de l'an VIII, et le titre en a été dénaturé d'une manière très significative. Il n'est plus intitulé, comme en 1796, *Catéchisme républicain*, mais *Catéchisme français*, ce qui n'est pas précisément la même chose, et ce qui tendrait à prouver que le citoyen La Chabaussière pouvait bien être ce qu'on appellerait aujourd'hui un opportuniste.

Le *Catéchisme* de La Chabaussière n'a rien d'un catéchisme ordinaire; les questions n'y sont pas rédigées de manière à bien préparer la réponse qui doit suivre; ce sont à vrai dire des quatrains à la façon de ceux de Pibrac, avec des titres présentés sous la forme interrogative : Qu'est-ce que la Bienfaisance? Quels sont les devoirs d'un bon fils? L'ignorance est-elle nuisible? etc. La morale de ces quatrains est loin d'être subversive ou même répréhensible, et les sectateurs farouches de la neutralité, ceux qui corrigent La Fontaine :

> Petit poisson deviendra grand,
> Pourvu que *l'on* lui prête vie,

jugeraient La Chabaussière aussi clérical que Robespierre même et que ses disciples, qui écrivaient sur les temples de l'Être suprême la déclaration que l'on sait. Voici d'ailleurs quelques-uns des quatrains du *Catéchisme républicain* (2) :

(1) Incarcéré pendant la Terreur, La Chabaussière (1752-1820) n'était sorti de prison qu'après le 9 thermidor.

(2) Le titre complet de l'édition de l'an VIII, qui est la cinquième, est le sui-

Qui vous a créé?

Celui dont le pouvoir a tout fait en tout lieu,
Créé les élémens, les astres, la lumière;
Fait circuler la vie et mouvoir la matière;
J'y crois en l'admirant, et je l'appelle DIEU.

Qu'est-ce que Dieu?

Je ne sais ce qu'il est; mais je vois son ouvrage;
Tout à mes yeux surpris annonce sa grandeur;
Mon esprit trop borné n'en peut tracer l'image;
Il échappe à mes sens, mais il parle à mon cœur.

Qu'est-ce que l'âme?

Je n'en sais rien; je sais que je sens, que je pense,
Que je veux, que j'agis, que je me ressouviens;
Qu'il est un être en moi qui hors de moi s'élance;
Mais j'ignore où je vais, et ne sais d'où je viens.

L'âme est-elle immortelle?

Tout change sans périr; l'âme est donc immortelle.
L'âme survit entière au corps décomposé;
Dieu m'en donna l'espoir; Dieu m'eût-il abusé?
Pour sitôt la détruire, eût-il tant fait pour elle?

Quel est le sort qui nous attend après la mort?

Des prix pour la vertu, des peines pour le crime!
C'est le frein du méchant, l'espoir du malheureux,
La consolation du juste qu'on opprime.
Espérons dans le doute, et soyons vertueux.

Qui êtes-vous?

Un être raisonnable et sensible à la fois;
Né pour aimer mon frère et servir ma patrie,
Vivre de mon travail ou de mon industrie,
Abhorrer l'esclavage et me soumettre aux lois.

Quels sont les devoirs du bon citoyen?

On doit à son pays ses facultés entières,
Secours aux malheureux, obéissance aux lois;
A ses frères des soins, au monde ses lumières;
Qui trahit ses devoirs perd à l'instant ses droits.

vant : *Catéchisme français, ou principes de morale en vers, à l'usage des écoles*, par La Chabeaussière (*sic*). On y trouve une traduction des vers dorés de Pythagore et des notes d'un ton parfois agressif qui n'étaient pas dans les éditions précédentes. Les premières éditions étaient sans nom d'auteur.

Quels sont les droits du citoyen?

De librement penser, croire, agir, s'exprimer;
De posséder les fruits que son travail lui donne;
D'être sûr dans ses biens et sûr dans sa personne,
Et d'opposer sa force à qui veut l'opprimer.

Qu'est-ce que la liberté?

La liberté n'est pas cette licence impure
Qui repousse tout frein et qui hait tout pouvoir;
Elle est le droit d'agir comme on doit le vouloir;
La justice est sa règle, et la loi sa mesure.

Qu'est-ce que l'amour de son pays, ou le patriotisme?

Un mouvement sublime, un élan plein de flamme,
Dont le vrai citoyen sent son cœur transporté;
Lui seul fait les héros, exalte, agrandit l'âme;
C'est l'enfant de l'honneur et de la liberté.

Le rapporteur Courtois n'avait pas tort de juger ce catéchisme raisonnable, mais il exagérait en le déclarant sublime dans sa simplicité; il aurait dû voir qu'il y avait bien du brouillamini là dedans, et que les quatrains de La Chabaussière n'étaient pas du tout à la portée de l'enfance; ces vers d'oracle font souvent regretter la prose familière des catéchismes diocésains.

Tels furent les moyens par lesquels le Directoire s'efforça, en 1796, de vivifier l'enseignement primaire donné dans les écoles publiques, et ces moyens étaient parfaitement légitimes. Mais il ne se faisait pas illusion sur leur efficacité, et comme il n'avait pas les ressources nécessaires pour multiplier les écoles primaires prévues par l'article 296 de la Constitution, il sentait bien que l'article 300 lui ôterait la possibilité de républicaniser les générations nouvelles. Pourquoi donc ne s'est-il pas appuyé sur le clergé patriote qui l'aurait aidé à former jusque dans les moindres villages des chrétiens citoyens? C'est que les hommes du Directoire étaient avant tout des sectaires. Au risque de frapper ses amis, il enveloppa tous les prêtres dans une même réprobation, et essaya de détruire les écoles particulières en leur suscitant des difficultés sans cesse renaissantes. On peut lire dans les ouvrages de MM. Sicard et Albert Babeau le récit de ces persécutions et de ces tracasseries, tour à tour odieuses ou ridicules, mais toujours hypocrites, comme l'avaient été sous la Terreur les attaques contre la liberté des cultes. Ainsi le Directoire imagina d'écarter de l'enseignement tous les célibataires, par consé-

quent tous les prêtres et toutes les ci-devant religieuses, sous prétexte que, pour bien élever les enfans, il fallait en avoir soi-même, ou à tout le moins être en passe d'en avoir. Le ridicule fit justice d'un semblable projet de loi. Alors le gouvernement institua des commissions pour examiner les futurs instituteurs, et des commissions de surveillance chargées de voir :

1° Si les maîtres particuliers avaient soin de mettre entre les mains de leurs élèves, comme base de la première instruction, les Droits de l'homme, la Constitution, et les livres élémentaires qui avaient été adoptés par la Convention;

2° Si l'on observait les décadis, si l'on y célébrait les fêtes républicaines, et si l'on s'y honorait du nom de citoyen.

En cas de désobéissance, et même pour arrêter et pour prévenir les abus, les administrations municipales étaient autorisées par la loi (*Bulletin des lois*, n° 1710; 17 pluviôse an VI) à ordonner « la suspension ou la clôture de ces écoles, maisons d'éducation et pensionnats. »

Mais l'opinion publique est parfois comme un torrent dont rien ne peut arrêter la course. Les Français de 1796 ne voulaient pas de l'école sans religion que le gouvernement prétendait leur imposer; les instituteurs de l'État, souvent irréligieux, se voyaient de plus en plus délaissés, et les écoles particulières prospéraient de plus en plus. Dans le seul département du Doubs, on finira par compter, en 1799, 386 écoles particulières contre 90 écoles publiques (1).

Revenons maintenant à nos évêques, observateurs attentifs de tous les faits qui viennent d'être signalés. Leur seconde Encyclique, répandue à profusion, avait tiré le clergé patriote de la léthargie où l'avait plongé la Terreur. Évêques, presbytères administrant les diocèses sans évêque, curés de toutes les régions adhérèrent successivement à l'Encyclique ; elle fut jusqu'à nouvel ordre leur guide et, comme ils disaient, leur boussole. C'est par milliers que Grégoire reçut des félicitations et des remerciemens à son sujet. Les évêques réunis continuèrent donc à diriger le mouvement de réorganisation du culte. Ils conçurent même le hardi projet de tenir à Paris un concile national, ce qui ne s'était pas vu depuis des siècles, et après bien des efforts,

(1) Sauzay, cité par M. Albert Babeau : *l'École de village sous la Révolution.*

après bien des luttes intestines, ils arrivèrent à leurs fins. Le Concile s'ouvrit, avec la permission du gouvernement, le 15 août 1797. La séance d'ouverture eut lieu à Notre-Dame, et l'on y renouvela solennellement le vœu de Louis XIII, qui consacrait la France à la Vierge. Les séances particulières se tinrent à l'hôtel de Pons, rue des Saints-Pères, et le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797) n'empêcha pas les évêques de délibérer et de légiférer paisiblement durant trois mois, jusqu'à la clôture du Concile (19 novembre 1797). Ils étaient trente-trois, venus de tous les points de la France aux frais de leurs diocésains, car le dénuement de beaucoup d'entre eux était extrême; dix s'étaient fait représenter par des « procureurs fondés, » parce que l'âge, la maladie, la pauvreté surtout, les empêchaient d'entreprendre un long voyage; 5 « églises veuves » étaient représentées par un délégué de leurs presbytères; enfin 51 prêtres représentaient le clergé du second ordre, les curés et les vicaires. C'était une réunion de 90 ecclésiastiques, de véritables Assises : faut-il ajouter que le Concile s'empressa d'écrire au Pape pour lui témoigner son respect filial, et pour l'inviter, même assez vivement, à pacifier les troubles dont la France était le théâtre? La lettre fut envoyée à Bonaparte, qui se chargea de la faire parvenir à Pie VI; elle ne reçut, comme il fallait s'y attendre, aucune réponse. Les évêques et prêtres « dissidens, » on ne disait plus « réfractaires, » furent convoqués, mais aussi inutilement; et le Concile poursuivit ses travaux.

Il s'occupa nécessairement de la question des écoles chrétiennes : la chose ayant été réglée deux ans auparavant par la seconde Encyclique, le *Décret sur l'organisation des Écoles chrétiennes* se contenta de reproduire, avec des modifications de détail sans importance, le règlement des évêques réunis.

Le Concile ne s'en tint pas là; non content de s'adresser à l'ensemble du clergé français, il rédigea et fit imprimer à part, le 5 novembre 1797, une *Lettre synodique du Concile national de France aux pères et mères et à tous ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse.* (Paris, Imprimerie-librairie chrétienne, rue Saint-Jacques; 23 pages in-8°.) Cette lettre est fort curieuse, et comme elle paraît avoir échappé, de même que les décrets du Concile, aux divers historiens de l'Instruction publique sous la Révolution, il est bon de la faire connaître, au moins dans ses parties essentielles. En voici le début :

« Nous ne terminerons pas nos travaux, nos très chers frères, sans vous rappeler un devoir bien cher à la religion et à la patrie, mais bien négligé de nos jours : il s'agit de l'éducation. A ce seul mot, que de souvenirs déchirans s'élèvent dans vos âmes ! Qu'avez-vous vu ? Que voyez-vous ? Vous vous sentez sans doute portés à comparer l'éducation qu'a reçue la génération encore existante, que vous avez reçue vous-mêmes pour la plupart, avec celle que reçoivent vos enfans, cette autre portion de vous-mêmes qui va former une autre génération. D'un côté, les ressources en tout genre, les nombreux établissemens que vous présentait la société pour former vos esprits et vos cœurs ; de l'autre, un dénuement, un défaut presque absolu de moyens, où vous a réduits un vandalisme destructeur. Autrefois, les attentions, portées au scrupule, pour écarter de la jeunesse ce qui pouvait ternir son innocence et lui faire naître même l'idée du mal. Autrefois, des exemples fréquens, des modèles publics et domestiques propres à inspirer la vertu et cette retenue si belle, si imposante pour le premier âge. Aujourd'hui, des scandales communs et publics, une licence portée à son comble, un mépris presque universel des décences et de la modestie. »

Après avoir ensuite constaté les ravages causés ou par le manque absolu d'instruction ou par l'instruction que donnent des professeurs « de libertinage et d'impiété, » les évêques cherchent un remède à de si grands maux, et ils insistent sur la nécessité d'une éducation chrétienne. Ils montrent un peu longuement, non sans recourir aux procédés d'une assez mauvaise rhétorique, les bons effets d'une excellente éducation et les funestes conséquences d'une éducation mauvaise, et prouvent que « la source du mal, c'est le défaut d'éducation... »

« Vous gémissez sans doute, ajoute le Concile, sur les désordres qu'a entraînés notre Révolution ; voulez-vous y apporter remède autant qu'il est en vous ? Élevez de bons citoyens à notre République naissante ; c'est tout ce que vous pouvez faire de mieux pour réparer les plaies multipliées qu'elle a reçues. . Si déjà de nos jours nous voyons si peu de sujets capables d'occuper les places, si peu qui réunissent les talens à la probité, que sera-ce donc dans quelques années, si l'éducation est négligée, si ceux qui doivent un jour siéger dans les tribunaux ou dans les administrations, ou présider les familles, ne reçoivent point l'éducation ou n'en reçoivent qu'une mauvaise ?

Attendez-vous à vous voir gouverner par l'ignorance et la scélératesse... »

Il faut donc que les parens fassent instruire leurs enfans; mais comment faire? « S'il est des sources pures où l'on doit puiser pour faire fructifier l'éducation, il est aussi des sources empoisonnées; il est des pièges multipliés, dont on ne saurait trop s'éloigner. Chaque maître veut se faire honneur d'une nouvelle méthode inconnue à ceux qui l'ont précédé; il est des empiriques dans cette matière plus que dans toute autre. » L'idéal est évidemment que les parens instruisent eux-mêmes leurs enfans; mais combien peuvent le faire? « Si vous ne pouvez pas vous-mêmes rendre ce service à vos enfans, faites choix de dignes instituteurs qui réunissent les mœurs aux talens. Si vous leur donnez des guides aveugles ou pervers, ils les conduiront dans des sentiers pernicieux; ils vous les perdront... Exigez donc par-dessus tout que les maîtres que vous leur donnerez aient de la religion, une solide piété; ils ne manqueront pas de l'inspirer à vos enfans; ainsi ils vous procureront, à vous et à la société, un bien inestimable.

« Mais que devez-vous apprendre ou faire apprendre à vos enfans? Le monde vous dit qu'il ne faut point parler religion aux enfans; qu'il faut se contenter de leur apprendre les sciences humaines et la morale; cette opinion n'est que trop accréditée; mais vous savez que le langage du monde fut toujours en contradiction avec celui de Jésus-Christ... Qu'est-ce donc qu'une morale sans religion, sans Jésus-Christ? Quelle est sa base? Où est sa sanction? Où trouvera-t-on ses motifs? Nous pouvons bien, en entendant de pareilles absurdités, nous écrier avec le prophète: *Les méchans m'ont raconté leurs rêveries; mais qu'elles sont différentes de votre loi, ô mon Dieu!* »

Ici le Concile condamnait de la manière la plus formelle l'enseignement officiel, et il visait directement les manuels de morale analogues à celui de La Chabaussière. Sans se mettre en frais d'imagination, il reproduit textuellement la phrase qu'on a pu lire dans l'Encyclique de 1795: « N'attendez donc que bien peu de chose de ces enseignemens arides et emphatiques qu'on a voulu substituer aux élémens de la religion; rendez, rendez à vos enfans le trésor qui leur appartient... » Suit dans la lettre synodique un passage très pressant sur l'alliance intime du patriotisme et de la religion. « C'est là, pères et mères, que

vous puiserez ces grands traits qui détacheront vos enfans de cet amour de soi qui avilit, qui leur inspireront en même temps cet esprit de générosité qui fait les grandes âmes, qui porte aux plus grands sacrifices pour l'intérêt public. »

Le Concile continue en prodiguant les conseils aux pères et aux mères; il leur indique même une assez longue liste de bons livres entre lesquels ils pourront choisir; puis il s'adresse aux enfans eux-mêmes, dont la destinée, dit-il, « est d'être la ruine ou la résurrection de notre France, hélas! si malheureuse depuis tant d'années. C'est en vous, leur dit-il, que la République met toutes ses espérances.» Et la lettre synodique finit de la manière suivante :

« Le Concile, considérant combien il est instant d'organiser et de mettre en activité les écoles chrétiennes, dans ces circonstances où l'éducation est si négligée, décrète... » Suivent les articles du décret du Concile, qui sont ceux de la seconde Encyclique (1). Il est dit enfin que « la présente lettre sera lue dans toutes les paroisses de l'Église de France, le dimanche qui en suivra immédiatement la réception. »

Ce manifeste des évêques avait cette fois toute la publicité possible; il était considéré par beaucoup de Français comme une loi de l'Église de France; et, si modérée qu'en pût être la forme, c'était un réquisitoire contre les écoles publiques telles que les voulait le gouvernement. C'était un appel à la résistance, et une exhortation à déserter les écoles de l'État au profit des écoles particulières, qui leur faisaient une si redoutable concurrence. On était alors au lendemain du 18 fructidor; les Droits de l'homme et la Constitution de l'an III étaient outrageusement violés par le gouvernement. Néanmoins, ceux qui déportaient à Sinnamari soixante députés suspects de royalisme, ceux qui supprimaient jusqu'à la liberté de la presse, ne déportèrent aucun des évêques signataires du manifeste anti-scolaire; ils leur permirent de terminer paisiblement leurs travaux de restauration religieuse, et de retourner ensuite dans leurs diocèses, où ils ne manqueraient pas d'obéir aux prescriptions du Concile et de combattre les instituteurs de l'État. C'est assurément un spectacle curieux, d'autant plus qu'on ne saurait attribuer cette inconséquence à la mansuétude du Directoire. Il pouvait frapper

(1) Il y a quelques modifications très légères et quelques additions; l'article relatif aux vacances est supprimé.

les royalistes; il pouvait déporter 15 ou 1 800 prêtres insoumis, parce que ces prêtres étaient suspects de royalisme; il n'osait pas supprimer les écoles libres et violer l'article 300 de la Constitution, parce qu'il redoutait un soulèvement universel qui l'aurait renversé.

Cet état de choses dura jusqu'à la fin du régime directorial. Sans entrer dans le détail, comme l'a fait si heureusement M. Albert Babeau, il suffit de citer deux fragmens de lettres adressées à Grégoire, après le Concile, par deux curés instituteurs. L'un d'eux lui écrivait du département de Seine-et-Oise: « Je suis curé, vicaire, bedeau, scribe de la commune, maître et maîtresse d'école. J'ai chaque jour de la semaine, sans aucun congé, 50 à 60 enfans à instruire le matin et le soir... » Quatre mois plus tard, un curé des environs de Chartres écrivait à son tour: « Le plus grand nombre des curés de campagne sont instituteurs de la jeunesse, et n'ont point d'autres ressources pour vivre. Le commissaire du canton veut qu'ils optent, disant qu'ils ne peuvent être tout ensemble instituteurs et ministres de la religion catholique. Ce commissaire est-il fondé à leur proposer l'option et à les y forcer? » La réponse à cette question fut précise : les curés pouvaient être instituteurs comme ils pouvaient être officiers municipaux et maires de leur commune, et on les exhortait même à se faire instituteurs pour ne pas mourir de faim. Le gouvernement d'ailleurs était récompensé de sa tolérance, car la République subsistait grâce au clergé patriote. Le peuple lui confiait volontiers ses enfans; mais dès les premiers jours du Consulat, et surtout lorsque les émigrés purent rentrer, les choses changèrent de face. L'ancien clergé put lutter avec avantage contre les ci-devant constitutionnels; les prêtres républicains perdirent chaque jour du terrain ; la situation devenait de plus en plus complexe et ne pouvait être dénouée que par un acte d'autorité, un acte double qui devait réunir le Pape et le Premier Consul, l'empereur de demain. La France était mûre pour le Concordat.

A. Gazier.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Fleur merveilleuse*, pièce en quatre actes en vers par M. Miguel Zamacoïs.

L'année, au théâtre, avait été celle des poètes. Voici encore des vers pour inaugurer la saison d'été. M. Miguel Zamacoïs a fait applaudir, voilà deux ans à peu près, au théâtre Sarah-Bernhardt, un poème ou conte dialogué très agréable et très jeune, qui avait plu par la fraîcheur de l'inspiration : *les Bouffons*. Il nous donne cette fois une pièce qui témoigne de plus grandes ambitions, comédie à cadre ancien plutôt que comédie historique, et dans laquelle la partie sentimentale alterne avec la partie comique selon la formule toujours goûtée qui mêle au rire de douces larmes.

Cela se passe au temps de Louis XIII. Vous songez tout de suite que ce fut l'époque chère aux romantiques et qui devait leur plaire par son pittoresque, ses contrastes, son indiscipline et tout ce qu'il y avait en elle de très espagnol. Ce n'est aucun de ces mérites qui a recommandé à l'auteur cette époque plutôt qu'une autre. Mais il paraît qu'au temps où Richelieu prenait La Rochelle et fondait l'Académie, la tulipomanie atteignait son paroxysme en Hollande. Or la pièce de M. Zamacoïs est une piéce sur la tulipomanie. Une tulipe en est l'héroïne ou la divinité. On y voit comment une tulipe peut tourner la tête d'un maniaque, en même temps qu'elle rend à un autre sa raison dérangée, faire la confusion d'un traître et le bonheur de deux jeunes gens et enfin accomplir toute une série de prodiges, tels qu'on en lit dans les légendes dorées ou autres.

Nous sommes dans une auberge aux environs d'Arras. Il fait un temps de chien. Ce temps est le plus favorable pour les aubergistes

en quête de cliens de rencontre, et aussi pour les dramaturges intéressés à grouper des personnages qui, par temps clair, n'auraient jamais eu l'heur de se rencontrer. C'est d'abord un jeune gentilhomme, comte ou marquis de Blancourt. Il voyage pour affaires. Entendez par là qu'étant tout à fait démuni d'argent, il s'est avisé qu'un sien cousin, éloigné dans tous les sens du mot, est négociant à Harlem où il a fait une grosse fortune et qu'il y a donc lieu d'épouser, pour les beaux yeux de sa cassette, la fille du bonhomme Amstel. « Il faut bien fumer ses terres, » disait, en soupirant et désignant sa belle-fille, une des femmes les plus spirituelles du temps passé. Puis un lot de brigands. Eux aussi, ils voyagent pour affaires. C'en serait une apparemment que de massacrer le jeune gentilhomme. Mais ce jeune gentilhomme est nécessaire aux événemens qui vont suivre. C'est pourquoi il ne tombera pas un cheveu de sa tête.

Cela n'est encore que pour amuser le tapis. Mais voici un groupe beaucoup plus important: Régine, son fils Gilbert, et leur valet Gobelousse. Avez-vous rencontré dans les romans de chevalerie le Chevalier de la Triste Figure, possédé par un amour malheureux et qui s'en va contant sa peine aux arbres, aux rivières, aux étoiles, à toute la nature qui n'en peut mais? Tel est Gilbert. Une personne, maîtresse ou fiancée, je n'ai pas bien pu le débrouiller, qui avait eu l'heur de lui plaire, ayant un beau jour disparu à l'horizon, il en est devenu tout rassoté, comme disaient nos pères. Il ne rit plus, il ne parle plus, il ne mange plus. Je plains les personnes qui l'entourent. Et je pardonne à son excellente mère d'être une si ennuyeuse dame, en songeant à ce que peut être la vie de la malheureuse dans la société d'un tel être. Elle le fait voyager. Il s'imagine qu'il court après son infidèle. Cela flatte sa démence et entre dans son jeu. Il est celui qui, indifférent à toutes choses, promène sa tristesse à travers le monde. Hélas! si la compagnie de ce mélancolique n'est réjouissante pour personne, sa présence sera également fâcheuse pour nous autres, les spectateurs. L'auteur l'a bien senti, et il a compris la nécessité de réagir contre cette impression : ce dont on ne saurait trop le louer. Donc, à côté du maître triste, il a placé le valet gai. Gobelousse est chargé de nous dérider. Il est du Midi, et de Marseille encore! Il est hâbleur, bavard, poltron, fanfaron, au demeurant le meilleur fils du monde, comme ce valet qui vola Marot et qui n'était, lui, qu'un valet de Gascogne. Investi du rôle d'amuseur, dirai-je qu'il s'en acquitte avec une conscience même excessive? Chaque fois que la pièce languit, Gobelousse apparaît. Et la pièce n'étant pas d'allure très rapide, on

voit reparaître Gobelousse un peu plus souvent qu'il ne faudrait pour notre goût. Un peu d'ail a son prix, mais il ne faut pas qu'on en ait mis partout.

Encore une nouvelle arrivante, Speranza, bohémienne aux pieds nus. Et encore une qui n'a pas de chance ! Dans la troupe des brigands se trouve le persécuteur devant qui elle fuit sur les routes, au grand dam de ses pieds nus. Vous n'êtes pas sans savoir que ces coureuses de grands chemins sont le plus souvent des personnes d'une vertu farouche. Le brigand va faire un mauvais parti à la bohémienne, lorsque Régine intervient et sauve Speranza en jetant une bourse à ce vilain homme. Cette bourse va être l'instrument de la Providence. Car les brigands, en se la disputant, s'exterminent les uns les autres. Nous en voilà débarrassés.

Ce premier acte se laisse entendre et regarder sans fatigue. On ne voit pas très bien où l'auteur veut en venir et sur quelle piste il nous dirige. Mais on est toujours sûr d'arriver quelque part sur le coup de minuit. Il y a de la couleur, du mouvement et du bruit. Nous nous rappelons vaguement des histoires de voleurs dont a tremblé notre enfance, et qui s'encadraient aussi dans un décor d'auberge coupe-gorge. Nous songeons aux opéras-comiques où il y a des voitures versées. Nous avons dans notre mémoire tout un stock d'enfans trouvés et de grands dadais qui ont l'amour triste. Cet ambigu de guignol et de roman sentimental n'est pas dépourvu de saveur.

Au second acte, la toile se lève sur un charmant décor. C'est à Harlem une place de marché. La foule stationne, s'attarde, bavarde. Des buveurs sont attablés en plein vent. Ce ne sont pas buveurs du dernier tonneau, puisque, parmi eux, il y a Franz Hals. La question des tulipes fait le fond des conversations. On nous cite des prix, des surenchères, des extravagances. Celui-ci a donné sa maison pour une tulipe, et cet autre sa fortune pour un oignon. Cela met Franz Hals en colère. Ce grand homme pense que la tulipe est une fleur bête. Il se peut qu'il ait raison, mais il raisonne mal. Il méconnaît la psychologie du collectionneur. Qu'il s'agisse de fleurs ou de faïences, de serrures ou de timbres-poste, ce n'est pas la valeur d'une pièce qui en fait le prix, c'est sa rareté. Qui ignore la joie de découvrir enfin la pièce unique, ou le désespoir d'enfermer dans ses vitrines une série incomplète, celui-là n'a rien à nous dire sur cette sorte de manie, si honorable d'ailleurs et souvent si bienfaisante. Franz Hals fait l'éloge de la peinture de portraits qu'il estime très supérieure à la peinture de fleurs. Il ajoute que la peinture de portraits, pour être tout à fait elle-

même, doit devenir la peinture de portraits de corporation. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.

Et Gobelousse est Marseillais. Étant Marseillais, il a l'accent que vous savez. L'aviez-vous oublié ? Gobelousse y pense tout le temps et il s'en vante. Cela nous vaut une tirade sur l'accent. Elle est très bien venue, cette tirade, et contient toute sorte de choses touchantes, amusantes ou gracieuses. L'accent, c'est la saveur du terroir, le legs du passé, le signe de ralliement. Il résume en lui le ciel et le sol, la qualité de l'atmosphère, le parfum des prés et des coteaux. Et il évoque des voix, toutes ces voix anciennes où il a chanté jadis si gaiement et qui se sont tues. Donc, aimez votre accent ! Gardez votre accent ! Accentuez votre accent ! C'est ce que M. Maurice Barrès a dit maintes fois, et en termes éloquens, pour l'accent lorrain. Mais il est vrai que cet accent-là se remarque moins que celui de la Canebière. Dans sa forme non plus, cette tirade n'est pas très originale. C'est la coupe, le mouvement, la sonorité de certaines tirades fameuses de M. Rostand. Telle qu'elle est, elle a fait plaisir. On la citera. Elle est, sans aucun doute possible, déjà en route vers les anthologies.

La tirade fleurit et s'épanouit, dans cette pièce à fleurs, comme une fleur elle-même exubérante. Cela fait beaucoup de tirades. Et les tirades n'ont pas coutume de faire beaucoup avancer les pièces. Mais, patience ! La pièce, malgré tout, va finir par commencer. Tous les personnages du premier acte, ceux du moins qui ne sont pas morts, vont se retrouver à Harlem. Gilbert n'est pas devenu plus gai en voyageant. Or il paraît que dès le XVIIe siècle nous avions dans le monde entier la réputation d'être autant de Gaudissarts. Dans Harlem un Français triste fait révolution comme un paradoxe ambulant. On se met aux fenêtres pour le voir passer. On s'attroupe dans les rues. On parie qu'on entendra sortir de sa bouche trois mots en une heure. C'est devenu un petit jeu, une amusette pour jeunes filles. Ainsi Griet Amstel engage la conversation, si l'on peut appeler conversation un dialogue avec demandes et sans réponses. D'ailleurs, cette grande tristesse causée par un chagrin d'amour est bonne pour intéresser les jeunes filles. Et Gilbert qui, si vous voulez mon avis, commence à être un peu las de son rôle et à s'ennuyer lui-même, remarque sans en avoir l'air l'espièglerie de Griet Amstel. Qu'arrivera-t-il de tout cela ? Sur ces entrefaites, le bonhomme Amstel, qui est un des plus enragés tulipiers de Harlem, apprend qu'au dernier concours, il vient d'être battu par son compère Jacob Teilingen. Furieux, et d'ailleurs ivre, il jure de donner sa fille en

mariage à qui lui apportera une tulipe assez belle pour lui valoir une éclatante revanche. Sa fille pour une tulipe !

Le troisième acte chez Régine, la mère de Gilbert. Elle ne serait pas une mère, si elle n'avait deviné ce qui se passe dans la pauvre cervelle de son détraqué de fils, et guetté, dans le germe imperceptible, ce soupçon d'amour qui va naître. Que Gilbert devienne amoureux pour de bon, et le voilà guéri ! Donc il faut qu'il épouse Griet Amstel. Mais pour épouser Griet, il faut apporter la tulipe merveilleuse. Régine s'adresse aux fournisseurs les plus réputés. On lui apporte des échantillons qu'elle juge plus beaux les uns que les autres. Échantillons sans valeur, lui révèle un ami qui s'y connaît en tulipes et en tulipiers et qui ne manque pas d'esprit. Tout ce qui dans la fleur vous semble une perfection, éclat ou finesse du coloris, grâce du dessin, richesse de la forme, est justement ce qui la relègue dans la catégorie du commun. Parlez-nous d'une déformation qui en fera un exemplaire sans réplique ! L'esthétique n'a ici rien à faire... Le développement est ingénieux. Il y a dans la pièce de M. Zamacoïs des détails charmans et de jolis coins.

Qui donc apportera le spécimen unique ? Vous n'en doutez pas. Si on a introduit Speranza, la bohémienne, dès le premier acte, c'est, à coup sûr, qu'un moment devait venir où on aurait besoin d'elle. Justement elle possède un spécimen sans pareil, venu des Indes, pays de toutes les féeries. Elle le donnera à Régine, en récompense du service rendu jadis. Et elle y aura du mérite. Car nous devinons qu'elle soupire en secret pour Gilbert. Ainsi le jeune premier romantique semait partout l'amour sur le passage de sa désobligeante personne. La scène attendue est celle qui va mettre en présence Griet et Gilbert. Celui-ci a appris le projet de sa mère; il ne veut pas devoir à une surprise la main de Griet; il donne la tulipe à la jeune fille pour qu'elle en dispose à son gré. Et celle-ci, qui croit encore n'éprouver pour Gilbert qu'une curiosité apitoyée, l'emporte. Mais nous sommes bien tranquilles : elle la rapportera. Elle la rapporte tout de suite, et c'est sur ce dernier épisode, qui forme un gracieux tableau, que baisse la toile.

A vrai dire, la pièce est maintenant terminée. Le dernier acte n'ajoute pas grand'chose. C'est surtout un acte de décor et de figuration. Sur l'issue du concours lui-même nous ne pouvions garder aucune inquiétude. Mais au dernier moment, un incident est soulevé par Blancourt, le jeune gentilhomme auquel sa proie échappe. Si Gilbert prétend épouser Griet, qu'il prouve donc qu'il n'est pas un

dément, comme la voix publique l'en accuse! Il n'a pour cela qu'un moyen, c'est de décrire lui-même sa propre tulipe. Le besoin se faisait sentir d'une dernière tirade.

Ne soyons pas trop exigeans pour ce genre de pièces. Ceci est un conte. Je crois même que c'est un conte vaguement philosophique et modérément symbolique. La fleur merveilleuse est sans doute la tulipe sans rivale, l'*Amiral*, comme dans la charmante comédie de M. Jacques Normand. Mais ce doit être aussi, dans la pensée de l'auteur, l'amour. On a souvent comparé l'amour à une fleur dont il y a beaucoup d'échantillons vulgaires pour quelques-uns de qualité rare et d'essence subtile. Comment est-ce qu'il naît et germe dans une âme? on n'en sait rien. Mais pour peu qu'il s'y soit implanté, bientôt il l'envahit tout entière. Ce qu'on peut regretter seulement, c'est qu'il n'y ait guère de proportion ici entre le sujet et le développement. Symbolique ou non, cette fleur est étouffée sous l'abondance des incidens, aventures, épisodes. Elle est noyée sous le débordement des vers. Un tableau de fleurs ne se doit pas traiter en tableau d'histoire, dirait Franz Hals. Et Gobelousse dirait: Il ne faut pas tant d'histoires pour conter un conte bleu.

Le grand succès a été pour Mlle Lecomte qui est le sourire et la grâce de cette interprétation. Elle a dessiné en charmante figurine le personnage de la petite Griet Amstel. M. Georges Berr a joué avec maîtrise le rôle de Gobelousse. Ce n'est pas sa faute si le rôle développé avec excès et ne comportant guère de variété dans ses effets, devient à la longue fatigant. Mlle Géniat a trouvé dans le rôle de la bohémienne Speranza l'occasion d'une de ses meilleures créations. Il faut avouer que les autres rôles ne portaient guère leurs interprètes. A M. Duflos est échu le rôle du gentilhomme français qui finit en traître de mélodrame. A Mme Silvain, celui de Régine, la mère gardemaniaque. Et je plains de toutes mes forces M. Dessonnes, à qui incombait la tâche ingrate de promener sur la scène la figure falote et pleurarde de Gilbert.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Salomé*, d'Oscar Wilde et de M. Richard Strauss. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Le mariage de Télémaque*, comédie lyrique en six tableaux; paroles de MM. Jules Lemaître et Maurice Donnay, musique de M. Claude Terrasse.

Pour la seconde fois, sur une scène lyrique de Paris, on a vu, pendant une heure et demie, au moins, se débattre la question de savoir si les lèvres de Salomé baiseraient ou non les lèvres du Précurseur. Et lorsque, à la fin, n'ayant pu les baiser vivantes, elles les baisèrent mortes, quand la femme impure et meurtrière eut pressé de ses bras, de sa bouche, la tête coupée et la bouche pâlie du saint et du martyr, alors quelques spectateurs trouvèrent, comme la première fois, la donnée du problème choquante, et monstrueuse la solution.

Il est entendu que la forme, ou la facture de la musique de M. Richard Strauss est d'une habileté surprenante. Elle consiste surtout, presque seulement, dans l'orchestration, dans les timbres ou les sonorités, lesquelles ressemblent à la couleur, au vêtement, à la parure d'une œuvre musicale, plutôt qu'elles n'en sont la réalité, le corps et l'être même. On sait aussi que le drame de M. Strauss est exclusivement orchestral : nous ne disons pas symphonique, et nous verrons pourquoi. L'orchestre y est le seul agent expressif, le maître. Il y entretient avec la voix des relations le plus souvent difficiles, désagréables, voire pénibles. Or on commence à trouver que cet état de choses, cette brouille ou cette guerre entre les élémens de toute « action » lyrique, a duré trop longtemps. Nous avons assez du « tout à l'orchestre » et, fût-ce en musique, de la tyrannie du nombre. Elle s'exerce à peu près sans partage, et même sans contrôle, dans *Salomé*.

Le rôle d'Hérode n'accorde absolument rien à la voix; celui de sa belle-fille presque rien. Iochanaan seul ose chanter, çà et là, deux ou trois mesures, et certaine allusion, brève, mais vocale, à Jésus sur les bords ou les flots du lac de Tibériade, pourrait bien être l'unique passage (ou peu s'en faut) expressif et touchant de la partition.

Aussi bien cet orchestre n'est jamais plus à son aise, à son affaire, que débarrassé de la parole et du chant. Il se donne alors, et s'en donne, librement; non pas certes de tout son cœur, le cœur étant ce qui manque le plus à la musique, intellectuelle et volontaire, de M. Richard Stranss, mais de toute sa force. Et dans certains épisodes comme la danse de Salomé, surtout comme l'ouverture et la fermeture de la grille qui recouvre le cachot souterrain du Baptiste, cette force, portée au paroxysme sonore, ne manque pas, sinon de nous émouvoir, au moins de furieusement nous ébranler.

Pas plus que la puissance, nous ne contestons la souplesse, la fluidité d'une pareille instrumentation. L'orchestre de M. Strauss unit des qualités différentes et même contraires. Tantôt c'est par la violence qu'il nous réduit et tantôt il nous séduit par la douceur. Alors il se fait léger comme une écharpe envolée et qui flotte. Les toutes premières mesures de l'opéra sont un exemple brillant de cette seconde manière, un échantillon de cette trame impalpable et mouvante, sorte de mousseline sonore, où je ne sais quelle gamme, de flûte peut-être, jette des ornemens et des fleurs. Ainsi, pour la sonorité générale, jamais brutale dans la force et, dans la finesse, toujours soutenue; pour la flexibilité, l'élasticité, le coloris aussi de la matière ou de l'étoffe instrumentale, c'est un étonnant orchestre que celui de *Salomé*. J'en goûte moins le détail et les inventions particulières, pour ne pas dire excentriques. Dans la scène finale, et « capitale, » on peut le dire, un trille obstiné, haché de place en place par les deux petites notes qui forment l'un des « motifs » de l'héroïne, énerve encore plus qu'il n'émeut. Et surtout, vous n'êtes pas sans avoir entendu vanter comme une trouvaille de génie, du génie de l'épouvante et de l'horreur, une note, une seule, mais répétée, et qui s'exhale de l'orchestre pendant l'invisible et souterraine décollation. Il paraît, — je veux dire on assure, car cela ne paraît pas tout de suite à l'oreille, — que c'est une note harmonique de contrebasse. Elle semble aussi bien de mirliton, singulière, déplacée et tout près d'être risible au lieu d'être sinistre. Incertaine de sonorité, le sens en est également discutable. D'aucuns avaient cru d'abord y reconnaître la section laborieuse du cou par le tranchant mal affilé du glaive Il y faudrait chercher, d'après les der-

niers exégètes, l'angoisse de Salomé se penchant sur la fosse et les battemens inégaux de son horrible cœur. État d'âme et non description, détail non pas matériel, mais psychique. Aucune importance d'ailleurs.

Quelque chose importe davantage : la substance, l'être même de la musique, et voilà ce qui manque ici. En cette œuvre surchargée et vide, je ne vois d'égale à la richesse des formes sonores que la pauvreté du fond. Malgré les plaisanteries d'Henri Heine, nous avons l'idée d'une idée, même en musique. Or, dans *Salomé*, la plupart des idées sont à peine; elles sont indigentes, mesquines, à moins qu'elles ne soient vulgaires. Le personnage de Iochanaan est peut-être, à cet égard, le moins mal partagé. L'un de ses « motifs, » — pour continuer d'user du langage que le wagnérisme naguère imposa, — n'est pas sans beauté. Formé premièrement d'une succession ou d'une progression de quartes (la dernière augmentée et dure), il s'élève, noble d'abord et, vers la fin, douloureux à la manière gémissante et chromatique de la plainte d'Amfortas, au premier acte de *Parsifal*. Mais à côté de cela, d'autres thèmes, redondans et sonnant le creux, font du Baptiste, maussade et grognon sans colère sacrée, emphatique sans véritable éloquence, un fastidieux prêcheur. Le type de Salomé, son type musical, est très médiocre. Les élémens qui le constituent sont au-dessous de l'ordinaire. L'un d'entre eux, le moindre, ne consiste que dans une espèce de petite secousse sonore. Ce n'est rien, ces trois notes rapides, et pourtant, c'est quelque chose de grêle et de pointu, quelque chose de mièvre et de puéril, dont le perpétuel retour agace et finit par exaspérer. Une autre figure mélodique du même personnage irrite autrement : par je ne sais quoi, non plus de sec et de restreint, mais de veule et de lâche, par le dégingandage et comme le dévergondage d'un thème convulsif, où certain mauvais goût d'Italie s'aggrave d'un arrière-goût, pire encore, allemand. Et nous ne parlerons point de la circulation, à travers tout le rôle, d'un motif de valse, de valse viennoise, où la platitude mélodique ne se rehausse pas, mais se hérisse des plus cruelles harmonies.

« Matière infertile et petite, » les idées musicales ne sont ici nulle part agrandies et fécondées. Entendons-nous bien. Sans doute elles font l'objet d'un travail ou d'un jeu très compliqué, fort difficile, où l'on sait que M. Richard Strauss est passé maître. Il consiste, ce laborieux exercice, à placer, déplacer et replacer, en les tournant, retournant et contournant, dans le plus petit espace et dans le plus grand nombre de situations possible, un certain assortiment de « pièces » sonores, lesquelles peuvent d'ailleurs, nous l'avons constaté, ne pas

avoir en soi le moindre intérêt, la plus mince valeur. Et ces élémens, n'étant rien, ou presque rien, ne sauraient donner, ou produire davantage. La vie n'est point en eux, ni la puissance de répandre la vie. Partout ils reviennent, se répètent, s'imposent ou s'insinuent, mais ils ne se développent nulle part. Le développement, voilà l'acte, ou l'opération, ou la vertu musicale, dont il y a dans *Salomé* le moins de traces. Et de là vient que dans cette œuvre curieuse, prodigieuse même, par la virtuosité de l'orchestre, ou de l'orchestration, vous ne trouverez pas, si ce n'est à la surface et en apparence, le génie ou seulement le principe de la symphonie. Le menu détail y abonde; il y manque le grand parti pris et la vaste généralisation, l'accroissement et le progrès continu. Si nombreux que soient ici les atomes sonores, ils ne s'organisent point. Chacun d'eux, par sa petitesse et quelquefois par son goût irritant, est pareil au grain de sénevé; pas un seul ne devient le grand arbre dont les oiseaux du ciel habitent le feuillage.

Ce n'est pas ici qu'ils trouveraient non plus le repos dont parle l'Évangile. Il n'est pas de musique plus agitée que cette musique, plus en proie à une incessante autant qu'affolante trépidation. Rien d'elle ne s'arrête, fût-ce un moment. Une mélodie, si brève soit-elle, un accord, un timbre, un rythme ne fait que passer. Tout papillote et tremble, tout déçoit notre oreille et déroute notre esprit. Alors, malgré sa fausse richesse et son luxe de pacotille, un tel art en arrive à nous paraître le néant, parce que là où nous manque la sensation de la durée, celle même de l'être nous devient étrangère.

Ainsi rien ne dure en cette œuvre, et pourtant elle dure elle-même, oh! combien! Elle est sans trêve et sans merci. Ses « muances » éternelles, auraient dit les Grecs, n'ont d'égale que son implacable continuité. Cette forme nouvelle, — et déjà vieillissante peut-être, — du drame lyrique, est terrible. Elle nous oppresse, nous étreint, nous étouffe. Songez à ceci : une heure trois quarts de musique, d'une musique qui change toujours et ne cesse jamais! Pas une halte, pas un repos, pas un silence! En écoutant cette impure et frénétique *Salomé*, nous nous souvenions d'un livre que vient de publier un de nos confrères, esprit solide et délicat, sur l'ancienne, et chaste, et sage musique de la Chine (1). Il est cité là maint axiome de la doctrine ou de l'esthétique orientale, qui pourrait encore aujourd'hui, surtout aujourd'hui, nous servir de leçon. Par exemple celui-ci : « L'excellence de la musique ne consiste pas à pousser les notes à bout. » Dans

(1) *La musique chinoise*, par M. Louis Laloy; 1 vol. de la collection : *Les musiciens célèbres*, Paris, H. Laurens, 1910.

Salomé, non seulement les notes, mais les harmonies, mais les instrumens, sont poussés jusque-là. Ailleurs, le *Mémorial de la musique* recommande aux musiciens du Céleste-Empire « la rapidité sans désordre et l'abondance sans excès. » Tout, en ce traité, parle d'un art modéré, tempéré, ne craignant rien tant que l'abus. Et je goûte particulièrement une page où le commentateur, étudiant la musique du luth chinois, en vante la suavité. « Ce n'est jamais par la force qu'elle s'impose; pareille à l'épouse selon la sagesse et les rites, elle doit sa beauté, sa puissance, à sa douceur. Elle est sœur du silence; elle ne paraît que s'il l'accompagne et ce n'est pas là un de ses moindres bienfaits. » Ce n'est pas non plus un des moindres défauts, ou plutôt des moindres excès de la musique de *Salomé*, d'ignorer cette fraternité bienfaisante. Oh! le dangereux privilège, que possède un tel orchestre, de pouvoir ne se taire jamais. Au moins, quand le drame lyrique était encore vocal, la nécessité de laisser respirer les chanteurs nous permettait, à nous aussi, de respirer et de nous reprendre. Aujourd'hui l'infatigable, impitoyable orchestre nous entraîne, haletans, et nous épuise. Pas une pause, pas même un soupir. De « ces espaces infinis » qu'est l'opéra moderne, c'est le bruit, et le bruit continu, qui désormais épouvante. Nous y voudrions, ne fussent-elles que d'un moment, quelques stations taciturnes, et nous rêvons, en vain jusqu'ici, d'une musique un peu « sœur du silence. »

Et puis (au moment de conclure il faut y revenir) la musique de M. Strauss est tout de même la compagne d'une trop malsaine et répugnante poésie. Nous regrettons à présent d'avoir, le mois dernier, écrit que le livret d'un opéra n'importe guère. Non seulement on ne peut, mais on ne doit pas tout mettre en musique. Il n'est pas extrêmement agréable de voir maîtresses de la scène, pendant une heure trois quarts, l'impiété, la luxure et la folie. On admire Hérodiade de prendre des choses pareilles avec tranquillité. Immobile et le plus souvent muette, savourant peut-être en secret sa vengeance, elle se borne à s'éventer en souriant. Elle a tout le temps l'air de nous dire : « Je sais bien que mon mari est un dément et ma fille une enragée. Mais que voulez-vous? Je n'y peux rien. » Le fait est que lui semble sorti de Charenton, et qu'elle a l'air d'une échappée de la Salpêtrière. Les scènes entre l'un et l'autre évoquent l'idée de je ne sais quel Guignol érotique et macabre. Quant aux déclarations de la princesse au précurseur, d'abord à lui tout entier, puis à sa tête seule, elles sont plus folles et plus révoltantes encore. L'unique parole raisonnable de toute la pièce : « *Tuez cette femme!* » a le tort d'en être

la dernière. Et puis elle ne suffit pas, elle n'est point assez expiatoire. Avant la chute du rideau, pendant que se prolongeait le hideux et sacrilège « tête-à-tête, » un chant s'élevait en nous : le respectueux, le tendre, le sublime choral de Bach : « *O Haupt voll Blut und Wunden*, Ô tête pleine de sang et de plaies ! » Il a beau s'adresser non pas à Jean, mais à Jésus, nous avions le sentiment que pour une heure le maître en cédait l'hommage à son serviteur et que la pieuse oraison venait offrir à la dépouille sainte et profanée les excuses de la musique elle-même.

La fille de Jupiter et de Léda comptera certainement parmi les personnes que M. Jules Lemaître aura le plus aimées. Dans un article déjà lointain mais toujours exquis sur la *Belle Hélène*, il avait déjà montré pour elle une affectueuse indulgence. Sa *Bonne Hélène* à lui, de délicieuse mémoire, marquait plus de faiblesse encore. Voici qu'avec M. Maurice Donnay son compère, il comble la mesure. Non, je me trompe, il ne l'a pas comblée, et le tact, le goût, l'esprit, tempéré de respect et d'amour, font justement, comme on pouvait s'y attendre, le rare agrément de la comédie lyrique où viennent de débuter, je crois, comme librettistes, l'un et l'autre académiciens.

Suite aimable, plutôt que nécessaire, des conférences sur Fénelon, *le Mariage de Télémaque* est surtout le développement scénique d'un conte plus ancien et de même titre, écrit par M. Jules Lemaître « en marge » de l'*Odyssée*. En voici l'argument, résumé dans le langage, à peu près, de l'auteur.

Télémaque venait d'atteindre sa vingtième année. Ses parens songeaient à le marier. Dans le pays, ce n'était pas facile. Les petites princesses des environs, dont Ulysse avait tué à coups de flèches les pères, les frères ou les cousins, montraient peu d'empressement à entrer dans la famille. Ulysse alors se souvint de Nausicaa, la fille d'Alkinoos, roi des Phéaciens. Et Télémaque ne demanda pas mieux que d'en croire les souvenirs paternels. Or, le même jour, des envoyés du roi Ménélas débarquèrent dans le port d'Ithaque. Ils venaient justement, de la part de Ménélas et d'Hélène, inviter le jeune Télémaque à se rendre pour quelques jours à la cour de Sparte, afin d'y rencontrer Nausicaa et de lui plaire. Télémaque les suivit le soir même et son père ne put se tenir de l'accompagner.

L'un et l'autre furent reçus très cordialement par l'Atride et par la divine Hélène. Mais Nausicaa et ses parens tardèrent quelques jours, à cause d'une avarie survenue à leur navire. Hélène, toujours bonne,

s'appliqua de son mieux à distraire Télémaque. Elle le faisait asseoir à table auprès d'elle et quand elle filait la laine pourprée, elle le priait de l'aider à dévider son fuseau. Et elle lui racontait avec agrément les épisodes intéressans du siège de Troie, sans oublier les héros, se taisant toutefois sur Pâris. Un soir, on apprit que les souverains de Phéacie arriveraient le lendemain, avec leur fille. « Enfin ! » dit la bonne Hélène. Mais Télémaque s'écria : « Déjà ! » Car il avait subi le charme dévorateur de la fille de Léda. Quand Nausicaa parut, il ne lui montra que de l'indifférence, et l'autre amour de plus en plus l'égara. Toujours bonne, et soucieuse uniquement, après les agitations de sa vie passée, de travailler au bonheur paisible de deux enfans, Hélène essayait, mais en vain, de détourner Télémaque d'elle-même. Pour y réussir, elle employa la ruse. Après s'être concertée avec Nausicaa, elle feignit de céder enfin au fils d'Ulysse et lui donna la permission de l'enlever. Mais le soir, sur la grève, à sa place et voilée, elle envoya la fille d'Alkinoos. Un orage ayant retardé l'embarquement, l'impatient Télémaque souleva le voile et reconnut, à la lueur d'un éclair, la vierge par lui méprisée. Il en éprouva d'abord une très vive, et même injurieuse et brutale colère. Mais bientôt il se radoucit. Pour la première fois il s'avisa que Nausicaa, moins belle peut-être qu'Hélène, était sûrement plus fraîche et tout à fait charmante. Alors il s'émut en son cœur, et sur les flots, apaisés comme lui, en compagnie de son père, de ses beaux-parens, de Ménélas et de la bonne Hélène elle-même, il emmena sa fiancée vers Ithaque.

Agréable en soi, le sujet est traité d'une manière exquise, où, sous l'ironie légère, se trahit partout, à l'égard des êtres et des choses de la poésie hellénique, beaucoup moins d'irrévérence que de tendresse. Nous sommes ici très loin, — au-dessus ou au-dessous, selon le point de vue, — de la bouffonnerie et de la caricature qui font plus éclatante et moins pieuse la beauté de la *Belle Hélène*. C'est à peine, et seulement pour mémoire, ou par point d'honneur, que MM. Lemaître et Donnay recourent aux moyens classiques de la parodie : l'anachronisme, la transposition brusque des idées ou des mots, le calembour ou le coq-à-l'âne. Lorsque Ménélas, invitant Ulysse à souper, ajoute avec courtoisie : « *Tu fourniras le sel attique*, » la tentation était irrésistible pour ces messieurs de faire répondre, et rectifier, par Ulysse : « *Non pas attique, mais ithaque.* » Aussi n'ont-ils pas résisté, et cela nous a valu d'ailleurs un ensemble vocal, une espèce de fou rire en musique, auquel nous n'avons pas résisté non plus. Au dernier tableau, tandis que Pénélope attend le retour de son époux, — encore ! — et de

son fils, Eumée, le divin porcher, interroge du regard la mer immense où bientôt paraîtront, il faut l'espérer, des nefs, se dirigeant vers Ithaque : « *Oui, des nefs!* » soupire la reine, avec l'accent que vous devinez. Mais cette réplique, approximative et dubitative, n'est pas méprisable, ayant ses raisons, raisons du cœur! dans la défiance, bien naturelle, de Pénélope. Et par là ce jeu de mots innocent s'élève à la dignité d'un trait de caractère. Enfin, dans l'ordre de l'anachronisme non pas commis, mais au contraire évité, côtoyé spirituellement, nous goûtâmes fort, au premier acte, certain débat sur la question de savoir s'il convenait ou non d'envoyer en présent au roi Ménélas une lyre primitive, faite du squelette d'une tête de bœuf, à grandes cornes. Il parut alors que les objections du subtil Ulysse trahissaient le plus drôlement du monde, et délicatement aussi, le soupçon de certain symbolisme encore obscur, avec le pressentiment que les siècles à venir se chargeraient de l'éclairer.

Si partout ici l'esprit égaie la poésie, il est quelquefois comme attendri par elle. Le personnage d'Hélène est excusé, presque justifié, dans le passé, avec bien de la grâce et de la fantaisie, avec un sens profond aussi de la puissance mystérieuse, telle que la concevaient et l'admiraient les anciens, de la beauté et de l'amour. Dans le présent, pour Télémaque, et pour Nausicaa surtout, son innocente rivale, l'épouse, désormais vertueuse, de Ménélas est encore, toujours « la bonne Hélène. » Bonne autrefois parce qu'elle se donnait, elle l'est aujourd'hui parce qu'elle se refuse. Et le motif de son refus lui vient de l'expérience et de la pratique même, qui lui fit connaître l'inutilité non moins que la fatalité, de ses dons. Elle tient là-dessus à Télémaque des propos remplis à la fois de sagesse et de mélancolie : « Ah! mon pauvre ami... pour toi, comme pour la plupart des jeunes hommes, mon nom est synonyme de volupté; mais... si je devenais ta maîtresse, tu serais déçu comme les autres... Tous croyaient m'aimer, alors qu'ils aimaient seulement le rêve que je leur suggérais et que je ne pouvais assouvir. Et tous ceux qui m'ont possédée ont été déçus, tous, excepté mon Ménélas, parce que Ménélas n'a pas d'imagination. »

Mais dans le cœur d'Hélène, une raison de décourager Télémaque domine toutes les autres. Et celle-ci, qui n'était pas dans le conte primitif, est peut-être la plus gracieuse et délicate invention de la comédie. Parmi les présens destinés au couple royal de Sparte, il en est un, pour la divine Hélène, dont le subtil Ulysse, en prévoyant l'effet, a décidé le choix : c'est le voile brodé par les mains pures de

l'épouse pendant les dix années que dura l'absence de l'époux. Pénélope a fini par consentir à s'en séparer, non sans quelque résistance, bien légitime, et que traduisent des couplets, charmans de pudeur offensée.

Ulysse avait deviné juste. Hélène s'honore de ce témoignage de la considération d'une femme irréprochable entre toutes; bien plus, elle ne serait pas très éloignée de s'en émouvoir. Elle le reçoit avec déférence, elle le porte avec respect. Il semble que le frêle tissu répande autour d'elle, insinue en elle un peu de sa chaste influence. Sous sa parure, elle n'oserait faillir. Palladium léger, il la défend de Télémaque, ou plutôt il défend, il sauve Télémaque d'elle. Ainsi, le souvenir de la mère garde l'innocence de l'enfant. Ainsi, dans cette grecque et païenne aventure, quelque chose de moral et de vertueux, sans être ridicule, est entré. D'autres intrigues, plus fortes, ont un ressort plus puissant; il ne faut à celle-ci qu'un réseau léger, pour l'envelopper de pure poésie.

Et la musique ne l'a point rompu. Elle s'est gardée, elle aussi, de la charge, sauf en deux ou trois passages, qui l'imposaient. C'est le chœur, déjà cité, du fou rire. C'est, plus encore, le chant national des Phéaciens, plaisamment, surtout furieusement imité de *la Marseillaise*, et plaisant, paroles et musique, par cette fureur même. Ulysse et Ménélas échangent à ce sujet des remarques pleines d'un sens patriotique autant qu'international. Il s'élève, il s'élance, le chant parodié, comme le chant authentique, sur le même rythme, d'un mouvement pareil. Et si, par surcroît, l'on songe que ce mouvement, ce rythme, — les hellénistes du moins l'assurent, — fut celui d'un chant guerrier de la Grèce, et de Tyrtée encore! oh! alors il semble bien que de le voir, de l'entendre entonner par des Grecs, et par des Grecs pour rire, ajoute, comme un dernier trait, la plaisanterie archéologique à tous les autres élémens de la caricature.

La partition, hors ces quelques rencontres, observe le style tempéré. Le premier air de Télémaque : « *Je sais bien quelle ardeur me pénètre,* » forme un pastiche musicalement spirituel, je veux dire qu'il l'est par la musique même, du « *Non so più* » de Mozart. Le voile enfin, le voile a porté bonheur à la musique aussi. Le « motif » du voile, (car il existe,) est gracieux. Par les deux premières notes, par l'*arsis*, (nous appelons ainsi, nous autres pédans, le « départ en levant, » le mouvement d'abord ascensionnel d'une mélodie), il rappelle un motif, lyrique avec élégance, des *Maîtres Chanteurs*. Il y a toujours de l'esprit ou de la sensibilité dans les épisodes où l'on parle du voile,

où l'on chante le voile. Piquans par le tour, la modulation et la cadence finale, sont les couplets d'Hélène jurant de ne point céder à Télémaque « sous le voile de sa mère, » de sa mère à lui, bien entendu. Le duo d'Ulysse et de Pénélope, où se discute, puis se décide l'envoi du cadeau symbolique et flatteur à la divine Hélène, est fort agréable, avec d'amusantes cascades sur certains mots, plaisamment effarouchés, de Pénélope.

Oui, le voile est bien le *leitmotiv* et de la comédie et de la partition. La reine vient à peine d'en consentir l'abandon, que déjà le chœur s'étonne, s'émeut, s'indigne presque, dans le couplet que voici:

Quoi ? le voile?
Comment ! le voile !
Elle abandonne le voile,
Elle peut se séparer du voile,
De son voile !
Du fameux voile !!
Enfin du voile !!!

Nous avons dit couplet. Mais c'est au moins une strophe, pour l'abondance et l'ordonnance aussi de la période. Et comme elle est, avec l'accroissement, puis le resserrement, vers par vers, du nombre des syllabes ou des pieds, comme elle est spirituellement disposée pour la musique ! Comme elle y prête, ou s'y prête ! Gageons que l'illustre et regretté Gevaert aurait su nous montrer là quelque réjouissante imitation de la métrique grecque. Sérieusement, deux purs lettrés (j'entends : qui ne sont que lettrés) écrivant pour la première fois, sauf erreur, des vers destinés à la musique, les ont faits les plus « musicables » du monde. Et le musicien ne les a pas laissé perdre. A l'exemple d'Offenbach, de l'Offenbach de la *Grande-Duchesse*, il a mis en valeur, en vedette et comme dans la pleine lumière sonore, le mot qui devait en effet la recevoir. Là-bas : « *le sabre;* » ici : « *le voile.* » Au lieu de l'effet héroïque, un effet gracieux. Et, les deux objets différant, la musique non plus n'est pas la même. Pointée, un peu dure et comme rigide quand elle présentait ou brandissait « *le sabre,* » souple au contraire et comme arrondie, elle joue avec « *le voile,* » elle le déploie et le fait flotter au vent.

Mais le triomphe, musical et poétique, du voile, c'est la fin de la scène, tout entière excellente, de la remise des présens. Nombreux et variés sont les cadeaux offerts par Ulysse et par Télémaque à leurs hôtes, et de chacun la musique souligne, commente la nature et la qualité. « Douze porcs de l'année, à la chair délectable, » sont l'objet

d'un récitatif à la fois solennel et savoureux, homérique. Maintenant, autre hommage à Ménélas : l'épée de Laërte, le père d'Ulysse, décédé récemment. Regrets et condoléances. L'oraison funèbre et filiale que prononce Ulysse est du meilleur style tragi-comique. Et puis et surtout, quand elle menace de tourner trop au noir sur ces paroles infernales : « *Son ombre maintenant erre au sombre séjour!* » alors je suis rasséréné par la conciliante, la consolante intervention d'Hélène : « *Il est dans les Champs-Élysées,* » où la tonalité, l'orchestre, enfin toute la musique, s'éclaire d'une lumière élyséenne en effet, que le Fénelon de *Télémaque* eût aimée.

Et voici que, des mains d'une esclave, Télémaque, filial et pieux à son tour, a pris le voile maternel. Hélène le reçoit, respectueuse elle-même autant que flattée, et longuement elle le regarde. Bientôt, les paroles fleuries abondent sur ses lèvres. Pour le coup, c'est plus qu'un couplet, qu'une strophe, c'est vraiment tout un poème. Vous vous rappelez, dans la *Nuit de Mai*, la belle évocation que fait la Muse des paysages de sa patrie :

Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos et Ptéléon, villes des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes,

et tout ce qui suit. MM. Lemaître et Donnay s'en sont également souvenus, et pour y ajouter encore. Ils en ont remis. Charmée, un peu gênée aussi, envieuse peut-être, avec quelques regrets, Hélène songe à cette vertu, partout renommée, et dont elle tient l'emblème entre ses peu dignes mains. Alors elle commence une nomenclature topographique, auprès de quoi la période de Musset paraît un sommaire. Toutes les régions, toutes les peuplades, toutes les cités et les productions mêmes de la Grèce, avec leurs épithètes homériques, y sont énumérées. Et la musique s'adapte, non sans esprit ni sans poésie, à tous les détails de cette géographie physique et je dirai psychologique tour à tour. Descriptive, expressive de plus d'une façon, variant ses formes, ses modes, ses mouvemens, passant de l'ode à la pastorale, à la psalmodie, elle est tantôt pittoresque, tantôt lyrique et, quand il le faut, religieuse. Elle exhale vraiment, avec un souffle d'Orient, un parfum d'antiquité grecque. Et quand arrive, chaleureuse et sincèrement émue, une péroraison qui ramène encore une fois le « motif » symbolique et gracieux du voile, « *du voile de ta mère,* » alors, paroles et musique prennent une espèce de grandeur. L'idée morale se mêle à notre vision et l'achève. Tant de lieux, et si magnifiques, nous appa-

raissent honorés par l'honneur d'une seule mortelle. C'est comme si Pénélope avait consacré sa patrie tout entière et la faisait plus belle encore, pour ne pas dire belle uniquement, de sa vertu.

Nous en avons dit assez, trop peut-être, d'une œuvre qui n'eut pas l'heur de plaire aux plus graves, aux plus renchéris de nos musiciens. Qu'ils daignent excuser notre faiblesse. Ils disaient du bout des lèvres : « Cela n'est pas mal, dans son genre. » Mais être « dans son genre » nous paraît tout de même une manière assez honorable d'être bien, pourvu que ce genre ne soit pas celui que vous savez. Dans celui-là, trop d'œuvres modernes, récentes, sont des chefs-d'œuvre. L'ennui! Qui dira quel principe et quel système, quelle force, quelle puissance en ont fait certains musiciens, quelle considération, quelle renommée ils en tirent! Or, écoutant la gentille musique de M. Terrasse, nous lui savions gré, non seulement de ce qu'elle est, si peu soit-elle, mais de n'être pas celle de MM. B... ou E... ou L... (Ne vous attachez point à ces initiales, qui sont de fantaisie.) Et la comparaison, non moins que la raison, nous inclinait à la bienveillance. Notre plaisir aussi nous y portait et volontiers nous nous reprenions à croire que la musique n'est peut-être pas nécessairement une forme de la délectation morose.

Celle-ci n'est pas le sentiment qu'inspire le ballet-divertissement du troisième tableau. Plastique, aquatique et vraiment grecque par la beauté des lignes et des mouvemens, cette pantomime représente, devant et pour Ulysse même, l'aventure d'Ulysse et de Nausicaa et de ses compagnes, celles-ci lavant, dansant et jouant à la balle sur les rivages de la Phéacie.

Mme Carré, lasse, indolente et comme un peu meurtrie, a trouvé dans le rôle, parlé et chanté, d'Hélène, un de ses meilleurs rôles. M. Fugère a bien de l'esprit, et sous les apparences débonnaires de Ménélas, un certain M. Delvoye a montré, sans ostentation, le comique le plus savoureux.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Au moment où paraîtra cette chronique, le Parlement entrera en session, et l'attention se portera beaucoup moins sur la quinzaine close que sur celle qui s'ouvrira. Que sera, que fera la nouvelle Chambre ? Dans quel sens le gouvernement cherchera-t-il à s'orienter ? Aura-t-il une politique ? L'exposera-t-il sans ambages ? S'engagera-t-il avec toutes ses forces pour la faire prévaloir ? A toutes ces questions les faits apporteront bientôt une réponse ; mais il est dans notre caractère national d'être impatient, et chacun cherche à éclairer les obscurités de l'avenir avec une lanterne plus ou moins sûre. Le gouvernement a tout l'air de faire comme les simples citoyens. Une note officieuse, publiée dans les journaux, annonce sur un ton très ferme qu'il aura une politique, mais elle n'explique pas laquelle, et on se rappelle involontairement le cas de cet homme politique dont on disait qu'il ne savait pas encore ce qu'il voulait, mais qu'il le voulait déjà très énergiquement.

En attendant d'être mieux fixés sur les volontés du gouvernement, rendons justice à son esprit de méthode. Il a commencé par éclairer sa propre lanterne, et du même coup la nôtre : il a publié la statistique des diverses opinions qui se sont manifestées au cours des élections dernières et que le succès a consacrées. Tant de voix pour telle réforme, tant de voix pour telle autre : il a suffi pour les compter de se reporter aux programmes des candidats élus. Sans doute le procédé n'est pas infaillible ; sa légitimité pourrait même, à quelques égards, être contestée, puisque nos lois ne reconnaissent pas le mandat impératif et que le député n'est pas définitivement engagé par les promesses du candidat. Il faut bien admettre que la discussion serve à quelque chose, et à quoi pourrait-elle servir sinon à modifier des opinions trop légèrement énoncées ? Mais ces modifications ne

sont pas sans limites, et, lorsque le pays s'est prononcé dans un certain sens, soit avec une forte majorité, soit même avec une minorité imposante, il y a là pour le gouvernement et pour les Chambres une indication dont il serait téméraire de ne pas faire état. Or c'est ce qui est arrivé pour la réforme électorale. Si M. Briand est, comme il l'a dit, l'homme des réalisations, il comprendra qu'il y a là une réalisation toute prête, et qui s'impose. Voici d'ailleurs les chiffres qui ont été donnés par le ministre de l'Intérieur. La Chambre se composant d'un peu moins de 600 députés, 271 se sont prononcés pour le scrutin de liste avec représentation proportionnelle, et 92 pour la réforme électorale sans plus de précision. Mais sur ces 92 députés, une cinquantaine au moins, qui appartenaient à l'ancienne Chambre, ont déjà voté la représentation proportionnelle, et c'est peut-être pour ce motif qu'ils ont jugé inutile d'entrer pour leurs électeurs dans de plus amples explications. On peut donc dire avec assurance que, au début de ses travaux, la nouvelle Chambre contient une majorité certaine de proportionnalistes, tandis que les partisans du *statu quo* électoral, ou de la proportionnée, — qu'on a ainsi nommée pour créer quelque équivoque avec la proportionnelle, — ou du scrutin de liste pur et simple, ne sont pas 140. La représentation proportionnée est celle qui établit une péréquation entre les circonscriptions électorales pour qu'elles contiennent approximativement le même nombre d'électeurs; c'est une réforme qui a son intérêt, mais qui ne guérirait et qui n'a d'ailleurs pour objet de guérir aucun des maux dont nous souffrons; les « mares stagnantes » qu'a si bien dénommées M. le président du Conseil auraient seulement les mêmes dimensions. Quittons la Chambre, voyons le pays : quelles ont été, parmi les électeurs, les proportions entre les partisans et les adversaires de la proportionnelle? Ses partisans ont été 4 443 000, auxquels il faut joindre, au moins en partie, ceux de la réforme électorale sans plus de précision, qui ont été de 1 162 000. Les partisans réunis du *statu quo*, de la proportionnée et du scrutin de liste pur et simple n'ont groupé que 1 652 000 suffrages. Après avoir mis ces chiffres en balance, qui pourrait dire que le pays ne s'est pas nettement prononcé en faveur de la proportionnelle ? En tout cas, ce n'est pas ceux qui ont fait la séparation de l'Église et de l'État, sans parler de plusieurs autres réformes importantes, en dehors de toute consultation nationale.

Bon gré, mal gré, on devra tenir compte de ces chiffres, et telle est bien l'intention du gouvernement puisqu'il les a publiés. Si les journaux seuls, avec leurs moyens propres, avaient dressé cette statis-

tique, on aurait pu en contester l'exactitude; mais le gouvernement a des moyens d'information supérieurs à tous les autres, et c'est pour cela sans doute que, à tort ou à raison, une confiance plus grande s'attache à ce qui vient de lui. Toutefois, si le caractère officiel d'une publication est une recommandation puissante auprès des simples citoyens, elle doit l'être encore davantage pour le gouvernement lui-même. Comprendrait-on qu'après avoir constaté la volonté du pays, il y substituât la sienne propre, ou celle de tel parti ou de tel autre? Il aurait pu ne rien dire; il n'était pas obligé de livrer à l'opinion la statistique qu'il lui a livrée; il l'était d'autant moins qu'aucun de ses devanciers n'avait rien fait de pareil : aussi son initiative constitue-t-elle un engagement. Le moment des tergiversations est passé; il faut se prononcer et on ne peut le faire que dans le sens de la proportionnelle. Il est bien vrai qu'en le faisant, M. Briand se mettra un peu, rien qu'un peu, en contradiction avec lui-même, mais cela vaut mieux que de se mettre en contradiction avec le pays. Lorsque celui-ci a prononcé, il ne reste plus qu'à s'incliner. Quelle ne serait pas la force de M. Charles Benoist et des partisans de la réforme contre une résistance gouvernementale ou parlementaire? Ils parleraient au nom de plus de 5 millions d'électeurs, c'est-à-dire d'une force supérieure à toute éloquence, et, au surplus, ils sont éloquens eux-mêmes. M. Briand est trop habile pour se mettre en travers d'un pareil courant; mais on lui conseillera de louvoyer, et là est le péril. Le succès de la proportionnelle est, en effet, un échec pour les radicaux-socialistes, et cet échec doit leur être d'autant plus pénible qu'il retombe de tout son poids sur la tête de quelques-uns de leurs principaux coryphées. On n'a pas oublié le banquet où M. Combes, qui le présidait, s'est prononcé contre la réforme. Il l'a fait très brutalement, sans ménagemens, sans nuances, suivant l'habituel procédé de son esprit simpliste. Dans une lettre-manifeste, M. Léon Bourgeois y a mis plus de formes, mais a conclu de même. Qui pourrait en être surpris? Le parti radical tel qu'il est constitué, tel qu'il s'est comporté depuis une douzaine d'années qu'il est au pouvoir, est le produit légitime du scrutin d'arrondissement; il en a tous les défauts, toutes les infirmités, tous les vices, et, naturellement, il s'y complaît; mais c'est précisément pour ce motif que le pays n'en veut plus : il a jugé l'arbre par ses fruits qui lui ont paru amers.

Le scrutin de liste avec représentation proportionnelle devra donc être admis en principe et, en quelque sorte, comme entrée de jeu; mais il y a plusieurs manières de l'appliquer et, là-dessus, sans doute,

on discutera longtemps. Le danger est même qu'on ne discute jusqu'à la fin de la législature : c'est à quoi travailleront les adversaires avoués de la réforme et encore plus ses adversaires inavoués et déguisés. Les moyens abondent de faire échouer une réforme : le plus simple, le plus efficace est de la compliquer de réformes incidentes qui, elles, sont destinées à ne pas aboutir. Si on prend le département pour circonscription électorale, comme on l'a fait en 1848 et en 1885, et si on se contente d'y corriger et d'y tempérer le scrutin de liste par la représentation proportionnelle, tout sera facile, le but pourra être atteint en quelques semaines ou, si on veut, en quelques mois. Dans ces limites, qui sont vraiment les siennes, la réforme est mûre; elle se fera aisément. Si, au contraire, à cette réforme primordiale, on en rattache certaines autres d'un caractère plus grandiose, mais, malheureusement, d'une réalisation plus complexe, le résultat sera tout autre : la Chambre tournera lourdement sa meule pendant quatre ans et son labeur restera stérile. C'est parce que nous en avons eu le sentiment ou le pressentiment, que nous avons dû faire des réserves sur le discours que M. le président du Conseil a prononcé à Saint-Chamond, pendant la période électorale. Il y avait des choses excellentes dans ce discours, mais il y en avait trop, et de trop grandes, dont le nombre et l'ampleur rappelaient le *Ne quid nimis!* de la sagesse antique, ou le : Qui trop embrasse mal étreint, de la sagesse moderne. M. Briand a parlé de réunir plusieurs départemens en régions, et de faire de ces régions des circonscriptions électorales nouvelles, en attendant qu'on en fît des circonscriptions administratives et politiques. Ce sont là des conceptions dont il n'a pas et dont il ne revendique pas la paternité; elles se sont présentées déjà à beaucoup d'esprits, dont quelques-uns sont de bons esprits, et nous les acceptons volontiers comme objets d'études : elles sont intéressantes et sérieuses; le jour de la réalisation viendra peut-être pour elles, mais il est encore lointain. Ces grandes réformes, en effet, ne sont pas mûres comme l'est la réforme électorale réduite à ses dimensions naturelles, et, si on veut subordonner celle-ci à celles-là, on aboutira à un ajournement indéfini. Vouloir tout faire à la fois conduit généralement à ne rien faire. Qu'arriverait-il d'ailleurs si, après avoir englouti les départemens dans les régions, on tombait dans le chaos? Le pays se jetterait dans une réaction violente qui risquerait d'emporter toutes les réformes à la fois et d'ébranler la République elle-même. Notre situation générale nous commande d'être plus modestes et de marcher à plus petits pas. Nous n'avons pas de bottes de sept lieues.

Veut-on l'exemple d'une réforme mal faite, parce qu'on a prétendu la faire porter sur un trop grand nombre de points en même temps? On le trouvera dans le projet d'impôt sur le revenu de M. Caillaux. Ce projet a pour nous plusieurs vices rédhibitoires, qui peuvent se résumer dans le mot d'inquisition; mais il a aussi un défaut d'un autre ordre, qui est d'avoir voulu supprimer d'un seul coup nos quatre contributions directes, c'est-à-dire de jeter à bas tout notre édifice fiscal pour le remplacer par un autre. Cette fois encore nous demanderons ce qui arriverait si nous tombions dans le chaos? Le pays se l'est demandé, lui aussi, avec inquiétude; il a écouté la longue discussion dont le projet de M. Caillaux a été l'objet et ce qu'il en a compris ne lui a inspiré aucune confiance. Ce projet si prôné, si vanté, n'a rencontré sur le terrain électoral que 152 partisans décidés à le voter. A la vérité, 228 autres l'ont admis à correction; mais c'est une manière de parler que nous pouvons adopter nous-même et qui signifie simplement qu'on ne veut pas du projet tel qu'il est. Qu'il puisse d'ailleurs être utile d'apporter des réformes à un système fiscal vieux de plus d'un siècle, personne ne le conteste, et tout le monde se serait rallié à des réformes successives qui auraient mis l'instrument fiscal mieux en rapport avec la matière à laquelle il s'applique. Mais M. Caillaux a voulu opérer en grand, et il s'est fait obstruction à lui-même. Son projet ne passera certainement pas tel qu'il a été voté par la dernière Chambre. Reste à savoir ce que fera le gouvernement relativement à ce projet? Quelle attitude prendra-t-il à son égard? Quel conseil donnera-t-il au Sénat, appelé maintenant à l'examiner? Nous n'en savons rien, et peut-être le gouvernement ne le sait-il pas encore lui-même. Évidemment, il s'attachera à une réforme fiscale; mais, si cette réforme devait être celle de M. Caillaux, on se demanderait pourquoi le gouvernement a publié une statistique d'où il résulte avec une clarté parfaite que le pays n'en veut pas. Il en veut une autre, soit : au gouvernement de rechercher et de dire laquelle. S'il se contentait de demander au Sénat de voter le projet Caillaux, il n'y aurait qu'un mot à répondre, c'est que le pays n'a donné à ce projet que 152 voix à la Chambre.

Nous énumérons rapidement les questions principales qui ont été posées aux élections dernières. Il y en a eu un assez grand nombre sur lesquelles nous aurons à revenir plus tard, lorsque la Chambre devra les traiter à son tour : par exemple, la question des monopoles d'État, et nous ne manquerons pas de rappeler alors que le monopole de l'alcool n'a réuni que 75 partisans, et celui des assurances, 101.

Sans doute, ce ne sont pas des chiffres définitifs; beaucoup de candidats ne se sont pas prononcés sur des questions qui n'intéressaient que médiocrement leurs électeurs; mais l'indifférence de ces derniers est significative; il est permis d'en conclure que des réformes autour desquelles s'est fait un si grand silence ne sont pas très vivement demandées par l'opinion. Les monopoles de l'alcool et des assurances ont un caractère purement économique; nous ne le disons pas pour en diminuer l'importance, mais pour la caractériser. Il n'en est pas de même du monopole de l'enseignement. La question, ici, est plus haute; elle touche aux intérêts moraux du pays et aux plus graves de tous, puisque l'enseignement donné à l'enfance prépare l'avenir.

Il y a quelques années, — c'était en 1899, — lorsqu'une grande commission parlementaire étudiait, sous la présidence de M. Ribot, la réforme à introduire dans l'enseignement, tout le monde se prononçait résolument pour la liberté, d'où naît la concurrence, universellement considérée comme la condition du progrès. Pas une seule voix, alors, n'a réclamé pour l'État le monopole de l'enseignement. Mais, depuis, la situation s'est modifiée, et les idées ont changé. A mesure qu'ils se sont sentis plus forts, les radicaux ont montré des prétentions nouvelles, timides au début, plus exigeantes par la suite, et, en fin de compte, arrogantes, prétentions qui n'allaient à rien moins qu'à l'établissement du monopole scolaire. Les derniers projets présentés par M. le ministre de l'Instruction publique s'inspiraient déjà de cet esprit; sans aller jusqu'aux conséquences extrêmes, ils s'orientaient dans leur direction. Les journaux radicaux-socialistes étaient plus hardis que le ministre; ils demandaient la destruction de l'enseignement libre; ils faisaient, pour la préparer, une campagne bruyante qui devait attirer l'attention du pays. Elle l'a attirée, en effet, et les candidats ont dû s'expliquer sur la question dans leurs programmes. Combien d'entre eux se sont-ils prononcés pour le monopole de l'État en matière d'enseignement? 66, pas un de plus, et on conviendra que c'est peu. Nous sommes surpris nous-même qu'un aussi grand effort ait abouti à un aussi petit résultat. Et, cette fois, on ne peut pas dire que le pays s'est désintéressé de la question. Non, certes, car la liberté de l'enseignement a compté 298 défenseurs, c'est-à-dire la moitié de la Chambre, et, dans l'autre moitié, il est à croire qu'elle a encore bon nombre de partisans. On se rappelle la manifestation des évêques contre certains manuels scolaires: si elle a paru à quelques-uns excessive ou inopportune, le sentiment général a été que l'enseignement public n'était pas tout à fait sans reproches

et cela explique que le pays se soit fortement prononcé pour la liberté. La liberté n'est pas une panacée sans doute, mais elle atténue le mal qu'elle ne guérit pas. Enfin, aux yeux des esprits généreux, elle est un principe, et ce principe est particulièrement sacré lorsqu'il touche à la conscience. Le pays l'a compris ; le pays l'a dit; que fera le gouvernement? Les radicaux-socialistes continueront, malgré tout, de le pousser dans le sens du monopole, sinon, au moins du premier coup, jusqu'au monopole lui-même. Mais il trouvera, dans la statistique qu'il a publiée, des moyens de résistance et de défense. S'il n'en use pas, on ne s'abstiendra pas de lui demander pourquoi il a publié cette statistique. On peut affecter d'ignorer la volonté du pays; mais, quand on l'affiche, il ne reste plus qu'à s'y conformer.

Nous pourrions tirer des élections dernières d'autres enseignemens encore qu'elles comportent : mais il est facile de les résumer en disant que le parti radical a fatigué le pays. On a tout dit, et nous l'avons fait nous-même bien des fois, sur l'âpreté, la rapacité, l'insolence avec lesquelles ce parti tard venu au pouvoir l'a exploité à son seul avantage, domestiquant l'administration et le gouvernement dans les conditions les plus humiliantes pour eux, puisqu'ils étaient réduits au rôle de pourvoyeurs électoraux. Le gouvernement et l'administration acceptaient d'ailleurs fort bien cette condition subalterne, contens de vivre et ne demandant rien de plus, dans la confiance que les choses continueraient d'aller ainsi longtemps encore. Le pays a montré le premier quelque impatience, et, bien que la manifestation de ce sentiment ait été de sa part encore un peu faible, il a bien fallu y voir un avertissement. La question est de savoir si on le comprendra et dans quelle mesure on s'en inspirera : voilà pourquoi on se tourne du côté du gouvernement, dans l'attente de ce qu'il va faire. On le croit fort, et il le sera s'il croit l'être lui-même. Mais, pour exercer sa force, il fera bien de s'appuyer sur le pays plus encore que sur la Chambre. Il y a dans celle-ci près de trois cents députés qui n'ont été élus qu'avec l'appui de l'administration : si les choses continuent de marcher comme elles le font depuis quelque temps, cet appui qui, hier encore, a pu être efficace, ne le sera probablement plus dans quatre ans. Le gouvernement fera donc bien de mettre un peu d'avenir dans ses calculs. Les classifications de partis sur lesquelles nous vivons depuis quelque temps sont devenues de plus en plus artificielles. Elles avaient été faites sur des questions qui sont aujourd'hui résolues, ou qui ont évolué, ou qui ont fait place à d'autres. Les radicaux se sont montrés scandalisés de certaines coalitions formées

contre eux sur le terrain électoral, et nous ne disons pas qu'elles aient toujours été édifiantes; mais, si elles ont été possibles, et surtout si elles ont été triomphantes, cela vient de la lassitude générale, du désir de voir autre chose, du dégoût qu'inspire la défroque du passé, de l'attente de combinaisons, peut-être même de conciliations qui pourront se produire avec plus de désintéressement et de convenance autour de questions nouvelles, posées en dehors des haines que la politique du Bloc a répandues et qui ont tout dénaturé et empesté. On dit que nos ministres cherchent à se mettre d'accord sur un programme, dont ils feront part d'abord à M. le président de la République et qu'ils soumettront ensuite au Parlement. Attendons ce programme, et souhaitons que la statistique électorale l'ait préparé. En tout cas, elle a préparé les esprits à une politique déterminée, et sans doute on n'a pas publié la statistique pour leur offrir une politique qui en serait le contresens.

Nous ne sommes pas les seuls à avoir eu des élections politiques: nos voisins belges en ont eu également. On sait que chez eux la Chambre se renouvelle non pas intégralement, mais partiellement, et que le mode électoral adopté y est ce scrutin de liste avec représentation proportionnelle que nous essayons d'introduire en France Il est appliqué en Belgique depuis quelques années, et personne ne propose de l'y supprimer. Sans doute le parti vaincu montre contre lui de la mauvaise humeur le lendemain de sa défaite, mais à la réflexion, tout le monde comprend qu'il est pour les vaincus surtout une garantie, et que le mieux est de le conserver.

Nous ne donnerons pas de longs détails sur les élections belges, puisqu'elles n'ont pas changé la situation antérieure et qu'en diminuant de 2 voix la majorité catholique, — qui était de 8 et n'est plus que de 6, — elle n'a pas affaibli d'une manière bien sensible la force du gouvernement. Un gouvernement, chez nous, aurait beaucoup de peine à vivre avec une majorité aussi faible; il serait à la merci du moindre incident, et les candidats à sa succession rôderaient dans les couloirs en quête de cet incident qu'ils trouveraient sans peine le moyen de provoquer. Cela vient de ce que nous n'avons pas de partis solidement organisés et que le gouvernement, comme l'opposition elle-même, vivent chez nous de coalitions de rencontre qui se forment et se déforment sous des influences parfois insaisissables. Nous avons même eu des ministères qui avaient des majorités de rechange et qui passaient de l'une à l'autre suivant les cas. Cette con-

ception du gouvernement parlementaire n'est pas celle de nos voisins: la leur est plus sérieuse et plus stable. Une majorité, même réduite à 6 voix, leur suffit pour gouverner, tant ils savent pouvoir compter sur la fidélité de leurs amis. Dans ces derniers temps, toutefois, le parti catholique avait eu à traverser des épreuves difficiles; les questions militaires l'avaient divisé et des coalitions provisoires s'étaient formées entre une fraction de la droite et une fraction de la gauche; on pouvait se demander s'il n'en résulterait pas un ébranlement dans la rigidité des vieux cadres, et c'est peut-être sur cette éventualité que les libéraux comptaient. Qu'on songe à la durée du gouvernement catholique : il est au pouvoir depuis vingt-six ans, ce qui ne s'est peut-être jamais vu pour aucun parti dans aucun gouvernement parlementaire. A chaque élection partielle, la majorité catholique perdait, comme elle vient de le faire encore, quelques-uns de ses membres; mais si le bloc continuait de s'effriter, il continuait aussi de dresser sa masse inébranlable, à l'encontre du bloc libéral qui grossissait trop lentement. Cette fois pourtant, les libéraux avaient un meilleur espoir. Il est devenu inutile, aujourd'hui que le scrutin a prononcé, de dire sur quels points ils croyaient remporter des victoires qui ne se sont pas produites. Ces victoires n'étaient pas bien nombreuses, mais elles auraient suffi pour les ramener aux affaires, et peut-être, à leur tour, y seraient-ils restés longtemps. Libéraux et socialistes comptent dans leurs rangs des hommes de mérite, des orateurs distingués, des politiciens habiles, et c'est assurément un sort pénible pour eux, pénible comme celui de Tantale, de voir le flot électoral se rapprocher toujours davantage sans les atteindre jamais. Cela dure depuis plus d'un quart de siècle, la durée d'une génération politique qui passe, non pas inutile sans doute, ni tout à fait impuissante, mais qui ne peut cependant ni donner sa mesure, ni réaliser une partie notable de son programme. En France, autrefois, des partis constitutionnels sont devenus révolutionnaires pour moins que cela : on l'a bien vu le 24 février 1848. Les Belges sont plus respectueux de la Constitution et des lois, et ils savent attendre.

M. Charles Benoist, qui est allé en Belgique pour y voir fonctionner la représentation proportionnelle, a fait part à un journal de ses observations et réflexions. Il a trouvé des libéraux assez enclins à accuser le système électoral qui ne les avait pas préservés de la défaite, mais sa conclusion, à lui, a été très différente. « La pauvre R. P., dit-il, n'en peut mais de la déconvenue des libéraux. Et le suffrage majoritaire n'y eût rien fait : ou plutôt, il eût fait bien pis...

Le sismographe électoral ne peut pas enregistrer des mouvemens qui ne se sont pas produits. » Telle est la vérité. Qu'il le doive à son propre mérite ou seulement aux circonstances, le parti catholique voit la prospérité générale se développer autour de lui. Cette prospérité a fait, depuis quelques années, de la Belgique un pays heureux; elle ne demande pas autre chose que la continuation de ce bonheur. Ajoutons que Bruxelles est aujourd'hui le théâtre d'une Exposition internationale, qui sera certainement un succès ajouté à tant d'autres. La richesse du pays s'y manifeste avec éclat, et les produits étrangers rivalisent avec les produits belges pour faire de cette magnifique exhibition un des plus beaux spectacles que l'activité humaine puisse se donner à elle-même. Les catholiques ont répandu le bruit qu'une crise politique serait en ce moment d'autant plus inopportune qu'elle compromettrait cette grande fête de l'industrie, et les libéraux prétendent avec dépit que cet argument n'a pas laissé de faire impression sur l'électeur. Peut-être en a-t-il été ainsi; mais, à parler franchement, nous souhaiterions que nos propres partis n'eussent jamais employé, en temps d'élections, d'armes plus déloyales. Si une crise politique avait eu lieu en Belgique, et si le pouvoir était passé des mains des catholiques dans celles des libéraux, l'Exposition universelle ne s'en serait vraisemblablement ressentie en aucune manière; mais les catholiques étaient en droit de penser et de dire le contraire, et cette menue monnaie d'argumens a eu toujours cours en temps d'élections. Autant qu'on peut voir les choses à la distance où nous en sommes, il semble bien que tout se soit passé correctement en Belgique. Les libéraux ont été vaincus; nous le regrettons pour eux; mais enfin ils ont continué de gagner du terrain. Tout en ajournant leurs espérances, ils n'ont, certes, aucune raison d'y renoncer et ils n'y renoncent pas.

Une fois de plus, la Crète fait parler d'elle et cause quelques préoccupations à l'Europe. La faute en est à tout le monde, aux Crétois sans doute dont la situation est extrêmement fausse, mais aussi à l'Europe ou plutôt aux puissances protectrices qui, par le retrait de leurs garnisons, ont paru leur donner un dangereux encouragement.

Les quatre puissances protectrices, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie, ont très fermement maintenu en paroles le principe de la souveraineté ottomane, et ce principe est même représenté par un drapeau planté sur un rocher au milieu de la mer; mais, en fait, l'administration de la Crète fonctionne au nom du roi de Grèce, et il est impossible de rêver une dissidence plus complète entre l'éti-

quette mise à la porte et la réalité qui est à l'intérieur. Cette opposition vient de se manifester d'une manière particulièrement éclatante à propos de la réunion de la Chambre crétoise. Si le sujet n'était pas aussi sérieux par les conséquences qu'il risque d'avoir, on pourrait croire à une opérette. La Crète appartient à la Porte, c'est entendu; mais le premier acte des députés crétois a été de prêter serment au roi de Grèce, considéré comme le souverain du pays. Cela s'est déjà fait, disent les Crétois ; c'est donc le maintien du *statu quo;* qu'y a-t-il là à reprendre? Sans se reporter au passé, on peut constater dans le présent un fait nouveau. Il y a, dans l'assemblée crétoise, un certain nombre de députés musulmans qui, après avoir élevé une protestation formelle contre le serment prêté à un souverain étranger, ont naturellement refusé de le prêter eux-mêmes, et se sont même retirés pour donner plus d'accent à leur démarche ; mais les Crétois en ont profité pour donner, à leur tour, plus d'accent à leur manifestation, et, quand les députés musulmans ont voulu rentrer, ils les ont consignés à la porte de la salle, sous prétexte d'éviter des manifestations qui auraient pu devenir regrettables. On comprend que le gouvernement ottoman se soit ému de pareils actes; il en a saisi les quatre puissances protectrices ; il a demandé une nouvelle reconnaissance de ses droits et un règlement définitif de la question crétoise. Déjà plusieurs notes ont été échangées. Pour ce qui est de la reconnaissance de ses droits, le gouvernement ottoman obtient toujours pleine satisfaction : les quatre puissances ont déclaré très volontiers que le serment prêté par l'assemblée crétoise au roi de Grèce n'avait aucune importance. Jusque-là tout va bien, parce qu'il ne s'agit que de déclarations verbales; c'est ensuite que les difficultés commencent. Que faire pour réduire la Crète au respect des engagemens internationaux que les puissances prennent pour elle, mais sans elle? Des mesures coercitives seraient seules efficaces, et on hésite à les prendre. Hésitations naturelles, mais fâcheuses, parce que la situation se complique et s'aggrave en se prolongeant, et qu'on a le sentiment d'un danger qui, d'un moment à l'autre, peut éclater. Ce danger est que la Porte ne perde patience et que, si elle ne peut pas agir directement sur la Crète, elle ne cherche une diversion du côté de la Grèce. Il n'est pas douteux que les manifestations de la Crète, embarrassantes et irritantes pour l'Europe, embarrassent moins, mais irritent bien davantage encore le patriotisme ombrageux de la Jeune-Turquie. En ce moment, la révolte de l'Albanie occupe le gouvernement ottoman; l'occasion a donc pu paraître favorable

aux Crétois pour faire un nouvel acte consacrant leur annexion théorique à la Grèce; mais les circonstances peuvent se modifier, la Porte peut retrouver une plus libre disposition de ses forces militaires, et, bien qu'elle soit pacifique, comme tout le monde l'est ou semble l'être en Europe, c'est jouer avec le feu que de laisser à l'état effervescent une question qui touche à tant d'autres et qui peut subitement les mettre en cause.

On le sait; mais que faire? Il s'agit de réparer, d'un seul coup, si on le peut, des fautes accumulées ; mais comment s'y prendre? Les obsèques du roi Édouard l'ayant amené à Londres, M. Pichon a causé de la situation avec sir E. Grey, et les deux ministres se sont mis d'accord sur un programme d'action qu'ils ont soumis à l'Italie et à la Russie, lesquelles n'ont pas encore fait connaître leur sentiment. Ce programme consisterait, dit-on, à obliger les Crétois à laisser rentrer à la Chambre les députés musulmans, et cet article est d'une application relativement facile; mais un second décide qu'un haut commissaire serait renvoyé en Crète. Il y en a eu deux successivement, le prince Georges et M. Zaïmis; ils étaient désignés par le roi de Grèce et nommés par les puissances qu'ils représentaient, situation équivoque dont ils sont sortis l'un et l'autre, le second surtout, avec une extrême discrétion, sans faire le moindre bruit. Peut-être sera-t-il plus difficile à leur successeur de rentrer, et, dans ce cas, que fera-t-on? Vouloir résoudre la question crétoise serait en ce moment un projet chimérique; il y a d'ailleurs beaucoup de questions dans le monde qui restent sans solution pendant un temps plus ou moins long, et cela importe peu. L'essentiel est de faire, nous ne disons pas comprendre, car ils ne le comprendraient pas, mais sentir aux Crétois qu'ils ont des devoirs envers l'Europe. Si on ne le fait pas, la paix balkanique sera toujours à la merci d'un incident.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.